BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

CHATEAUBRIAND

TOME II

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR ANDRÉ BEAUNIER

PRIX :

LIBRAIRIE PLON

PQ
2205
.A6
1912
v.2
SMR

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

CHATEAUBRIAND

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

CHATEAUBRIAND

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

ANDRÉ BEAUNIER

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique.*

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain.

Copyright 1912 by Plon-Nourrit et Cie.

CHATEAUBRIAND

CHAPITRE XI

LES MARTYRS

Du temps que j'étais écolier,

j'ai lu les *Martyrs* avec tant d'émoi qu'aujourd'hui encore je ne les lis pas avec un détachement parfait. En ce temps-là, qui recule avec une extrême rapidité, les collèges étaient des endroits un peu ennuyeux, un peu surannés : et je crois qu'ils avaient raison. L'une des lectures les plus avancées qu'on nous permît, c'était justement les *Martyrs*. En dépit du catéchisme et de sa persévérance hebdomadaire, nous recevions une éducation véritablement païenne. Les classiques latins et grecs nous invitaient à une idée de la vie épicurienne et, par moments, stoïcienne, de toute manière poétique et oratoire, enfin dépourvue de toute analogie avec les conditions de l'existence contemporaine. D'ailleurs, le règlement de ces lycées était de qualité militaire, tempérée d'indiscipline. Et, bref, on nous entretenait dans un état de trouble moral qui n'était pas désagréable, mais qui ne nous préparait pas du tout à être jamais d'utiles citoyens. Des lettrés, oui, de sensibilité charmante; de fins artistes. Mais, pour tout dire, ce pays formait inconsidérément sa jeunesse.

Que nous aimions les *Martyrs!*... Je me souviens de ce livre, en même temps que de chaudes journées prisonnières. Nos salles d'étude, qui étaient de vieux réfectoires de moines, aux murs épais et au plafond voûté, donnaient

sur des cours sablées, dont les petits arbres semblaient des tiges de cadrans solaires : leur ombre était une ligne droite et mince, qui tournait autour d'eux, chétive et lente, comme une maigre chèvre autour de son piquet. Mais il entrait, par les fenêtres, malgré les barreaux cellulaires, des rayons de soleil. Je me souviens d'un rayon de soleil qui, un jour, éclaira, sur mon volume des *Martyrs*, l'image de Cymodocée, flattant de ses belles mains son vieux père. Cette Cymodocée était, si je ne me trompe, de Tony Johannot. Je me la rappelle, très peu vêtue, d'une robe de lin qui s'accourcissait ou qui s'écartait obligeamment pour laisser voir une jambe très belle, des bras délicieux, une poitrine jolie. Enfin, j'aimai cette petite-fille d'Homère. Elle me persuada par son martyre moins que par ses attraits helléniques. Cette jeune païenne m'invitait à goûter les grâces du paganisme immortel : je ne sais pas si Chateaubriand s'en fût désolé. Mais peut-être que, dans les couvents, où les petites filles de 1885 lisaient les *Martyrs*, Eudore était, jeune homme élégant et courageux, persuasif autant qu'auprès de nous Cymodocée. Il enseignait, lui, le christianisme.

Aussi me demandé-je si, en un pays où les femmes sont plus pieuses que les hommes, Chateaubriand, apôtre, n'eût pas mieux fait de présenter un jeune Eudore facile à convertir par une tendresse éloquente, et une aimable Cymodocée chrétienne.

Après tout, qu'importe?...

*
* *

L'épopée des *Martyrs* est le second ouvrage que Chateaubriand ait consacré à l'apologie de la religion chrétienne.

Et c'est un drôle d'apologiste, que Chateaubriand! De même qu'il avait composé la plus grande partie de son *Génie du Christianisme* dans l'amoureuse compagnie de Pauline de Beaumont, il nous faut, à propos des *Martyrs*,

évoquer une bien aimable femme à qui le pieux écrivain accorda sa ferveur, cette gentille Mme de Custine, que le chevalier de Boufflers avait surnommée la reine des roses.

Quand je l'ai su, après avoir quitté le collège, je ne me suis pas étonné de l'agrément délicieux qu'a la belle Cymodocée. Il y a, dans les *Martyrs*, autant de volupté que de religion; et, dans la vie que menait Chateaubriand à l'époque où il écrivait ses ouvrages les plus édifiants, il n'y avait pas moins de fantaisie galante que de pitié. Terrible René, qui s'amuse de toutes alarmes et qui prend un plaisir pervers à les assembler, à en faire des disparates émouvantes!...

Chateaubriand fut présenté à Mme de Custine, chez Mme de Rosanbo, en 1803, quand il était encore l'ami très cher de Pauline de Beaumont et quand celle-ci, qui n'avait plus beaucoup de mois à vivre, comptait encore sur sa tendresse privilégiée.

Il quitta Paris et Pauline de Beaumont, pour aller être, à Rome, secrétaire de la légation du cardinal Fesch. En partant, il assure qu'il pleura. Dans ses *Mémoires,* il a courageusement écrit qu'il était parti pour l'Italie parce que le climat de ce beau pays serait sans doute favorable à la fille du malheureux Montmorin : « je me sacrifiai à l'espoir de la sauver (1) ».

Pourtant, avant de partir, il écrivait à Delphine de Custine :

Vous ne pouvez pas concevoir ce que je souffre depuis hier; on voulait me faire partir aujourd'hui. J'ai obtenu, par faveur spéciale, qu'on m'accorderait au moins jusqu'à mercredi. Je suis, je vous assure, à moitié fou et je crois que je finirai par donner ma démission. L'idée de vous quitter me tue. Je ne pourrai, pour comble de malheur, vous voir avant deux heures, cet après-midi. Au nom du ciel, ne partez pas! Que je vous voie au moins encore une fois (2)!...

(1) *Mémoires*, t. II, p. 334.
(2) A. BARDOUX, *Madame de Custine*. Paris. 1890, p. 136.

Quand, peu de semaines plus tard, Pauline de Beaumont, mourante, disait à René qu'elle le délivrait, elle n'avait pas tort!... Entre les diverses tendresses de René, il n'y a guère d'intervalle.

Avec ses longs cheveux, son joli air, sa coquetterie et sa sauvagerie, ses façons mutines et mélancoliques, sa fine intelligence, son teint de blonde, la reine des roses était charmante.

Sur le point de quitter Paris, Chateaubriand lui écrivait :

Je ne vis plus que dans l'espérance de vous revoir. De grâce, un mot, un seul mot, pour m'aider à passer la journée! J'ai erré hier le reste de l'après-midi dans toutes les rues de Paris sans savoir où j'allais... Promettez-moi de venir à Rome (1)!...

Il va quitter cette moribonde qu'il adore, Pauline de Beaumont; et c'est, à présent, la petite marquise de Custine qu'il invite à Rome.

Quand il revint à Paris, en 1804, ses sentiments n'étaient plus si doux. Il la traitait avec cette rudesse qu'il avait bientôt pour les femmes qui, s'étant données à lui, l'aimaient plus qu'il ne les aimait. Pourtant, il continua d'être assidu. Et il employa Delphine, qui était liée avec Fouché, en faveur de son ami Bertin, le même qui était allé à Milan chercher Pauline de Beaumont.

Delphine l'aimait « plus que jamais » ; et elle était « plus malheureuse » qu'elle ne pouvait dire.

En 1804, à son retour de Rome et après sa démission de ministre de France dans le Valais, installé rue de Miromesnil avec sa femme et, du reste, bon ami, bon amant de la marquise de Custine, Chateaubriand travaillait aux *Martyrs*. Il en informe sa bien-aimée, dans une lettre gentille, gaie et comique, du 29 prairial (18 juin). L'on y trouve la première idée des *Martyrs;* et l'on y voit, en outre, l'état d'esprit, plutôt badin, dans lequel était cet apologiste de la religion quand il écrivit son épopée chrétienne.

Eh bien, vous voilà donc bien triste! Et pourquoi? Parce que vos oiseaux sont morts! Eh! qui est-ce qui ne meurt pas?

(1) A. Bardoux, *Madame de Custine*. Paris, 1890, p. 138.

Il y avait sept mois et quelques jours que Pauline de Beaumont était morte.

Parce que vos merles se sont envolés? Vous savez que tout s'envole, à commencer par nos jours. Ceci ressemble à de la poésie, et l'on voit bien que je griffonne quelque chose. Je vous porterai les deux premiers livres de certains martyrs de Dioclétien dont vous n'avez aucune idée. C'est une jeune personne infidèle comme il y en a tant (mais ici *fidèle* signifie chrétienne, et *infidèle* le contraire). C'est un jeune homme très chrétien, autrefois très perverti, qui convertit la jeune personne ; le diable s'en mêle, et tout le monde finit par être rôti par les bons philosophes du siècle de Dioclétien, toujours pleins d'humanité...

Je ne crois pas qu'on puisse présenter plus gaiement l'idée des *Martyrs*.

Tout cela fait que je ne dors point, que je ne mange point, que je suis malade, car toutes les fois qu'il m'arrive de me livrer à la muse, je suis un homme perdu ; heureusement, l'inspiration vient rarement...

Astolphe de Custine venait de faire sa première communion; et Mme de Custine avait probablement écrit à l'auteur des *Martyrs*, pour lui raconter la chose, avec cette liberté de langage et d'esprit que le dix-huitième siècle avait mise à la mode. Chateaubriand répond :

Savez-vous que je ne me soucie guère de votre communion? Je trouve que vous l'avez fait faire trop précipitamment à votre fils. Je parierais qu'il ne sait pas un mot des principes de la religion. Les petites filles en blanc étaient crasseuses, le curé est une bête, tout cela est clair. Tout cela n'est bon que lorsque les enfants ont été longuement et sagement instruits, que quand on leur fait faire leur première communion non par devoir d'usage, mais par religion. Vous faites communier votre fils qui n'observa pas seulement la simple loi du vendredi et qui ne va peut-être pas à la messe le dimanche...

Sages remontrances! Elles étonnent un peu, de la part d'un auteur des *Martyrs* qui prend si allégrement son parti

des tribulations de l'Église et des persécutions de Dioclétien. Chateaubriand lui-même s'en étonne :

Voilà ce que vous avez gagné à raconter cela à un père de l'Église, très indigne sans doute, mais toujours de bonne foi, faisant d'énormes fautes, mais sachant qu'il fait mal et se repentant éternellement...

Éternellement, c'est trop, parce que le remords, peu à peu, doit perdre son acuité réparatrice; l'habitude fait du cilice un bon manteau.

Adieu, chère, humiliez-vous devant cette folle lettre. Attendez-moi à Fervacques vers la fin de juillet ; écrivez-moi et écrivez à Fouché (1).

Avant d'aller à Fervacques tout seul, Chateaubriand alla, avec sa femme, passer quelques jours à Champlâtreux chez le comte Molé. Il lut à son hôte le premier livre des *Martyrs de Dioclétien*. Molé, qui écrit à Joubert, dit tout bonnement qu'il a entendu cette lecture « avec grand plaisir ». D'ailleurs, il trouve le ménage Chateaubriand « fort aimable et d'une manière simple ».

Mais il semble que Mme de Custine n'ait pas été, de prime abord, enchantée du projet des *Martyrs*. C'est dommage qu'on n'ait pas sa lettre, dommage qu'on n'ait pas l'opinion de cette petite femme sur l'épopée chrétienne de son amant. Mais Chateaubriand lui répondit :

Vous avez bien tort de me prêcher sur mon goût pour mon nouvel ouvrage. Cela ne me dure guère, et j'ai déjà tout laissé là depuis une quinzaine de jours. Pour travailler avec suite et goût, il faut être dans une position sinon brillante, du moins tranquille ; et ce n'est pas quand on est sans avenir qu'on travaille pour un avenir qui ne viendra pas. D'ailleurs, il faudrait beaucoup de livres, beaucoup d'études, beaucoup de chimères pour me faire oublier les personnes que j'aime (2)...

(1) E. Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et Madame de Custine*. Paris, 1893, p. 7[illegible].
(2) Id., *Ibid.*, p. 80.

Etc... Il est découragé. Le peu d'enthousiasme de son amie est peut-être pour quelque chose dans son découragement. Qu'avait-elle donc, la reine des roses, contre le projet des *Martyrs?...* Je ne sais pas. Mais, à la fin de sa réponse, Chateaubriand dit :

Vous voyez par le ton de ce billet que je suis très sérieux et fort triste.

Peut-être l'avait-elle trouvé un peu trop gai pour écrire sur les tribulations de l'Église, trop peu « sérieux »... Elle avait peut-être, cette petite femme, beaucoup de bon sens.

De 1806 à 1807, René voyagea. Il parcourut, assez vite, l'itinéraire de Paris à Jérusalem, et retour par l'Alhambra où une dame l'attendait.

Mme de Custine était très malheureuse. Elle continuait d'aimer le frivole. Elle avait trente-sept ans; et elle était fort belle. Pour s'occuper, elle faisait de la peinture, avec talent.

Puis, Chateaubriand, qui est de retour, va se remettre à la composition des *Martyrs*. Il a visité les pays qui serviront de décor au poème.

Ici se place l'histoire assez grave de l'article du *Mercure*. Bref, Chateaubriand, avec sa femme, se retira au Val de Loup. Ses amis y venaient, en petit nombre, mais choisis. Et Chateaubriand leur lisait les chapitres qu'il avait achevés.

Un jour, — et c'est Sainte-Beuve qui le raconte (1), — il leur lut l'épisode de Velléda. C'était au printemps de 1808. Il y avait là Mme de Vintimille, Fontanes, Joubert, Pasquier, Molé, peut-être Guéneau de Mussy.

Il commença et, bientôt, s'aperçut que la lecture « ne prenait pas ». Il continua, d'une voix altérée. Il eut fini : et l'on se taisait. Fontanes rompit ce pénible silence; il déclara :

— Eh bien, ce n'est pas cela. Vous vous êtes trompé!

Alors, tout le monde parla. Et Mme de Vintimille fut très bonne, qui voulut bien « relever les beaux passages »;

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 40.

elle ajouta que, pour « réparer » le reste, il n'y avait pas beaucoup à faire.

Et chacun donna son avis. Chateaubriand écoutait, sans mot dire. Ensuite, il essaya de répliquer; et il résistait de son mieux à tant de conseilleurs. Mais on vit une larme rouler dans ses yeux. Il dit qu'il tâcherait « de remanier, de refaire, de faire mieux »; il avoua qu'il ne l'espérait pas.

Or, huit jours après, il convoqua ses mêmes amis. Et il leur lut une Velléda différente, celle que nous avons. La lecture fut accueillie avec ravissement. Il avait obéi; on lui en sut gré. Les amis qu'on a sont intrépides.

Mme de Custine n'était pas invitée à ces lectures. M. Bardoux, son historien, dit que sa timidité l'eût écartée de telles réunions. C'est possible. Mais, en outre, croyons que Chateaubriand, qui, pourtant, des bonnes fortunes de son cœur ne faisait pas un grand mystère, fut cette fois assez discret. Il cacha Mme de Custine. Ses amis, excepté Chênedollé, l'ignorèrent. Est-ce peut-être elle qui l'exigea? Ou bien sa toute récente mise en ménage avec Mme de Chateaubriand le gêna-t-elle? Ou bien en souvenir de Pauline de Beaumont, à qui étaient fidèles ses amis plus que lui, crut-il plus décent de se dissimuler?... En tout cas, il eut raison.

Au Val de Loup, il travaillait avec un bel entrain. Il y était arrivé à la fin de novembre 1807, avec sa femme. Il raconte, dans les *Mémoires*, que la terre des allées, détrempée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer et que la voiture versa. Il avait placé auprès de Mme de Chateaubriand un buste en plâtre d'Homère, qui « sauta par la portière et se cassa le cou ». Il ajoute : « Mauvais augure pour les *Martyrs*, dont je m'occupais alors (1). »

En lisant cette anecdote, on se rappelle une jolie phrase des *Martyrs*. Après la mort d'Epicharis, Démodocus quitta Gortynes et alla s'établir en Messénie :

Il fit un sacrifice aux mânes de son épouse, aux fleuves nés de Jupiter, aux nymphes hospitalières de l'Ida, aux divinités

(1) *Mémoires*, t. III. p. 5.

protectrices de Gortynes ; et il partit avec sa fille, emportant ses pénates et une petite statue d'Homère (1).

Un poète, dans ses œuvres successives, transpose et réalise sous une forme de beauté les incidents, quelquefois médiocres, de sa vie. Comme, dans la petite statue d'Homère qu'emporte avec ses pénates Démodocus, nous reconnaissons le moulage qui se cassa le cou en arrivant au Val de Loup, Dieu qui sait tout doit reconnaître des analogies amusantes, un peu choquantes peut-être, entre les Cymodocée et les Velléda, d'une part, et les Delphine ou les Nathalie que le poète avait, de tout son cœur futile, aimées, bien-aimées, oubliées. C'est peut-être pour cela que Mme de Chateaubriand ne lisait pas beaucoup les œuvres de son mari. Et c'est peut-être encore pour cela que les œuvres apologétiques de Chateaubriand sont touchantes d'une manière si imprévue.

Mais, au Val de Loup, en compagnie de ses souvenirs, il travaillait, dit-il, avec délices. Il travaillait, tout à la fois, à trois ouvrages, ses *Mémoires*, les *Martyrs* et l'*Itinéraire*. Ces trois ouvrages ont ensemble beaucoup plus d'analogie qu'on ne le croirait. Ils sont faits tous les trois avec des souvenirs, qu'ils nous livrent à des degrés inégaux de réalisation objective.

Mme de Chateaubriand dit, dans ses *Cahiers* :

Quand nous quittions le jardin, M. de Chateaubriand se mettait à travailler à ses *Martyrs* et à son *Itinéraire*...

Je crois qu'il ne lui parlait pas beaucoup de ses *Mémoires*...

Et nous passions ainsi très heureusement notre vie (2).

Pendant l'été de 1808, il fut malade : faiblesse, fatigue, fièvre. Il fallut rentrer à Paris, quelque temps. Mais, avant l'automne, les *Martyrs* étaient achevés. Il avait, assure-t-il,

(2) *Les Martyrs*, liv. I (éd. orig., t. I, p. 5).

(1) LADRET DE LACHARRIÈRE, *les Cahiers de Madame de Chateaubriand*. Paris, 1909, p. 45.

cent et cent fois « fait, défait et refait la même page »; et il considérait que c'était là, de tous ses écrits, les mieux écrit.

Quand il fut temps de publier les *Martyrs,* Chateaubriand craignit des difficultés de la censure impériale. Pour les éviter, ou bien pour en éviter le principal, il recourut à l'active obligeance de la marquise de Custine et profita des excellentes relations qu'elle avait avec le ministre de la police Fouché.

Elle connaissait Fouché depuis longtemps; il lui avait été présenté par Joséphine de Beauharnais, qu'elle connaissait depuis le commun séjour de la prison des Carmes. Fouché semble avoir été bien épris de la marquise de Custine; en 1814, il lui envoyait par la poste de « tendres embrassements ».

Chateaubriand, au mois de novembre 1808, écrit à son amie :

Je viens d'achever les affaires de l'imprimeur. J'ai été pour vous voir jusqu'aux Champs-Élysées. Cinq heures étaient passées, et je suis venu recevoir d'autres billets que j'attendais. Demain matin, à déjeuner, je serai chez vous. Je vous écris à table. Ne vous plaignez pas. Vous n'avez pas de raison de vous plaindre. Encore une fois, mes tristes affaires me désolent (1).

Le lendemain, tout s'arrange à merveille :

C'est, pour le livre, succès complet ; point de censure, grandes louanges, honneurs, flatteries, tout à merveille. Le grand ami, un homme divin ! A demain, chère (2).

Ce « grand ami », c'est Fouché.

D'ailleurs, les choses n'allèrent pas toutes seules, comme en témoigne cette lettre, que M. Chédieu de Robethon ajoute à la série publiée par M. Bardoux :

Chère belle, mille pardons, nous sommes dans les tracas jusqu'au cou. Nous remportons la victoire, mais on nous fait toutes les difficultés possibles. Je ne cesse de courir, ainsi que Bertin.

(1) A. Bardoux, l. I, p. 182.
(2) *Ibid.*

Le maître a parlé, il a loué le livre ; d'où nous espérons que les Étienne seront vaincus...

Étienne était le directeur politique du *Journal des Débats*, confisqué, devenu le *Journal de l'Empire;* Hoffman était le directeur littéraire...

Mais la philosophie pousse des rugissements. Encore deux ou trois jours et nos affaires seront arrangées. Votre grand ami s'est un peu moqué de vous (1).

Le « grand ami » montrait évidemment peu de zèle à prendre les intérêts de cet autre grand ami d'une dame qu'il aimait. Les *Martyrs,* enfin publiés, eurent une assez mauvaise presse : le « grand ami » n'était plus du tout un « homme divin ». Nouvelle lettre de Chateaubriand à Mme de Custine :

Je n'ai pu aller chez vous parce que j'ai couru pour affaires. Le grand ami s'est joué de nous. L'ordre d'attaquer vient de lui, vous pouvez en être sûre.

Le meilleur commentaire de tout cela, c'est le portrait que Chateaubriand trace de Fouché, dans les *Mémoires* (2). Il l'appelle une « hyène habillée »; il le montre chassé du club des Jacobins « comme voleur, athée, assassin » et, là-dessus, choisi pour ministre. Puis il raconte qu'après les Cent-Jours Mme de Custine le « força à dîner chez elle avec Fouché ». Il raconte aussi que Fouché, avec des hâbleries de révolutionnaire mué en homme d'État, voulut l'étonner, et qu'il résista, lui Chateaubriand.

M. Fouché ne m'a jamais pardonné ma sécheresse et le peu d'effet qu'il produisit sur moi... Les Jacobins détestent les hommes qui ne font aucun cas de leurs atrocités et qui méprisent leurs meurtres : leur orgueil est irrité, comme celui des auteurs dont on conteste le talent.

Cette petite phrase est assez drôle, parce qu'elle signale également bien l'attitude de Fouché à l'égard de Chateau-

(1) Chédieu de Robethon, t. I, p. 166.
(2) *Mémoires*, t. II, p. 24.

briand. Comme Chateaubriand attribuait à ce gaillard la constitution de la cabale qui avait assez rudement critiqué les *Martyrs,* n'était-il pas à l'égard de Fouché dans la situation d'un auteur dont on a contesté le talent?

Du reste, pour mépriser Fouché, ni les prétextes ne manquaient, ni les bonnes raisons.

*
* *

On lit, dans la préface de la première édition des *Martyrs :*

J'ai avancé, dans un premier ouvrage, que la religion chrétienne me paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. J'ai dit encore que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le *merveilleux* emprunté de la mythologie. Ce sont ces opinions, plus ou moins combattues, que je cherche à appuyer par un exemple.

La question est, ainsi, très bien posée. Un des arguments principaux, le plus longuement et le plus magnifiquement développé, de la futile apologie que le *Génie du Christianisme* présente est la supériorité artistique de cette religion. Chateaubriand affirmait qu'une littérature chrétienne, qu'une poésie chrétienne devait l'emporter sur les productions païennes de l'antiquité grecque et latine. Cela, théoriquement. Les *Martyrs* furent destinés à le démontrer en fait, par un exemple. Et Chateaubriand s'attaquait au genre le plus difficile, au genre qui semblait un monopole de l'antiquité païenne, l'épopée.

Par épopée, on entendait, au commencement du dix-neuvième siècle, l'*Iliade*, l'*Odyssée* et l'*Enéide*, essentiellement. Et l'un des éléments qu'on regardait comme le plus caractéristique de ce genre, c'était, comme on disait, le merveilleux.

Alors, est-il possible de concevoir une épopée chrétienne?

Il est prodigieux que la question se soit posée, en France où l'épopée a fleuri superbement. Ajoutons à la *Chanson de Roland* des dizaines d'autres épopées admirables et charmantes, épopées royales et dont la souveraine figure de Charlemagne est le centre, épopées féodales et, par exemple, tout le cycle de Guillaume au Court Nez, épopées tragiques ou gaies, religieuses, mystiques quelques-unes, et d'autres narquoises, comiques, d'une drôlerie extravagante, épopées de toutes sortes, abondantes, variées et qui, pour être d'évidents chefs-d'œuvre, n'ont manqué que d'être écrites dans une langue enfin constituée, arrêtée, fixée.

Chateaubriand — et avec lui toute son époque — méconnut cet épanouissement de l'épopée française. Voltaire l'avait méconnu, en déclarant que le Français n'a pas la tête épique. Ensuite, que de fortes et hautaines sottises on a dites, au sujet de l'épopée! Les critiques ont multiplié leurs philosophiques niaiseries. Ils ont fait de l'épopée un genre que régissent des lois toutes particulières, des lois telles que nul autre genre littéraire n'en subit.

Villemain disait : « L'épopée, c'est l'histoire écrite par les poètes, en un temps où il n'y a pas d'autre historien que le poète. » Oui, pour l'*Iliade;* oui, pour l'*Odyssée*. Non, pour l'*Enéide*. Aussi l'*Enéide* fut-elle regardée comme une épopée qui est à peine une épopée. On voulait que l'épopée fût le privilège d'une époque prélittéraire. Puis, les époques littéraires arrivaient : et l'épopée n'était plus possible. On alla jusqu'à prétendre que l'épopée n'était presque pas un genre conscient. On voulait qu'elle fût née, qu'elle se fût produite et qu'elle eût, en quelque sorte, germé spontanément dans la masse populaire. Ainsi, l'épopée n'avait pas d'auteur : elle était l'œuvre irréfléchie, puissante et anonyme d'un peuple ému de poésie.

On commence à reconnaître que les multitudes ne sont pas créatrices. En outre, on n'admet plus qu'il faille reculer les poèmes homériques jusqu'à un trop mystérieux douzième siècle, où l'écriture n'existât point; plutôt, on les amènerait volontiers jusqu'au huitième siècle, peut-être jusqu'au sep-

tième siècle (1); et, au sixième siècle déjà, la littérature grecque est parfaitement constituée. L'*Iliade* et l'*Odyssée* nous apparaissent comme des œuvres de littérature très fine, très volontaire et très rouée; Homère, comme un littérateur très malin (2), comme un homme d'étude et de cabinet, beaucoup plus analogue à un Chateaubriand, par exemple, qu'à l'une de ces foules irréelles en qui se fût étrangement produite une génération spontanée de chants et de poèmes.

Conclusion. L'épopée est un genre littéraire comme les autres. Il n'était pas du tout absurde à Chateaubriand d'écrire, au dix-neuvième siècle, après qu'il y avait eu bien d'autres historiens que les poètes, une épopée, c'est-à-dire, en d'autres termes, un roman poétique. Seulement, il a considéré que l'épopée avait besoin de merveilleux; et son idée fut de substituer au merveilleux païen le merveilleux chrétien; son ambition fut « d'écrire un beau livre » et, encore, de démontrer que le merveilleux chrétien n'offrait pas moins d'admirables ressources que le merveilleux païen.

L'imitation de l'épopée homérique et virgilienne est sensible dès le début de l'ouvrage. Puis, sous la forme d'une double invocation, les deux muses, la chrétienne et la païenne, préludent à leur poétique combat.

Jamais on n'avait écrit de cette manière; Chateaubriand lui-même n'était pas encore parvenu à cette simplicité parfaite de la phrase toute nue, dont la ligne élégante apparaît sans voile aucun. Il venait d'inventer cette forme de langage qu'on a blâmée sous le nom de prose poétique.

Elle commença par l'éloge des muses.

« C'est vous, dit-elle, qui avez tout enseigné aux hommes, — vous êtes l'unique consolation de la vie ; — vous prêtez des soupirs à nos douleurs — et des harmonies à nos joies. — L'homme n'a reçu du ciel qu'un talent, — la divine poésie, — et c'est vous qui lui avez fait ce présent inestimable. — O fille

(1) Michel Bréal, *Pour mieux connaître Homère*. Paris, 1907.
(2) Victor Bérard, *les Phéniciens à l'Odyssée*. Paris, 1902-1903.

de Mnémosyne, qui chérissez les bois de l'Olympe, — les vallons de Tempé et les eaux de Castalie, — soutenez la voix d'une vierge consacrée à vos autels.

Voilà une strophe accomplie. L'harmonie en est plus souple que cette harmonie, quasi mécanique, qui résulte du vers régulier. On ne la scande pas; mais on la récite en battant la mesure, si l'on veut. Et l'on n'a pas à insister sur les *e* muets, comme la métrique du vers l'exige si impérieusement que nos vers réguliers ont tous un peu l'accent méridional. .

Que cette harmonie est belle et charmante!... Chateaubriand l'inventait; et elle a renouvelé l'art d'écrire. Après Chateaubriand, les écrivains ont été plus attentifs au son de la phrase, à la mélodie des mots bien agencés. Et, beaucoup plus tard, aux environs de 1885, quand une pléiade de poètes inégaux tâcha d'instaurer, sous le nom de « vers libre », une nouvelle façon d'écrire, c'est le mode de phrase des *Martyrs* qu'on essayait d'organiser en vers.

Les deux muses préludent. Qui l'emportera? La païenne ou la chrétienne?...

Notons l'ingéniosité de Chateaubriand. Il a placé l'anecdote de son épopée à cette époque intermédiaire où le paganisme dure encore et où le christianisme florit déjà. De sorte qu'il profite ensemble des agréments poétiques du paganisme et de ceux du christianisme. C'est fort adroit. S'il avait voulu vraiment démontrer que le christianisme fournit les mêmes éléments de poésie que le paganisme et s'il avait souhaité que sa démonstration fût sincère et concluante, il devait opposer à l'*Iliade*, à l'*Odyssée*, à l'*Enéide*, qui sont des épopées païennes, une épopée simplement chrétienne et qui n'utilisât point les ornements du paganisme. Or, deux muses concourent à embellir son poème.

En fait, la partie païenne des *Martyrs* est supérieure à la partie chrétienne. Elle est admirable, elle est délicieuse. Elle n'est pas antique tout à fait, mais antique à la moderne. Cet hellénisme n'est pas exactement grec; mais il est grec à la façon de Chénier.

Quand Cymodocée aperçoit le jeune et bel Eudore, sa première pensée est de croire que voilà le chasseur Endymion, l'amant de la déesse Diane. Elle tombe à genoux. Eudore lui fait observer, en chrétien qui n'a pas oublié son catéchisme, qu'on ne s'agenouille que devant Dieu. Cymodocée apprend ainsi qu'elle n'est pas en pésence d'un immortel. Et elle dit au jeune et bel Eudore :

Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les satyres ont égaré comme moi dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau? Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands? Viens-tu de la charmante Corinthe, où tes hôtes t'auront fait de riches présents? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule? Suis-tu le cruel Mars dans les combats, ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels jadis décorés du sceptre, qui régnaient sur un pays fertile en troupeaux et chéri des dieux?...

Cette invocation rappelle le commencement de l'*Aveugle* de Chénier.

> Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger,
> Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
> Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce...

« Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel... » L'idée est la même; les mots ne sont pas très différents.

> Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux...

« Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands?... Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers?... »

> Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
> Et l'écoutaient en foule, et n'osaient respirer...

« Tu es sans doute un étranger que les satyres ont égaré comme moi dans les bois... »

L'influence de Chénier est très sensible dans tout le paganisme des *Martyrs*. Certes, Chateaubriand a lu les

auteurs grecs; il les connaît très bien; et il a traduit plus d'une fois des poèmes de l'Anthologie. Mais la notion qu'on a de l'antiquité grecque, on ne la doit pas à l'antiquité grecque toute seule, vaste réservoir des interprétations les plus diverses, trésor complaisant que les âges successifs ont vu, remué, admiré, aimé de toutes les manières. Chateaubriand se rattache, pour son sentiment de l'antiquité grecque, à la petite société d'hellénistes qui s'était constituée, avant 1789, aux alentours du salon des Montmorin, sous les auspices de Chénier. Chateaubriand n'était pas de ce groupe; et il n'a pas connu Chénier. Mais, en 1802, dans l'amoureuse solitude de Savigny, Pauline de Beaumont lui a lu des poèmes de Chénier. Ainsi, l'influence de cette jeune femme est sensible encore ici, dans les *Martyrs* comme dans le *Génie du Christianisme* : que l'ombre de Delphine de Custine s'y résigne!...

La muse païenne et la muse chrétienne, dans les *Martyrs,* sont un peu analogues à ces deux figures de pierre qu'on voit à la cathédrale de Strasbourg, en symétrie. L'une est l'Église, l'autre est la Synagogue. Elles sont, l'une et l'autre, fort belles; mais, la plus jolie, la plus touchante, celle que l'artiste a représentée avec le plus de complaisance involontaire, c'est la vaincue, la Synagogue. Pareillement, dans les *Martyrs,* c'est la muse païenne.

*
* *

De toutes les critiques auxquelles les *Martyrs* ont donné lieu, la plus pénible à Chateaubriand fut celle de François-Benoît Hoffman, dans le *Journal de l'Empire.* Les *Mémoires* disent :

L'exécuteur de la justice des vanités fut M. Hoffman, à qui Dieu fasse paix! Le *Journal des Débats* n'était plus libre : ses propriétaires n'avaient plus de pouvoir et la censure y consigna ma condamnation (1).

(1) *Mémoires,* t. III, p. 11.

Pas un instant Chateaubriand ne pose la question de savoir si Hoffman ne fut peut-être pas sincère en n'aimant guère les *Martyrs*.

La censure intervint-elle, au *Journal de l'Empire* ou ailleurs, contre les *Martyrs*?... Chateaubriand, qui met dans la boue ce pauvre Hoffman, — il écrit ce livre des *Mémoires* en 1839, Hoffman étant mort depuis onze ans, — ne donne pas, en faveur de son accusation, la plus petite preuve. Reportons-nous, trente ans plus tôt, à ces billets qu'au printemps de 1809 Chateaubriand adressait à la reine des roses. Nous y trouvons ceci : « Le maître a parlé, il a loué le livre. » Chateaubriand ajoute : « D'où nous espérons que les Étienne seront vaincus. » Ainsi, de son aveu même, le *Journal de l'Empire* avait son opinion indépendamment du maître. Il est vrai que l'un des billets suivants accuse Fouché d'organiser la cabale. Mais, quoi! si l'Empereur est favorable au livre, qu'est-ce que la censure impériale irait donc faire, en organisant le dénigrement du livre?... Remarquons encore ceci. Nous sommes au printemps de 1809; et c'est dans le cours de cette année-là que Napoléon va commencer d'être, au sujet des prix décennaux, le bienveillant patron de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Évidemment, ce ne sont pas les *Martyrs*, qui furent proposés pour le prix; mais quelle idée aurait eue l'Empereur, en faisant dénigrer l'auteur des *Martyrs* quand il voulait faire couronner l'auteur du *Génie du Christianisme?*

Le lendemain du jour où parut l'article d'Hoffman, Chateaubriand écrivit à Mme de Custine :

Je n'ai pu aller chez vous parce que j'ai couru pour affaires. Le grand ami s'est joué de nous. L'ordre d'attaquer vient de lui, vous pouvez en être sûre. Eh bien, il n'y a pas grand mal : l'article est bête et ridicule, et il y a tant de louanges d'ailleurs, que je souhaite n'avoir jamais pire ennemi. Je vous verrai demain à déjeuner. Vous êtes bonne et aimable, tranquillisez-vous! Je ne fais que rire de cela. Cela m'amuse d'être attaqué littérairement par ordre et par un mouchard (1).

(1) A. Bardoux, t. I, p. 184

S'il appelle cela rire, c'est bien.

L'article d'Hoffman n'est pas ridicule. Même, il contient de bonnes choses. Hoffman relève assez justement quelques erreurs géographiques de l'auteur des *Martyrs* (1). Un paysan volsque arrive au forum avec des bœufs du Clitumne. Hoffman note :

Il faut que le bonhomme les ait achetés à quelque foire ; car le Clitumnus était au nord de Rome chez les Falisques, tandis que les Volsques étaient au midi, au delà de la montagne de Circé.

Eudore, dans la partie de chasse qu'il fait avec Mérovée, rencontre le tombeau d'Ovide presque au bord de l'Ister et en deçà. Hoffman note que ce n'est pas possible.

Au sujet de l'épisode de Velléda, Hoffman ne trouve qu'à plaisanter. Il a tort.

Quand Démodocus retrouve sa fille, Chateaubriand peint la joie de ce vieillard :

A l'apparition subite de sa fille, il est prêt à mourir de joie. Cymodocée se jette dans ses bras ; et, pendant quelques moments, on n'entendit que des sanglots entrecoupés : tels sont les cris dont retentit le nid des oiseaux, lorsque la mère apporte la nourriture à ses petits.

Hoffman n'aime pas cela :

Comme si les cris du besoin physique devaient être comparés aux accents qui sortent du cœur d'un père quand il revoit l'enfant qu'il croyait avoir perdu !...

Hoffman a tort; Hoffman ne comprend pas. Mais, comme Hoffman n'est pas du tout un imbécile, l'incompréhension d'Hoffman sur ce point nous fait apercevoir ici une nouveauté qui autrement nous échapperait : c'est à la nouveauté surtout que les critiques sont rébarbatifs, à la nouveauté plus qu'à la médiocrité.

Hoffman n'admet pas qu'on puisse comparer les accents

1. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 59.

qui sortent du cœur d'un père quand il revoit l'enfant qu'il croyait avoir perdu » aux « cris du besoin physique ». C'est l'opinion d'un spiritualiste qui ne barguigne pas. Et n'insistons pas outre mesure sur la philosophie de cet Hoffman qui, du reste, est l'auteur des *Rendez-vous bourgeois*. Mais notre littérature classique — tel était le goût d'alors — n'accordait pas beaucoup d'importance à la concomitance physique des sentiments. Elle les prenait à part, les dégageait de la matière, les présentait isolément. Ce n'est pas ainsi, dans la réalité. Et, aujourd'hui, la littérature est toute consacrée à la description de l'émoi physique. C'est là un des caractères de la littérature contemporaine. Et, comme toute la littérature contemporaine dérive de Chateaubriand, il fallait que Chateaubriand fût à l'origine de cela.

Hoffman n'était pas un critique commode; il eut des ennuis avec des auteurs vaniteux. En 1817, l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, avait publié une niaiserie qu'Hoffman jugea sévèrement. L'archevêque monta les quatre étages du critique et lui adressa une rude homélie. Hoffman, qui était bègue, essayait de placer un mot. M. de Pradt faisait un signe de la main, pour qu'il se tût.

M. de Pradt m'abandonnait son ouvrage, il me laissait la liberté d'en dire tout le mal que je voudrais, mais il était courroucé de la *familiarité* de ma critique et de la *grossièreté* de mes expressions.

Hoffman demanda ce qu'il avait écrit de si familier, de si grossier...

— Vous vous êtes mis en scène avec moi, vous m'avez appelé *monsieur l'abbé!* Pensez-vous qu'en livrant mes écrits au public j'aie abdiqué le rang que j'occupe dans la société? Savez-vous que je tiens à ce qu'il y a de plus grand en France? Parleriez-vous ainsi d'un Montmorency?...

Ah! si j'avais loué l'ouvrage!... se disait tout bas Hoffman, qui était un sage.

Sur les *Martyrs*, il avait conclu comme suit : « le mau-

vais ouvrage d'un homme qui a un grand talent ». Chateaubriand ne détestait que la première moitié de cette courte phrase. Il ne trouvait injuste que cette première moitié. Du reste, il avait raison. Car il était prodigieusement vaniteux, mais à bon droit.

LES MARTYRS

I

INVOCATION — RENCONTRE D'EUDORE ET DE CYMODOCÉE (1)

Je veux raconter les combats des Chrétiens et la victoire que les Fidèles remportèrent sur les Esprits de l'Abîme par les efforts glorieux de deux époux martyrs.

Muse céleste, vous qui inspirâtes le poète de Sorrente et l'aveugle d'Albion ; vous qui placez votre trône solitaire sur le Thabor ; vous qui vous plaisez aux pensées sévères, aux méditations graves et sublimes ; j'implore à présent votre secours. Enseignez-moi sur la harpe de David les chants que je dois faire entendre ; donnez surtout à mes yeux quelques-unes de ces larmes que Jérémie versait sur les malheurs de Sion : je vais dire les douleurs de l'Église persécutée !

Et toi, vierge du Pinde, fille ingénieuse de la Grèce, descends à ton tour du sommet de l'Hélicon : je ne rejetterai point les guirlandes de fleurs dont tu couvres les tombeaux, ô riante divinité de la Fable, toi qui n'as pu faire de la mort et du malheur même une chose sérieuse ! Viens, Muse des mensonges, viens lutter avec la Muse des vérités. Jadis on lui fit souffrir en ton nom des maux cruels : orne aujourd'hui son triomphe par ta défaite, et confesse qu'elle était plus digne que toi de régner sur la lyre.

Neuf fois l'Église de Jésus-Christ avait vu les Esprits de l'Abîme

(1) C'est le début des *Martyrs*.

conjurés contre elle ; neuf fois ce vaisseau, qui ne doit périr, était échappé au naufrage. La terre reposait en paix. Dioclétien tenait dans ses mains habiles le sceptre du monde. Sous la protection de ce grand prince, les Chrétiens jouissaient d'une tranquillité qu'ils n'avaient point connue jusqu'alors. Les autels du vrai Dieu commençaient à disputer l'encens aux autels des idoles ; le troupeau des Fidèles augmentait chaque jour ; les honneurs, les richesses et la gloire n'étaient plus le seul partage des adorateurs de Jupiter : l'Enfer, menacé de perdre son empire, voulut interrompre le cours des victoires célestes. L'Éternel, qui voyait les vertus des Chrétiens s'affaiblir dans la prospérité, permit aux Démons de susciter une persécution nouvelle ; mais, par cette dernière et terrible épreuve, la Croix devait être enfin placée sur le trône de l'univers, et les temples des faux dieux allaient rentrer dans la poudre.

Comment l'antique ennemi du genre humain fit-il servir à ses projets les passions des hommes et surtout l'ambition et l'amour? Muses, daignez m'en instruire. Mais, auparavant, faites-moi connaître la vierge innocente et le pénitent illustre qui brillèrent dans ce jour de triomphe et de deuil : l'une fut choisie du ciel chez les idolâtres, l'autre parmi le peuple fidèle, pour être les victimes expiatoires des Chrétiens et des Gentils.

Démodocus était le dernier descendant d'une de ces familles homérides qui habitaient autrefois l'île de Chio, et qui prétendaient tirer leur origine d'Homère. Ses parents l'avaient uni, dans sa jeunesse, à la fille de Cléobule de Crète, Épicharis, la plus belle des vierges qui dansaient sur les gazons fleuris, au pied du mont Talée, chéri de Mercure. Il avait suivi son épouse à Gortynes, ville bâtie par le fils de Rhadamante, au bord du Léthé, non loin du platane qui couvrit les amours d'Europe et de Jupiter. Après que la lune eut éclairé neuf fois les antres sauvages des Dactyles, Épicharis alla visiter ses troupeaux sur le mont Ida. Saisie tout à coup des douleurs maternelles, elle mit au jour la tendre Cymodocée, dans le bois sacré où les trois vieillards de Platon s'étaient assis pour discourir sur les lois : les Augures déclarèrent que la fille de Démodocus deviendrait célèbre par sa sagesse.

Bientôt après, Épicharis perdit la douce lumière des cieux. Alors Démodocus ne vit plus les eaux du Léthé qu'avec douleur ; toute sa consolation était de prendre sur ses genoux le fruit unique de son hymen, et de regarder, avec un sourire mêlé de

larmes, cet astre charmant qui lui rappelait la beauté d'Épicharis.

Or, dans ce temps-là, les habitants de la Messénie faisaient élever un temple à Homère ; ils proposèrent à Démodocus d'en être le grand prêtre. Démodocus accepta leur offre avec joie, content d'abandonner un séjour que la colère céleste lui avait rendu insupportable. Il fit un sacrifice aux mânes de son épouse, aux fleuves nés de Jupiter, aux nymphes hospitalières de l'Ida, aux divinités protectrices de Gortynes, et il partit avec sa fille, emportant ses pénates et une petite statue d'Homère.

Poussé par un vent favorable, son vaisseau découvre bientôt le promontoire du Ténare ; et, suivant les côtes d'Œtylos, de Thalames et de Leuctres, il vient jeter l'ancre à l'ombre du bois de Chœrius. Les Messéniens, peuple instruit par le malheur, reçurent Démodocus comme le descendant d'un dieu. Ils le conduisirent en triomphe au sanctuaire consacré à son divin aïeul.

On y voyait le Poète représenté sous la figure d'un grand fleuve où d'autres fleuves venaient remplir leurs urnes. Le temple dominait la ville d'Épaminondas ; il était bâti dans un vieux bois d'oliviers, sur le mont Ithome, qui s'élève isolé, comme un vase d'azur, au milieu des champs de la Messénie. L'oracle avait ordonné de creuser les fondements de l'édifice au même lieu qu'Aristomène avait choisi pour enterrer l'urne d'airain à laquelle le sort de sa patrie était attaché. La vue s'étendait au loin sur des campagnes plantées de hauts cyprès, entrecoupées de collines, et arrosées par les flots de l'Amphise, du Pamisus et du Balyra, où l'aveugle Thamyris laissa tomber sa lyre. Le laurier-rose et l'arbuste aimé de Junon bordaient de toutes parts le lit des torrents et le cours des sources et des fontaines : souvent, au défaut de l'onde épuisée, ces buissons parfumés dessinaient dans les vallons comme des ruisseaux de fleurs, et remplaçaient la fraîcheur des eaux par celle de l'ombre. Des cités, des monuments des arts, des ruines, se montraient dispersés çà et là sur le tableau champêtre, Andanies témoin des pleurs de Mérope, Tricca qui vit naître Esculape, Gérénie qui conserve le tombeau de Machaon, Phères, où le prudent Ulysse reçut d'Iphitus l'arc fatal aux amants de Pénélope, et Sténylcare retentissant des chants de Tyrtée. Ce beau pays, jadis soumis au sceptre de l'antique Nélée, présentait ainsi, du haut de l'Ithome et du péristyle du temple d'Homère, une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour. Entre le couchant et le midi, la mer de Messénie formait une brillante barrière ; à

l'orient et au septentrion, la chaîne du Taygète, les sommets du Lycée et les montagnes de l'Élide arrêtaient les regards. Cet horizon, unique sur la terre, rappelait le triple souvenir de la vie guerrière, des mœurs pastorales et des fêtes d'un peuple qui comptait les malheurs de son histoire par les époques de ses plaisirs.

Quinze ans s'étaient écoulés depuis la dédicace du temple. Démodocus vivait paisiblement retiré à l'autel d'Homère. Sa fille Cymodocée croissait sous ses yeux, comme un jeune olivier qu'un jardinier élève avec soin au bord d'une fontaine, et qui est l'amour de la terre et du ciel. Rien n'aurait troublé la joie de Démodocus s'il avait pu trouver pour sa fille un époux qui l'eût traitée avec toute sorte d'égards, après l'avoir emmenée dans une maison pleine de richesses ; mais aucun gendre n'osait se présenter, parce que Cymodocée avait eu le malheur d'inspirer de l'amour à Hiéroclès, proconsul d'Achaïe et favori de Galérius. Hiéroclès avait demandé Cymodocée pour épouse ; la jeune Messénienne avait supplié son père de ne point la livrer à ce Romain impie, dont le seul regard la faisait frémir. Démodocus avait aisément cédé aux prières de sa fille : il ne pouvait confier le sort de Cymodocée à un barbare soupçonné de plusieurs crimes, et qui, par des traitements inhumains, avait précipité une première épouse au tombeau.

Ce refus, en blessant l'orgueil du proconsul, n'avait fait qu'irriter sa passion : il avait résolu d'employer, pour saisir sa proie, tous les moyens que donne la puissance unie à la perversité. Démodocus, afin de dérober sa fille à l'amour d'Hiéroclès, l'avait consacrée aux Muses. Il l'instruisait de tous les usages des sacrifices : il lui montrait à choisir la génisse sans tache, à couper le poil sur le front des taureaux, à le jeter dans le feu, à répandre l'orge sacrée ; il lui apprenait surtout à toucher la lyre, charme des infortunés mortels. Souvent, assis avec cette fille chérie sur un rocher élevé, au bord de la mer, ils chantaient quelques morceaux choisis de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, la tendresse d'Andromaque, la sagesse de Pénélope, la modestie de Nausicaa ; ils disaient les maux qui sont le partage des enfants de la terre, Agamemnon sacrifié par son épouse, Ulysse demandant l'aumône à la porte de son palais ; ils s'attendrissaient sur le sort de celui qui meurt loin de sa patrie, sans avoir revu la fumée de ses foyers paternels ; et vous aussi, jeunes hommes, ils vous plaignaient, vous qui gardiez les troupeaux des rois vos pères, et qu'une occupation si innocente ne put sauver des terribles mains d'Achille !

Nourrie des plus beaux souvenirs de l'antiquité dans la docte familiarité des Muses, Cymodocée développait chaque jour de nouveaux charmes. Démodocus, consommé dans la sagesse, cherchait à tempérer cette éducation toute divine, en inspirant à sa fille le goût d'une aimable simplicité. Il aimait à la voir quitter son luth pour aller remplir une urne à la fontaine, ou laver les voiles du temple au courant d'un fleuve. Pendant les jours de l'hiver, lorsque, adossée contre une colonne, elle tournait ses fuseaux à la lueur d'une flamme éclatante, il lui disait :

« Cymodocée, j'ai cherché dès ton enfance à t'enrichir de vertus et de tous les dons des Muses, car il faut traiter notre âme, à son arrivée dans notre corps, comme un céleste étranger que l'on reçoit avec des parfums et des couronnes. Mais, ô fille d'Épicharis, craignons l'exagération, qui détruit le bon sens : prions Minerve de nous accorder la raison, qui produira dans notre naturel cette modération, sœur de la vérité, sans laquelle tout est mensonge. »

Ainsi, de belles images et de sages propos charmaient et instruisaient Cymodocée. Quelque chose des Muses auxquelles elle était consacrée avait passé sur son visage, dans sa voix et dans son cœur. Quand elle baissait ses longues paupières, dont l'ombre se dessinait sur la blancheur de ses joues, on eût cru voir la sérieuse Melpomène ; mais, quand elle levait les yeux, vous l'eussiez prise pour la riante Thalie. Ses cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe, et sa taille au palmier de Délos. Un jour elle était allée au loin cueillir le dictame avec son père. Pour découvrir cette plante précieuse, ils avaient suivi une biche blessée par un archer d'Œchalie ; on les aperçut sur le sommet des montagnes : le bruit se répandit aussitôt que Nestor et la plus jeune de ses filles, la belle Polycaste, étaient apparus à des chasseurs dans les bois de l'Ira.

La fête de Diane-Limnatide approchait, et l'on se préparait à conduire la pompe accoutumée sur les confins de la Messénie et de la Laconie. Cette pompe, cause funeste des guerres antiques de Lacédémone et de Messène, n'attirait plus que de paisibles spectateurs. Cymodocée fut choisie des vieillards pour conduire le chœur des jeunes filles qui devaient présenter les offrandes à la chaste sœur d'Apollon. Dans la naïveté de sa joie, elle s'applaudissait de ces honneurs, parce qu'ils rejaillissaient sur son père : pourvu qu'il entendît les louanges qu'on donnait à sa fille, qu'il touchât les couronnes qu'elle avait gagnées, il ne demandait pas d'autre gloire ni d'autre bonheur.

Démodocus, retenu par un sacrifice qu'un étranger était venu offrir à Homère, ne put accompagner sa fille à Limné. Elle se rendit seule à la fête avec sa nourrice Euryméduse, fille d'Alcimédon de Naxos ; mais le vieillard était sans inquiétude, parce que le proconsul d'Achaïe se trouvait alors à Rome auprès de César Galérius. Le temple de Diane s'élevait à la vue du golfe de Messénie, sur une croupe du Taygète, au milieu d'un bois de pins, aux branches desquels les chasseurs avaient suspendu la dépouille des bêtes sauvages. Les murs de l'édifice avaient reçu du temps cette couleur de feuilles séchées que le voyageur observe encore aujourd'hui dans les ruines de Rome et d'Athènes. La statue de Diane, placée sur un autel au milieu du temple, était le chef-d'œuvre d'un sculpteur célèbre. Il avait représenté la fille de Latone debout, un pied en avant, saisissant de la main droite une flèche dans son carquois suspendu à ses épaules, tandis que la biche Cérynide, aux cornes d'or et aux pieds d'airain, se réfugiait sous l'arc que la déesse tenait dans sa main gauche abaissée.

Au moment où la lune, au milieu de sa course, laissa tomber ses rayons sur le temple, Cymodocée, à la tête de ses compagnes, égales en nombre aux nymphes Océanies, entonna l'hymne à la Vierge Blanche. Une troupe de chasseurs répondait à la voix des jeunes filles :

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur, le chœur sacré !

« Diane, souveraine des forêts, recevez les vœux que vous offrent des vierges choisies, des enfants chastes, instruits par les vers de la Sibylle. Vous naquîtes sous un palmier, dans la flottante Délos. Pour charmer les douleurs de Latone, des cygnes firent sept fois en chantant le tour de l'île harmonieuse : ce fut en mémoire de leurs chants que votre divin frère inventa les sept cordes de la lyre.

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur, le chœur sacré !

« Vous aimez les rives des fleuves, l'ombrage des bois, les forêts du Cragus verdoyant, du frais Algide et du sombre Érymanthe. Diane, qui portez l'arc redoutable ; Lune, dont la tête est ornée du croissant ; Hécate, armée du serpent et du glaive, faites que la jeunesse ait des mœurs pures, la vieillesse, du repos, et la race de Nestor, des fils, des richesses et de la gloire !

« Formez, formez la danse légère ! Doublez, ramenez le chœur, le chœur sacré ! »

En achevant cet hymne, les jeunes filles ôtèrent leurs couronnes de laurier, et les suspendirent à l'autel de Diane, avec les arcs des chasseurs. Un cerf blanc fut immolé à la reine du silence. La foule se sépara, et Cymodocée, suivie de sa nourrice, prit un sentier qui la devait conduire chez son père.

C'était une de ces nuits dont les ombres transparentes semblent craindre de cacher le beau ciel de la Grèce : ce n'étaient point des ténèbres, c'était seulement l'absence du jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et l'on sentait à le respirer un charme inexprimable. Les sommets du Taygète, les promontoires opposés de Colonides et d'Acritas, la mer de Messénie, brillaient de la plus tendre lumière : une flotte ionienne baissait ses voiles pour entrer au port de Coronée, comme une troupe de colombes passagères ploie ses ailes pour se reposer sur un rivage hospitalier ; Alcyon gémissait doucement sur son nid, et le vent de la nuit apportait à Cymodocée les parfums du dictame et la voix lointaine de Neptune ; assis dans la vallée, le berger contemplait la lune au milieu du brillant cortège des étoiles, et il se réjouissait dans son cœur.

La jeune prêtresse des Muses s'avançait en silence le long des montagnes. Ses yeux erraient avec ravissement sur ces retraites enchantées, où les anciens avaient placé le berceau de Lycurgue et celui de Jupiter, pour enseigner que la religion et les lois doivent marcher ensemble et n'ont qu'une même origine. Remplie d'une frayeur religieuse, chaque mouvement, chaque bruit devenait pour elle un prodige ; le vague murmure des mers était le sourd rugissement des lions de Cybèle descendue dans le bois d'Œchalie ; et les rares gémissements du ramier étaient les sons du cor de Diane chassant sur les hauteurs de Thuria.

Elle avance, et d'aimables souvenirs, en remplaçant ses craintes, viennent occuper sa mémoire : elle se rappelle les antiques traditions de l'île fameuse où elle reçut la lumière, le Labyrinthe dont la danse des jeunes Crétoises imitait encore les détours, l'ingénieux Dédale, l'imprudent Icare, Idoménée et son fils, et surtout les deux sœurs infortunées, Phèdre et Ariadne. Tout à coup elle s'aperçoit qu'elle a perdu le sentier de la montagne et qu'elle n'est plus suivie de sa nourrice : elle pousse un cri qui se perd dans les airs ; elle implore les dieux des forêts, les napées, les dryades ; ils ne répondent point à sa voix, et elle croit que ces divinités absentes sont rassemblées dans les vallons du Ménale, où les Arcadiens leur offrent des sacri-

fices solennels. Cymodocée entendit de loin le bruit des eaux : aussitôt elle court se mettre sous la protection de la Naïade jusqu'au retour de l'aurore.

Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tombait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche, on voyait un autel dédié aux Nymphes, où les voyageurs offraient des vœux et des sacrifices. Cymodocée allait embrasser l'autel et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait appuyé contre un rocher. Sa tête inclinée sur sa poitrine, et penchée sur son épaule gauche, était un peu soutenue par le bois d'une lance : sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit ; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur : tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut, en effet, que ce jeune homme était l'amant de la reine des forêts : une plainte du Zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retirait. Épouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux et s'écrie :

« Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente ; ne la percez pas de vos flèches ! Mon père n'a qu'une fille, et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance ! »

A ces cris, le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment :

« Comment, dit Cymodocée confuse et toujours à genoux, est-ce que tu n'es pas le chasseur Endymion ? »

« Et vous, dit le jeune homme non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un Ange ? »

« Un ange ? » reprit la fille de Démodocus.

Alors l'étranger, plein de trouble :

« Femme, levez-vous ; on ne doit se prosterner que devant Dieu. »

Après un moment de silence, la prêtresse des Muses dit au chasseur :

« Si tu n'es pas un dieu caché sous la forme d'un mortel, tu es sans doute un étranger que les Satyres ont égaré comme moi dans les bois. Dans quel port est entré ton vaisseau ? Viens-tu de Tyr, si célèbre par la richesse de ses marchands ? Viens-tu

de la charmante Corinthe, où tes hôtes t'auront fait de riches présents? Es-tu de ceux qui trafiquent sur les mers jusqu'aux colonnes d'Hercule? Suis-tu le cruel Mars dans les combats; ou plutôt n'es-tu pas le fils d'un de ces mortels jadis décorés du sceptre, qui régnaient sur un pays fertile en troupeaux et chéri des dieux? »

L'étranger répondit :

« Il n'y a qu'un Dieu, maître de l'univers, et je ne suis qu'un homme plein de trouble et de faiblesse. Je m'appelle Eudore; je suis fils de Lasthénès. Je revenais de Thalames, je retournais chez mon père; la nuit m'a surpris : je me suis endormi au bord de cette fontaine. Mais vous, comment êtes-vous seule ici? Que le ciel vous conserve la pudeur, la plus belle des craintes après celle de Dieu! »

Le langage de cet homme confondait Cymodocée. Elle sentait devant lui un mélange d'amour et de respect, de confiance et de frayeur. La gravité de sa parole et la grâce de sa personne formaient à ses yeux un contraste extraordinaire. Elle entrevoyait comme une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusqu'alors. Croyant augmenter l'intérêt qu'Eudore paraissait prendre à son malheur, elle lui dit :

« Je suis fille d'Homère aux chants immortels. »

L'étranger se contenta de répliquer :

« Je connais un plus beau livre que le sien. »

Déconcertée par la brièveté de cette réponse, Cymodocée dit en elle-même :

« Ce jeune homme est de Sparte. »

Puis elle raconta son histoire. Le fils de Lasthénès dit :

« Je vais vous reconduire chez votre père. »

Et il se mit à marcher devant elle.

II

VELLÉDA (1)

« Les soldats m'avertirent que depuis quelques jours une femme sortait des bois à l'entrée de la nuit, montait seule dans une

(1) *Les Martyrs*, liv. IX (éd. orig., t. I, p. 2[illegible]) et suiv. C'est Eudore qui parle.

barque, traversait le lac, descendait sur la rive opposée, et disparaissait...

Vers le soir, je me revêtis de mes armes, que je recouvris d'une saye, et sortant secrètement du château, j'allai me placer sur le rivage du lac, dans l'endroit que les soldats m'avaient indiqué.

Caché parmi les rochers, j'attendis quelque temps sans voir rien paraître. Tout à coup mon oreille est frappée des sons que le vent m'apporte du milieu du lac. J'écoute et je distingue les accents d'une voix humaine ; en même temps je découvre un esquif suspendu au sommet d'une vague ; il redescend, disparaît entre deux flots, puis se montre encore sur la cime d'une lame élevée : il approche du rivage. Une femme le conduisait : elle chantait en luttant contre la tempête, et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. Je la voyais jeter tout à tour en sacrifice, dans le lac, des pièces de toile, des toisons de brebis, des pains de cire et de petites meules d'or et d'argent.

Bientôt elle touche à la rive, s'élance à terre, attache sa nacelle au tronc d'un saule, et s'enfonce dans le bois en s'appuyant sur la rame de peuplier qu'elle tenait à la main. Elle passa tout près de moi sans me voir. Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds, qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient par leur douceur avec sa démarche fière et sauvage. Elle chantait d'une voix mélodieuse des paroles terribles, et son sein découvert s'abaissait et s'élevait comme l'écume des flots.

Je la suivis à quelque distance. Elle traversa d'abord une châtaigneraie dont les arbres, vieux comme le temps, étaient presque tous desséchés par la cime. Nous marchâmes ensuite plus d'une heure sur une lande couverte de mousse et de fougère. Au bout de cette lande, nous trouvâmes un bois, et au milieu de ce bois une autre bruyère de plusieurs milles de tour. Jamais le sol n'en avait été défriché, et l'on y avait semé des pierres, pour qu'il restât inaccessible à la faux et à la charrue. A l'extrémité de cette arène s'élevait une de ces roches isolées que les Gaulois appellent Dolmin, et qui marquent le tombeau de quelque guerrier. Un jour le laboureur, au milieu de ses sillons, contemplera ces informes pyramides : effrayé de la grandeur

du monument, il attribuera peut-être à des puissances invisibles et funestes ce qui ne sera que le témoignage de la force et de la rudesse de ses aïeux.

La nuit était descendue. La jeune fille s'arrêta non loin de la pierre, frappa trois fois des mains, en prononçant à haute voix ce mot mystérieux :

— Au-gui-l'an-neuf !

A l'instant, je vis briller dans la profondeur du bois mille lumières ; chaque chêne enfanta pour ainsi dire un Gaulois ; les Barbares sortirent en foule de leur retraite : les uns étaient complètement armés ; les autres portaient une branche de chêne dans la main droite, et un flambeau dans la gauche. A la faveur de mon déguisement, je me mêle à leur troupe : au premier désordre de l'assemblée succède bientôt l'ordre et le recueillement, et l'on commence une procession solennelle.

Des Eubages marchaient à la tête, conduisant deux taureaux blancs qui devaient servir de victimes ; les bardes suivaient en chantant sur une espèce de guitare les louanges de Teutatès ; après eux venaient les disciples ; ils étaient accompagnés d'un héraut d'armes vêtu de blanc, couvert d'un chapeau surmonté de deux ailes, et tenant à sa main une branche de verveine entourée de deux serpents. Trois Sénanis, représentant trois druides, s'avançaient à la suite du héraut d'armes : l'un portait un pain, l'autre un vase plein d'eau, le troisième une main d'ivoire. Enfin, la Druidesse (je reconnus alors sa profession) venait la dernière. Elle tenait la place de l'Archidruide dont elle était descendue.

On s'avança vers le chêne de trente ans, où l'on avait découvert le gui sacré. On dressa au pied de l'arbre un autel de gazon. Les Sénanis y brûlèrent un peu de pain, et y répandirent quelques gouttes d'un vin pur. Ensuite un Eubage vêtu de blanc monta sur le chêne, et coupa le gui avec la faucille d'or de la Druidesse ; une saye blanche étendue sous l'arbre reçut la plante bénite ; les autres Eubages frappèrent les victimes, et le gui, divisé en égales parties, fut distribué à l'assemblée.

Cette cérémonie achevée, on retourna à la pierre du tombeau ; on planta une épée nue pour indiquer le centre du Mallus ou du conseil : au pied du Dolmin étaient appuyées deux autres pierres qui en soutenaient une troisième couchée horizontalement. La Druidesse monte à cette tribune. Les Gaulois debout et armés l'environnent, tandis que les Sénanis et les Eubages élèvent des flambeaux : les cœurs étaient secrètement attendris

par cette scène qui leur rappelait l'ancienne liberté. Quelques guerriers en cheveux blancs laissaient tomber de grosses larmes qui roulaient sur leurs boucliers. Tous, penchés en avant et appuyés sur leurs lances, ils semblaient déjà prêter l'oreille aux paroles de la Druidesse.

Elle promena quelque temps ses regards sur ces guerriers, représentants d'un peuple qui le premier osa dire aux hommes : « Malheur aux vaincus ! », mot impie retombé maintenant sur sa tête ! On lisait sur le visage de la Druidesse l'émotion que lui causait cet exemple des vicissitudes de la fortune. Elle sortit bientôt de ses réflexions, et prononça ce discours :

« Fidèles enfants de Teutatès, vous qui, au milieu de l'esclavage de votre patrie, avez conservé la religion et les lois de vos pères, je ne puis vous contempler ici sans verser des larmes ! Est-ce là le reste de cette nation qui donnait des lois au monde ? Où sont ces États florissants de la Gaule, ce conseil des femmes auquel se soumit le grand Annibal ? Où sont ces Druides qui élevaient dans leurs collèges sacrés une nombreuse jeunesse ? Proscrits par les tyrans, à peine quelques-uns d'entre eux vivent inconnus dans des antres sauvages. Velléda, une faible Druidesse, voilà donc tout ce qui vous reste aujourd'hui pour accomplir vos sacrifices ! O île de Sayne, île vénérable et sacrée, je suis demeurée seule des neuf vierges qui desservaient votre sanctuaire. Bientôt Teutatès n'aura plus ni prêtres ni autels. Mais pourquoi perdrions-nous l'espérance ? J'ai à vous annoncer les secours d'un allié puissant : auriez-vous besoin qu'on vous retraçât le tableau de vos souffrances pour vous faire courir aux armes ? Esclaves en naissant, à peine avez-vous passé le premier âge, que des Romains vous enlèvent. Que devenez-vous ? Je l'ignore. Parvenus à l'âge d'homme, vous allez mourir sur la frontière pour la défense de vos tyrans, ou creuser le sillon qui les nourrit. Condamnés aux plus rudes travaux, vous abattez vos forêts, vous tracez avec des fatigues inouïes les routes qui introduisent l'esclavage jusque dans le cœur de votre pays : la servitude, l'oppression et la mort accourent sur ces chemins en poussant des cris d'allégresse, aussitôt que le passage est ouvert. Enfin, si vous survivez à tant d'outrages, vous serez conduits à Rome : là, renfermés dans un amphithéâtre, on vous forcera de vous entre-tuer, pour amuser par votre agonie une populace féroce. Gaulois, il est une manière plus digne de vous de visiter Rome ! Souvenez-vous que votre nom veut dire voyageur. Apparaissez tout à coup au Capitole, comme ces terribles

voyageurs vos aïeux et vos devanciers. On vous demande à l'amphithéâtre de Titus? Partez! Obéissez aux illustres spectateurs qui vous appellent. Allez apprendre aux Romains à mourir, mais d'une tout autre façon qu'en répandant votre sang dans leurs fêtes : assez longtemps ils ont étudié la leçon, faites-la-leur pratiquer. Ce que je vous propose n'est point impossible. Les tribus des Francs qui s'étaient établis en Espagne retournent maintenant dans leur pays ; leur flotte est à la vue de vos côtes : ils n'attendent qu'un signal pour vous secourir. Mais si le ciel ne couronne pas nos efforts, si la fortune des Césars doit l'emporter encore, eh bien! nous irons chercher avec les Francs un coin du monde où l'esclavage soit inconnu! Que les peuples étrangers nous accordent ou nous refusent une patrie, une terre ne peut nous manquer pour y vivre ou pour y mourir. »

Je ne puis vous peindre, seigneurs, l'effet de ce discours prononcé à la lueur des flambeaux, sur une bruyère, près d'une tombe, dans le sang des taureaux mal égorgés, qui mêlaient leurs derniers mugissements aux sifflements de la tempête : ainsi l'on représente ces assemblées des Esprits de ténèbres que des magiciennes convoquent la nuit dans des lieux sauvages. Les imaginations échauffées ne laissèrent aucune autorité à la raison. On résolut, sans délibérer, de se réunir aux Francs. Trois fois un guerrier voulut ouvrir un avis contraire ; trois fois on le força au silence, et à la troisième fois le héraut d'armes lui coupa un pan de son manteau.

Ce n'était là que le prélude d'une scène épouvantable. La foule demande à grands cris le sacrifice d'une victime humaine, afin de mieux connaître la volonté du ciel. Les Druides réservaient autrefois pour ces sacrifices quelque malfaiteur déjà condamné par les lois. La Druidesse fut obligée de déclarer que, puisqu'il n'y avait point de victime désignée, la religion demandait un vieillard, comme l'holocauste le plus agréable à Teutatès.

Aussitôt on apporte un bassin de fer, sur lequel Velléda devait égorger le vieillard. On place le bassin à terre devant elle. Elle n'était point descendue de la tribune funèbre d'où elle avait harangué le peuple ; mais elle s'était assise sur un triangle de bronze, les vêtements en désordre, la tête échevelée, tenant un poignard à la main, et une torche flamboyante sous ses pieds. Je ne sais comment aurait fini cette scène : j'aurais peut-être succombé sous le fer des Barbares en essayant d'interrompre le sacrifice ; le ciel, dans sa bonté ou dans sa colère mit fin à mes perplexités. Les astres penchaient vers leur couchant. Les Gau-

lois craignirent d'être surpris par la lumière. Ils résolurent d'attendre, pour offrir l'hostie abominable, que Dis, père des ombres, eût ramené une autre nuit dans les cieux. La foule se dispersa sur les bruyères, et les flambeaux s'éteignirent. Seulement quelques torches agitées par le vent brillaient encore çà et là dans la profondeur des bois, et l'on entendait le chœur lointain des bardes, qui chantaient en se retirant ces paroles lugubres :

« Teutatès veut du sang : il a parlé dans le chêne des Druides. Le gui sacré a été coupé avec une faucille d'or, au sixième jour de la lune, au premier jour du siècle. Teutatès veut du sang : il a parlé dans le chêne des Druides ! »

. . . .

Ici Eudore s'interrompit tout à coup. Il parut embarrassé, baissa les yeux, les reporta malgré lui sur Cymodocée, qui rougit comme si elle eût pénétré la pensée d'Eudore. Cyrille s'aperçut de leur trouble, et s'adressant aussitôt à l'épouse de Lasthénès :

« Séphora, dit-il, je veux offrir le saint sacrifice pour Eudore quand il aura fini de raconter son histoire. Me pourriez-vous faire préparer l'autel ? »

Séphora se leva, et ses filles la suivirent. La timide Cymodocée n'osa rester seule avec les vieillards : elle accompagna les femmes, non sans éprouver un mortel regret...

Eudore reprit la parole :

Je vous ai dit, seigneurs, que Velléda habitait le château avec son père. Le chagrin et l'inquiétude plongèrent d'abord Ségenax dans une fièvre ardente, pendant laquelle je lui prodiguai les secours qu'exigeait l'humanité. J'allais chaque jour visiter le père et la fille dans la tour où je les avais fait transporter. Cette conduite, différente de celle des autres commandants romains, charma les deux infortunés : le vieillard revint à la vie, et la Druidesse, qui avait montré un grand abattement, parut bientôt plus contente. Je la rencontrais se promenant seule, avec un air de joie, dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisaient en haut de la forteresse : elle se multipliait sous mes pas, et quand je la croyais auprès de son père, elle se montrait tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition.

Cette femme était extraordinaire. Elle avait, ainsi que toutes les Gauloises, quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard était prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étaient tantôt

hautaines, tantôt voluptueuses ; il y avait dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art. J'aurais été étonné de trouver dans une espèce de sauvage une connaissance approfondie des lettres grecques et de l'histoire de son pays, si je n'avais su que Velléda descendait de la famille de l'Archidruide, et qu'elle avait été élevée par un Senani, pour être attachée à l'ordre savant des prêtres gaulois. L'orgueil dominait chez cette Barbare, et l'exaltation de ses sentiments allait souvent jusqu'au désordre.

Une nuit, je veillais seul dans une salle d'armes, où l'on ne découvrait le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles, descendant à travers ces ouvertures, faisaient briller les lances et les aigles rangées en ordre le long des murailles. Je n'avais point allumé de flambeau, et je me promenais au milieu des ténèbres.

Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paraître Velléda. Elle tenait à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étaient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les Druides. Elle portait pour tout vêtement une tunique blanche : fille de roi a moins de beauté, de noblesse et de grandeur.

Elle suspendit sa lampe aux courroies d'un bouclier, et venant à moi elle me dit :

« Mon père dort ; assieds-toi, écoute. »

Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots, que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes, en face de la lampe.

« Sais-tu, me dit alors la jeune Barbare, que je suis fée? »

Je lui demandai l'explication de ce mot.

« Les fées gauloises, répondit-elle, ont le pouvoir d'exciter les tempêtes, de les conjurer, de se rendre invisibles, de prendre la forme de différents animaux. »

« — Je ne reconnais pas ce pouvoir, répondis-je avec gravité. Comment pourriez-vous croire raisonnablement posséder une puissance que vous n'avez jamais exercée? Ma religion s'offense de ces superstitions. Les orages n'obéissent qu'à Dieu. »

« — Je ne te parle pas de ton Dieu, reprit-elle avec impatience. Dis-moi, as-tu entendu la dernière nuit le gémissement d'une fontaine dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui

croît sur ta fenêtre? Eh bien, c'était moi qui soupirais dans cette fontaine et dans cette brise! Je me suis aperçue que tu aimais le murmure des eaux et des vents. »

J'eus pitié de cette insensée : elle lut ce sentiment sur mon visage.

« — Je te fais pitié, me dit-elle. Mais si tu me crois atteinte de folie, ne t'en prends qu'à toi. Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. Voici ce que je voulais te dire. Adieu. »

Elle se leva, prit sa lampe et disparut.

Jamais, seigneurs, je n'ai éprouvé une douleur pareille. Rien n'est affreux comme le malheur de troubler l'innocence. Je m'étais endormi au milieu des dangers, content de trouver en moi la résolution du bien et la volonté de revenir un jour au bercail. Cette tiédeur devait être punie : j'avais bercé dans mon cœur les passions avec complaisance, il était juste que je subisse le châtiment des passions!

Aussi le ciel m'ôta-t-il dans ce moment tout moyen d'écarter le danger. Clair, le pasteur chrétien, était absent; Ségenax était encore trop faible pour sortir du château, et je ne pouvais sans inhumanité séparer la fille du père. Je fus donc obligé de garder l'ennemi au dedans, et de m'exposer, malgré moi, à ses attaques. En vain je cessai de visiter le vieillard, en vain je me dérobais à la vue de Velléda : je la retrouvais partout : elle m'attendait des journées entières dans les lieux où je ne pouvais éviter de passer, et là elle m'entretenait de son amour.

Je sentais, il est vrai, que Velléda ne m'inspirerait jamais un attachement véritable : elle manquait pour moi de ce charme secret qui fait le destin de notre vie; mais la fille de Ségenax était jeune, elle était belle, passionnée, et quand des paroles brûlantes sortaient de ses lèvres, tous mes sens étaient bouleversés.

A quelque distance du château, dans un de ces bois appelés chastes par les Druides, on voyait un arbre mort que le fer avait dépouillé de son écorce. Cette espèce de fantôme se faisait distinguer par sa pâleur au milieu des noirs enfoncements de la forêt. Adoré sous le nom d'Erminsul, il était devenu une divinité formidable pour des Barbares qui, dans leurs joies comme dans leurs peines, ne savent invoquer que la mort. Autour de ce simulacre, quelques chênes, dont les racines avaient été arrosées de

sang humain, portaient suspendues à leurs branches les armes et les enseignes de guerre des Gaulois : le vent les agitait sur les rameaux, et elles rendaient, en s'entre-choquant, des murmures sinistres.

J'allais souvent visiter ce sanctuaire plein du souvenir de l'antique race des Celtes. Un soir je rêvais dans ce lieu. L'aquilon mugissait au loin, et arrachait du tronc des arbres des touffes de lierre et de mousse. Velléda parut tout à coup.

« Tu me fuis, me dit-elle ; tu cherches les endroits les plus déserts pour te dérober à ma présence ; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds. »

Elle se plaça debout devant moi, croisa les bras, me regarda fixement, et me dit :

« J'ai bien des choses à t'apprendre ; je voudrais causer longtemps avec toi. Je sais que mes plaintes t'importunent, je sais qu'elles ne te donneront pas de l'amour ; mais, cruel, je m'enivre de mes aveux, j'aime à me nourrir de ma flamme, à t'en faire connaître toute la violence ! Ah ! si tu m'aimais, quelle serait notre félicité ! Nous trouverions pour nous exprimer un langage digne du ciel ; à présent il y a des mots qui me manquent, parce que ton âme ne répond pas à la mienne. »

Un coup de vent ébranla la forêt, et une plainte sortit des boucliers d'airain. Velléda effrayée leva la tête, et regardant les trophées suspendus :

« Ce sont les armes de mon père qui gémissent ; elles m'annoncent quelque malheur. »

Après un moment de silence, elle ajouta :

« Il faut pourtant qu'il y ait quelque raison à ton indifférence. Tant d'amour aurait dû t'en inspirer. Cette froideur est trop extraordinaire. »

Elle s'interrompit de nouveau. Sortant tout à coup comme d'une réflexion profonde, elle s'écria :

« Voilà la raison que je cherchais ! Tu ne peux me souffrir, parce que je n'ai rien à t'offrir qui soit digne de toi ! »

Alors s'approchant de moi comme en délire, et mettant la main sur mon cœur :

« Guerrier, ton cœur reste tranquille sous la main de l'amour ; mais peut-être qu'un trône le ferait palpiter ? Parle : veux-tu l'Empire ? Une Gauloise l'avait promis à Dioclétien, une Gauloise te le propose ; elle n'était que prophétesse, moi je suis prophétesse et amante. Je peux tout pour toi. Tu le sais : nous avons

souvent disposé de la pourpre. J'armerai secrètement nos guerriers. Teutatès te sera favorable, et, par mon art, je forcerai le ciel à seconder tes vœux. Je ferai sortir les Druides de leurs forêts. Je marcherai moi-même aux combats, portant à la main une branche de chêne. Et si le sort nous était contraire, il est encore des antres dans les Gaules, où, nouvelle Éponine, je pourrais cacher mon époux. Ah ! malheureuse Velléda, tu parles d'époux, et tu ne seras jamais aimée ! »

La voix de la jeune Barbare expire ; la main qu'elle tenait sur mon cœur retombe ; elle penche la tête, et son ardeur s'éteint dans des torrents de larmes.

Cette conversation me remplit d'effroi. Je commençai à craindre que ma résistance ne fût inutile. Mon attendrissement était extrême quand Velléda cessa de parler, et je sentis tout le reste du jour la place brûlante de sa main sur mon cœur. Voulant du moins faire un dernier effort pour me sauver, je pris une résolution qui devait prévenir le mal, et qui ne fit que l'aggraver : car lorsque Dieu veut nous punir, il tourne contre nous notre propre sagesse, et ne nous tient point compte d'une prudence qui vient trop tard.

Je vous ai dit que je n'avais pu d'abord faire sortir Ségenax du château, à cause de son extrême faiblesse ; mais le vieillard reprenant peu à peu ses forces, et le danger croissant pour moi tous les jours, je supposai des lettres de César qui m'ordonnaient de renvoyer les prisonniers. Velléda voulut me parler avant son départ ; je refusai de la voir, afin de nous épargner à tous deux une scène douloureuse : sa piété filiale ne lui permit pas d'abandonner son père, et elle le suivit, comme je l'avais prévu. Dès le lendemain, elle parut aux portes du château ; on lui dit que j'étais parti pour un voyage ; elle baissa la tête et rentra dans le bois en silence. Elle se présenta ainsi pendant plusieurs jours, et reçut la même réponse. La dernière fois elle resta longtemps appuyée contre un arbre à regarder les murs de la forteresse. Je la voyais par une fenêtre, et je ne pouvais retenir mes pleurs : elle s'éloigna à pas lents et ne revint plus.

Je commençais à retrouver un peu de repos : j'espérais que Velléda s'était enfin guérie de son fatal amour. Fatigué de la prison où je m'étais tenu renfermé, je voulus respirer l'air de la campagne. Je jetai une peau d'ours sur mes épaules, j'armai mon bras de l'épieu d'un chasseur, et sortant du château, j'allai m'asseoir sur une haute colline d'où l'on aperçoit le détroit britannique.

Comme Ulysse regrettant son Ithaque, ou comme les Troyennes exilées aux champs de la Sicile, je regardais la vaste étendue des flots, et je pleurais. « Né au pied du mont Taygète, me disais-je, le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici ? Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir sur les côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des Gaulois, ces vagues que je voyais se dérouler sur les beaux sables de la Messénie ? Quel sera le terme de mes pèlerinages ? Heureux si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes courses sur la terre, et lorsque je n'avais d'aventures à conter à personne ! »

Telles étaient mes réflexions, lorsque j'entendis assez près de moi les sons d'une voix et d'une guitare. Ces sons, entrecoupés par des silences, par le murmure de la forêt et de la mer, par le cri du courlis et de l'alouette marine, avaient quelque chose d'enchanté et de sauvage. Je découvris aussitôt Velléda assise sur la bruyère. Sa parure annonçait le désordre de son esprit : elle portait un collier de baies d'églantiers ; sa guitare était suspendue à son sein par une tresse de lierre et de fougère flétrie ; un voile blanc jeté sur sa tête descendait jusqu'à ses pieds. Dans ce singulier appareil, pâle, et les yeux fatigués de pleurs, elle était encore d'une beauté frappante. On l'apercevait derrière un buisson à demi dépouillé : ainsi le poète représente l'ombre de Didon, se montrant à travers un bois de myrtes, comme la lune nouvelle qui se lève dans un nuage.

Le mouvement que je fis en reconnaissant la fille de Ségenax attira ses regards. A mon aspect une joie troublée éclate sur son visage. Elle me fait un signe mystérieux et me dit :

« Je savais bien que je t'attirerais ici ; rien ne résiste à la force de mes accents. »

Et elle se met à chanter :

« Hercule, tu descendis dans la verte Aquitaine. Pyrène, qui donna son nom aux montagnes de l'Ibérie ; Pyrène, fille du roi Bébrycius, épousa le héros grec : car les Grecs ont toujours ravi le cœur des femmes. »

Velléda se lève, s'avance vers moi et me dit :

« Je ne sais quel enchantement m'entraîne sur tes pas ; j'erre autour de ton château, et je suis triste de ne pouvoir y pénétrer. Mais j'ai préparé des charmes ; j'irai chercher le Sélago : j'offrirai d'abord une oblation de pain et de vin ; je serai vêtue de blanc ;

mes pieds seront nus, ma main droite cachée sous ma tunique arrachera la plante, et ma main gauche la dérobera à ma main droite. Alors rien ne pourra me résister. Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune ; je prendrai la forme d'un ramier, et je volerai sur le haut de la tour que tu habites. Si je savais ce que tu préfères... je pourrais... Mais non, je veux être aimée pour moi : ce serait m'être infidèle que de m'aimer sous une forme empruntée. »

A ces mots, Velléda pousse des cris de désespoir.

Bientôt, changeant d'idée et cherchant à lire dans mes yeux, comme pour pénétrer mes secrets :

« Oh ! oui, c'est cela, s'écrie-t-elle, les Romaines auront épuisé ton cœur ! Tu les auras trop aimées ! Ont-elles donc tant d'avantages sur moi ? Les cygnes sont moins blancs que les filles des Gaules ; nos yeux ont la couleur et l'éclat du ciel ; nos cheveux sont si beaux que tes Romaines nous les empruntent pour en ombrager leurs têtes, mais le feuillage n'a de grâce que sur la cime de l'arbre où il est né. Vois-tu la chevelure que je porte ? Eh bien, si j'avais voulu la céder, elle serait maintenant sur le front de l'Impératrice : c'est mon diadème, et je l'ai gardé pour toi ! Ne sais-tu pas que nos pères, nos frères, nos époux, trouvent en nous quelque chose de divin ? Une voix mensongère t'aura peut-être raconté que les Gauloises sont capricieuses, légères, infidèles ? Ne crois pas ces discours. Chez les enfants des Druides, les passions sont sérieuses et leurs conséquences terribles. »

Je pris les mains de cette infortunée entre les deux miennes. Je les serrai tendrement.

« Velléda, dis-je, si vous m'aimez, il est un moyen de me le prouver : retournez chez votre père ; il a besoin de votre appui. Ne vous abandonnez plus à une douleur qui trouble votre raison et qui me fera mourir. »

Je descendis de la colline, et Velléda me suivit. Nous nous avançâmes dans la campagne par des chemins peu fréquentés où croissait le gazon.

« Si tu m'avais aimée, disait Velléda, avec quelles délices nous aurions parcouru ces champs ! Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces ! »

Elle s'interrompit, regarda ses bras amaigris, et dit avec un sourire :

« Et moi aussi j'ai été déchirée par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille. »

Revenant à ses rêveries :

« Au bord du ruisseau, dit-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent, pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée où, parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné. Tu croyais peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes? Hélas! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés. Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. »

Nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins et de mélèzes. La fille de Ségenax s'arrêta, et me dit :

« Mon père habite ce bois ; je ne veux pas que tu entres dans sa demeure : il t'accuse de lui avoir ravi sa fille. Tu peux, sans être trop malheureux, me voir au milieu de mes chagrins, parce que je suis jeune et pleine de force ; mais les larmes d'un vieillard brisent le cœur. Je t'irai chercher au château. »

En prononçant ces mots, elle me quitta brusquement...

Quelques jours s'écoulèrent : Velléda ne reparaissant point au château selon sa promesse, je commençai à craindre quelque accident fatal. Plein d'inquiétude, je sortais pour me rendre à la demeure de Ségenax, lorsqu'un soldat, accouru du bord de la mer, vint m'avertir que la flotte des Francs reparaissait à la vue de l'Armorique. Je fus obligé de partir sur-le-champ. Le temps était sombre, et tout annonçait une tempête. Comme les Barbares choisissent presque toujours pour débarquer le moment des orages, je redoublai de vigilance. Je fis mettre partout les soldats sous les armes, et fortifier les lieux les plus exposés. La journée entière se passa dans ces travaux, et la nuit, en faisant éclater la tempête, nous apporta de nouvelles inquiétudes...

Un esclave que j'avais envoyé porter une lettre à Velléda, était revenu avec cette lettre. Il n'avait point trouvé la Druidesse : elle avait quitté son père vers la troisième heure du jour, et l'on ne savait ce qu'elle était devenue. Cette nouvelle ne fit qu'augmenter mes alarmes. Dévoré de chagrins, je m'étais assis, loin des soldats, dans un endroit écarté. Tout à coup j'entends du bruit, et crois entrevoir quelque chose dans l'ombre. Je

mets l'épée à la main, je me lève et cours vers le fantôme qui fuyait. Quelle fut ma surprise lorsque je saisis Velléda !

« Quoi, me dit-elle à voix basse, c'est toi ! Tu as donc su que j'étais ici?

— Non, lui répondis-je ; mais vous, trahissez-vous les Romains?

— Trahir! repartit-elle indignée. Ne t'ai-je pas juré de ne rien entreprendre contre toi? Suis-moi, tu vas voir ce que je fais ici. »

Elle me prit par la main, et me conduisit sur la pointe la plus élevée du dernier rocher druidique.

La mer se brisait au-dessous de nous parmi des écueils avec un bruit horrible. Ses tourbillons, poussés par le vent, s'élançaient contre le rocher, et nous couvraient d'écume et d'étincelles de feu. Des nuages volaient dans le ciel sur la face de la lune qui semblait courir rapidement à travers ce chaos.

« Écoute bien ce que je vais t'apprendre, me dit Velléda. Sur cette côte demeurent des pêcheurs qui te sont inconnus. Lorsque la moitié de la nuit sera écoulée, ils entendront quelqu'un frapper à leurs portes, et les appeler à voix basse. Alors ils courront au rivage, sans connaître le pouvoir qui les entraîne. Ils y trouveront des bateaux vides ; et pourtant ces bateaux seront si chargés des âmes des morts, qu'ils s'élèveront à peine au-dessus des flots. En moins d'une heure les pêcheurs achèveront une navigation d'une journée, et conduiront les âmes à l'île des Bretons. Ils ne verront personne, ni pendant le trajet, ni dans le débarquement ; mais ils entendront une voix qui comptera les nouveaux passagers au gardien des âmes. S'il se trouve quelques femmes dans les barques, la voix déclarera le nom de leurs époux. Tu sais, cruel, si l'on pourra nommer le mien. »

Je voulus combattre les superstitions de Velléda.

« Tais-toi, me dit-elle, comme si j'eusse été coupable d'impiété. Tu verras bientôt le tourbillon de feu qui annonce le passage des âmes. N'entends-tu pas déjà leurs cris? »

Velléda se tut, et prêta une oreille attentive.

Après quelques moments de silence, elle me dit :

« Quand je ne serai plus, promets-moi de me donner des nouvelles de mon père. Lorsque quelqu'un sera mort, tu m'écriras des lettres que tu jetteras dans le bûcher funèbre ; elles me parviendront au séjour des Souvenirs ; je les lirai avec délices et, nous causerons ainsi des deux côtés du tombeau. »

Dans ce moment, une vague furieuse vient roulant contre le

rocher qu'elle ébranle dans ses fondements. Un coup de vent déchire les nuages, et la lune laisse tomber un pâle rayon sur la surface des flots. Des bruits sinistres s'élèvent sur le rivage. Le triste oiseau des écueils, le lumb, fait entendre sa plainte semblable au cri de détresse d'un homme qui se noie : la sentinelle effrayée appelle aux armes. Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie :

« On m'attend ! »

Et elle s'élançait dans les flots. Je la retins par son voile...

O Cyrille, comment continuer ce récit? Je rougis de honte et de confusion ; mais je vous dois l'entier aveu de mes fautes : je les soumets, sans en rien dérober, au saint tribunal de votre vieillesse. Hélas ! après mon naufrage, je me réfugie dans votre charité, comme dans un port de miséricorde !

Épuisé par les combats que j'avais soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda. Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir m'ôtèrent à mon tour la raison : je fus vaincu.

« Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête, non, je ne suis pas assez fort pour être Chrétien ! »

Saisissant Velléda dans mes bras, je m'écriai avec une sorte de rage : « Tu seras aimée ! » L'enfer donna le signal de cet hymen funeste ; les Esprits de ténèbres hurlèrent dans l'abîme ; les chastes épouses des Patriarches détournèrent la tête, et mon Ange protecteur, se voilant de ses ailes, remonta vers les cieux !

La fille de Ségenax consentit à vivre, ou plutôt elle n'eut pas la force de mourir. Elle restait muette dans une sorte de stupeur qui était à la fois un supplice affreux et une ineffable volupté. L'amour, le remords, la honte, la crainte, et surtout l'étonnement, agitaient le cœur de Velléda : elle ne pouvait croire que je fusse ce même Eudore jusque-là si insensible ; elle ne savait si elle n'était point abusée par quelque fantôme de la nuit, et elle me touchait les mains et les cheveux pour s'assurer de la réalité de mon existence. Mon bonheur à moi ressemblait au désespoir, et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité, nous eût pris pour deux coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal.

Dans ce moment, je me sentis marqué du sceau de la réprobation divine : je doutai de la possibilité de mon salut, et de la toute-puissance de la miséricorde de Dieu. D'épaisses ténèbres, comme une fumée, s'élevèrent dans mon âme, dont il me sembla qu'une légion d'Esprits rebelles prenait tout à coup possession.

Je me trouvai des idées inconnues, et le langage de l'enfer s'échappa naturellement de ma bouche :

« Velléda, ne songeons plus qu'à vivre l'un pour l'autre : renonçons à nos dieux, étouffons nos remords dans les plaisirs. Pourquoi ces dieux nous ont-ils donné des passions invincibles? Qu'ils nous punissent, s'ils le veulent, des dons qu'ils nous ont faits. J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et puisque la vertu nous échappe, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie. »

Telles furent mes exécrables paroles. Confondant déjà Jésus-Christ et Teutatès, je faisais entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels.

Pleurant et souriant tour à tour, la plus heureuse et la plus infortunée des créatures, Velléda, gardait le silence. L'aube commençait à blanchir les cieux. L'ennemi ne parut point. Je retournai au château, ma victime m'y suivit. Deux fois l'étoile qui marque les derniers pas du jour cacha notre rougeur dans les ombres, et deux fois l'étoile qui rapporte la lumière nous ramena la honte et le remords. A la troisième aurore, Velléda monta sur mon char pour aller chercher Ségenax. Elle avait à peine disparu dans le bois de chênes, que je vis s'élever au-dessus des forêts une colonne de feu et de fumée. A l'instant où je découvrais ces signaux, un centurion vint m'apprendre qu'on entendait retentir de village en village le cri que poussent les Gaulois quand ils veulent se communiquer une nouvelle. Je crus que les Francs avaient attaqué quelque partie du rivage, et je me hâtai de sortir avec mes soldats.

Bientôt j'aperçois des paysans qui courent de toutes parts. Ils se réunissent à une grande troupe qui s'avance vers moi.

Je marche à la tête des Romains vers les bataillons rustiques. Arrivé à la portée du javelot, j'arrête mes soldats, et m'avançant seul, la tête nue, entre les deux armées :

« Gaulois, quel sujet vous rassemble? Les Francs sont-ils descendus dans les Armoriques? Venez-vous m'offrir votre secours ; ou vous présentez-vous ici comme ennemis de César? »

Un vieillard sort des rangs. Ses épaules tremblaient sous le poids de sa cuirasse, et son bras était chargé d'un fer inutile. O surprise ! Je crois reconnaître une de ces armures que j'avais vues suspendues au bois des Druides. O confusion ! O douleur ! Ce vénérable guerrier était Ségenax !

« Gaulois, s'écrie-t-il, j'en atteste ces armes de ma jeunesse, que j'ai reprises au tronc d'Erminsul, où je les avais consacrées,

voilà celui qui a déshonoré mes cheveux blancs. Un Eubage avait suivi ma fille, dont la raison est égarée : il a vu dans l'ombre le crime du Romain. La vierge de Sayne, une vestale, a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos dieux. »

Il dit, et me lance un javelot d'une main impuissante. Le dard, sans force, vient tomber à mes pieds ; je l'aurais béni s'il m'eût percé le cœur. Les Gaulois, poussant un cri, se précipitent sur moi ; mes soldats s'avancent pour me secourir. En vain je veux arrêter les combattants. Ce n'est plus un tumulte passager ; c'est un véritable combat, dont les clameurs s'élèvent jusqu'au ciel. On eût cru que les divinités des Druides étaient sorties de leurs forêts, et que du faîte de quelque bergerie, elles animaient les Gaulois au carnage, tant ces laboureurs montraient d'audace ! Indifférent sur les coups qui menacent ma tête, je ne songe qu'à sauver Ségenax ; mais, tandis que je l'arrache aux mains des soldats, et que je cherche à lui faire un abri du tronc d'un chêne, une javeline lancée du milieu de la foule vient, avec un affreux sifflement, s'enfoncer dans les entrailles du vieillard : il tombe sous l'arbre de ses aïeux, comme l'antique Priam sous le laurier qui ombrageait ses autels domestiques.

Dans ce moment, un char paraît à l'extrémité de la plaine. Penchée sur les coursiers, une femme échevelée excite leur ardeur, et semble vouloir leur donner des ailes. Velléda n'avait point trouvé son père. Elle avait appris qu'il assemblait les Gaulois pour venger l'honneur de sa fille. La Druidesse voit qu'elle est trahie, et connaît toute l'étendue de sa faute. Elle vole sur les traces du vieillard, arrive dans la plaine où se donnait le combat fatal, pousse ses chevaux à travers les rangs, et me découvre gémissant sur son père étendu mort à mes pieds. Transportée de douleur, Velléda arrête ses coursiers, et s'écrie du haut de son char :

« Gaulois, suspendez vos coups. C'est moi qui ai causé vos maux, c'est moi qui ai tué mon père. Cessez d'exposer vos jours pour une fille criminelle. Le Romain est innocent. La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. Puisse ma mort rendre la paix à ma patrie ! »

Alors, arrachant de son front sa couronne de verveine, et prenant à sa ceinture sa faucille d'or, comme si elle allait faire un sacrifice aux dieux :

« Je ne souillerai plus, dit-elle, ces ornements d'une vestale ! »

Aussitôt elle porte à sa gorge l'instrument sacré : le sang jaillit. Comme une moissonneuse qui a fini son ouvrage, et qui s'endort fatiguée au bout du sillon, Velléda s'affaisse sur le char : la faucille d'or échappe à sa main défaillante, et sa tête se penche doucement sur son épaule. Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étais plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses yeux.

III

CHANT DE CYMODOCÉE (1)

Le bruit s'était répandu dans Rome qu'Eudore venait de recevoir sa grâce : la lettre de Festus et la scène du Repas Libre mal expliquée avaient donné naissance à cette rumeur populaire. Blanche s'était empressée de communiquer ce faux rapport comme une nouvelle certaine à la fille de Démodocus ; mais combien Blanche se repentit de son indiscrète bonté, lorsqu'elle connut le véritable destin d'Eudore, et l'arrêt qui condamnait à mort tous les Chrétiens des prisons ! Sævus, plein d'une brutale joie, lui commande de porter à Cymodocée le vêtement des femmes martyres. C'était une tunique bleue, une ceinture noire, des brodequins noirs, un manteau noir et un voile blanc. La faible et désolée gardienne accomplit en pleurant son message de douleur. Elle n'eut pas la force de détromper l'orpheline et de lui apprendre son sort.

« Voilà, lui dit-elle, ma sœur, un vêtement nouveau. Que la paix du Seigneur soit avec vous !

— Qu'est-ce que ce vêtement? dit Cymodocée. Est-ce ma robe nuptiale? Est-ce mon époux qui me l'envoie?

— C'est pour lui qu'il faut la prendre, répliqua la femme du gardien.

— Oh ! dit Cymodocée pleine de joie, mon époux a reçu sa grâce, nous achèverons notre hymen. »

(1) *Les Martyrs*, liv. XXIII (éd. orig., t. II, p. 349 et suiv.). Cymodocée est en prison.

Blanche avait le cœur brisé ; elle se contenta de dire : « Priez, ma sœur, pour vous et pour moi ! »

Elle sortit.

Demeurée seule avec le vêtement de gloire, Cymodocée le considère, et le prend dans ses mains charmantes.

« On m'ordonne, dit-elle, de me parer pour mon époux, il faut obéir. »

Aussitôt elle revêt la tunique, qu'elle rattache avec la ceinture ; les brodequins couvrent ses pieds plus blancs que le marbre de Paros ; elle jette le voile sur sa tête, et suspend à son épaule le manteau : telle on peint la Nuit, mère de l'Amour, enveloppée de ses voiles d'azur et de ses crêpes funèbres ; telle Marcie (moins jeune, moins belle, moins vertueuse) se montra aux yeux du dernier Caton, quand elle le réclama pour époux au milieu des malheurs de Rome, et qu'elle parut à l'autel de l'Hymen avec l'habit d'une veuve éplorée. Cymodocée ne sait pas qu'elle porte la robe de la mort ! Elle se regarde dans ce triste appareil qui la rend cent fois plus touchante ; elle se rappelle le jour où elle se couvrit des ornements des Muses, pour aller avec son père remercier la famille de Lasthénès.

« Ma robe nuptiale, disait-elle, n'est pas aussi éclatante ; mais elle plaira peut-être davantage à mon époux, parce que c'est une robe chrétienne. »

Le souvenir de son premier bonheur, et du doux pays de la Grèce, inspira la fille d'Homère. Elle s'assit devant la fenêtre de la prison, et, reposant sur sa main sa tête embellie du voile des martyrs, elle soupira ces paroles harmonieuses :

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante ! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents ! Courbez-vous sur la rame agile. Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamysus.

« Volez, oiseaux de Libye, dont le cou flexible se courbe avec grâce, volez au sommet de l'Ithome, et dites que la fille d'Homère va revoir les lauriers de la Messénie !

« Quand retrouverai-je mon lit d'ivoire, la lumière du jour si chère aux mortels, les prairies émaillées de fleurs qu'une eau pure arrose, que la pudeur embellit de son souffle !

« J'étais semblable à la tendre génisse sortie du fond d'une grotte, errante sur les montagnes, et nourrie au son des instruments champêtres. Aujourd'hui, dans une prison solitaire, sur la couche indigente de Cérès !...

« Mais d'où vient qu'en voulant chanter comme la fauvette, je soupire comme la flûte consacrée aux morts? Je suis pourtant revêtue de la robe nuptiale ; mon cœur sentira les joies et les inquiétudes maternelles : je verrai mon fils s'attacher à ma robe, comme l'oiseau timide qui se réfugie sous l'aile de sa mère? Eh! ne suis-je pas moi-même un jeune oiseau ravi au sein paternel?

« Que mon père et mon époux tardent à paraître! Ah! s'il m'était permis d'implorer encore les Grâces et les Muses! Si je pouvais interroger le ciel dans les entrailles de la victime! Mais j'offense un Dieu que je connais à peine : reposons-nous sur la Croix. »

IV

MARTYRE D'EUDORE ET DE CYMODOCÉE (1)

Une des portes de l'arène venant à s'ouvrir, laisse voir Eudore dans l'enceinte : Cymodocée s'élance comme une flèche légère, et va tomber dans les bras de son époux.

Cent mille spectateurs se lèvent sur les gradins de l'amphithéâtre, et s'agitent en tumulte. On se penche en avant, on regarde dans l'arène, on se demande quelle est cette femme qui vient de se jeter dans les bras du Chrétien. Ceux-ci disaient :

« C'est son épouse, c'est une Chrétienne qui va mourir : elle porte la robe des condamnés. »

Ceux-là :

« C'est l'esclave d'Hiéroclès ; nous la reconnaissons ; c'est cette Grecque qui s'est déclarée ennemie des dieux, lorsque nous voulions la sauver. »

Quelques voix timides :

« Elle est si jeune et si belle! »

Mais la multitude :

« Eh bien, qu'elle soit livrée aux bêtes, avant de multiplier dans l'Empire la race des impies! »

L'horreur, le ravissement, une affreuse douleur, une joie inouïe, ôtaient la parole au martyr : il pressait Cymodocée sur

(1) *Les Martyrs*, liv. XXIV (éd. orig., t. II, p. 392 et suiv.).

son cœur ; il aurait voulu la repousser ; il sentait que chaque minute écoulée amenait la fin d'une vie pour laquelle il eût donné un million de fois la sienne. A la fin il s'écrie, en versant des torrents de pleurs :

« O Cymodocée, que venez-vous faire ici? Dieu, est-ce dans ce moment que je devais jamais vous voir! Quel charme ou quel malheur vous a conduite sur ce champ de carnage! Pourquoi venez-vous ébranler ma foi? Comment pourrai-je vous voir mourir?

— Seigneur, dit Cymodocée avec des sanglots, pardonnez à votre servante. J'ai lu dans vos livres saints : « La femme « quittera son père et sa mère pour s'attacher à son époux. » J'ai quitté mon père, je me suis dérobée à son amour pendant son sommeil ; je viens demander votre grâce à Galérius, ou partager votre mort. »

Cymodocée aperçoit le visage pâle du martyr, ses blessures couvertes d'un vain appareil : elle jette un cri, et, dans un saint transport d'amour, elle baise les pieds du martyr, et les plaies sacrées de ses bras et de sa poitrine. Qui pourrait exprimer les sentiments d'Eudore, lorsqu'il sent ces lèvres pures presser son corps défiguré? Qui pourrait dire l'inconcevable charme de ces premières caresses d'une femme aimée, ressenties à travers les plaies du martyre? Tout à coup le ciel inspire le confesseur ; sa tête paraît rayonnante, et son visage resplendissant de la gloire de Dieu ; il tire de son doigt un anneau, et le trempant dans le sang de ses blessures :

« Je ne m'oppose plus à vos desseins, dit-il à Cymodocée : je ne puis vouloir vous ravir plus longtemps une couronne que vous recherchez avec tant de courage. Si j'en crois la voix secrète qui parle à mon cœur, votre mission sur cette terre est finie : votre père n'a plus besoin de vos secours ; Dieu s'est chargé du soin de ce vieillard : il va connaître la vraie lumière, et bientôt il rejoindra ses enfants dans ces demeures où rien ne pourra plus les lui ravir. O Cymodocée, je vous l'avais prédit, nous serons unis ; il faut que nous mourions époux. C'est ici l'autel, l'église, le lit nuptial. Voyez cette pompe qui nous environne, ces parfums qui tombent sur nos têtes. Levez les yeux, et contemplez au ciel avec les regards de la foi cette pompe bien autrement belle. Rendons légitimes les embrassements éternels qui vont suivre notre martyre : prenez cet anneau et devenez mon épouse. »

Le couple angélique tombe à genoux au milieu de l'arène ;

Eudore met l'anneau trempé de son sang au doigt de Cymodocée.

« Servante de Jésus-Christ, s'écrie-t-il, recevez ma foi. Vous êtes aimable comme Rachel, sage comme Rébecca, fidèle comme Sara, sans avoir eu sa longue vie. Croissons, multiplions pour l'éternité, remplissons le ciel de nos vertus. »

A l'instant le ciel ouvert célèbre ces noces sublimes : les Anges entonnent le Cantique de l'Épouse : la mère d'Eudore présente à Dieu ses enfants unis, qui vont bientôt paraître au pied du trône éternel : les Vierges martyres tressent la couronne nuptiale de Cymodocée ; Jésus-Christ bénit le couple bienheureux, et l'Esprit-Saint lui fait le don d'un intarissable amour.

Cependant la foule qui voyait les deux Chrétiens à genoux, croyait qu'ils lui demandaient la vie. Tournant aussitôt le pouce vers eux, comme dans les combats de gladiateurs, elle repoussait leur prière par ce signe, et les condamnait à mort ! Le peuple Romain que ses nobles privilèges avaient fait surnommer le peuple-Roi, avait depuis longtemps perdu son indépendance : il n'était resté le maître absolu que dans la direction de ses plaisirs ; et comme on se servait de ces mêmes plaisirs pour l'enchaîner et le corrompre, il ne possédait en effet que la souveraineté de son esclavage. Le gladiateur des portiques vint dans ce moment recevoir les ordres du peuple sur le sort de Cymodocée.

« Peuple libre et puissant, dit-il, cette Chrétienne est entrée hors de son rang dans l'arène ; elle était condamnée à mourir avec le reste des impies, après le combat de leur chef ; elle s'est échappée de la prison. Égarée dans Rome, son mauvais Génie, ou plutôt le Génie de l'Empire, l'a ramenée à l'amphithéâtre. »

Le peuple cria d'une commune voix :

« Les dieux l'ont voulu : qu'elle reste et qu'elle meure ! »

Un petit nombre, intérieurement travaillé par le Dieu des miséricordes, paraissait touché de la jeunesse de Cymodocée : il voulait que l'on fît grâce à cette Chrétienne ; mais la foule répétait :

« Qu'elle reste et qu'elle meure ! Plus la victime est belle, plus elle est agréable aux dieux. »

... Tout à coup retentit le bruit des armes : le pont qui conduisait du palais de l'Empereur à l'amphithéâtre s'abaisse, et Galérius ne fait qu'un pas de son lit de douleur au carnage : il avait surmonté son mal, pour se présenter une dernière fois au peuple. Il sentait à la fois l'Empire et la vie lui échapper : un messager arrivé des Gaules venait de lui apprendre la mort

de Constance. Constantin, proclamé César par les légions, s'était en même temps déclaré Chrétien et se disposait à marcher vers Rome. Ces nouvelles, en portant le trouble dans l'âme de Galérius, avaient rendu plus cuisante la plaie hideuse de son corps ; mais renfermant ses douleurs dans son sein, soit qu'il cherchât à se tromper lui-même, soit qu'il voulût tromper les hommes, ce spectre vint s'asseoir au balcon impérial, comme la *Mort* couronnée. Quel contraste avec la beauté, la vie, la jeunesse, exposées dans l'arène à la fureur des léopards !

Lorsque l'Empereur parut, les spectateurs se levèrent, et lui donnèrent le salut accoutumé. Eudore s'incline respectueusement devant César. Cymodocée s'avance sous le balcon, pour demander à l'Empereur la grâce d'Eudore, et s'offrir elle-même en sacrifice. La foule tira Galérius de l'embarras de se montrer miséricordieux ou cruel : depuis longtemps elle attendait le combat ; la soif du sang avait redoublé à la vue des victimes. On crie de toutes parts :

« Les bêtes ! Qu'on lâche les bêtes ! Les impies aux bêtes ! »

Eudore veut parler au peuple en faveur de Cymodocée ; mille voix étouffent sa voix :

« Qu'on donne le signal ! Les bêtes, les Chrétiens aux bêtes ! »

Le son de la trompette se fait entendre : c'est l'annonce de l'apparition des bêtes féroces. Le chef des Rétiaires traverse l'arène, et vient ouvrir la loge d'un tigre, connu par sa férocité.

Alors s'élève entre Eudore et Cymodocée une contestation à jamais mémorable : chacun des deux époux voulait mourir le dernier.

« Eudore, disait Cymodocée, si vous n'étiez pas blessé, je vous demanderais à combattre la première ; mais à présent j'ai plus de force que vous, et je puis vous voir mourir.

— Cymodocée, répondit Eudore, il y a plus longtemps que vous que je suis Chrétien : je pourrai mieux supporter la douleur ; laissez-moi quitter la terre le dernier. »

En prononçant ces paroles, le martyr se dépouille de son manteau ; il en couvre Cymodocée, afin de mieux dérober aux yeux des spectateurs les charmes de la fille d'Homère, lorsqu'elle sera traînée sur l'arène par le tigre. Eudore craignait qu'une mort aussi chaste ne fût souillée par l'ombre d'une pensée impure, même dans les autres. Peut-être aussi était-ce un dernier instinct de la nature, un mouvement de cette jalousie qui accompagne le véritable amour jusqu'au tombeau.

La trompette sonne pour la seconde fois.

On entend gémir la porte de fer de la caverne du tigre : le gladiateur qui l'avait ouverte s'enfuit effrayé. Eudore place Cymodocée derrière lui. On le voyait debout, uniquement attentif à la prière, les bras étendus en forme de croix, et les yeux levés vers le ciel.

La trompette sonne pour la troisième fois.

Les chaînes du tigre tombent, et l'animal furieux s'élance en rugissant dans l'arène : un mouvement involontaire fait tressaillir les spectateurs. Cymodocée, saisie d'effroi, s'écrie :

« Ah ! sauvez-moi. »

Et elle se jette dans les bras d'Eudore, qui se retourne vers elle. Il la serre contre sa poitrine, il aurait voulu la cacher dans son cœur. Le tigre arrive aux deux martyrs. Il se lève debout, et enfonçant ses ongles dans les flancs du fils de Lasthénès, il déchire avec ses dents les épaules du confesseur intrépide. Comme Cymodocée, toujours pressée dans le sein de son époux, ouvrait sur lui des yeux pleins d'amour et de frayeur, elle aperçoit la tête sanglante du tigre auprès de la tête d'Eudore. A l'instant la chaleur abandonne les membres de la vierge victorieuse ; ses paupières se ferment ; elle demeure suspendue aux bras de son époux, ainsi qu'un flocon de neige aux rameaux d'un pin du Ménale ou du Lycée. Les saintes martyres, Eulalie, Félicité, Perpétue, descendent pour chercher leur compagne : le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. L'Ange de la Mort coupe en souriant le fil des jours de Cymodocée. Elle exhale son dernier soupir sans effort et sans douleur ; elle rend au ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces ; elle tombe comme une fleur que la faux du villageois vient d'abattre sur le gazon. Eudore la suit un moment après dans les éternelles demeures : on eût cru voir un de ces sacrifices de paix où les enfants d'Aaron offraient au Dieu d'Israël une colombe et un jeune taureau.

Les époux martyrs avaient à peine reçu la palme, que l'on aperçut au milieu des airs une croix de lumière, semblable à ce Labarum qui fit triompher Constantin ; la foudre gronda sur le Vatican, colline alors déserte, mais souvent visitée par un esprit inconnu ; l'amphithéâtre fut ébranlé jusque dans ses fondements ; toutes les statues des idoles tombèrent, et l'on entendit, comme autrefois à Jérusalem, une voix qui disait :

« Les dieux s'en vont. »

CHAPITRE XII

L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM

Le 15 juillet 1806, Chateaubriand partit pour son grand voyage d'Orient, son itinéraire de Paris à Jérusalem en passant par la Grèce, et retour en passant par l'Alhambra, où une gentille dame attendait ce pèlerin de Terre sainte.

Le départ de René fit beaucoup de peine à Mme de Custine. Avant de la quitter pour longtemps, il voulut bien aller passer quelques jours avec elle à Fervaques; et il fut, semble-t-il, assez aimable. Mais l'amoureuse dame avait du chagrin. Elle écrivit à Chênedollé :

Le Génie, — c'est le nom qu'elle donnait à son illustre amant, — le Génie est ici depuis quinze jours ; il part dans deux. Et ce n'est pas un départ ordinaire, ce n'est pas un voyage ordinaire non plus. Cette chimère de Grèce est enfin réalisée...

Sans doute, en partant, n'avouait-il à son amie que la Grèce...

... Il part pour remplir ses vœux et détruire tous les miens. Il va accomplir ce qu'il désire depuis longtemps. Il sera de retour au mois de novembre, à ce qu'il assure. Je ne puis le croire...

Cette petite femme était clairvoyante.

... Vous savez si j'étais triste l'année dernière : jugez donc de ce que je serai cette année. J'ai pourtant pour moi l'assurance d'être mieux aimée ; la preuve n'en est guère frappante : il part d'ici dans deux jours, pour un grand voyage. Je ne vous engage donc point à venir à présent ; mais si, dans le courant de l'été, vous vous en sentez le courage, vous me ferez plaisir,

et d'après ce que vous venez d'apprendre, vous serez, je pense, rassuré sur l'effet que pourrait faire votre tristesse. Je vous quitte, car vous savez dans quelles angoisses je dois être. Tout a été parfait depuis quinze jours, mais aussi tout est fini (1).

Pauvre Delphine de Custine, amoureuse à la veille d'une séparation, qui serait longue, qui serait une lente succession d'éternités!... Et l'enchanteur avait été plus ravissant que de coutume, moins méchant aussi : seulement, il n'avait pas de chagrin et il partait parce qu'il le voulait bien!...

Pourquoi donc s'en allait-il?...

Dans les *Mémoires*, il raconte que la mort de sa sœur Lucile lui avait laissé une tristesse qui lui donnait le désir d'être loin. Lucile était morte vingt mois plus tôt. Mais Chateaubriand n'a écrit cette partie des *Mémoires* qu'en 1839 (2).

Dans la préface de l'*Itinéraire* qu'il a écrite pour l'édition de 1827, il déclare que ce voyage se rattachait à l'ensemble de son activité chrétienne, à ses initiatives d'apologiste et de restaurateur religieux : « Jérusalem était presque oubliée; un siècle antireligieux avait perdu la mémoire du berceau de la religion : comme il n'y avait plus de chevaliers, il semblait qu'il n'y eût plus de Palestine... »

Dans la préface de la première édition, il dit qu'il a voyagé pour préparer les *Martyrs :* « J'allais chercher des images, voilà tout. »

Dans les *Souvenirs d'Enfance*, qui sont de 1809, après avoir raconté comment, en 1775, à sept ans, il fut relevé de son vœu à Notre-Dame de Nazareth, il note que le bénédictin qui officiait rappela l'histoire de ce baron de Chateaubriand, lequel passa en Orient avec saint Louis :

Il me dit que je visiterais peut-être aussi, dans la Palestine, cette Vierge de Nazareth à qui je devais la vie par l'intercession des prières du pauvre, toujours puissantes auprès de Dieu... Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem et j'ai fini par l'accomplir (3).

(1) A. Bardoux, *Madame de Custine*, p. 172.
(2) *Mémoires*, t. II, p. 505.
(3) *Souvenirs d'enfance*, p. 53.

Voilà bien des raisons de partir. Il y en a de toutes sortes, de profanes et de sacrées : ce croisé du tombeau du Christ va, en outre, chercher des images pour son prochain volume. Ainsi se mêlent, dans l'âme de René, les velléités pieuses et, comme eût dit cet autre apologiste, sérieux lui, les concupiscences de l'art.

Voilà bien des raisons d'omettre une petite Delphine de Custine que, d'ailleurs, on a depuis trois ans à sa disposition, — trois ans!... Et, pour diminuer le regret que tout de même on aurait d'elle, de sa beauté, de sa complaisance, il y a le projet, si bien tentant, de rencontrer à Cordoue une autre dame, toute neuve au désir qu'on a de la connaître.

Le drôle de pèlerin!...

Chateaubriand quitta Fervaques le 26 juin. Il se réservait trois semaines pour ses préparatifs.

Le départ fut une chose magnifique. On le connaît par une lettre de Joubert à Mme de Vintimille (1).

Le matin, Chateaubriand était allé faire ses adieux à Joubert. Il était fort gai. Nous rîmes, dit Joubert, comme des fous. Puis il rentra chez lui; et, comme il n'avait aucune patience, il trouva le temps long. Pour se désennuyer, il se fit apporter des armes, à choisir : il acheta des pistolets, des carabines, des espingoles... Joubert avoue qu'il ne sait pas ce que c'est que ces machines-là. Il acheta beaucoup d'armes, une petite artillerie, pour huit cents francs. Sa voiture était déjà pleine. Mme de Chateaubriand devait l'accompagner jusqu'à Venise. Or, elle n'aimait pas les armes à feu et déclarait qu'elle préférait un brigand à un pistolet. Ce fut difficile de lui dissimuler l'artillerie qu'on emportait.

La voiture était une grosse, grande et belle dormeuse. La dormeuse contenait, au fond, Chateaubriand et Mme de Chateaubriand; sur le siège, une énorme femme de chambre et le frère de la cuisinière, Julien.

Julien et le postillon étaient costumés en icoglans.

1. *Pensées de Joubert*, éd. cit., t. II, p. 362

Sur la tête, un turban bleu galonné d'or, petite veste et pantalon de même couleur. Mascarade excellente... C'est le départ de Tartarin!...

Je ne vois rien de plus comique que ce départ pour les lieux saints en tel accoutrement. J'aime les icoglans et les espingoles. Et je devine que, si Chateaubriand regrettait quelque chose, c'était de n'oser pas s'habiller lui-même et s'armer visiblement, d'une manière un peu exubérante et pittoresque. Il aimait cela!...

Avec ce goût de la mascarade, comme il est bien le père, l'auguste père si amusant, de nos gens de lettres ultérieurs! Il est le père de leur prodigieux et innocent cabotinage.

Mais enfin, le voici qui voyage. Les premiers incidents de la route, l'*Itinéraire* les néglige : nous les connaissons par la lettre de Joubert.

A Nevers, il tomba dans la Loire et risqua de se noyer. Mais, à Lyon, il risqua d'être brûlé. Il se tira du feu comme de l'eau, impunément. Avant de quitter Lyon, pour s'occuper, l'idée lui était venue de charger ses pistolets. Or, au moment où la dormeuse arrivait sur la place Bellecour, les pistolets partirent tout seuls. Mme de Chateaubriand s'évanouit. Un attroupement se fait; les voyageurs descendent de la dormeuse et déjà se félicitent d'avoir échappé au péril, quand on s'aperçoit que la voiture prend feu. Il y a d'autres pistolets chargés, et les fameuses espingoles. A cette pensée, les gens se sauvent. Chateaubriand se rappelle qu'à côté des pistolets il a placé un sac de quatre ou cinq livres de poudre. Courageux, il entre dans la voiture, cherche, fouille, saisit le sac redoutable, dont les cordons brûlent. Une demi-heure après, on se remit en marche. Et il faut plaindre la pauvre Mme de Chateaubriand.

Huit jours après leur départ, les voyageurs arrivaient à Milan. Alors, Chateaubriand commença de s'attrister un peu. Du moins, il l'écrit à Joubert. Nous n'avons pas sa lettre, mais Joubert la résume. Il était, disait-il, prêt à pleurer en songeant qu'il s'éloignait de ses amis; il déclarait « insensé », « coupable », de s'en aller ainsi, loin de ceux « qu'on aime et dont on est aimé »... Et pourquoi? pour

aller où?... Il n'en savait plus rien du tout. Là-dessus, Joubert disait qu'il était « le meilleur et le plus aimable enfant du monde ».

De Milan, ils allèrent à Venise. Ils y furent le 23 juillet. Sur le séjour de Venise, nous avons plusieurs renseignements.

L'*Itinéraire* est assez bref :

J'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée : on me montra quelques bons tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse et de son frère, du Bassan et du Titien. Je cherchai dans une église déserte le tombeau de ce dernier peintre, et j'eus quelque peine à le trouver.

Et puis, un peu plus loin, au moment de quitter Venise, par mer, pour aller à Trieste :

A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguais, comme des taches sur les flots, les différentes ombres des îles dont la plage est semée. Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts et de bastions, sont occupées par des églises et des monastères. Les cloches des hospices et des lazarets se faisaient entendre, et ne rappelaient que des idées de calme et de secours au milieu de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous nous approchâmes assez d'une de ces retraites, pour entrevoir des moines qui regardaient passer notre gondole ; ils avaient l'air de vieux nautoniers rentrés au port après de longues traversées.

C'est tout; ce n'est pas beaucoup. Dans les *Mémoires d'outre-tombe,* au livre de l'itinéraire, rien sur Venise. Mais il y a encore, à propos de ce séjour à Venise, une lettre que Chateaubriand adressa à son ami Bertin et que celui-ci publia dans le *Mercure* (1). Le passage qui concerne Venise commence par ces lignes excellentes :

A Venise, on venait de publier une nouvelle traduction du *Génie du Christianisme.*

C'est quelque chose, évidemment; et, aux yeux de l'auteur, c'est l'honneur d'une ville. Cependant, il n'aime pas

(1) *Pensées de Joubert*, éd. cit., t. II, p. 370.

Venise. Elle lui « déplaît ». Il l'appelle une « ville contre nature ». Il trouve insupportable de ne pas pouvoir faire un pas sans s'embarquer; ou bien alors, il faut circuler par d'étroits passages « plus semblables à des corridors qu'à des rues ». Il n'a d'indulgence que pour la place Saint-Marc, qui « mérite sa renommée »... Mais l'architecture de Venise est « trop capricieuse et trop variée ». Et les gondoles!...

Ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre...

Ce dernier petit bout de phrase effara Joubert, quand il le lut dans le *Mercure*.

Je meurs moi-même, écrivait-il, je meurs de peur que le *Publiciste* ne s'empare de cette phrase et que l'étoile du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette occasion.

Les craintes du bon Joubert étaient chimériques : le *Publiciste* n'était pas si puriste que ça! Et, si la phrase ne valait pas grand'chose, l'idée est restée, elle s'est imposée. Que de fois ne l'avons-nous pas revue! et que de fois ne la reverrons-nous pas!...

Mais, en tout cela, le singulier, c'est que Chateaubriand n'aime pas Venise. Il manque à ses devoirs de père de la littérature ultérieure, à ses devoirs d'inventeur des plus remarquables manies littéraires de notre époque!...

Il l'aima plus tard. Il le fallait! En 1833, il retourna à Venise. Il y attendit la duchesse de Berry. Et même, « au détriment de la monarchie légitime », il désira que la duchesse de Berry n'arrivât point trop vite troubler cette solitude enchantée. Il « souhaita de mauvais chemins à l'auguste voyageuse » et prit volontiers son parti du retard d'un bon demi-mois qu'éprouverait ainsi la restauration du roi Henri V.

En 1833, Chateaubriand aime Venise, il l'adore et il en raffole. Il s'est repenti. Et il prélude comme ceci aux cou-

plets romantiques que Venise, désormais, ne cessera pas d'inspirer :

Grâce à ses brises voluptueuses et à ses flots amènes, Venise garde un charme ; c'est surtout aux pays en décadence qu'un beau climat est nécessaire. Il y a assez de civilisation à Venise pour que l'existence y trouve ses délicatesses. La séduction du ciel empêche d'avoir besoin de plus de dignité humaine ; une vertu attractive s'exhale de ces vestiges de grandeur, de ces traces des arts dont on est environné. Les débris d'une ancienne société qui produisit de telles choses, en vous donnant du dégoût pour une société nouvelle, ne vous laissent aucun désir d'avenir. Vous aimez à vous sentir mourir avec tout ce qui meurt autour de vous ; vous n'avez d'autre soin que de parer les restes de votre vie à mesure qu'elle se dépouille. La nature, prompte à ramener de jeunes générations sur des ruines comme à les tapisser de fleurs, conserve aux races les plus affaiblies l'usage des passions et l'enchantement des plaisirs (1).

C'est bien joli, et morbide à souhait. Nous avons ici l'une des sources importantes de la littérature vénitienne, qui a produit deux ou trois chefs-d'œuvre et cent mille niaiseries. Venise est l'une des plus magnifiques plaies de la littérature romantique et néo-romantique.

Nous avons encore d'autres documents, sur le premier séjour que fit Chateaubriand à Venise, en 1807, quand il partit pour Jérusalem. C'est, par exemple, une lettre de Mme de Chateaubriand à Joubert. Une charmante lettre. Elle commence comme ceci :

Je vous écris à bord du *Lion-d'Or*, car les maisons ici ne sont autre chose que des vaisseaux à l'ancre... (2).

Chateaubriand a repris cette idée pour son compte, dans sa description de 1833 :

On peut, à Venise, se croire sur le tillac d'une superbe galère à l'ancre, sur le *Bucentaure*, où l'on vous donne une fête.

(1) *Mémoires*, t. VI, p. 223.
(2) *Pensées de Joubert*, t. II, p. 370.

Mme de Chateaubriand continue :

On voit de tout, à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin, qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir ; je vais y aller aussi après mon dîner...

M. de Chateaubriand ne vous écrira pas de Venise... Il partira lundi pour Trieste. Il a trouvé ici deux maudits juifs qui lui ont donné les plus belles espérances pour son voyage... Il est tout glorieux aujourd'hui, parce qu'il a trouvé une nouvelle traduction de son ouvrage, qui s'imprime ici et qui paraît dans ce moment. Pour moi, je ne suis que triste, puisque je vais bientôt le perdre...

La pauvre Mme de Chateaubriand aimait beaucoup son détestable et admirable mari. Quand Chateaubriand fut parti pour Trieste, elle écrivit à Mme Joubert :

M. de Chateaubriand est parti hier au soir à dix heures... Je n'ai point eu, madame, la permission de le suivre, comme vous le croyiez et comme je l'espérais. Il a craint pour moi les fatigues du voyage, et je n'ai pu lui faire comprendre tout ce que je souffrirai pendant son absence... Enfin, je le pleure déjà comme mort, et il ne me reste qu'autant d'espérance qu'il m'en faut pour me donner une agitation plus insupportable que la douleur... (1).

Voilà donc René délivré de sa femme, de sa pauvre femme touchante et malheureuse. Il est parti. Je crois qu'il est content.

Il n'emmène que son valet de chambre, Julien, le même qui, de Paris à Venise, trôna sur le siège de la dormeuse, en costume bleu d'icoglan. Je ne sais pas comment il est habillé désormais.

Ce Julien, qui se présente à la postérité comme le valet de chambre de M. de Chateaubriand, Joubert dit qu'il avait au moins quarante-six ans, lorsqu'il partit pour la terre sainte avec son maître : son air, très doux, était celui d'un menuisier honnête.

(1) Paul de Raynal, *les Correspondants de Joubert*, p. 217.

On pourrait négliger Julien, s'il n'avait eu, pendant son voyage, l'idée ingénieuse de rédiger, lui aussi, ses mémoires. Ce document le gratifie d'une importance imprévue.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand cite Julien. Même, il le cite avec une satisfaction véritable, comme s'il était content de fournir la preuve de son pèlerinage. Et, en vérité, s'il n'y avait pas le journal de Julien, s'il n'y avait pas aussi le témoignage d'un certain Avriamotti, lequel, en 1817, publia une critique de l'*Itinéraire* où il raconte, du moins, qu'il a vu Chateaubriand en Grèce, aurions-nous la certitude absolue que ce bizarre voyageur eût véritablement fait le tour de la Méditerranée? C'est sa faute : il n'avait qu'à ne pas se vanter d'une exploration américaine excessive!... Mais il est véritablement allé en Orient.

Il en paraît lui-même émerveillé. C'est au point qu'il écrit, dans l'*Itinéraire :*

J'ai un maudit amour de la vérité et une crainte de dire ce qui n'est pas, qui l'emportent en moi sur toute autre considération.

Au fait, il le croyait peut-être. Mais, cette fois, comme il n'exagère pas beaucoup et comme il en est un peu surpris, il se croit le héros, le martyr de la scrupuleuse vérité. En écrivant cela, ne s'est-il pas amusé? N'a-t-il pas ri? Ne le voyons-nous pas rire?...

D'ailleurs, il a utilisé les livres des précédents voyageurs. Mais, cette fois, honorablement, légitimement, il a cité ses auteurs. Et il en est si étonné qu'il écrit :

J'aurais pu les piller, sans en rien dire, à l'exemple de tant d'auteurs qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources, quand ils n'ont fait que dépouiller des savants...

A qui donc pense-t-il? A qui donc, mieux qu'à lui?... Ce procédé, qu'il flétrit si bien, n'est-ce pas le procédé de pillage industrieux auquel nous devons une grande partie du

voyage en Amérique?... Derrière sa main gauche, il rit, pendant que sa main droite écrit tout cela!

Pour l'*Itinéraire*, son valet de chambre est sa caution. Il l'avoue, avec une grande simplicité :

Le petit manuscrit qu'il (Julien) met à ma disposition servira de contrôle à ma narration.

Puis, tour à tour, il cite des fragments du journal de Julien et les passages correspondants de l'*Itinéraire*. Il dit que c'est afin de montrer « la manière dont on est frappé, dans l'ordre de la société et la hiérarchie des intelligences ». Sans doute! et le jeu est assez drôle; il est même assez philosophique. Il prouve que la réalité dépend des yeux qui la regardent. Et ainsi la nature n'est que l'opinion que nous avons d'elle. Au lieu de « la nature », disons les « natures », toutes les innombrables natures que chacun de nous voit pour son compte et appelle « la nature », comme s'il était seul au monde, ou bien comme s'il était l'âme centrale du monde.

Mais Chateaubriand s'est donné un compagnon naïf; et les paysages sont ainsi dédoublés de la façon la plus amusante.

Ils cheminent tous deux, Chateaubriand et Julien, l'un qui est le poète, et l'autre le domestique. C'est Don Quichotte et c'est Sancho Pança, — le Don Quichotte du lyrisme vagabond et le paisible témoin de ces exploits poétiques.

Ils arrivent au bord de la mer Morte. Chateaubriand écrit :

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère; chaque grotte déclare l'avenir; chaque

sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige : le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

Nous descendîmes de la croupe de la montagne, afin d'aller passer la nuit au bord de la mer Morte, pour remonter ensuite au Jourdain.

C'est très beau. Voilà ce qu'a vu et ce qu'a rêvé Chateaubriand. Le rêve et la vision se sont mêlés; le paysage aboutit à une méditation lyrique.

Et voici le passage correspondant du journal de Julien :

Nous sommes descendus de cheval pour les laisser reposer et manger, ainsi que nous, qui avions une assez bonne cantine que les religieux de Jérusalem nous avaient donnée. Après notre collation faite, nos Arabes allèrent à une certaine distance de nous, pour écouter, l'oreille sur terre, s'ils entendaient quelque bruit ; nous ayant assuré que nous pouvions être tranquilles, alors chacun s'est abandonné au sommeil. Quoique couché sur des cailloux, j'avais fait un très bon somme, quand Monsieur vint me réveiller, à cinq heures du matin, pour faire préparer tout notre monde à partir. Il avait déjà empli une bouteille en fer-blanc, tenant environ trois chopines, de l'eau de la mer Morte, pour rapporter à Paris.

Trois chopines d'eau de la mer Morte, cela est excellent. Mais Don Quichotte et Sancho Pança, Chateaubriand et Julien n'ont évidemment pas vu la même chose; ils n'ont pas été attentifs au même paysage, aux mêmes incidents. S'ils avaient été, chacun de son côté, voir deux pays différents, ils n'auraient pas été plus étrangers l'un à l'autre.

Il y a, dans les poèmes dramatiques de Robert Browning, l'histoire d'une petite femme qui a reçu, je crois, des coups de couteau. Le récit du crime est fait, successivement, par la petite femme et par plusieurs témoins. Chacun des personnages raconte l'aventure à sa manière. On ne dirait pas qu'ils racontent le même événement.

« Quelles solitudes que tous ces corps humains!... »

C'est l'impression que laisse la lecture simultanée de l'*Itinéraire* de Chateaubriand et du journal de Julien, son compagnon de voyage. Il n'y a pas de compagnons de voyages; il n'y a pas de compagnons de paysages; — il n'y a pas de paysages : — il y a diverses rêveries; et la nature, avec ses sites, ses monuments, son histoire, est l'ample collection des âmes dissemblables qui regardent ensemble on ne sait quoi de mystérieux et peut-être de nul.

Chateaubriand a cité des passages du manuscrit que Julien a « mis à sa disposition ». Il l'a fait avec une certaine liberté. Probablement ne s'attendait-il pas à ce qu'on eût jamais sous les yeux sa copie et l'original de Julien. Mais un heureux bibliophile, M. Édouard Champion, a retrouvé ce manuscrit du domestique; et il l'a publié (1).

Sur la première page du manuscrit, sur la couverture, on lit, de la grande écriture droite de Chateaubriand, ces mots : « Voyage de Julien à Jérusalem. » Et puis commence le texte de Julien. L'écriture n'en est pas mauvaise; elle est moins belle, moins orgueilleuse, moins triomphante que celle de Chateaubriand, certes. Le titre est celui-ci : « Note du voyage que j'ai fait avec M. de Châteaubriand, de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris en 1806 et 1807, connu sous le nom de Julien dans quelques passages de son itinéraire. » Chateaubriand a corrigé ce titre. Il a barré « Chateaubriand », laissant seulement : « Note du voyage que j'ai fait avec Monsieur, de Paris à Jérusalem, etc. » Cette formule est plus respectueuse et plus exactement protocolaire.

Le style de Julien n'est pas fameux; et l'orthographe est pitoyable. Chateaubriand, pour ses quelques extraits, a fait d'utiles corrections au langage de son domestique : il fallait que le domestique de l'auteur des *Martyrs* eût des lettres.

En dépit de ces changements, on remarquera, fût-ce avec surprise, qu'il a procédé d'une manière assez sincère et qu'il n'a pas modifié la teneur de l'écriture de Julien. Seu-

(1) *L'Itinéraire de Julien*, publié par E. Champion, Paris.

lement, il a choisi les passages qui lui plaisaient. La comparaison de l'*Itinéraire* et du *Journal* est amusante; elle est, pourtant, moins significative qu'on ne le croirait. Les différences qu'il y a, entre les deux récits, ne sont pas, en elles-mêmes, probantes. Julien était une sorte d'imbécile : et, de ce qu'il n'a pas vu des choses que décrit Chateaubriand il ne faut pas conclure que Chateaubriand les invente.

Notons cependant quelques-unes de ces différences; les meilleures.

Avant d'arriver à Smyrne, Chateaubriand a fait un assez long détour. Il n'a pas emmené Julien. Julien l'attend à Smyrne. Or, l'*Itinéraire* assure qu'à son arrivée, Chateaubriand fut accueilli par les ovations des matelots; ils lui firent « de grandes démonstrations de joie »... Julien, dans son journal, ne dit pas un mot de cela. Et comment Julien n'a-t-il pas entendu les acclamations qui fêtaient son maître? S'il les a entendues, comment ne les a-t-il pas notées?... Qu'il soit insensible aux délicates beautés d'un paysage, bien; mais à une ovation de matelots, non!... Et l'on se demande si Chateaubriand n'a pas inventé cette histoire, qui le flattait.

Un peu plus loin, Chateaubriand raconte qu'en quittant Smyrne, il a laissé chez le consul « une partie de ses malles ». Julien précise et dit la modeste vérité : « deux matelas, deux paires de draps, et un oreiller, et un nécessaire »...

Plus loin, Chateaubriand raconte qu'il a une querelle avec ses guides. Il arrive chez l'aga, « complètement armé, botté, éperonné, un fouet à la main ». On veut lui faire ôter ses bottes. Il répond qu'un Français suit partout les usages de son pays, qu'il ne se déchaussera pas et que, si l'on porte la main sur lui, il fera repentir ces gens de leur insolence.

Je m'avançai brusquement dans la chambre, au milieu des cris. Un spahi me saisit par le bras gauche et me tira de force en arrière. Je lui cinglai à travers le visage un coup de fouet si bien appliqué, qu'il fut obligé de lâcher prise.

C'est énergique. Et c'est assez peu vraisemblable. Julien ne dit rien de tout cela, qui aurait dû l'étonner.

Chateaubriand navigue. Il dit, dans l'*Itinéraire :*

On me demanda mon avis, car, dans les cas un peu difficiles, les Grecs et les Turcs ont toujours recours aux Français. Je conseillai de cingler à l'est...

Ainsi, grâce à l'habileté nautique de Chateaubriand, on rentre dans la bonne voie. Mais Julien, que je crois véridique, raconte les choses tout autrement :

Après deux jours de navigation, le pilote de M. de Chateaubriand, qui était toujours en observation sur le haut du mât, a reconnu de très loin la terre de Jaffa ; alors le capitaine a fait voile sur la direction que le pilote lui assurait.

Aux environs de Jérusalem, Chateaubriaud, que Julien ne cesse pas d'accompagner en de telles excursions, rencontre des Tartares; et voici :

Un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baissant le collet de mon habit, me frappait le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des mains des spahis ; je sautai à la gorge de celui qui m'avait saisi par la tête : d'une main, lui arrachant la barbe, et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau.

C'est bien. Et voilà traiter de mauvais gaillards comme ils le méritent. Mais ceci m'inquiète : Julien ne dit pas un mot de cette aventure.

Il est certain qu'en maints endroits Chateaubriand se vante. Il s'est vanté toute sa vie... On aimerait à penser que peut-être il eût volontiers fait une exception très édifiante à cette manie avantageuse en l'honneur des lieux saints qu'il visitait. Pas du tout! Ici, comme d'habitude, il se vante. Il faut qu'il soit et grand marin, grand pilote, et plus courageux et plus vigoureux que personne. Il est si vaniteux qu'il assume des poings et des biceps qu'il n'avait pas.

Il voulut aussi passer pour un grand géographe et pour un grand archéologue. Il s'est vanté d'avoir découvert, par exemple, les ruines de Sparte.

Mais, en Grèce, il fut assez bien surveillé par cet Avriamotti, l'auteur des *Notes critiques*. Or, ce témoin nie que Chateaubriand ait jamais découvert les ruines de Sparte : — on les connaissait depuis longtemps!... La seule vérité, c'est qu'il les a décrites avec un art splendide. Cela pouvait lui suffire : mais, non, il veut davantage!...

Il ne voyagea pourtant pas en archéologue, si l'on en croit ce récit d'Avriamotti :

M. de Chateaubriand arrive chez moi... Je lui parle d'Argos ; je lui parle des beaux travaux de M. Fauvel. M. de Chateaubriand demande des chevaux pour le lendemain, parce qu'il veut rejoindre le bâtiment qui l'attend à Athènes. Je lui représente qu'il est impossible d'être venu à Argos et de repartir sans avoir vu cette cité célèbre. Nous allons le lendemain au château ; il admire le tout de cette éminence ; je lui fais observer que les généraux seuls se contentent de regarder le terrain d'une hauteur pour reposer leurs troupes ; que les peintres peuvent encore se tirer du paysage, mais que le savant recherche dans ses voyages chaque pierre, chaque inscription : il me répond que la nature ne l'a point fait pour ces études serviles, qu'il lui suffit d'une hauteur pour se rappeler les riantes fictions de la fable et les souvenirs de l'histoire ; voilà en effet pourquoi, volant sur les cimes de l'Olympe et du Pinde, il place à son gré les villes, les temples et les édifices... (1).

Il voyage ainsi. Il se dépêche : il a confiance dans son génie. Et puis, il est pressé : une charmante femme l'attend, auprès de l'Alhambra des Maures.

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 370.

ITINÉRAIRE

DE PARIS A JÉRUSALEM

I

L'APPROCHE (1)

Le 5 [août], le vent souffla avec violence ; il nous apporta un oiseau grisâtre, assez semblable à une alouette. On lui donna l'hospitalité. En général, ce qui forme contraste avec leur vie agitée plaît aux marins : ils aiment tout ce qui se lie dans leur esprit au souvenir de la vie des champs, tels que les aboiements du chien, le chant du coq, le passage des oiseaux de terre. A onze heures du matin de la même journée, nous nous trouvâmes aux portes de l'Adriatique, c'est-à-dire entre le cap d'Otrante en Italie et le cap de la Linguetta en Albanie.

J'étais là sur les frontières de l'antiquité grecque, et aux confins de l'antiquité latine. Pythagore, Alcibiade, Scipion, César, Pompée, Cicéron, Auguste, Horace, Virgile, avaient traversé cette mer. Quelles fortunes diverses tous ces personnages célèbres ne livrèrent-ils point à l'inconstance de ces mêmes flots ! Et moi, voyageur obscur, passant sur la trace effacée des vaisseaux qui portèrent les grands hommes de la Grèce et de l'Italie, j'allais chercher les muses dans leur patrie ; mais je ne suis pas Virgile, et les dieux n'habitent plus l'Olympe...

Le vent était tombé vers les huit heures du soir, et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là que je

(1) *Itinéraire*, Ire partie, éd. orig., t. I, p. 11).

jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit dans le ciel de la Grèce. Nous avions à gauche l'île de Fano et celle de Corcyre qui s'allongeait à l'orient : on découvrait par-dessus ces îles les hautes terres du continent de l'Épire ; les monts Acrocéroniens que nous avions passés, formaient au nord, derrière nous, un cercle qui se terminait à l'entrée de l'Adriatique ; à notre droite, c'est-à-dire à l'occident, le soleil se couchait par delà les côtes d'Otrante ; devant nous était la pleine mer qui s'étendait jusqu'aux rivages de l'Afrique.

Les couleurs au couchant n'étaient point vives : le soleil descendait entre des nuages qu'il peignait de rose ; il s'enfonça sous l'horizon, et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith, et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture ; elles semblaient petites, peu rayonnantes, mais leur lumière était dorée, et d'un éclat si doux que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel. Au pied de l'île de Fano ou de Calypso, on apercevait une flamme allumée par des pêcheurs. Avec un peu d'imagination, j'aurais pu voir les Nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque ; il n'aurait aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs, puisque j'entrevoyais au loin, dans la transparence des ombres, les montagnes de Schérie et de Buthrotum.

II

SPARTE (1)

Nous arrivâmes à Misitra comme le jour tombait.

M. Vial m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé Ibraïm bey. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers ; elle était remplie de Musulmans qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma

(1) *Itinéraire*, Ire partie (éd. orig., t. I, p. 71).

place sur le divan au milieu d'eux; je suspendis comme eux mes armes au mur au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir, ou de causer avec son voisin, sans jeter les yeux sur moi...

Persuadé, par une erreur de mes premières études, que Misitra était Sparte, j'avais commencé à parcourir Amyclée : mon projet était de me débarrasser d'abord de ce qui n'était point Lacédémone, afin de donner ensuite à cette ville toute mon attention. Qu'on juge de mon embarras, lorsque du haut du château de Misitra, je m'obstinais à vouloir reconnaître la cité de Lycurgue dans une ville absolument moderne, dont l'architecture ne m'offrait qu'un mélange confus du genre oriental, et du style gothique, grec et italien : pas une pauvre petite ruine antique pour se consoler au milieu de tout cela. Encore si la vieille Sparte, comme la vieille Rome, avait levé sa tête défigurée du milieu de ces monuments nouveaux! Mais non : Sparte était renversée dans la poudre, ensevelie dans le tombeau, foulée aux pieds des Turcs, morte, morte tout entière!

Je le croyais ainsi. Mon cicerone savait à peine quelques mots d'italien et d'anglais. Pour me faire mieux entendre de lui, j'essayais de méchantes phrases de grec moderne; je barbouillais au crayon quelques mots de grec ancien, je parlais italien et anglais, je mêlais du français à tout cela. Joseph voulait nous mettre d'accord, et il ne faisait qu'accroître la confusion : le janissaire et le guide (espèce de juif demi-nègre) donnaient leur avis en turc, et augmentaient le mal. Nous parlions tous à la fois, nous criions, nous gesticulions; avec nos habits différents, nos langages et nos visages, nous avions l'air d'une assemblée de démons perchés au coucher du soleil sur la pointe de ces ruines. Les bois et les cascades du Taygète étaient derrière nous, la Laconie à nos pieds, et le plus beau ciel sur notre tête.

« Voilà Misitra, disais-je au cicerone; c'est Lacédémone, n'est-ce pas? » Il me répondait : « Signor, Lacédémone? Comment?

— Je vous dis, Lacédémone ou Sparte?

— Sparte? Quoi?

— Je vous demande si Misitra est Sparte?

— Je n'entends pas.

— Comment vous, Grec, vous, Lacédémonien, vous ne connaissez pas le nom de Sparte!

— Sparte? Oh, oui! Grande république! Fameux Lycurgue!

— Ainsi Misitra est Lacédémone?

Le Grec me fit un signe de tête affirmatif. Je fus ravi.

« Maintenant, repris-je, expliquez-moi ce que je vois : quelle est cette partie de la ville? » Et je montrais la partie devant moi un peu à droite.

« Mésochôrion, répondit-il.

— J'entends bien ; mais quelle partie était-ce de Lacédémone?

— Lacédémone? Quoi? »

J'étais hors de moi.

« Au moins, indiquez-moi le fleuve. » Et je répétais : « Potamos, Potamos. »

Mon Grec me fit remarquer le torrent appelé la *rivière des Juifs*.

« Comment, c'est là l'Eurotas? Impossible ! Dites-moi où est le Vasilipotamos. »

Le cicerone fit de grands gestes, et étendit le bras à droite du côté d'Amyclée.

Me voilà replongé dans toutes mes perplexités. Je prononçai le nom d'Iri ; et à ce nom, mon Spartiate me montra la gauche à l'opposé d'Amyclée.

Il fallait conclure qu'il y avait deux fleuves : l'un à droite, le Vasilipotamos ; l'autre à gauche, l'Iri ; et que ni l'un ni l'autre de ces fleuves ne passait à Misitra...

Ainsi, disais-je en moi-même, je ne sais plus où est l'Eurotas ; mais il est clair qu'il ne passe point à Misitra. Donc, Misitra n'est point Sparte, à moins que le cours du fleuve n'ait changé, et ne se soit éloigné de la ville ; ce qui n'est pas du tout probable. Où est donc Sparte? Je serai venu jusqu'ici sans avoir pu la trouver? Je m'en retournerai sans l'avoir vue ! J'étais dans la consternation. Comme j'allais descendre du château, le Grec s'écria : « Votre Seigneurie demande peut-être Palæochôri? » A ce nom je me rappelai le passage de d'Anville ; je m'écrie à mon tour : « Oui ! Palæochôri ! la vieille ville ! Où est-elle? Palæochôri?

— Là-bas, à Magoula », dit le cicerone ; et il me montrait au loin dans la vallée une chaumière blanche environnée de quelques arbres.

Les larmes me vinrent aux yeux, en fixant mes regards sur cette misérable cabane qui s'élevait dans l'enceinte abandonnée d'une des villes les plus célèbres de l'univers, et qui servait seule à faire reconnaître l'emplacement de Sparte, demeure unique d'un chevrier, dont toute la richesse consiste dans l'herbe qui croît sur les tombeaux d'Agis et de Léonidas.

Je ne voulus plus rien voir, ni rien entendre : je descendis précipitamment du château, malgré les cris des guides qui voulaient me montrer des ruines modernes, et me raconter des histoires d'agas, de pachas, de cadis, de vayvodes ; mais en passant devant l'archevêché, je trouvai des papas qui attendaient *le Français* à la porte, et qui m'invitèrent à entrer de la part de l'archevêque...

Mes hôtes me montrèrent avec empressement des traductions imprimées de quelques ouvrages français : c'est, comme on sait, le *Télémaque*, *Rollin*, etc., et des nouveautés publiées à Bucarest. Parmi ces traductions, je n'oserais dire que je trouvai *Atala*, si M. Stamati ne m'avait aussi fait l'honneur de prêter à ma Sauvage la langue d'Homère. La traduction que je vis à Misitra n'était pas achevée : le traducteur était un Grec natif de Zante ; il s'était trouvé à Venise lorsque *Atala* y parut en italien, et c'était sur cette traduction qu'il avait commencé la sienne en grec vulgaire. Je ne sais si je cachai mon nom par orgueil ou par modestie ; mais ma petite gloriole d'auteur fut si satisfaite de se rencontrer auprès de la grande gloire de Lacédémone, que le portier de l'archevêché eut lieu de se louer de ma générosité : c'est une charité dont j'ai fait depuis pénitence.

Il était nuit quand je sortis de l'archevêché : nous traversâmes la partie la plus peuplée de Misitra ; nous passâmes sous le bazar indiqué dans plusieurs descriptions, comme devant être l'Agora des anciens, supposant toujours que Misitra est Lacédémone. Ce bazar est un mauvais marché pareil à ces halles que l'on voit dans nos petites villes de province. De chétives boutiques de schalls, de merceries, de comestibles en occupent les rues...

Nous vîmes passer plusieurs femmes enveloppées dans leurs longs habits. Nous nous détournions pour leur céder le chemin, selon une coutume de l'Orient, qui tient à la jalousie plus qu'à la politesse. Je ne pus découvrir leurs visages ; je ne sais donc s'il faut dire encore *Sparte aux belles femmes*, d'après Homère.

Je rentrai chez Ibraïm après treize heures de courses, pendant lesquelles je ne m'étais reposé que quelques moments. Outre que je supporte facilement la fatigue, la soleil et la faim, j'ai observé qu'une vive émotion me soutient contre la lassitude et me donne de nouvelles forces. Je suis convaincu d'ailleurs, et plus que personne, qu'une volonté inflexible surmonte tout, et l'emporte même sur le temps. Je me décidai à ne me point coucher, à profiter de la nuit pour écrire des notes, à me rendre

le lendemain aux ruines de Sparte, et à continuer de là mon voyage, sans revenir à Misitra.

Je dis adieu à Ibraïm ; j'ordonnai à Joseph et au guide de se rendre avec leurs chevaux sur la route d'Argos, et de m'attendre à ce pont de l'Eurotas que nous avions déjà passé en venant de Tripolizza. Je ne gardai que le janissaire pour m'accompagner aux ruines de Sparte : si j'avais même pu me passer de lui, je serais allé seul à Magoula ; car j'avais éprouvé combien des subalternes qui s'impatientent et s'ennuient vous gênent dans les recherches que vous voulez faire.

Tout étant réglé de la sorte, le 18, une demi-heure avant le jour, je montai à cheval avec le janissaire : je récompensai les esclaves du bon Ibraïm, et je partis au grand galop pour Lacédémone.

Il y avait déjà une heure que nous courions à pointe de cheval, par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsque, au lever de l'aurore, j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire se tourne vers moi, et me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri ! » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest, afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre antique. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle ; la ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalciœcos, puisque celui-ci était dans la citadelle ; les débris et le long mur que j'avais passés plus bas, faisaient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu était au nord de la ville. Sparte était donc sous mes yeux ; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnait sur-le-champ toutes les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle.

Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle, mais qu'il était triste ! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx ; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces

ruines ! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée ; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des Empires et qui immortalisent des temps et des lieux, sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire ; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie ; et c'était l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : *Ut pulchra bonis adderent!*

Quand l'espèce de trouble où j'étais fut dissipé, je commençai à étudier les ruines autour de moi. Le sommet de la colline offrait un plateau environné, surtout au nord-ouest, d'épaisses murailles ; j'en fis deux fois le tour, et je comptai mille cinq cent soixante, et mille cinq cent soixante-six pas communs, ou à peu près sept cent quatre-vingts pas géométriques ; mais il faut remarquer que j'embrasse dans ce circuit le sommet entier de la colline, y compris la courbe que forme l'excavation du théâtre dans cette colline : c'est ce théâtre que Leroi a examiné.

Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au-dessus du sol, annoncent vers le milieu de ce plateau les fondements du temple de Minerve-Chalciœcos, où Pausanias se réfugia vainement, et perdit la vie. Une espèce de rampe en terrasse, large de soixante-dix pieds, et d'une pente extrêmement douce, descend du midi de la colline dans la plaine. C'était peut-être le chemin par où l'on montait à la citadelle, qui ne devint très forte que sous les tyrans de Lacédémone...

Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle voici ce que l'on verra autour de soi :

Au levant, c'est-à-dire vers l'Eurotas, un monticule de forme allongée, et aplati à sa cime, comme pour servir de stade ou d'hippodrome. Des deux côtés de ce monticule, entre deux autres monticules qui font avec le premier deux espèces de vallées, on aperçoit les ruines du pont Babyx et le cours de l'Eurotas. De l'autre côté du fleuve, la vue est arrêtée par une chaîne de collines rougeâtres : ce sont les monts Ménélaïons.

Derrière ces monts s'élève la barrière des hautes montagnes qui bordent au loin le golfe d'Argos.

Dans cette vue à l'est, entre la citadelle et l'Eurotas, en portant les yeux nord et sud par l'est, parallèlement au cours du fleuve, on placera la tribu des Limnates, le temple de Lycurgue, le palais du roi Démarate, la tribu des Égides et celle des Messoates, un des Lesché, le monument de Cadmus, les temples d'Hercule, d'Hélène, et le Plataniste. J'ai compté dans ce vaste espace sept ruines debout et hors de terre, mais tout à fait informes et dégradées. Comme je pouvais choisir, j'ai donné à l'un de ces débris le nom du temple d'Hélène ; à l'autre celui du tombeau d'Alcman : j'ai cru voir les monuments héroïques d'Égée et de Cadmus ; je me suis déterminé ainsi pour la fable, et n'ai reconnu pour l'histoire que le temple de Lycurgue...

En regardant maintenant vers le nord, et toujours du sommet de la citadelle, on voit une assez haute colline qui domine même celle où la citadelle est bâtie, ce qui contredit le texte de Pausanias. C'est dans la vallée que forment ces deux collines, que devaient se trouver la place publique et les monuments que cette dernière renfermait, tels que le sénat des Gérontes, le Chœur, le Portique des Perses, etc. Il n'y a aucune ruine de ce côté. Au nord-ouest s'étendait la tribu des Cynosures, par où j'étais entré à Sparte, et où j'ai remarqué le long mur et quelques débris.

Tournons-nous à présent à l'ouest, et nous apercevrons sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines dont l'une est assez haute et arrondie comme une tour ; dans cette direction se trouvaient la tribu des Pitanates, le Théomélide, les tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Crotanes, et le temple de Diane Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre inégale que soulèvent çà et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point à l'entour. La maison de Ménélas s'élevait dans cette perspective ; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontrait le temple des Dioscures et des Grâces...

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence, et dévore incessamment le marbre des tombeaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des mûrs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie ; un pâtre cultivait

dans un coin du théâtre quelques pastèques ; et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort : ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne, au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente ; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide ; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux : mes recherches furent inutiles. Apparemment que je n'ai pas comme Horace la faveur des Tyndarides, et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau.

Les fleuves fameux ont la même destinée que les peuples fameux : d'abord obscurs, puis éclatants sur la terre, ils retombent ensuite dans leur première obscurité. L'Eurotas, appelé d'abord Himère, coule maintenant oublié sous le nom d'Iri, comme le Tibre, autrefois l'Albula, porte aujourd'hui à la mer les eaux inconnues du Teverone. J'examinai les ruines du pont Babyx, qui sont peu de chose. Je cherchai l'île du Plataniste, et je crois l'avoir trouvée au-dessous même de Magoula : c'est un terrain de forme triangulaire dont un côté est baigné par l'Eurotas, et dont les deux autres côtés sont fermés par des fossés pleins de joncs, où coule pendant l'hiver la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion.

Il y a dans cette île quelques mûriers et des sycomores, mais point de platanes. Je n'aperçus rien qui prouvât que les Turcs fissent encore de cette île un lieu de délices ; j'y vis quelques fleurs, entre autres des lis bleus, portés par une espèce de glaïeuls ; j'en cueillis plusieurs en mémoire d'Hélène : la fragile couronne de la beauté existe encore sur les bords de l'Eurotas, et la beauté même a disparu.

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet à la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses, aussi grands que des arbres : sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraicheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte : ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées, comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière. Voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses bords les fameux Lacédémoniens célébrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnais point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité !

Je retournai à la citadelle, en m'arrêtant à tous les débris que je rencontrais sur mon chemin. Comme Misitra a vraisemblablement été bâtie avec les ruines de Sparte, cela sans doute aura beaucoup contribué à la dégradation des monuments de cette dernière ville. Je trouvai mon compagnon exactement dans la même place où je l'avais laissé : il s'était assis ; il avait dormi ; il venait de se réveiller ; il fumait ; il allait dormir encore. Les chevaux paissaient paisiblement dans les foyers du roi Ménélas : « Hélène n'avait point quitté sa belle quenouille chargée d'une laine teinte en pourpre, pour leur donner un pur froment dans une superbe crèche. » Aussi, tout voyageur que je suis, je ne suis point le fils d'Ulysse, quoique je préfère, comme Télémaque, mes rochers paternels aux plus beaux pays.

Il était midi, le soleil dardait à plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et

nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches que nous avions apportés de Misitra : Joseph s'était emparé du reste des provisions. Le janissaire se réjouissait ; il croyait en être quitte, et se préparait à partir ; mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'était trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle. C'était de ce côté que devait être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna tirant les chevaux par la bride ; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres : tous deux Barbares, étrangers l'un à l'autre ainsi qu'à la Grèce, sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

J'interrogeai vainement les moindres pierres pour leur demander les cendres de Léonidas...

Il y avait à Sparte une foule d'autels et de statues consacrés au Sommeil, à la Mort, à la Beauté (Vénus-Morphô), divinités de tous les hommes ; à la Peur sous les armes, apparemment celle que les Lacédémoniens inspiraient aux ennemis : rien de tout cela n'est resté ; mais je lus sur une espèce de socle ces quatre lettres ΛΑΣΜ. Faut-il rétablir ΓΕΛΑΣΜΑ, *Gelasma?* Serait-ce le piédestal de cette statue du Rire que Lycurgue plaça chez les graves descendants d'Hercule? L'autel du Rire subsistant seul au milieu de Sparte ensevelie, offrirait un beau sujet de triomphe à la philosophie de Démocrite !

Le jour finissait, lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles, et à tous les mensonges de la fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante-trois ans qu'il s'était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante.

III

LA ROUTE D'ÉLEUSIS VERS ATHÈNES (1)

Nous rencontrâmes bientôt le Puits-Fleuri, au fond d'un vallon cultivé (2). J'étais presque aussi fatigué que Cérès quand elle s'assit au bord de ce puits, après avoir cherché Proserpine par toute la terre. Nous nous arrêtâmes quelques instants dans la vallée, et puis nous continuâmes notre chemin. En avançant vers Éleusis, je ne vis point les anémones de diverses couleurs que Wheler aperçut dans les champs : mais aussi la saison en était passée.

Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à une plaine environnée de montagnes au nord, au couchant et au levant. Un bras de mer long et étroit baigne cette plaine au midi, et forme comme la corde de l'arc des montagnes. L'autre côté de ce bras de mer est bordé par les rivages d'une île élevée : l'extrémité orientale de cette île s'approche d'un des promontoires du continent : on remarque entre ces deux pointes un étroit passage. Je résolus de m'arrêter à un village bâti sur une colline, qui terminait au couchant, près de la mer, le cercle des montagnes dont j'ai parlé.

On distinguait dans la plaine les restes d'un aqueduc, et beaucoup de débris épars au milieu du chaume d'une moisson nouvellement coupée : nous descendîmes de cheval au pied du monticule, et nous grimpâmes à la cabane la plus voisine : on nous y donna l'hospitalité.

Tandis que j'étais à la porte, recommandant je ne sais quoi à Joseph, je vis venir un Grec qui me salua en italien. Il me conta tout de suite son histoire : il était d'Athènes : il s'occupait à faire du goudron avec les pins des monts Géraniens : il était l'ami de M. Fauvel, et certainement je verrais M. Fauvel. Je répondis que je portais des lettres à M. Fauvel. Je fus charmé de rencontrer cet homme, dans l'espoir de tirer de lui quelques renseignements sur les ruines dont j'étais environné, et sur les

(1) *Itinéraire*, Ire partie (éd. orig., t. I, p. 156).
(2) Chateaubriand vient de Mégare.

lieux où je me trouvais. Je savais bien quels étaient ces lieux ; mais un Athénien qui connaissait M. Fauvel, devait être un excellent cicerone. Je le priai donc de m'expliquer un peu ce que je voyais, et de m'orienter dans le pays. Il mit la main sur son cœur à la façon des Turcs, et s'inclina humblement : « J'ai entendu souvent, me répondit-il, M. Fauvel expliquer tout cela ; mais moi, je ne suis qu'un ignorant, et je ne sais pas si tout cela est bien vrai. Vous voyez d'abord au levant, par-dessus le promontoire, la cime d'une montagne toute jaune : c'est le Telo-Vouni (le petit Hymette) ; l'île de l'autre côté de ce bras de mer, c'est Colouri : M. Fauvel l'appelle Salamine. M. Fauvel dit que dans ce canal, vis-à-vis de vous, se donna un grand combat entre la flotte des Grecs et une flotte de Perses. Les Grecs occupaient ce canal ; les Perses étaient de l'autre côté, vers le port Lion (le Pirée) ; le roi de ces Perses, dont je ne sais plus le nom, était assis sur un trône à la pointe de ce cap. Quant au village où nous sommes, M. Fauvel l'appelle Éleusis, et nous autres Lepsina. M. Fauvel dit qu'il y avait un temple (le temple de Cérès) au-dessous de la maison où nous sommes : si vous voulez faire quelques pas, vous verrez l'endroit où était encore l'idole mutilée de ce temple (la statue de Cérès Éleusine) ; les Anglais l'ont emportée. »

Le Grec, me quittant pour aller faire son goudron, me laissa les yeux fixés sur un rivage désert, et sur une mer où pour tout vaisseau, on voyait une barque de pêcheur attachée aux anneaux d'un môle en ruine...

Éleusis est, selon moi, le lieu le plus respectable de la Grèce, puisqu'on y enseignait l'unité de Dieu, et que ce lieu fut témoin du plus grand effort que jamais les hommes aient tenté en faveur de la liberté...

Il fallut que la nuit me chassât du rivage. Les vagues que la brise du soir avaient soulevées, battaient la grève et venaient mourir à mes pieds : je marchai quelque temps le long de la mer qui baignait le tombeau de Thémistocle ; selon toutes les probabilités, j'étais dans ce moment le seul homme en Grèce qui se souvînt de ce grand homme.

Joseph avait acheté un mouton pour notre souper ; il savait que nous arriverions le lendemain chez un consul de France. Sparte qu'il avait vue, et Athènes qu'il allait voir, ne lui importaient guère ; mais, dans la joie où il était de toucher au terme de ses fatigues, il régalait la maison de notre hôte. La femme, les enfants, le mari, tout était en mouvement ; le janissaire seul

restait tranquille au milieu de l'empressement général, fumant sa pipe et applaudissant du turban à tous ces soins dont il espérait bien profiter. Depuis l'extinction des Mystères par Alaric, il n'y avait pas eu une pareille fête à Éleusis. Nous nous mîmes à table, c'est-à-dire que nous nous assîmes à terre autour du régal ; notre hôtesse avait fait cuire du pain qui n'était pas très bon, mais qui était tendre et sortant du four. J'aurais volontiers renouvelé le cri de *Vive Cérès!* Χαῖρε, Δήμητερ !...

Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. Le 23, à trois heures du matin, nous étions tous à cheval ; nous commençâmes à défiler en silence par la voie Sacrée : je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête ; le janissaire avait retourné son turban ; et par extraordinaire on avait frotté et pansé les chevaux. Nous traversâmes le lit d'un torrent appelé Saranta-Potamo ou les Quarante Fleuves, probablement le Céphise Éleusinien : nous vîmes quelques débris d'églises chrétiennes ; ils doivent occuper la place du tombeau de ce Zarex qu'Apollon lui-même avait instruit dans l'art des chants. D'autres ruines nous annoncèrent les monuments d'Eumolpe et d'Hippothoon ; nous trouvâmes les Rhiti ou les courants d'eau salée : c'était là que pendant les fêtes d'Éleusis, les gens du peuple insultaient les passants, en mémoire des injures qu'une vieille femme avait dites autrefois à Cérès. De là passant au fond, ou au point extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes dans le défilé que forment le mont Parnès et le mont Ægalée ; cette partie de la voie Sacrée s'appelait le Mystique. Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin nous remarquâmes quelques restes du temple de Vénus. Enfin, le défilé commence à s'élargir ; nous tournons autour du mont Pœcile placé au milieu du chemin, comme pour masquer le tableau ; et tout à coup nous découvrons la plaine d'Athènes.

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops, arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer ; et l'Anchesme coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de

l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des Chrétiens, et les masures des Musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines, et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées, les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine au mont Pœcile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères ; la seconde offrait un terrain labouré où l'on venait de faire la moisson ; la troisième présentait un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilissus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette en surmonte le niveau, et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive, que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion ; non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires ; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes ; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir ; devant

la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie ; on a l'idée de la perfection de l'homme considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi ; enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès.

Nous marchions vers cette petite ville dont le territoire s'étendait à quinze ou vingt lieues, dont la population n'égalait pas celle d'un faubourg de Paris, et qui balance dans l'univers la renommée de l'Empire romain...

Des trois bandes ou régions qui divisaient devant nous la plaine d'Athènes, nous traversâmes rapidement les deux premières, la région inculte et la région cultivée. On ne voit plus sur cette partie de la route le monument du Rhodien et le tombeau de la Courtisane ; mais on aperçoit des débris de quelques églises. Nous entrâmes dans le bois d'oliviers : avant d'arriver au Céphise, on trouvait deux tombeaux et un autel de Jupiter l'Indulgent. Nous distinguâmes bientôt le lit du Céphise entre les troncs des oliviers qui le bordaient comme de vieux saules : je mis pied à terre pour saluer le fleuve, et pour boire de son eau : j'en trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive ; le reste avait été détourné plus haut pour arroser les plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie ; ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Ebre. Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites : *Sedimus et flevimus!*

J'aperçus à quelque distance sur ma gauche les débris du pont que Xénoclès de Linde avait fait bâtir sur le Céphise. Je remontai à cheval, et je ne cherchai point à voir le figuier sacré, l'autel de Zéphyre, la colonne d'Antémocrite ; car le chemin moderne ne suit plus dans cet endroit l'ancienne voie Sacrée. En sortant du bois d'oliviers, nous trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céramique extérieur. Nous mîmes une demi-heure pour nous rendre à

Athènes, à travers un chaume de froment. Un mur moderne nouvellement réparé, et ressemblant à un mur de jardin, renferme la ville. Nous en franchîmes la porte, et nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres : chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers.

IV

L'ACROPOLE D'ATHÈNES (1)

Le lendemain 24 [août], à quatre heures et demie du matin, nous montâmes à la citadelle : son sommet est environné de murs, moitié antiques, moitié modernes ; d'autres murs circulaient autrefois autour de sa base. Dans l'espace que renferment ces murs, se trouvent d'abord les restes des Propylées, et les débris du temple de la Victoire. Derrière les Propylées, à gauche, vers la ville, on voit ensuite le Pandroséum et le double temple de Neptune-Érechthée et de Minerve-Polias ; enfin, sur le point le plus éminent de l'Acropolis, s'élève le temple de Minerve : le reste de l'espace est obstrué par les décombres des bâtiments anciens et nouveaux, et par les tentes, les armes et les baraques des Turcs...

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée, semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre, colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est, ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur

(1) *Itinéraire*, Ire partie (éd. orig., t. I, p. 190).

totale de l'édifice ; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte : dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias : dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple ; elles étaient sans bases, cannelées et d'ordre dorique : elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol ; l'entre-colonnement était de sept pieds quatre pouces ; et le monument entier avait deux cent dix-huit pieds de longueur, et quatre-vingt-dix-huit et demi de largeur.

Les triglyphes de l'ordre dorique marquaient la frise du péristyle : des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la Cella, était décoré d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées. Des morceaux de sculpture excellents, mais du siècle d'Adrien, époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple. Les offrandes votives, ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre Médique, étaient suspendus en dehors de l'édifice : on voit encore la marque circulaire que les derniers ont imprimée sur l'architrave du fronton qui regarde le mont Hymette. C'est ce qui fait présumer à M. Fauvel que l'entrée du temple pouvait bien être tournée de ce côté, contre l'opinion générale qui place cette entrée à l'extrémité opposée. Entre ces boucliers on avait mis des inscriptions : elles étaient vraisemblablement écrites en lettres de bronze, à en juger par les marques des clous qui attachaient ces lettres. M. Fauvel pensait que ces clous avaient servi peut-être à retenir des guirlandes ; mais je l'ai ramené à mon sentiment, en lui faisant remarquer la disposition régulière des trous. De pareilles marques ont suffi pour rétablir et lire l'inscription de la maison carrée à Nîmes. Je suis convaincu que si les Turcs le permettaient, on pourrait aussi parvenir à déchiffrer les inscriptions du Parthénon.

Tel était ce temple qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes. L'harmonie et la force de toutes ses parties se font encore remarquer dans ses ruines, car on en aurait une très fausse idée, si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours

quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance ; ou de pesant quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthénon ! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité ; mais cette colonne qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde ; Ictinus a recours à son art : il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés ; par ce moyen il introduit presque de la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement, vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre ; la frise de la Cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni. Voilà tout, absolument tout. Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grâce, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange ; à nos colonnes fluettes, guindées sur d'énormes bases, ou à nos porches ignobles et écrasés que nous appelons des portiques !...

Après leur harmonie générale, leur rapport avec les lieux et les sites, et surtout leurs convenances avec les usages auxquels ils étaient destinés, ce qu'il faut admirer dans les édifices de la Grèce, c'est le fini de toutes les parties. L'objet qui n'est pas fait pour être vu, y est travaillé avec autant de soin que les compositions extérieures. La jointure des blocs qui forment les colonnes du temple de Minerve est telle qu'il faut la plus grande attention pour la découvrir, et qu'elle n'a pas l'épaisseur du fil le plus délié. Afin d'atteindre à cette rare perfection, on amenait d'abord le marbre à sa plus juste coupe avec le ciseau ; ensuite on faisait rouler les deux pièces l'une sur l'autre, en jetant au centre du frottement du sable et de l'eau. Les assises, au moyen de ce procédé, arrivaient à un aplomb incroyable : cet aplomb, dans les tronçons des colonnes, était déterminé par un pivot carré de bois d'olivier. J'ai vu un de ces pivots entre les mains de M. Fauvel.

Les rosaces, les plinthes, les moulures, les astragales, tous les détails de l'édifice offrent la même perfection : les lignes du chapiteau et de la cannelure des colonnes du Parthénon sont si déliées qu'on serait tenté de croire que la colonne entière a passé au tour : des découpures en ivoire ne seraient pas plus délicates que les ornements ioniques du temple d'Érechthée :

les cariatides du Pandroséum sont des modèles. Enfin si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares à leur tour, depuis que j'ai vu ceux de la Grèce : je n'en excepte point le Panthéon avec son fronton démesuré. La comparaison peut se faire aisément à Athènes, où l'architecture grecque est souvent placée tout auprès de l'architecture romaine.

J'étais au surplus tombé dans l'erreur commune, touchant les monuments des Grecs : je les croyais parfaits dans leur ensemble ; mais je pensais qu'ils manquaient de grandeur. J'ai fait voir que le génie des architectes a donné en grandeur proportionnelle à ces monuments ce qui peut leur manquer en étendue ; et d'ailleurs Athènes est remplie d'ouvrages prodigieux.

Les Athéniens, peuple si peu riche, si peu nombreux, ont remué des masses gigantesques : les pierres du Pnyx sont de véritables quartiers de rochers, les Propylées formaient un travail immense, et les dalles de marbre qui les couvraient étaient d'une dimension telle qu'on n'en a jamais vu de semblables ; la hauteur des colonnes du temple de Jupiter Olympien passe peut-être soixante pieds, et le temple entier avait un demi-mille de tour ; les murs d'Athènes, en y comprenant ceux des trois ports et les longues murailles, s'étendaient sur un espace de près de neuf lieues ; les murailles qui réunissaient la ville au Pirée étaient assez larges pour que deux chars y pussent courir de front, et, de cinquante en cinquante pas, elles étaient flanquées de tours carrées. Les Romains n'ont jamais élevé de fortifications plus considérables.

Par quelle fatalité ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que les modernes vont admirer si loin et avec tant de fatigues, doivent-ils en partie leur destruction aux modernes? Le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687 : les Chrétiens le convertirent d'abord en église ; et les Turcs, par jalousie des Chrétiens, le changèrent à leur tour en mosquée. Il faut que des Vénitiens viennent, au milieu des lumières du dix-septième siècle, canonner les monuments de Périclès : ils tirent à boulets rouges sur les Propylées et le temple de Minerve ; une bombe tombe sur ce dernier édifice, enfonce la voûte, met le feu à des barils de poudre, et fait sauter en partie un édifice qui honorait moins les faux dieux des Grecs, que le génie de l'homme. La ville étant prise, Morosini, dans le dessein d'embellir Venise des débris d'Athènes, veut descendre les statues du fronton du

Parthénon, et les brise. Un autre moderne vient d'achever, par amour des arts, la destruction que les Vénitiens avaient commencée.

J'ai souvent eu l'occasion de parler de lord Elgin dans cet Itinéraire ; on lui doit, comme je l'ai dit, la connaissance plus parfaite du Pnyx et du tombeau d'Agamemnon ; il entretient encore en Grèce un Italien chargé de diriger des fouilles, et qui découvrit, comme j'étais à Athènes, des antiques que je n'ai point vues. Mais lord Elgin a perdu le mérite de ses louables entreprises, en ravageant le Parthénon. Il a voulu faire enlever les bas-reliefs de la frise : pour y parvenir, des ouvriers turcs ont d'abord brisé l'architrave, et jeté en bas des chapiteaux ; ensuite, au lieu de faire sortir les métopes par leurs coulisses, les barbares ont trouvé plus court de rompre la corniche. Au temple d'Érechthée on a pris la colonne angulaire ; de sorte qu'il faut soutenir aujourd'hui avec une pile de pierres l'entablement entier, qui menace ruine.

Les Anglais qui ont visité Athènes depuis le passage de lord Elgin, ont eux-mêmes déploré ces funestes effets d'un amour des arts peu réfléchi. On prétend que lord Elgin a dit, pour excuse, qu'il n'avait fait que nous imiter. Il est vrai que les Français ont enlevé à l'Italie ses statues et ses tableaux ; mais ils n'ont point mutilé les temples pour en arracher les bas-reliefs : ils ont seulement suivi l'exemple des Romains, qui dépouillèrent la Grèce des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Les monuments d'Athènes arrachés aux lieux pour lesquels ils étaient faits, perdront non seulement une partie de leur beauté relative, mais ils diminueront matériellement de beauté. Ce n'est que la lumière qui fait ressortir la délicatesse de certaines lignes et de certaines couleurs : or, cette lumière venant à manquer sous le ciel de l'Angleterre, ces lignes et ces couleurs disparaîtront ou resteront cachées. Au reste, j'avouerai que l'intérêt de la France, la gloire de notre patrie, et mille autres raisons pouvaient demander la transplantation des monuments conquis par nos armes, mais les Beaux-Arts eux-mêmes, comme étant du parti des vaincus et au nombre des captifs, ont peut-être le droit de s'en affliger.

Nous employâmes la matinée entière à visiter la citadelle. Les Turcs avaient autrefois accolé le minaret d'une mosquée au portique du Parthénon. Nous montâmes par l'escalier à moitié détruit de ce minaret ; nous nous assîmes sur une partie brisée de la frise du temple, et nous promenâmes nos regards

autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est ; le Pentélique au nord ; le Parnès au nord-ouest ; les monts Icare, Cordyalus ou Œgalée à l'ouest, et par-dessus le premier, on apercevait la cime du Cithéron ; au sud-ouest et au midi, on voyait la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Épidaure, et la citadelle de Corinthe.

Au-dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguait les collines et la plupart des monuments d'Athènes : au sud-ouest, la colline du Musée, avec le tombeau de Philopappus ; à l'ouest, les rochers de l'Aréopage, du Pnyx et du Lycabettus ; au nord, le petit mont Anchesme, et à l'est les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyait les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode-Atticus. A la gauche de ces débris venaient les grandes colonnes isolées du temple de Jupiter Olympien ; plus loin encore, en tirant vers le nord-est, on apercevait l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilissus, le Stade, et un temple de Diane ou de Cérès. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest, vers le grand bois d'oliviers, M. Fauvel me montrait la place du Céramique extérieur, de l'Académie et de son chemin bordé de tombeaux. Enfin, dans la vallée formée par l'Anchesme et la citadelle, on découvrait la ville moderne.

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes : il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures ; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau ou qui lavent à des puits les robes des Turcs ; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville : il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous ; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour ; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre, le long des flancs de l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles ; Athènes,

l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient des plus belles teintes de la fleur du pêcher : les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief : au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière ; et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau, brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos ; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements des citoyens, aux discours de Démosthène. Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave, sortaient par intervalles de ces murs qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis ?... Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposer de l'une comme de l'autre.

Je pris, en descendant de la citadelle, un morceau de marbre du Parthénon ; j'avais aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon, et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont emportés M. de Choiseul et lord Elgin ; mais ils me suffisent. Je conserve aussi soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes, entre autres un étui d'os que me donna le père Muñoz à Jaffa. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures ; je me dis : « J'étais là, telle chose m'advint. » Ulysse retourna chez lui avec de grands coffres pleins des riches dons que lui avaient faits les Phéaciens ; je suis rentré dans mes foyers avec une douzaine de pierres de Sparte, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, trois ou quatre petites têtes en terre cuite que je tiens de M. Fauvel, des chapelets, une bouteille d'eau du Jourdain,

une autre de la mer Morte, quelques roseaux du Nil, un marbre de Carthage et un plâtre moulé de l'Alhambra. J'ai dépensé cinquante mille francs sur ma route, et laissé en présent mon linge et mes armes. Pour peu que mon voyage se fût prolongé, je serais revenu à pied, avec un bâton blanc. Malheureusement, je n'aurais pas trouvé en arrivant un bon frère qui m'eût dit, comme le vieillard des « Mille et une Nuits » : « Mon frère, voilà mille sequins, achetez des chameaux et ne voyagez plus. »

V

L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE, A JÉRUSALEM (1)

Nous rentrâmes au couvent vers neuf heures. Après avoir déjeuné, j'allai faire une visite au patriarche grec et au patriarche arménien qui m'avaient envoyé saluer par leurs drogmans.

Le couvent grec touche à l'église du Saint-Sépulcre. De la terrasse de ce couvent on découvre un assez vaste enclos où croissent deux ou trois oliviers, un palmier et quelques cyprès : la maison des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupait autrefois ce terrain abandonné. Le patriarche grec me parut un très bon homme. Il était dans ce moment aussi tourmenté par le pacha que le gardien de Saint-Sauveur. Nous parlâmes de la Grèce : je lui demandai s'il possédait quelques manuscrits ; on me fit voir des Rituels, et des Traités des Pères. Après avoir bu le café et reçu trois ou quatre chapelets, je passai chez le patriarche arménien.

Celui-ci s'appelait Arsenios, de la ville de Césarée en Cappadoce ; il était métropolitain de Scythopoli, et procureur patriarcal de Jérusalem ; il m'écrivit lui-même son nom et ses titres en caractères syriaques, sur un petit billet que j'ai encore. Je ne trouvai point chez lui l'air de souffrance et d'oppression que j'avais remarqué chez les malheureux Grecs, esclaves partout. Le couvent arménien est agréable, l'église charmante et d'une propreté rare. Le patriarche, qui ressemblait à un riche Turc, était enveloppé dans des robes de soie et assis sur des coussins.

(1) *Itinéraire,* VIe partie (éd. orig., t. II, p. 336).

Je bus d'excellent café de Moka. On m'apporta des confitures, de l'eau fraîche, des serviettes blanches ; on brûla du bois d'aloès, et je fus parfumé d'essence de rose, au point de m'en trouver incommodé. Arsenios me parla des Turcs avec mépris. Il m'assura que l'Asie entière attendait l'arrivée des Français, que, s'il paraissait un seul soldat de ma nation dans son pays, le soulèvement serait général. On ne saurait croire à quel point les esprits fermentent dans l'Orient. J'ai vu Ali-Aga se fâcher à Jéricho contre un Arabe qui se moquait de lui, et qui lui disait que si l'Empereur avait voulu prendre Jérusalem, il y serait entré aussi aisément qu'un chameau dans un champ de doura. Les peuples de l'Orient sont beaucoup plus familiarisés que nous avec les idées d'invasion. Ils ont vu passer tous les hommes qui ont changé la face de la terre : Sésostris, Cyrus, Alexandre, Mahomet et le dernier Conquérant de l'Europe. Accoutumés à suivre les destinées d'un maître, ils n'ont point de loi qui les attache à des idées d'ordre et de modération politique : tuer, quand on est le plus fort, leur semble un droit légitime ; ils s'y soumettent ou l'exercent avec la même indifférence. Ils appartiennent essentiellement à l'épée ; ils aiment tous les prodiges qu'elle opère : le glaive est pour eux la baguette d'un Génie qui élève et détruit les Empires. La liberté, ils l'ignorent ; les propriétés, ils n'en ont point : la force est leur Dieu. Quand ils sont longtemps sans voir paraître ces conquérants exécuteurs des hautes justices du ciel, ils ont l'air de soldats sans chef, de citoyens sans législateur, et d'une famille sans père.

Mes deux visites durèrent à peu près une heure. De là j'entrai dans l'église du Saint-Sépulcre ; le Turc qui en ouvre les portes avait été prévenu de se tenir prêt à me recevoir : je payai de nouveau, à Mahomet, le droit d'adorer Jésus-Christ. J'étudiai une seconde fois, et plus à loisir, les monuments de cette vénérable église. Je montai dans la galerie où je rencontrai le moine cophte et l'évêque abyssin ; ils sont très pauvres, et leur simplicité rappelle les beaux temps de l'Évangile. Ces prêtres demi-sauvages, le teint brûlé par les feux du tropique, portant, pour seule marque de leur dignité, une robe de toile bleue, et n'ayant point d'autre abri que le Saint-Sépulcre, me touchèrent bien plus que le chef des papas grecs et le patriarche arménien. Je défierais l'imagination la moins religieuse de n'être pas émue à cette rencontre de tant de peuples, au Tombeau de Jésus-Christ, à ces prières prononcées dans cent langages divers, au

lieu même où les apôtres reçurent du Saint-Esprit le don de parler toutes les langues de la terre.

Je sortis à une heure du Saint-Sépulcre, et nous rentrâmes au couvent. Les soldats du pacha avaient envahi l'hospice, et ils y vivaient à discrétion. En retournant à ma cellule, et traversant un corridor avec le drogman Michel, je rencontrai deux jeunes spahis, armés de pied en cap, et faisant un bruit étrange : il est vrai qu'ils n'étaient pas bien redoutables, car, à la honte de Mahomet, ils étaient ivres à tomber. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils me fermèrent le passage, en jetant de grands éclats de rire. Je m'arrêtai pour attendre la fin de ces jeux. Jusque-là il n'y avait point de mal ; mais bientôt un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baissant le collet de mon habit, me frappait le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des mains des spahis ; je sautai à la gorge de celui qui m'avait saisi par la tête : d'une main lui arrachant la barbe, et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau ; après quoi je le lâchai, lui ayant rendu jeu pour jeu et insulte pour insulte. L'autre spahi, chargé de vin, et étourdi de mon action, ne songea point à venger la plus grande avanie qu'on puisse faire à un Turc, celle de le prendre par la barbe. Je me retirai dans ma chambre et je me préparai à tout événement. Le père gardien n'était pas trop fâché que j'eusse un peu corrigé ses persécuteurs, mais il craignait quelque catastrophe : un Turc humilié n'est jamais dangereux, et nous n'entendîmes parler de rien.

VI

ADIEUX A JÉRUSALEM (1)

J'avais tout vu à Jérusalem ; je connaissais désormais l'intérieur et l'extérieur de cette ville, et même beaucoup mieux que je ne connais le dedans et les dehors de Paris. Je commençai donc à songer à mon départ. Les Pères de Terre-Sainte voulurent me faire un honneur que je n'avais ni demandé, ni mérité.

(1) *Itinéraire*, VIe partie (éd. orig., t. III, p. 37).

En considération des faibles services que, selon eux, j'avais rendus à la Religion, ils me prièrent d'accepter l'Ordre du Saint-Sépulcre. Cet Ordre, très ancien dans la Chrétienté, sans même en faire remonter l'origine à sainte Hélène, était autrefois assez répandu en Europe. On ne le retrouve plus guère aujourd'hui qu'en Pologne et en Espagne : le Gardien du Saint-Sépulcre a seul le droit de le conférer.

Nous sortîmes à une heure du couvent, et nous nous rendîmes à l'église du Saint-Sépulcre. Nous entrâmes dans la chapelle qui appartient aux Pères latins ; on en ferma soigneusement les portes, de peur que les Turcs n'aperçussent les armes, ce qui coûterait la vie aux religieux. Le Gardien se revêtit de ses habits pontificaux ; on alluma les lampes et les cierges ; tous les Frères présents formèrent un cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantaient à voix basse le *Veni Creator*, le Gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du Saint-Sépulcre les éperons et l'épée de Godefroy de Bouillon : deux religieux debout, à mes côtés, tenaient les dépouilles vénérables. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée en me donnant l'accolade. Les religieux entonnèrent le *Te Deum*, tandis que le gardien prononçait cette oraison sur ma tête :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, répands ta grâce et tes bénédictions sur ce tien serviteur, etc. »

Tout cela n'est que le souvenir de mœurs qui n'existent plus. Mais, que l'on songe que j'étais à Jérusalem, dans l'église du Calvaire, à douze pas du tombeau de Jésus-Christ, à trente du tombeau de Godefroy de Bouillon ; que je venais de chausser l'éperon du libérateur du Saint-Sépulcre, de toucher cette longue et large épée de fer qu'avait maniée une main si noble et si loyale ; que l'on se rappelle ces circonstances, ma vie aventureuse, mes courses sur la terre et sur la mer, et l'on croira sans peine que je devais être ému. Cette cérémonie, au reste, ne pouvait être tout à fait vaine : j'étais Français ; Godefroy de Bouillon était Français : ces vieilles armes, en me touchant, m'avaient communiqué un nouvel amour pour la gloire et l'honneur de ma patrie. Je n'étais pas sans doute *sans reproche*, mais tout Français peut se dire *sans peur*.

On me délivra mon brevet, revêtu de la signature du Gardien et du sceau du couvent. Avec ce brillant diplôme de chevalier,

on me donna mon humble patente de pèlerin. Je les conserve, comme un monument de mon passage dans la terre du vieux voyageur Jacob.

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire...

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près ; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne aûtour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres : elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons de nopals ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe : des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée ; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère ; et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville ; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat ; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez

qu'il vient plutôt de tuer son semblable, que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le Fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le Tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts? La charité des moines : ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, Chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître avec Bossuet, « que des mains levées vers le ciel, enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots ».

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le Temple ; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre ; il souffre toutes les avanies sans demander justice ; il se laisse accabler de coups sans soupirer ; on lui demande sa tête : il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du Temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore.

Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien en

peut le décourager : rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute : mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem ; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays ; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la Croix qui les condamne et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité ; la seconde se consolant auprès du seul Tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles !

CHAPITRE XIII

LE DERNIER ABENCERAGE

Chateaubriand débarqua, au commencement d'avril 1807, à Cadix. Il n'y resta pas longtemps; et il se rendit à Cordoue : là, il retrouva Mme de Noailles.

Cette jeune femme était la fille du banquier de la cour, de Laborde de Méréville. En 1790, elle avait épousé le comte de Noailles, fils aîné du prince de Poix et petit-fils du duc de Mouchy. On l'appelait, et elle le méritait, « la belle Nathalie ». Elle voyageait en Espagne, avec ses enfants.

Hyde de Neuville, exilé de France et qui lui-même voyageait en ce pays, la rencontra. Il a laissé, dans ses *Mémoires*, un agréable portrait d'elle et des anecdotes précieuses (1).

Elle n'était plus dans le tout premier éclat de sa beauté. Mais sa grâce, ses traits charmants, sa physionomie lui donnaient un agrément très vif.

> Elle était très liée avec M. de Chateaubriand, — disent les *Mémoires* d'Hyde de Neuville, — avec M. de Chateaubriand alors en Terre sainte. Elle me parlait de lui sans cesse et, lorsque je le rencontrai peu de temps après, je crus le reconnaître, sans jamais l'avoir vu.

Oui, elle connaissait Chateaubriand depuis quelque temps déjà et, je crois, depuis 1804. Chateaubriand raconte, dans les *Mémoires d'outre-tombe,* qu'après qu'il eut, à cause de l'exécution du duc d'Enghien, donné sa démission de ministre dans le Valais, il fit pas mal de visites dans les châteaux des alentours de Paris; on l'y recherchait, on l'y

(1) Hyde de Neuville, *Mémoires et souvenirs*, t. I, p. 444.

accueillait. Mme de Vintimille le présenta au château de Méréville...

Méréville était une oasis créée par le sourire d'une muse, mais d'une de ces muses que les poètes gaulois appellent *doctes fées*. Ici, les aventures de Blanca et de Velléda furent lues devant d'élégantes générations, lesquelles, s'échappant les unes des autres comme des fleurs, écoutent aujourd'hui les plaintes de mes années (1).

C'est tout. Mme de Noailles n'est pas nommée. Ou bien, elle apparaît ici sous le nom que l'auteur du *Dernier Abencerage* lui donna; car elle est la Blanca de ce roman. Et notons l'audace voluptueuse de la lecture du *Dernier Abencerage* à Méréville, devant l'héroïne et son entourage amical.

Il n'est pas question de Mme de Noailles dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Il n'y a que cette allusion; et puis, plus tard, à Londres, la mention de la vicomtesse de Noailles, fille de la belle Nathalie, — « aussi agréable, spirituelle et gracieuse que si elle eût encore erré, à quatorze ans, dans les beaux jardins de Méréville »... Alors, Chateaubriand, sans le dire, se souvient d'un temps qui l'émeut, des premières fois qu'il vit la comtesse de Noailles, Blanca prochainement : c'est en 1805 que la fille de Blanca eut ses jolis quatorze ans.

Il y a encore ceci. Parcourant l'Itinéraire de Julien, Chateaubriand note que ce discret valet de chambre fut attentif à l'Alhambra, « indifférent à Blanca ».

C'est tout ce qu'il y a, dans les *Mémoires* que Chateaubriand voulut qui fussent publiés. Mais, dans le manuscrit de 1834, il y avait un passage que Chateaubriand supprima, et que Sainte-Beuve, moins discret que Julien, copia et publia. Le voici :

Ai-je tout dit, dans l'*Itinéraire*, sur ce voyage commencé au port de Desdémona et d'Othello? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir? Une seule pensée

(1) *Mémoires*, t. II, p. 468.

m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Memphis, à Carthage, et l'apporter à l'Alhambra. Comme le cœur me battait, en abordant les côtes d'Espagne ! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves? Que de malheurs ont suivi ce mystère ! Le soleil les éclaire encore ! la raison que je conserve me les rappelle. Si je cueille à la dérobée un instant de bonheur, il est troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire (1).

Tout cela est mystérieux et poignant.

Et quelle étrange aventure! Pour achever de conquérir cette jeune femme, il lui fallait encore de la gloire? Quelle gloire, acquise au cours d'un voyage d'Orient? Le drôle d'homme!... Peut-être avons-nous ici l'explication, touchante et un peu ridicule, de toutes les vantardises qu'il y a dans l'*Itinéraire*, les coups de fouet, les coups de poing qu'il donne à des gaillards d'Orient, les prétentions d'archéologue, de géographe, de marin, tout cela qu'il dut raconter, avec un entrain fier, à Blanca étonnée. Le drôle de garçon, pourvu de la plus belle vanité d'homme qu'on ait connue!...

Mais a-t-il vraiment fait ce grand détour par Constantinople, la Grèce, Jérusalem et Carthage, pour aller retrouver en Espagne une petite amie?... Ce grand détour était-il le prétexte de son absence?... Peut-être. Un beau prétexte!... Et puis, cela, en outre, l'amusait; il était curieux de se parer d'une légende de voyageur, curieux de se costumer d'aventures.

Retournons en arrière. Chateaubriand voyage encore en Terre sainte. Hyde de Neuville, en Espagne, a rencontré la belle Nathalie, qui ne rêve que de René.

La belle Nathalie est artiste. Elle a passé deux mois à Grenade pour dessiner les monuments des Maures ; quand elle parle de l'Alhambra, c'est de l'enthousiasme : et « les Maures exaltaient son imagination ».

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 71.

Comme c'était la semaine sainte, Mme de Noailles et Hyde de Neuville allèrent à Séville; les processions et toutes ces manifestations de la bruyante piété populaire les choquèrent un peu. Mais Mme de Noailles adorait les cérémonies qu'il y avait à l'intérieur de la splendide cathédrale. Et voyez la vibrante, la passionnée petite femme qu'elle était :

Je me rappelle l'émotion de Mme de Noailles au moment où nous y entrâmes (à la cathédrale), le soir du vendredi saint. Le sanctuaire seul était éclairé et jetait des reflets de lumière sous les voûtes ténébreuses... Mme de Noailles fut saisie d'un attendrissement impossible à réprimer et cette belle âme, si ouverte à toutes les nobles impressions, ne put contenir celles que lui inspirait cette scène imposante.

Voilà une vive et ardente sensibilité; voilà évidemment de quoi intéresser, toucher un bon Hyde de Neuville : mais voilà de quoi bouleverser la tête et le cœur de René.

Au sortir de l'office du vendredi saint, Hyde de Neuville et Mme de Noailles s'entretinrent de nobles pensées : — « le bonheur attaché aux vertus, la bienfaisance, la retraite, les affections pures et solides » ; — et ils se promirent une « inviolable amitié »... La belle Nathalie allait bientôt frémir à des mots plus ingénieux, à des sentiments plus exaltés, quand René serait là.

Depuis qu'elle était en Espagne, Mme de Noailles aimait à se faire appeler Dolorès. Elle avait la notion de la couleur locale; et elle savait profiter de l'émoi qu'un chaud pays comporte.

Par exemple, elle dansait volontiers, là-bas, les danses « si attrayantes » de l'Espagne. Plus tard, quand M. Hyde de Neuville lut le *Dernier Abencerage*, il reconnut la danse « gracieuse et noble » de Blanca, la danse de Dolorès, la danse de Nathalie de Noailles.

Ainsi, à Cordoue, s'évertua, en souvenir des Maures dont la pensée l'exaltait, Mme de Noailles; et le cœur de René bondissait avec elle.

C'est à Cordoue qu'elle attendit Chateaubriand. Hyde

de Neuville, lui, alla au-devant du voyageur, à Cadix. Il l'avait promis à Dolorès. Chateaubriand arriva. Hyde de Neuville, alors, quitta l'Espagne; et nous ne saurons plus rien par lui. Mais, en partant, il nous laisse pour guide ce renseignement :

C'est de ce grand enthousiasme pour les mœurs (des Maures) dont Mme de Noailles était animée, qu'est née la charmante nouvelle que Chateaubriand a appelée *le Dernier Abencerage.* Blanca est bien l'image fidèle de l'aimable Nathalie.

Et Chateaubriand fut Aben-Hamet. Évidemment! Puisque l'aimable Nathalie, cette saison-là, raffolait des Maures, il fallait bien que René, qui était épris d'elle, devînt Maure, devînt Aben-Hamet. Il y avait en lui une admirable puissance de vivante transformation : c'est à la faveur de ce facile et sincère travestissement qu'il put divertir, au long de sa durable vie, son ennui, se multiplier et séduire tant de jeunes femmes, chacune d'elles toute seule.

Ainsi, c'est dans le *Dernier Abencerage* que nous trouverons, dissimulée sous le symbole d'une anecdote romanesque, l'histoire de René et de la belle Nathalie. Le *Dernier Abencerage* est un récit voluptueux, orné de mélancolie et d'amour, chaud d'une ardeur que le soleil excite, — évocateur de ces jours qu'a indiqués Chateaubriand : — « Troublé par la mémoire de ces jours de séduction, d'enchantement et de délire... »

Dans ce passage des *Mémoires d'outre-tombe*, qu'a supprimé Chateaubriand, mais que Sainte-Beuve a recueilli, notons ces lignes :

Les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais... de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Memphis, à Carthage et l'apporter à l'Alhambra...

Et, dans l'*Abencerage,* il y a :

On sent que, dans ce pays, les tendres passions auraient promptement étouffé les passions héroïques, si l'amour, pour être véritable, n'avait pas toujours besoin d'être accompagné de la gloire.

Dans ce même fragment des *Mémoires d'outre-tombe*, voici l'arrivée à Cadix :

> Comme le cœur me battait en abordant les côtes d'Espagne! Aurait-on gardé mon souvenir ainsi que j'avais traversé mes épreuves?...

De même, dans l'*Abencerage*, Aben-Hamet, qui vient pour retrouver Blanca. Il arrive, lui aussi, des bords africains; il a erré parmi les ruines de Carthage; il s'est « assis » sur le tombeau de saint Louis. Et puis il a traversé la mer; et il approche :

> Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires d'Espagne! Blanca l'attend-elle sur ces bords? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert?...

Ah! Aben-Hamet fait une arrivée plus brillante, pittoresque et luxueuse que ne fut celle de René. Vêtu de « superbes habits », il se tient debout à la proue du vaisseau barbaresque. Derrière lui, deux nègres domptent un cheval arabe aux « naseaux fumants » et aux « crins épars ». Ce cheval, ce coursier, tigré comme un léopard, les nègres l'amèneront à Aben-Hamet quand il aura lui-même bondi hors du vaisseau avec un grand bruit d'armes... Et, en présent à Blanca, Aben-Hamet apporte une gazelle.

Je crois que Chateaubriand fut jaloux de cette arrivée qu'il imagina pour son héros. Mais, à Cordoue, il retrouva la belle Nathalie; et son cœur, cette saison-là, ne rêvait pas d'une autre dame.

Le portrait de la belle Nathalie, sous les traits de Blanca, est charmant. Sa voix est ravissante; sa danse plus légère que le zéphyr. Elle a « les charmes d'une Française » et « les passions d'une Espagnole »... O René, qui oubliez tout à fait Blanca de Bivar pour Nathalie de Noailles! et vous, petite Française, si prompte à prendre l'âme du pays où vous aimez!...

Le portrait de René, sous les traits d'Aben-Hamet, est flatteur : « Il réunissait en lui la beauté, la courtoisie, la

générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère impression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. — O René, si complaisant pour vous-même! ô René, si coquet de votre mélancolie qui plaît aux femmes!...

Blanca dit à Aben-Hamet :

— Vos anciens maîtres, ou plutôt les rois de vos pères, étaient des ingrats.

— Qu'importe? repartit l'Abencerage : ils ont été malheureux!

L'allusion n'est pas douteuse. Le *Dernier Abencerage* fut écrit en 1807; mais il ne parut que vingt ans plus tard et, avant de le faire imprimer, Chateaubriand ne dut pas s'interdire d'y pratiquer des retouches. Ces anciens maîtres, ces rois des ancêtres, ce sont les Bourbons; c'est leur ingratitude que signale — inutilement, pour l'anecdote — Blanca. Et « qu'importe? Ils ont été malheureux », c'est toute la politique que Chateaubriand prétendit suivre ou avoir suivie à leur égard.

Le parallèle du *Dernier Abencerage* et de l'aventure de Chateaubriand à Cordoue, faut-il le mener plus loin? faut-il, avec plus de détail minutieux, traduire en réalité la fiction romanesque?... On ne pourrait que hasarder de vaines hypothèses. Aben-Hamet et Blanca, ainsi qu'Eudore et Cymodocée, appartiennent à deux religions différentes et hostiles. Et ils se séparent, pleins d'amour, sacrifiant leur plaisir à l'honneur. Je ne sais si les véritables amoureux de Cordoue ont fait un autre sacrifice de leur amour, de leur joie et de leur bonheur, quand ils se sont enfin séparés. Les hypothèses sont tentantes; laissons-les, faute de pouvoir ensuite les rendre plausibles.

Tels que nous le lisons, le *Dernier Abencerage* est un des livres de Chateaubriand où il y a le plus de tendresse voluptueuse. Le pèlerin de Jérusalem s'était, comme il l'a écrit, reposé à Cordoue, reposé des austérités d'un cœur qui voyagea en Terre sainte.

La suite et la fin de cette aventure sont extrêmement douloureuses. Après le retour en France, Chateaubriand lut le

Dernier Abencerage à Méréville. Et c'est dans ce château de son père qu'un jour l'imprudente Nathalie présenta René à la duchesse de Duras. Oui, l'imprudente : une femme qu'aimait René ne devait présenter René à nulle autre femme. Tout de même, les amours de René et de Blanca durèrent assez longtemps : assez longtemps, pour René!...

D'habitude, il n'avait pas le coup de foudre; ou bien, il était soudain amoureux, et alors amoureux fou, d'une femme qu'il connaissait déjà depuis quelques années ou quelques mois. Et il faisait des provisions d'amour : il songeait à une autre femme tandis qu'il était encore l'esclave — assez capricieux, d'ailleurs — d'une première femme. Cette passion terminée, la nouvelle était toute prête.

Un jour, Chateaubriand écrivait à la duchesse de Duras :

Mme de Mouchy sait que je l'aime, que rien ne peut me détacher d'elle... Sûre ainsi que moi, elle ne me défend ni de vous voir, ni de vous écrire, ni même d'aller à Ussé, avec ou sans elle. Si elle me le commandait, sans doute elle serait aussitôt obéie...

Quelle excellente obéissance! quelle fidélité!... Puis, peu à peu, il oublia ses beaux serments. Il fréquenta beaucoup à Ussé, qui était le château de Mme de Duras. Il y allait sans la « mouche », comme on appelait la pauvre petite Nathalie, duchesse de Mouchy. Et enfin, il écrivit à Mme de Duras : « J'ai aimé passionnément madame de Mouchy... »

« J'ai aimé », — c'est fini!... La belle Nathalie, moins belle peut-être que jadis, et en tout cas moins belle aux yeux frivoles de René, écrivit à son amie la duchesse de Duras.

Parlez de moi quelquefois ! Que je ne sois ni trop méconnue, ni trop oubliée ! Si notre ami...

Pauvre petite!...

Si notre ami peut conserver mon souvenir, je suis sûre qu'il me plaindra et aimera ma mémoire. Adieu ! Soyez heureuse,

ainsi que vos aimables filles! Que ceux qui ont eu quelque amitié pour moi retrouvent mon souvenir auprès de vous!

La lettre est jolie, d'un tour simple, d'un sentiment frémissant et doux. Il y a là de la tendresse et de la souffrance, le désespoir de l'amour et une élégante tenue de l'âme. C'est tout de même la souffrance qui domine.

Ce qu'il arriva ensuite est un drame cruel. Dans le passage des *Mémoires d'outre-tombe* que Sainte-Beuve a recueilli, notons ces mots : « Que de malheurs ont suivi ce mystère! Le soleil les éclaire encore... » Cela veut dire qu'à la date où Chauteaubriand écrivait ces lignes de tristesse, Mme de Mouchy vivait encore. « La raison, que je conserve, me les rappelle... » C'est une allusion à l'événement terrible, un poignant rébus et dont voici la traduction : Mme de Mouchy était devenue folle.

Devint-elle folle par le chagrin d'amour? Il est bien difficile de le dire. Mais enfin, voici la lettre que, le 29 septembre 1817, Mme de Duras adressait à son amie Mme Swetchine :

Je vous ai montré des lettres de ma pauvre amie... ; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments, et cette délicatesse, cette fierté blessée, qui depuis longtemps empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle, selon moi, que de valoir mieux que sa conduite...

Que tout cela est singulier!... Mme de Duras juge Mme de Mouchy avec une indulgence bien sévère. Ces jeunes femmes de la Restauration nous étonnent un peu, il me semble...

Mme de Duras continue :

On se juge avec tant de sévérité et pourtant l'abaissement est si pénible! et quand on a réuni tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance des manières peuvent inspirer d'admiration, qu'on a joui de cette admiration et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire! Et puis, il faut joindre à cela des sentiments blessés ou point compris, enfin ce malaise d'un cœur mal avec lui-même, et

cependant trop haut pour exiger. Enfin, chère amie, tout l'ensemble de cette situation a produit ce que cela devait produire : sa tête s'est égarée, son imagination s'est frappée, et elle a perdu la raison. Sa folie n'est point violente, mais elle est déchirante. La terreur la saisit, elle croit qu'on va l'assassiner, que tout ce qu'elle prend est empoisonné, que nous allons tous périr tôt ou tard par l'effet d'une conspiration, mais qu'elle est particulièrement dévouée, que tous ses domestiques sont des *demi-soldes* déguisés ; enfin mille folies. Elle s'est confessée ; elle croit toujours mourir la nuit qui va suivre ; mais elle dit qu'elle est heureuse. Elle m'a chargée de la justifier après sa mort, de dire qu'elle ne méritait pas l'abandon où on l'avait laissée...

Ce dernier bout de phrase est terrible pour Chateaubriand, si peut-être il fait allusion à l'abandon où la laissa Aben-Hamet, l'amoureux de Cordoue, l'enchanteur frivole et impitoyable de l'Alhambra.

Mme de Duras continue :

... Enfin des choses où l'on retrouvait, à travers sa folie, les pensées que je savais trop lui être habituelles. Cela est déchirant. On voit, dans cet état où l'on ne déguise rien, combien son âme était douce et combien elle a dû souffrir... Vous sentirez tout cela. Je ne connais que M. de Chateaubriand et vous qui puissiez m'entendre sur ce sujet. Il sera bien affligé ; je ne lui ai écrit qu'il y a trois jours, j'espérais que cet horrible état s'améliorerait, mais il n'a fait qu'empirer. Je ne puis penser qu'à cela (1).

Chateaubriand fut, en effet, « bien affligé ». Il eut raison de l'être. Quand il écrit que tous ses plaisirs ultérieurs furent attristés par ce souvenir, on peut le croire, en tenant compte cependant de sa légèreté, qui tout de même lui permit de prendre du plaisir assez fréquemment et agréablement. Plus tard, il écrivit ces lignes repentantes :

Quand nos amis sont descendus dans la tombe, quel moyen avons-nous de réparer nos torts? Nos inutiles regrets, nos vains repentirs, sont-ils un remède aux peines que nous leur avons

(1) E. Biré, *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 604.

faites? Ils auraient mieux aimé un sourire pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort (1)...

Il a écrit ces lignes repentantes au sujet de Mme de Duras. On veut penser qu'en les écrivant il songeait aussi à la pauvre belle Nathalie.

Je me figure que la jolie Mme de Mouchy dut être pour lui un avertissement cruel et imprévu. Imprévu, parce qu'il était, lui, si futile! L'amour occupa toute sa vie et ne lui fit pas de mal. C'est que l'amour lui était un jeu, un délicieux amusement, qui le divertissait de son ennui et qui ne l'empêchait pas de vivre, par ailleurs, son existence d'activité, d'orgueil, de remuement. Et puis, il apprenait soudain, par le terrible exemple de la Mouche, qu'on ne badine pas avec l'amour, — avec cet amour, principalement, tout mêlé de chimère, des malins prestiges d'une imagination prodigieuse, et tout contaminé de ce condiment redoutable, la rêverie de la mort. S'il descendit en lui-même et s'il médita sur cette aventure, peut-être a-t-il senti que deux êtres en qui sa poésie s'était réalisée, exaltée, — Lucile et puis Nathalie de Noailles, — ces deux jeunes femmes étaient devenues folles. S'effraya-t-il de cette folie, qui était en germe dans son périlleux génie?...

(1) *Mémoires*, t. III, p. 499.

LES AVENTURES

DU DERNIER ABENCERAGE

Lorsque Boabdil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul. De ce lieu élevé on découvrait la mer où l'infortuné monarque allait s'embarquer pour l'Afrique ; on apercevait aussi Grenade, la Véga et le Xénil, au bord duquel s'élevaient les tentes de Ferdinand et d'Isabelle. A la vue de ce beau pays et des cyprès qui marquaient encore çà et là les tombeaux des musulmans, Boabdil se prit à verser des larmes. La sultane Aïxa, sa mère, qu'il accompagnait dans son exil avec les grands qui composaient jadis sa cour, lui dit : « Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Ils descendirent de la montagne, et Grenade disparut à leurs yeux pour toujours.

Les Maures d'Espagne, qui partagèrent le sort de leur roi, se dispersèrent en Afrique. Les tribus des Zégris et des Gomèles s'établirent dans le royaume de Fez, dont elles tiraient leur origine. Les Vanégas et les Alabés s'arrêtèrent sur la côte, depuis Oran jusqu'à Alger ; enfin les Abencerages se fixèrent dans les environs de Tunis. Ils formèrent, à la vue des ruines de Carthage, une colonie que l'on distingue encore aujourd'hui des Maures d'Afrique par l'élégance de ses mœurs et la douceur de ses lois.

Ces familles portèrent dans leur patrie nouvelle le souvenir de leur ancienne patrie. Le *Paradis de Grenade* vivait toujours dans leur mémoire ; les mères en redisaient le nom aux enfants qui suçaient encore la mamelle. Elles les berçaient avec les

romances des Zégris et des Abencerages. Tous les cinq jours on priait dans la mosquée, en se tournant vers Grenade. On invoquait Allah, afin qu'il rendît à ses élus cette terre de délices. En vain le pays des Lotophages offrait aux exilés ses fruits, ses eaux, sa verdure, son brillant soleil : loin des *Tours vermeilles*, il n'y avait ni fruits agréables, ni fontaines limpides, ni fraîche verdure, ni soleil digne d'être regardé. Si l'on montrait à quelque banni les plaines de la Bagrada, il secouait la tête, et s'écriait en soupirant : « Grenade ! »

Les Abencerages surtout conservaient le plus tendre et le plus fidèle souvenir de la patrie. Ils avaient quitté avec un mortel regret le théâtre de leur gloire, et les bords qu'ils firent si souvent retentir de ce cri d'armes : « Honneur et Amour. » Ne pouvant plus lever la lance dans les déserts, ni se couvrir du casque dans une colonie de laboureurs, ils s'étaient consacrés à l'étude des simples, profession estimée, chez les Arabes, à l'égal du métier des armes. Ainsi cette race de guerriers, qui jadis faisait des blessures, s'occupait maintenant de l'art de les guérir. En cela, elle avait retenu quelque chose de son premier génie, car les chevaliers pansaient souvent eux-mêmes les plaies de l'ennemi qu'ils avaient abattu.

La cabane de cette famille, qui jadis eut des palais, n'était point placée dans le hameau des autres exilés, au pied de la montagne du Mamelife : elle était bâtie parmi les débris mêmes de Carthage, au bord de la mer, dans l'endroit où saint Louis mourut sur la cendre, et où l'on voit aujourd'hui un ermitage mahométan...

Vingt-quatre ans s'étaient écoulés depuis la prise de Grenade. Dans ce court espace de temps, quatorze Abencerages avaient péri par l'influence d'un nouveau climat, par les accidents d'une vie errante, et surtout par le chagrin, qui mine sourdement les forces de l'homme. Un seul rejeton était tout l'espoir de cette maison fameuse. Aben-Hamet portait le nom de cet Abencerage qui fut accusé par les Zégris d'avoir séduit la sultane Alfaïma. Il réunissait en lui la beauté, la valeur, la courtoisie, la générosité de ses ancêtres, avec ce doux éclat et cette légère expression de tristesse que donne le malheur noblement supporté. Il n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il perdit son père : il résolut alors de faire un pèlerinage au pays de ses aïeux, afin de satisfaire au besoin de son cœur, et d'accomplir un dessein qu'il cacha soigneusement à sa mère.

Il s'embarque à l'échelle de Tunis ; un vent favorable le

conduit à Carthagène ; il descend du navire et prend aussitôt la route de Grenade : il s'annonçait comme un médecin arabe qui venait herboriser parmi les rochers de la Sierra-Nevada. Une mule paisible le portait lentement dans le pays où les Abencerages volaient jadis sur de belliqueux coursiers : un guide marchait en avant, conduisant deux autres mules ornées de sonnettes et de touffes de laine de diverses couleurs. Aben-Hamet traversa les grandes bruyères et les bois de palmiers du royaume de Murcie ; à la vieillesse de ces palmiers, il jugea qu'ils devaient avoir été plantés par ses pères, et son cœur fut pénétré de regrets. Là s'élevait une tour où veillait la sentinelle au temps de la guerre des Maures et des chrétiens ; ici se montrait une ruine dont l'architecture annonçait une origine moresque ; autre sujet de douleur pour l'Abencerage ! Il descendait de sa mule, et, sous prétexte de chercher des plantes, il se cachait un moment dans ces débris pour donner un libre cours à ses larmes. Il reprenait ensuite sa route, en rêvant au bruit des sonnettes de la caravane et au chant monotone de son guide. Celui-ci n'interrompait sa longue romance que pour encourager ses mules, en leur donnant le nom de *belles* et de *valeureuses*, ou pour les gourmander, en les appelant *paresseuses* et *obstinées*...

Lorsque Aben-Hamet découvrit le faîte des premiers édifices de Grenade, le cœur lui battit avec tant de violence qu'il fut obligé d'arrêter sa mule. Il croisa les bras sur sa poitrine, et, les yeux attachés sur la ville sacrée, il resta muet et immobile. Le guide s'arrêta à son tour, et comme tous les sentiments élevés sont aisément compris d'un Espagnol, il parut touché et devina que le Maure revoyait son ancienne patrie. L'Abencerage rompit enfin le silence.

« Guide, s'écria-t-il, sois heureux ! ne me cache point la vérité, car le calme régnait dans les flots le jour de ta naissance, et la lune entrait dans son croissant. Quelles sont ces tours qui brillent comme des étoiles au-dessus d'une verte forêt ?

— C'est l'Alhambra, répond le guide.

— Et cet autre château, sur cette colline ? dit Aben-Hamet.

— C'est le Généralife, répliqua l'Espagnol. Il y a dans ce château un jardin planté de myrtes où l'on prétend qu'Abencerage fut surpris avec la sultane Alfaïma. Plus loin vous voyez l'Albaïzyn, et plus près de nous les Tours Vermeilles. »

... Ils passèrent près du gros frêne célèbre par le combat de Muça et du grand maître de Calatrava, sous le dernier roi de

Grenade. Ils firent le tour de la promenade Alameïda, et pénétrèrent dans la cité par la porte d'Elvire. Ils remontèrent le Rambla et arrivèrent bientôt sur une place qu'environnaient de toutes parts des maisons d'architecture moresque. Un kan était ouvert sur cette place pour les Maures d'Afrique, que le commerce de soies de la Véga attirait en foule à Grenade. Ce fut là que le guide conduisit Aben-Hamet.

L'Abencerage était trop agité pour goûter un peu de repos dans sa nouvelle demeure ; la patrie le tourmentait. Ne pouvant résister aux sentiments qui troublaient son cœur, il sortit au milieu de la nuit pour errer dans les rues de Grenade. Il essayait de reconnaître avec ses yeux ou ses mains quelques-uns des monuments que les vieillards lui avaient si souvent décrits. Peut-être que ce haut édifice dont il entrevoyait les murs à travers les ténèbres était autrefois la demeure des Abencerages ; peut-être était-ce sur cette place solitaire que se donnaient ces fêtes qui portèrent la gloire de Grenade jusqu'aux nues. Là passaient les quadrilles superbement vêtus de brocarts ; là s'avançaient les galères chargées d'armes et de fleurs, les dragons qui lançaient des feux et qui recélaient dans leurs flancs d'illustres guerriers ; ingénieuses inventions du plaisir et de la galanterie.

Mais, hélas ! au lieu du son des anafins, du bruit des trompettes et des chants d'amour, un silence profond régnait autour d'Aben-Hamet. Cette ville muette avait changé d'habitants, et les vainqueurs reposaient sur la couche des vaincus. « Ils dorment donc, ces fiers Espagnols », s'écriait le jeune Maure indigné, « sous ces toits dont ils ont exilé mes aïeux ! Et moi, Abencerage, je veille inconnu, solitaire, délaissé, à la porte du palais de mes pères ! »

Aben-Hamet réfléchissait alors sur les destinées humaines, sur les vicissitudes de la fortune, sur la chute des empires, sur cette Grenade enfin, surprise par ses ennemis au milieu des plaisirs, et changeant tout à coup ses guirlandes de fleurs contre des chaînes ; il lui semblait voir ses citoyens abandonnant leurs foyers en habits de fête, comme des convives qui, dans le désordre de leur parure, sont tout à coup chassés de la salle du festin par un incendie.

Toutes ces images, toutes ces pensées, se pressaient dans l'âme d'Aben-Hamet ; plein de douleur et de regret, il songeait surtout à exécuter le projet qui l'avait amené à Grenade : le jour le surprit. L'Abencerage s'était égaré : il se trouvait loin du

kan, dans un faubourg écarté de la ville. Tout dormait ; aucun bruit ne troublait le silence des rues ; les portes et les fenêtres des maisons étaient fermées : seulement la voix du coq proclamait dans l'habitation du pauvre le retour des peines et des travaux.

Après avoir erré longtemps sans pouvoir retrouver sa route, Aben-Hamet entendit une porte s'ouvrir. Il vit sortir une jeune femme, vêtue à peu près comme ces reines gothiques sculptées sur les monuments de nos anciennes abbayes. Son corset noir, garni de jais, serrait sa taille élégante ; son jupon court, étroit et sans plis, découvrait une jambe fine et un pied charmant ; une mantille également noire était jetée sur sa tête : elle tenait avec sa main gauche cette mantille croisée et fermée comme une guimpe au-dessous de son menton, de sorte que l'on n'apercevait de tout son visage que ses grands yeux et sa bouche de rose. Une duègne accompagnait ses pas ; un page portait devant elle un livre d'église ; deux varlets, parés de ses couleurs, suivaient à quelque distance la belle inconnue : elle se rendait à la prière matinale, que les tintements d'une cloche annonçaient dans un monastère voisin.

Aben-Hamet crut voir l'ange Israfil ou la plus jeune des houris. L'Espagnole, non moins surprise, regardait l'Abencerage, dont le turban, la robe et les armes embellissaient encore la noble figure. Revenue de son premier étonnement, elle fit signe à l'étranger de s'approcher avec une grâce et une liberté particulières aux femmes de ce pays. « Seigneur Maure, lui dit-elle, vous paraissez nouvellement arrivé à Grenade : vous seriez-vous égaré ? »

« Sultane des fleurs, répondit Aben-Hamet, délices des yeux des hommes, ô esclave chrétienne, plus belle que les vierges de la Géorgie, tu l'as deviné ! je suis étranger dans cette ville, perdu au milieu de ces palais, je n'ai pu retrouver le kan des Maures. Que Mahomet touche ton cœur et récompense ton hospitalité ! »

« Les Maures sont renommés pour leur galanterie, reprit l'Espagnole avec le plus doux sourire ; mais je ne suis ni sultane des fleurs, ni esclave, ni contente d'être recommandée à Mahomet. Suivez-moi, seigneur chevalier ; je vais vous reconduire au kan des Maures. »

Elle marcha légèrement devant l'Abencerage, le mena jusqu'à la porte du kan, le lui montra de la main, passa derrière un palais et disparut.

A quoi tient donc le repos de la vie ! La patrie n'occupe plus seule et tout entière l'âme d'Aben-Hamet : Grenade a cessé d'être pour lui déserte, abandonnée, veuve, solitaire ; elle est plus chère que jamais à son cœur ; mais c'est un prestige nouveau qui embellit ses ruines : au souvenir des aïeux se mêle à présent un autre charme. Aben-Hamet a découvert le cimetière où reposent les cendres des Abencerages ; mais en priant, mais en se prosternant, mais en versant des larmes filiales, il songe que la jeune Espagnole a passé quelquefois sur ces tombeaux, et il ne trouve plus ses ancêtres si malheureux...

Un jour il herborisait dans la vallée du Douro. Le coteau du midi soutenait sur sa pente fleurie les murailles de l'Alhambra et les jardins du Généralife ; la colline du nord était décorée par l'Albaïzyn, par de riants vergers, et par des grottes qu'habitait un peuple nombreux. A l'extrémité occidentale de la vallée on découvrait les clochers de Grenade qui s'élevaient en groupe du milieu des chênes-verts et des cyprès. A l'autre extrémité, vers l'orient, l'œil rencontrait sur des pointes de rochers des couvents, des ermitages, quelques ruines de l'ancienne Illibérie, et dans le lointain les sommets de la Sierra-Nevada. Le Douro roulait au milieu du vallon, et présentait le long de son cours de frais moulins, de bruyantes cascades, les arches brisées d'un aqueduc romain, et les restes d'un pont du temps des Maures.

Aben-Hamet n'était plus ni assez infortuné, ni assez heureux pour bien goûter le charme de la solitude : il parcourait avec distraction et indifférence ces bords enchantés. En marchant à l'aventure, il suivit une allée d'arbres qui circulait sur la pente du coteau de l'Albaïzyn. Une maison de campagne, environnée d'un bocage d'orangers, s'offrit bientôt à ses yeux ; en approchant du bocage, il entendit les sons d'une voix et d'une guitare. Entre la voix, les traits et les regards d'une femme, il y a des rapports qui ne trompent jamais un homme que l'amour possède. « C'est ma houri ! » dit Aben-Hamet ; et il écoute, le cœur palpitant : au nom des Abencerages plusieurs fois répété, son cœur bat encore plus vite. L'inconnue chantait une romance castillane qui retraçait l'histoire des Abencerages et des Zégris. Aben-Hamet ne peut plus résister à son émotion ; il s'élance à travers une haie de myrtes et tombe au milieu d'une troupe de jeunes femmes effrayées qui fuient en poussant des cris. L'Espagnole, qui venait de chanter et qui tenait encore la guitare, s'écrie : « C'est le seigneur Maure ! » Et elle rappelle ses

compagnes : « Favorite des Génies, dit l'Abencerage, je te cherchais comme l'Arabe cherche une source dans l'ardeur du midi ; j'ai entendu les sons de ta guitare, tu célébrais les héros de mon pays ; je t'ai devinée à la beauté de tes accents, et j'apporte à tes pieds le cœur d'Aben-Hamet.

— Et moi, répondit dona Blanca, c'était en pensant à vous que je redisais la romance des Abencerages. Depuis que je vous ai vu, je me suis figuré que ces chevaliers maures vous ressemblaient. »

Une légère rougeur monta au front de Blanca en prononçant ces mots. Aben-Hamet se sentit prêt à tomber aux genoux de la jeune chrétienne, à lui déclarer qu'il était le dernier Abencerage ; mais un reste de prudence le retint ; il craignit que son nom, trop fameux à Grenade, ne donnât des inquiétudes au gouverneur. La guerre des Morisques était à peine terminée, et la présence d'un Abencerage dans ce moment pouvait inspirer aux Espagnols de justes craintes. Ce n'est pas qu'Aben-Hamet s'effrayât d'aucun péril ; mais il frémissait à la pensée d'être obligé de s'éloigner pour jamais de la fille de don Rodrigue.

Dona Blanca descendait d'une famille qui tirait son origine du Cid de Bivar et de Chimène, fille du comte Gomez de Gormas.

... Tout était séduction dans cette femme enchanteresse ; sa voix était ravissante, sa danse plus légère que le zéphyr : tantôt elle se plaisait à guider un char comme Armide, tantôt elle volait sur le dos du plus rapide coursier d'Andalousie, comme ces fées charmantes qui apparaissaient à Tristan et à Galaor dans les forêts. Athènes l'eût prise pour Aspasie, et Paris pour Diane de Poitiers qui commençait à briller à la cour. Mais, avec les charmes d'une Française, elle avait les passions d'une Espagnole, et sa coquetterie naturelle n'ôtait rien à la sûreté, à la constance, à la force, à l'élévation des sentiments de son cœur.

Aux cris qu'avaient poussés les jeunes Espagnoles lorsque Aben-Hamet s'était élancé dans le bocage, don Rodrigue était accouru. « Mon père, dit Blanca, voilà le seigneur Maure dont je vous ai parlé. Il m'a entendue chanter, il m'a reconnue ; il est entré dans le jardin pour me remercier de lui avoir enseigné sa route. »

Le duc de Santa-Fé reçut l'Abencerage avec la politesse grave et pourtant naïve des Espagnols...

C'était le jour de la naissance de don Rodrigue, et Blanca donnait à son père une *tertullia*, ou petite fête, dans cette char-

mante solitude. Le duc de Santa-Fé invita Aben-Hamet à s'asseoir au milieu des jeunes femmes, qui s'amusaient du turban et de la robe de l'étranger. On apporta des carreaux de velours, et l'Abencerage se reposa sur ces carreaux à la façon des Maures. On lui fit des questions sur son pays et sur ses aventures : il y répondit avec esprit et gaieté. Il parlait le castillan le plus pur ; on aurait pu le prendre pour un Espagnol, s'il n'eût presque toujours dit *toi* au lieu de *vous*. Ce mot avait quelque chose de si doux dans sa bouche que Blanca ne pouvait se défendre d'un secret dépit lorsqu'il s'adressait à l'une de ses compagnes.

De nombreux serviteurs parurent : ils portaient le chocolat, les pâtes de fruits et les petits pains de sucre de Malaga, blancs comme la neige, poreux et légers comme des éponges. Après le refresco, on pria Blanca d'exécuter une de ces danses de caractère, où elle surpassait les plus habiles guitanas. Elle fut obligée de céder aux vœux de ses amies. Aben-Hamet avait gardé le silence ; mais ses regards suppliants parlaient au défaut de sa bouche. Blanca choisit une zambra, danse expressive que les Espagnols ont empruntée des Maures.

Une des jeunes femmes commence à jouer sur la guitare l'air de la danse étrangère. La fille de don Rodrigue ôte son voile, et attache à ses mains blanches des castagnettes de bois d'ébène. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur son cou d'albâtre ; sa bouche et ses yeux sourient de concert ; son teint est animé par le mouvement de son cœur. Tout à coup elle fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la zambra, et, mêlant sa voix au son de la guitare, elle part comme un éclair.

Quelle variété dans ses pas ! quelle élégance dans ses attitudes ! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée de plaisir, et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon. L'harmonie de ses pas, de ses chants, et des sons de sa guitare, était parfaite. La voix de Blanca, légèrement voilée, avait cette sorte d'accent qui remue les passions jusqu'au fond de l'âme. La musique espagnole, composée de soupirs et de mouvements vifs, de refrains tristes, de chants subitement arrêtés, offre un singulier mélange de gaieté et de mélancolie. Cette musique et cette danse

fixèrent sans retour le destin du dernier Abencerage : elles auraient suffi pour troubler un cœur moins malade que le sien.

On retourna le soir à Grenade, par la vallée du Douro. Don Rodrigue, charmé des manières nobles et polies d'Aben-Hamet, ne voulut point se séparer de lui qu'il ne lui eût promis de venir souvent amuser Blanca des merveilleux récits de l'Orient. Le Maure, au comble de ses vœux, accepta l'invitation du duc de Santa-Fé ; et dès le lendemain il se rendit au palais où respirait celle qu'il aimait plus que la lumière du jour.

Blanca se trouva bientôt engagée dans une passion profonde par l'impossibilité même où elle crut être d'éprouver jamais cette passion. Aimer un infidèle, un Maure, un inconnu, lui paraissait une chose si étrange, qu'elle ne prit aucune précaution contre le mal qui commençait à se glisser dans ses veines ; mais aussitôt qu'elle en reconnut les atteintes, elle accepta ce mal en véritable Espagnole. Les périls et les chagrins qu'elle prévit ne la firent point reculer au bord de l'abîme, ni délibérer longtemps avec son cœur. Elle se dit : « Qu'Aben-Hamet soit chrétien, qu'il m'aime, et je le suis au bout de la terre. »

L'Abencerage ressentait de son côté toute la puissance d'une passion irrésistible : il ne vivait plus que pour Blanca. Il ne s'occupait plus des projets qui l'avaient amené à Grenade ; il lui était facile d'obtenir les éclaircissements qu'il était venu chercher ; mais tout autre intérêt que celui de son amour s'était évanoui à ses yeux. Il redoutait même des lumières qui auraient pu apporter des changements dans sa vie. Il ne demandait rien, il ne voulait rien connaître ; il se disait : « Que Blanca soit musulmane, qu'elle m'aime, et je la sers jusqu'à mon dernier soupir. »

Aben-Hamet et Blanca, ainsi fixés dans leur résolution, n'attendaient que le moment de se découvrir leurs sentiments. On était alors dans les plus beaux jours de l'année. « Vous n'avez point vu l'Alhambra, dit la fille du duc de Santa-Fé à l'Abencerage. Si j'en crois quelques paroles qui vous sont échappées, votre famille est originaire de Grenade. Peut-être serez-vous bien aise de visiter le palais de vos anciens rois? Je veux moi-même ce soir vous servir de guide. »

Aben-Hamet jura par le prophète que jamais promenade ne pouvait lui être plus agréable.

L'heure fixée pour le pèlerinage de l'Alhambra étant arrivée, la fille de don Rodrigue monta sur une haquenée blanche accoutumée à gravir les rochers comme un chevreuil. Aben-Hamet accompagnait la brillante Espagnole sur un cheval

andalou équipé à la manière des Turcs. Dans la course rapide du jeune Maure, sa robe de pourpre s'enflait derrière lui, son sabre recourbé retentissait sur la selle élevée, et le vent agitait l'aigrette dont son turban était surmonté. Le peuple, charmé de sa bonne grâce, disait en le regardant passer : « C'est un prince infidèle que dona Blanca va convertir.

Ils suivirent d'abord une longue rue qui portait encore le nom d'une illustre famille maure ; cette rue aboutissait à l'enceinte extérieure de l'Alhambra...

Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies ; il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et, à travers les voûtes allongées des portiques, il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient, que brode dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magique édifice ; espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs, et oubliaient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentait à chaque pas. « Si tu ne remplissais pas mon âme de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah ! ces lieux sont faits pour servir de retraite au bonheur, et moi !... »

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. « Ô mon roi, s'écria-t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouverai-je dans ton Alhambra désert ? » Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvraient les yeux du jeune Maure. « Vos anciens maîtres, dit Blanca, ou plutôt les rois

de vos pères, étaient des ingrats. — Qu'importe? repartit l'Abencerage, ils ont été malheureux ! »

Comme il prononçait ces mots, Blanca le conduisit dans un cabinet qui semblait être le sanctuaire même du temple de l'Amour. Rien n'égalait l'élégance de cet asile : la voûte entière, peinte d'azur et d'or, et composée d'arabesques découpées à jour, laissait passer la lumière comme à travers un tissu de fleurs. Une fontaine jaillissait au milieu de l'édifice, et ses eaux, retombant en rosée, étaient recueillies dans une conque d'albâtre. « Aben-Hamet, dit la fille du duc de Santa-Fé, regardez bien cette fontaine, elle reçut les têtes défigurées des Abencerages. Vous voyez encore sur le marbre la tache du sang des infortunés que Boabdil sacrifia à ses soupçons. C'est ainsi qu'on traite dans votre pays les hommes qui séduisent les femmes crédules. »

Aben-Hamet n'écoutait plus Blanca ; il s'était prosterné et baisait avec respect la trace du sang de ses ancêtres. Il se relève et s'écrie : « O Blanca ! je jure par le sang de ces chevaliers de t'aimer avec la constance, la fidélité et l'ardeur d'un Abencerage.

— Vous m'aimez donc? repartit Blanca en joignant ses deux belles mains et levant ses regards au ciel. Mais songez-vous que vous êtes un infidèle, un Maure, un ennemi, et que je suis chrétienne et Espagnole?

— O saint prophète, dit Aben-Hamet, soyez témoin de mes serments !... »

Blanca l'interrompant :

« Quelle foi voulez-vous que j'ajoute aux serments d'un persécuteur de mon Dieu? Savez-vous si je vous aime? Qui vous a donné l'assurance de me tenir un pareil langage? »

Aben-Hamet consterné répondit :

« Il est vrai, je ne suis que ton esclave ; tu ne m'as pas choisi pour ton chevalier.

— Maure, dit Blanca, laisse là la ruse ; tu as vu dans mes regards que je t'aimais ; ma folie pour toi passe toute mesure ; sois chrétien, et rien ne pourra m'empêcher d'être à toi. Mais si la fille du duc de Santa-Fé ose te parler avec cette franchise, tu peux juger par cela même qu'elle saura se vaincre, et que jamais un ennemi des chrétiens n'aura aucun droit sur elle. »

Aben-Hamet, dans un transport de passion, saisit les mains de Blanca, les posa sur son turban et ensuite sur son cœur. « Allah est puissant, s'écria-t-il, et Aben-Hamet est heureux !

O Mahomet! que cette chrétienne connaisse ta loi, et rien ne pourra...

— Tu blasphèmes, dit Blanca : sortons d'ici. »

Elle s'appuya sur le bras du Maure, et s'approcha de la fontaine des Douze-Lions, qui donne son nom à l'une des cours de l'Alhambra : « Étranger, dit la naïve Espagnole, quand je regarde ta robe, ton turban, tes armes, et que je songe à nos amours, je crois voir l'ombre du bel Abencerage se promenant dans cette retraite abandonnée avec l'infortunée Alfaïma. Explique-moi l'inscription arabe gravée sur le marbre de cette fontaine. »

Aben-Hamet lut ces mots :

La belle princesse qui se promène couverte de perles dans son jardin, en augmente si prodigieusement la beauté... Le reste de l'inscription était effacé.

« C'est pour toi qu'elle a été faite, cette inscription, dit Aben-Hamet. Sultane aimée, ces palais n'ont jamais été aussi beaux dans leur jeunesse, qu'ils le sont aujourd'hui dans leurs ruines. Écoute le bruit des fontaines dont la mousse a détourné les eaux; regarde les jardins qui se montrent à travers ces arcades à demi tombées; contemple l'astre du jour qui se couche par delà tous ces portiques : qu'il est doux d'errer avec toi dans ces lieux! Tes paroles embaument ces retraites, comme les roses de l'hymen. Avec quel charme je reconnais dans ton langage quelques accents de la langue de mes pères! le seul frémissement de ta robe sur ces marbres me fait tressaillir. L'air n'est parfumé que parce qu'il a touché ta chevelure. Tu es belle comme le Génie de ma patrie au milieu de ces débris. Mais Aben-Hamet peut-il espérer de fixer ton cœur? Qu'est-il auprès de toi? Il a parcouru les montagnes avec son père; il connaît les plantes du désert... Hélas! il n'en est pas une seule qui pût le guérir de la blessure que tu lui as faite! Il porte des armes, mais il n'est point chevalier. Je me disais autrefois : L'eau de la mer qui dort à l'abri dans le creux du rocher est tranquille et muette, tandis que tout auprès la grande mer est agitée et bruyante. Aben-Hamet! ainsi sera ta vie, silencieuse, paisible, ignorée dans un coin de terre inconnu, tandis que la cour du sultan est bouleversée par les orages. Je me disais cela, jeune Chrétienne, et tu m'as prouvé que la tempête peut aussi troubler la goutte d'eau dans le creux du rocher. »

Blanca écoutait avec ravissement ce langage nouveau pour elle, et dont le tour oriental semblait si bien convenir à la

demeure des Fées, qu'elle parcourait avec son amant. L'amour pénétrait dans son cœur de toutes parts ; elle sentait chanceler ses genoux ; elle était obligée de s'appuyer plus fortement sur le bras de son guide. Aben-Hamet soutenait le doux fardeau, et répétait en marchant : « Ah ! que ne suis-je un brillant Abencerage !

— Tu me plairais moins, dit Blanca, car je serais plus tourmentée ; reste obscur et vis pour moi. Souvent un chevalier célèbre oublie l'amour pour la renommée.

— Tu n'aurais pas ce danger à craindre, répliqua vivement Aben-Hamet.

— Et comment m'aimerais-tu donc, si tu étais un Abencerage ? dit la descendante de Chimène.

— Je t'aimerais, répondit le Maure, plus que la gloire et moins que l'honneur. »

Le soleil était descendu sous l'horizon pendant la promenade des deux amants. Ils avaient parcouru tout l'Alhambra. Quels souvenirs offerts à la pensée d'Aben-Hamet ! Ici la sultane recevait par des soupiraux la fumée des parfums qu'on brûlait au-dessous d'elle. Là, dans cet asile écarté elle se parait de tous les atours de l'Orient. Et c'était Blanca, c'était une femme adorée qui racontait ces détails au beau jeune homme qu'elle idolâtrait.

La lune, en se levant, répandit sa clarté douteuse dans les sanctuaires abandonnés, et dans les parvis déserts de l'Alhambra. Ses blancs rayons dessinaient sur le gazon des parterres, sur les murs des salles, la dentelle d'une architecture aérienne, les cintres des cloîtres, l'ombre mobile des eaux jaillissantes, et celle des arbustes balancés par le zéphyr. Le rossignol chantait dans un cyprès qui perçait les dômes d'une mosquée en ruine, et les échos répétaient ses plaintes. Aben-Hamet écrivit, au clair de la lune, le nom de Blanca sur le marbre de la salle des Deux-Sœurs : il traça ce nom en caractères arabes, afin que le voyageur eût un mystère de plus à deviner dans ce palais des mystères.

« Maure, ces lieux sont cruels, dit Blanca, quittons ces lieux. Le destin de ma vie est fixé pour jamais. Retiens bien ces mots : Musulman, je suis ton amante sans espoir ; chrétien, je suis ton épouse fortunée. »

Aben-Hamet répondit : « Chrétienne, je suis ton esclave désolé ; musulmane, je suis ton époux glorieux. »

Et ces nobles amants sortirent de ce dangereux palais.

La passion de Blanca s'augmenta de jour en jour, et celle d'Aben-Hamet s'accrut avec la même violence. Il était si enchanté d'être aimé pour lui seul, de ne devoir à aucune cause étrangère les sentiments qu'il inspirait, qu'il ne révéla point le secret de sa naissance à la fille du duc de Santa-Fé : il se faisait un plaisir délicat de lui apprendre qu'il portait un nom illustre, le jour même où elle consentirait à lui donner sa main. Mais il fut tout à coup rappelé à Tunis : sa mère, atteinte d'un mal sans remède, voulait embrasser son fils et le bénir avant d'abandonner la vie. Aben-Hamet se présente au palais de Blanca. « Sultane, lui dit-il, ma mère va mourir. Elle me demande pour lui fermer les yeux. Me conserveras-tu ton amour?

— Tu me quittes, répondit Blanca pâlissante. Te reverrai-je jamais?

— Viens, dit Aben-Hamet. Je veux exiger de toi un serment et t'en faire un que la mort seule pourrait briser. Suis-moi. »

Ils sortent ; ils arrivent à un cimetière qui fut jadis celui des Maures. On voyait encore çà et là de petites colonnes funèbres autour desquelles le sculpteur figura jadis un turban ; mais les chrétiens avaient depuis remplacé ce turban par une croix. Aben-Hamet conduisit Blanca au pied de ces colonnes.

« Blanca, dit-il, mes ancêtres reposent ici ; je jure par leurs cendres de t'aimer jusqu'au jour où l'ange du jugement m'appellera au tribunal d'Allah. Je te promets de ne jamais engager mon cœur à une autre femme, et de te prendre pour épouse aussitôt que tu connaîtras la sainte lumière du prophète. Chaque année, à cette époque, je reviendrai à Grenade pour voir si tu m'as gardé ta foi et si tu veux renoncer à tes erreurs.

— Et moi, dit Blanca en larmes, je t'attendrai tous les ans ; je te conserverai jusqu'à mon dernier soupir la foi que je t'ai jurée, et je te recevrai pour époux lorsque le Dieu des chrétiens, plus puissant que ton amante, aura touché ton cœur infidèle. »

Aben-Hamet part ; les vents l'emportent aux bords africains : sa mère venait d'expirer. Il la pleure, il embrasse son cercueil. Les mois s'écoulent ; tantôt errant parmi les ruines de Carthage, tantôt assis sur le tombeau de saint Louis, l'Abencerage exilé appelle le jour qui doit le ramener à Grenade. Ce jour se lève enfin : Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de crainte il aperçut les premiers promontoires de l'Espagne ! Blanca l'attend-elle sur ces bords? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert?

La fille du duc de Santa-Fé n'était point infidèle à ses serments. Elle avait prié son père de la conduire à Malaga. Du haut des montagnes qui bordaient la côte inhabitée, elle suivait des yeux les vaisseaux lointains et les voiles fugitives. Pendant la tempête, elle contemplait avec effroi la mer soulevée par les vents : elle aimait alors à se perdre dans les nuages, à s'exposer dans les passages dangereux, à se sentir baignée par les mêmes vagues, enlevée par le même tourbillon, qui menaçaient les jours d'Aben-Hamet. Quand elle voyait la mouette plaintive raser les flots avec ses grandes ailes recourbées, et voler vers les rivages de l'Afrique, elle la chargeait de toutes ces paroles d'amour, de tous ces vœux insensés qui sortent d'un cœur que la passion dévore.

Un jour qu'elle errait sur les grèves, elle aperçut une longue barque dont la proue élevée, le mât penché et la voile latine annonçaient l'élégant génie des Maures. Blanca court au port, et voit bientôt entrer le vaisseau barbaresque qui faisait écumer l'onde sous la rapidité de sa course. Un Maure, couvert de superbes habits, se tenait debout sur la proue. Derrière lui, deux esclaves noirs arrêtaient par le frein un cheval arabe, dont les naseaux fumants et les crins épars annonçaient à la fois son naturel ardent, et la frayeur que lui inspirait le bruit des vagues. La barque arrive, abaisse ses voiles, touche au môle, présente le flanc : le Maure s'élance sur la rive qui retentit du son de ses armes. Les esclaves font sortir le coursier tigré comme un léopard, qui hennit et bondit de joie en retrouvant la terre. D'autres esclaves descendent doucement une corbeille où reposait une gazelle couchée parmi des feuilles de palmier. Ses jambes fines étaient attachées et ployées sous elle, de peur qu'elles ne se fussent brisées dans les mouvements du vaisseau ; elle portait un collier de grains d'aloès ; et sur une plaque d'or qui servait à rejoindre les deux bouts du collier, étaient gravés en arabe, un nom et un talisman.

Blanca reconnaît Aben-Hamet : elle n'ose se trahir aux yeux de la foule ; elle se retire, et envoie Dorothée, une de ses femmes, avertir l'Abencerage qu'elle l'attend au palais des Maures. Aben-Hamet présentait dans ce moment au gouverneur son firman écrit en lettres d'azur, sur un vélin précieux et renfermé dans un fourreau de soie. Dorothée s'approche et conduit l'heureux Abencerage aux pieds de Blanca. Quels transports, en se retrouvant tous deux fidèles ! Quel bonheur de se revoir, après avoir été si longtemps séparés ! Quels nouveaux serments de s'aimer toujours !

Les deux esclaves noirs amènent le cheval numide, qui, au lieu de selle, n'avait sur le dos qu'une peau de lion, rattachée par une zone de pourpre. On apporte ensuite la gazelle. « Sultane, dit Aben-Hamet, c'est un chevreuil de mon pays, presque aussi léger que toi. » Blanca détache elle-même l'animal charmant qui semblait la remercier en jetant sur elle les regards les plus doux. Pendant l'absence de l'Abencerage, la fille du duc de Santa-Fé avait étudié l'arabe : elle lut avec des yeux attendris son propre nom sur le collier de la gazelle. Celle-ci, rendue à la liberté, se soutenait à peine sur ses pieds si longtemps enchaînés : elle se couchait à terre, et appuyait sa tête sur les genoux de sa maîtresse. Blanca lui présentait des dattes nouvelles, et caressait cette chevrette du désert, dont la peau fine avait retenu l'odeur du bois d'aloès et de la rose de Tunis.

L'Abencerage, le duc de Santa-Fé et sa fille partirent ensemble pour Grenade. Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente : mêmes promenades, même regret à la vue de la patrie, même amour ou plutôt amour toujours croissant, toujours partagé ; mais aussi même attachement dans les deux amants à la religion de leurs pères. « Sois chrétien », disait Blanca ; « Sois musulmane », disait Aben-Hamet, et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre.

Aben-Hamet reparut la troisième année, comme ces oiseaux voyageurs que l'amour ramène au printemps dans nos climats. Il ne trouva point Blanca au rivage, mais une lettre de cette femme adorée apprit au fidèle Arabe le départ du duc de Santa-Fé pour Madrid, et l'arrivée de don Carlos à Grenade. Don Carlos était accompagné d'un prisonnier français, ami du frère de Blanca. Le Maure sentit son cœur se serrer à la lecture de cette lettre. Il partit de Malaga pour Grenade avec les plus tristes pressentiments. Les montagnes lui parurent d'une solitude effrayante, et il tourna plusieurs fois la tête pour regarder la mer qu'il venait de traverser.

Blanca, pendant l'absence de son père, n'avait pu quitter un frère qu'elle aimait, un frère qui voulait en sa faveur se dépouiller de tous ses biens, et qu'elle revoyait après sept années d'absence. Don Carlos avait tout le courage et toute la fierté de sa nation : terrible comme les conquérants du Nouveau Monde, parmi lesquels il avait fait ses premières armes ; religieux comme les chevaliers espagnols vainqueurs

des Maures, il nourrissait dans son cœur contre les infidèles la haine qu'il avait héritée du sang du Cid.

Thomas de Lautrec, de l'illustre maison de Foix, où la beauté dans les femmes et la valeur dans les hommes passaient pour un don héréditaire, était frère cadet de la comtesse de Foix, et du brave et malheureux Odet de Foix, seigneur de Lautrec...

Don Carlos de Bivar, témoin de la vaillance de Lautrec, avait fait prendre soin des blessures du jeune Français, et bientôt il s'établit entre eux une de ces amitiés héroïques, dont l'estime et la vertu sont les fondements. François I[er] était retourné en France ; mais Charles-Quint retint les autres prisonniers. Lautrec avait eu l'honneur de partager la captivité de son roi. et de coucher à ses pieds dans la prison. Resté en Espagne après le départ du monarque, il avait été remis sur sa parole à don Carlos, qui venait de l'amener à Grenade.

Lorsque Aben-Hamet se présenta au palais de don Rodrigue, et fut introduit dans la salle où se trouvait la fille du duc de Santa-Fé, il sentit des tourments jusqu'alors inconnus pour lui. Aux pieds de dona Blanca était assis un jeune homme qui la regardait en silence, dans une espèce de ravissement...

A quelque distance, un autre chevalier se tenait debout appuyé sur la croix de fer de sa longue épée... Son air austère, bien qu'ardent et passionné, inspirait le respect et la crainte. La croix rouge de Calatrava était brodée sur son pourpoint, avec cette devise : *Pour elle et pour mon roi.*

Un cri involontaire s'échappa de la bouche de Blanca, lorsqu'elle aperçut Aben-Hamet. « Chevaliers, dit-elle aussitôt, voici l'infidèle dont je vous ai tant parlé, craignez qu'il ne remporte la victoire. Les Abencerages étaient faits comme lui, et nul ne les surpassait en loyauté, courage et galanterie. »

Don Carlos s'avança au-devant d'Aben-Hamet. « Seigneur Maure, dit-il, mon père et ma sœur m'ont appris votre nom ; on vous croit d'une race noble et brave ; vous-même, vous êtes distingué par votre courtoisie. Bientôt Charles-Quint, mon maître, doit porter la guerre à Tunis, et nous nous verrons, j'espère, au champ d'honneur. »

Aben-Hamet posa la main sur son sein, s'assit à terre sans répondre, et resta les yeux attachés sur Blanca et sur Lautrec. Celui-ci admirait, avec la curiosité de son pays, la robe superbe, les armes brillantes, la beauté du Maure ; Blanca ne paraissait point embarrassée ; toute son âme était dans ses yeux : la sincère Espagnole n'essayait point de cacher le secret de son cœur.

Après quelques moments de silence, Aben-Hamet se leva, s'inclina devant la fille de don Rodrigue, et se retira. Étonné du maintien du Maure et des regards de Blanca, Lautrec sortit avec un soupçon qui se changea bientôt en certitude.

Don Carlos resta seul avec sa sœur. « Blanca, lui dit-il, expliquez-vous. D'où naît le trouble que vous a causé la vue de cet étranger?

— Mon frère, répondit Blanca, j'aime Aben-Hamet! et, s'i veut se faire chrétien, ma main est à lui.

— Quoi! s'écria don Carlos, vous aimez Aben-Hamet! la fille des Bivar aime un Maure, un infidèle, un ennemi que nous avons chassé de ces palais!

— Don Carlos, répliqua Blanca, j'aime Aben-Hamet; Aben-Hamet m'aime; depuis trois ans il renonce à moi plutôt que de renoncer à la religion de ses pères. Noblesse, honneur, chevalerie sont en lui; jusqu'à mon dernier soupir je l'adorerai. »

Don Carlos était digne de sentir ce que la résolution d'Aben-Hamet avait de généreux, quoiqu'il déplorât l'aveuglement de cet infidèle. « Infortunée Blanca, dit-il, où te conduira cet amour? J'avais espéré que Lautrec, mon ami, deviendrait mon frère.

— Tu t'étais trompé, répondit Blanca : je ne puis aimer cet étranger. Quant à mes sentiments pour Aben-Hamet, je n'en dois compte à personne. Garde tes serments de chevalerie comme je garderai mes serments d'amour. Sache seulement, pour te consoler, que jamais Blanca ne sera l'épouse d'un infidèle.

— Notre famille disparaîtra donc de la terre! s'écria don Carlos.

— C'est à toi de la faire revivre, dit Blanca. Qu'importent d'ailleurs des fils que tu ne verras point, et qui dégénéreront de ta vertu? Don Carlos, je sens que nous sommes les derniers de notre race; nous sortons trop de l'ordre commun pour que notre sang fleurisse après nous : le Cid fut notre aïeul, il sera notre postérité. » Blanca sortit.

Don Carlos vole chez l'Abencerage. « Maure, lui dit-il, renonce à ma sœur ou accepte le combat.

— Es-tu chargé par ta sœur, répondit Aben-Hamet, de me redemander les serments qu'elle m'a faits?

— Non, répliqua don Carlos, elle t'aime plus que jamais.

— Ah! digne frère de Blanca! s'écria Aben-Hamet en l'interrompant, je dois tenir tout mon bonheur de ton sang!

O fortuné Aben-Hamet! O heureux jour! je croyais Blanca infidèle pour ce chevalier français...

— Et c'est là ton malheur, s'écria à son tour don Carlos hors de lui ; Lautrec est mon ami ; sans toi il serait mon frère. Rends-moi raison des larmes que tu fais verser à ma famille.

— Je le veux bien, répondit Aben-Hamet, mais né d'une race qui peut-être a combattu la tienne, je ne suis pourtant point chevalier. Je ne vois ici personne pour me conférer l'ordre qui te permettra de te mesurer avec moi sans descendre de ton rang. »

Don Carlos, frappé de la réflexion du Maure, le regarda avec un mélange d'admiration et de fureur. Puis tout à coup : « C'est moi qui t'armerai chevalier! tu en es digne. »

Aben-Hamet fléchit le genou devant don Carlos, qui lui donne l'accolade, en lui frappant trois fois l'épaule du plat de son épée ; ensuite don Carlos lui ceint cette même épée que l'Abencerage va peut-être lui plonger dans la poitrine : tel était l'antique honneur.

Tous deux s'élancent sur leurs coursiers, sortent des murs de Grenade, et volent à la fontaine du Pin. Les duels des Maures et des Chrétiens avaient depuis longtemps rendu cette source célèbre. C'était là que Malique Alabès s'était battu contre Ponce de Léon, et que le grand maître de Calatrava avait donné la mort au valeureux Abayados. On voyait encore les débris des armes de ce chevalier maure suspendus aux branches du pin, et l'on apercevait sur l'écorce de l'arbre quelques lettres d'une inscription funèbre. Don Carlos montra de la main la tombe d'Abayados à l'Abencerage : « Imite, lui cria-t-il, ce brave infidèle ; et reçois le baptême et la mort de ma main.

— La mort peut-être, répondit Aben-Hamet : mais vive Allah et le prophète! »

Ils prirent aussitôt du champ, et coururent l'un sur l'autre avec furie. Ils n'avaient que leurs épées : Aben-Hamet était moins habile dans les combats que don Carlos, mais la bonté de ses armes, trempées à Damas, et la légèreté de son cheval arabe, lui donnaient encore l'avantage sur son ennemi. Il lança son coursier comme les Maures, et avec son large étrier tranchant, il coupa la jambe droite du cheval de don Carlos au-dessous du genou. Le cheval blessé s'abattit, et don Carlos, démonté par ce coup heureux, marche sur Aben-Hamet l'épée haute. Aben-Hamet saute à terre et reçoit don Carlos avec intrépidité. Il pare les premiers coups de l'Espagnol, qui brise

son épée sur le fer de Damas. Trompé deux fois par la fortune, don Carlos verse des pleurs de rage, et crie à son ennemi : « Frappe, Maure, frappe ; don Carlos désarmé te défie, toi et toute ta race infidèle.

— Tu pouvais me tuer, répond l'Abencerage, mais je n'ai jamais songé à te faire la moindre blessure : j'ai voulu seulement te prouver que j'étais digne d'être ton frère, et t'empêcher de me mépriser. »

Dans cet instant on aperçoit un nuage de poussière : Lautrec et Blanca pressaient deux cavales de Fez plus légères que les vents. Ils arrivent à la fontaine du Pin et voient le combat suspendu.

« Je suis vaincu, dit don Carlos, ce chevalier m'a donné la vie. Lautrec, vous serez peut-être plus heureux que moi.

— Mes blessures, dit Lautrec d'une voix noble et gracieuse, me permettent de refuser le combat contre ce chevalier courtois. Je ne veux point, ajouta-t-il en rougissant, connaître le sujet de votre querelle, et pénétrer un secret qui porterait peut-être la mort dans mon sein. Bientôt mon absence fera renaître la paix parmi vous, à moins que Blanca ne m'ordonne de rester à ses pieds.

— Chevalier, dit Blanca, vous demeurerez auprès de mon frère, vous me regarderez comme votre sœur. Tous les cœurs qui sont ici éprouvent des chagrins ; vous apprendrez de nous à supporter les maux de la vie. »

Blanca voulut contraindre les trois chevaliers à se donner la main ; tous les trois s'y refusèrent : « Je hais Aben-Hamet ! » s'écria don Carlos. « Je l'envie, » dit Lautrec. « Et moi, dit l'Abencerage, j'estime don Carlos, et je plains Lautrec ; mais je ne saurais les aimer.

— Voyons-nous toujours, dit Blanca, et tôt ou tard l'amitié suivra l'estime. Que l'événement fatal qui nous rassemble ici soit à jamais ignoré de Grenade. »

Aben-Hamet devint, dès ce moment, mille fois plus cher à la fille du duc de Santa-Fé : l'amour aime la vaillance ; il ne manquait plus rien à l'Abencerage, puisqu'il était brave, et que don Carlos lui devait la vie. Aben-Hamet, par le conseil de Blanca, s'abstint, pendant quelques jours, de se présenter au palais, afin de laisser se calmer la colère de don Carlos. Un mélange de sentiments doux et amers remplissait l'âme de l'Abencerage : si d'un côté l'assurance d'être aimé avec tant de fidélité et d'ardeur, était pour lui une source inépuisable de

délices, d'un autre côté la certitude de n'être jamais heureux sans renoncer à la religion de ses pères accablait le courage d'Aben-Hamet. Déjà plusieurs années s'étaient écoulées sans apporter de remède à ses maux : verrait-il ainsi s'écouler le reste de sa vie?

Il était plongé dans un abîme de réflexions les plus sérieuses et les plus tendres, lorsqu'un soir il entendit sonner cette prière chrétienne qui annonce la fin du jour. Il lui vint en pensée d'entrer dans le temple du Dieu de Blanca, et de demander des conseils au Maître de la nature.

Il sort, il arrive à la porte d'une ancienne mosquée convertie en église par les fidèles. Le cœur saisi de tristesse et de religion, il pénètre dans le temple qui fut autrefois celui de son Dieu et de sa patrie. La prière venait de finir : il n'y avait plus personne dans l'église. Une sainte obscurité régnait à travers une multitude de colonnes qui ressemblaient aux troncs des arbres d'une forêt régulièrement plantée. L'architecture légère des Arabes s'était mariée à l'architecture gothique, et, sans rien perdre de son élégance, elle avait pris une gravité plus convenable aux méditations. Quelques lampes éclairaient à peine les enfoncements des voûtes ; mais, à la clarté de plusieurs cierges allumés, on voyait encore briller l'autel du sanctuaire : il étincelait d'or et de pierreries. Les Espagnols mettent toute leur gloire à se dépouiller de leurs richesses pour en parer les objets de leur culte, et l'image du Dieu vivant placée au milieu des voiles de dentelles, des couronnes de perles et des gerbes de rubis, est adorée par un peuple à demi nu.

On ne remarquait aucun siège au milieu de la vaste enceinte : un pavé de marbre qui recouvrait des cercueils servait aux grands comme aux petits, pour se prosterner devant le Seigneur. Aben-Hamet s'avançait lentement dans les nefs désertes qui retentissaient du seul bruit de ses pas. Son esprit était partagé entre les souvenirs que cet ancien édifice de la religion des Maures retraçait à sa mémoire, et les sentiments que la religion des Chrétiens faisait naître dans son cœur. Il entrevit, au pied d'une colonne, une figure immobile, qu'il prit d'abord pour une statue sur un tombeau. Il s'en approche ; il distingue un jeune chevalier à genoux, le front respectueusement incliné et les deux bras croisés sur sa poitrine. Ce chevalier ne fit aucun mouvement au bruit des pas d'Aben-Hamet ; aucune distraction, aucun signe extérieur de vie ne troubla sa profonde prière. Son épée était couchée à terre devant lui, et son

chapeau, chargé de plumes, était posé sur le marbre à ses côtés : il avait l'air d'être fixé dans cette attitude par l'effet d'un enchantement. C'était Lautrec : « Ah ! dit l'Abencerage en lui-même, ce jeune et beau Français demande au ciel quelque faveur signalée ; ce guerrier, déjà célèbre par son courage, répand ici son cœur devant le Souverain du ciel, comme le plus humble et le plus obscur des hommes. Prions donc aussi le Dieu des chevaliers et de la gloire. »

Aben-Hamet allait se précipiter sur le marbre, lorsqu'il aperçut, à la lueur d'une lampe, des caractères arabes et un verset du Coran, qui paraissaient sous un plâtre à demi tombé. Les remords rentrent dans son cœur, et il se hâte de quitter l'édifice où il a pensé devenir infidèle à sa religion et à sa patrie.

Le cimetière qui environnait cette ancienne mosquée était une espèce de jardin planté d'orangers, de cyprès, de palmiers, et arrosé par deux fontaines ; un cloître régnait à l'entour. Aben-Hamet, en passant sous un des portiques, aperçut une femme prête à entrer dans l'église. Quoiqu'elle fût enveloppée d'un voile, l'Abencerage reconnut la fille du duc de Santa-Fé ; il l'arrête et lui dit : « Viens-tu chercher Lautrec dans ce temple ?

— Laisse là ces vulgaires jalousies, répondit Blanca : si je ne t'aimais plus, je te le dirais ; je dédaignerais de te tromper. Je viens ici prier pour toi : toi seul es maintenant l'objet de mes vœux : j'oublie mon âme pour la tienne. Il ne fallait pas m'enivrer du poison de ton amour, ou il fallait consentir à servir le Dieu que je sers. Tu troubles toute ma famille : mon frère te hait : mon père est accablé de chagrin, parce que je refuse de choisir un époux. Ne t'aperçois-tu pas que ma santé s'altère ? Vois cet asile de la mort : il est enchanté ! Je m'y reposerai bientôt, si tu ne te hâtes de recevoir ma foi au pied de l'autel des chrétiens. Les combats que j'éprouve minent peu à peu ma vie ; la passion que tu m'inspires ne soutiendra pas toujours ma frêle existence : songe, ô Maure, pour te parler ton langage, que le feu qui allume le flambeau est aussi le feu qui le consume. »

Blanca entre dans l'église, et laisse Aben-Hamet accablé de ces dernières paroles.

C'en est fait : l'Abencerage est vaincu ; il va renoncer aux erreurs de son culte ; assez longtemps il a combattu. La crainte de voir Blanca mourir l'emporte sur tout autre sentiment dans le cœur d'Aben-Hamet. Après tout, se disait-il, le Dieu des chrétiens est peut-être le Dieu véritable ? Ce Dieu est toujours

le Dieu des nobles âmes, puisqu'il est celui de Blanca, de don Carlos et de Lautrec.

Dans cette pensée, Aben-Hamet attendit avec impatience le lendemain pour faire connaître sa résolution à Blanca, et changer une vie de tristesse et de larmes dans une vie de joie et de bonheur. Il ne put se rendre au palais du duc de Santa-Fé que le soir. Il apprit que Blanca était allée avec son frère au Généralife, où Lautrec donnait une fête. Aben-Hamet, agité de nouveaux soupçons, vole sur les traces de Blanca. Lautrec rougit en voyant paraître l'Abencerage ; quant à don Carlos, il reçut le Maure avec une froide politesse, mais à travers laquelle perçait l'estime.

Lautrec avait fait servir les plus beaux fruits de l'Espagne et de l'Afrique dans une des salles du Généralife, appelée la salle des Chevaliers. Tout autour de cette salle étaient suspendus les portraits des princes et des chevaliers vainqueurs des Maures, Pélasge, le Cid, Gonzalve de Cordoue. L'épée du dernier roi de Grenade était attachée au-dessous de ces portraits. Aben-Hamet renferma sa douleur en lui-même, et dit seulement comme le lion, en regardant ces tableaux : « Nous ne savons pas peindre. »

Le généreux Lautrec, qui voyait les yeux de l'Abencerage se tourner malgré lui vers l'épée de Boabdil, lui dit : « Chevalier maure, si j'avais prévu que vous m'eussiez fait l'honneur de venir à cette fête, je ne vous aurais pas reçu ici. On perd tous les jours une épée, et j'ai vu le plus vaillant des rois remettre la sienne à son heureux ennemi.

— Ah ! s'écria le Maure en se couvrant le visage d'un pan de sa robe, on peut la perdre comme François Ier, mais comme Boabdil !... »

La nuit vint ; on apporta des flambeaux ; la conversation changea de cours. On pria don Carlos de raconter la découverte du Mexique. Il parla de ce monde inconnu avec l'éloquence pompeuse naturelle à la nation espagnole. Il dit les malheurs de Montézume, les mœurs des Américains, les prodiges de la valeur castillane, et même les cruautés de ses compatriotes, qui ne lui semblaient mériter ni blâme ni louange. Ces récits enchantaient Aben-Hamet, dont la passion pour les histoires merveilleuses trahissait le sang arabe. Il fit à son tour le tableau de l'empire ottoman, nouvellement assis sur les ruines de Constantinople, non sans donner des regrets au premier empire de Mahomet ; temps heureux où le commandeur des croyants voyait briller autour de lui Zobéide, Fleur de Beauté, Force des

Cœurs, Tourmente, et ce généreux Ganem, esclave par amour. Quant à Lautrec, il peignit la cour galante de François Ier, les arts renaissant du sein de la barbarie, l'honneur, la loyauté, la chevalerie des anciens temps, unis à la politesse des siècles civilisés, les tourelles gothiques ornées des ordres de la Grèce, et les dames gauloises rehaussant la richesse de leurs atours par l'élégance athénienne.

Après ces discours, Lautrec, qui voulait amuser la divinité de cette fête, prit une guitare, et chanta cette romance qu'il avait composée sur un air des montagnes de son pays :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau.

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?

Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

Lautrec, en achevant le dernier couplet, essuya avec son gant une larme que lui arrachait le souvenir du gentil pays de France. Les regrets du beau prisonnier furent vivement sentis par Aben-Hamet, qui déplorait comme Lautrec la perte de sa patrie. Sollicité de prendre à son tour la guitare, il s'en excusa, en disant qu'il ne savait qu'une romance, et qu'elle serait peu agréable à des chrétiens.

« Si ce sont des infidèles qui gémissent de nos victoires, repartit dédaigneusement don Carlos, vous pouvez chanter; les larmes sont permises aux vaincus.

— Oui, dit Blanca ; et c'est pour cela que nos pères, soumis autrefois au joug des Maures, nous ont laissé tant de complaintes. »

Aben-Hamet chanta donc cette ballade, qu'il avait apprise d'un poète de la tribu des Abencerages :

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne ;
Il lui dit soudain :
Cité mignonne,
Mon cœur te donne
Avec ma main.

Je t'épouserai,
Puis apporterai
En dons à ta ville,
Cordoue et Séville.
Superbes atours
Et perle fine
Je te destine
Pour nos amours.

Grenade répond :
Grand roi de Léon,

Au Maure liée,
Je suis mariée.
Garde tes présents :
J'ai pour parure
Riche ceinture
Et beaux enfants.

Ainsi tu disais,
Ainsi tu mentais ;
O mortelle injure !
Grenade est parjure !
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

Jamais le chameau
N'apporte au tombeau
Près de la Piscine,
L'Haggi de Médine.
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

O bel Alhambra !
O palais d'Allah !
Cité des fontaines !
Fleuve aux vertes plaines !
Un chrétien maudit
D'Abencerage
Tient l'héritage :
C'était écrit !

La naïveté de ces plaintes avait touché jusqu'au superbe don Carlos, malgré les imprécations prononcées contre les chrétiens. Il aurait bien désiré qu'on le dispensât de chanter lui-même ; mais par courtoisie pour Lautrec il crut devoir céder à ses prières. Aben-Hamet donna la guitare au frère de Blanca, qui célébra les exploits du Cid, son illustre aïeul :

Prêt à partir pour la rive africaine,
Le Cid armé, tout brillant de valeur,

Sur sa guitare, aux pieds de sa Chimène,
Chantait ces vers que lui dictait l'honneur :

Chimène a dit : Va combattre le Maure ;
De ce combat surtout reviens vainqueur.
Oui, je croirai que Rodrigue m'adore
S'il fait céder son amour à l'honneur.

Donnez, donnez et mon casque et ma lance !
Je veux montrer que Rodrigue a du cœur.
Dans les combats signalant sa vaillance,
Son cri sera pour sa dame et l'honneur.

Maure vanté par ta galanterie,
De tes accents mon noble chant vainqueur
D'Espagne un jour deviendra la folie,
Car il peindra l'amour avec l'honneur.

Dans le vallon de notre Andalousie,
Les vieux chrétiens conteront ma valeur ;
Il préféra, diront-ils, à la vie,
Son Dieu, son roi, sa Chimène et l'honneur.

Don Carlos avait paru si fier en chantant ces paroles d'une voix mâle et sonore, qu'on l'aurait pris pour le Cid lui-même. Lautrec partageait l'enthousiasme guerrier de son ami ; mais 'Abencerage avait pâli au nom du Cid.

« Ce chevalier, dit-il, que les chrétiens appellent la Fleur des batailles, porte parmi nous le nom de cruel. Si sa générosité avait égalé sa valeur !...

— Sa générosité, repartit vivement don Carlos interrompant Aben-Hamet, surpassait encore son courage, et il n'y a que des Maures qui puissent calomnier le héros à qui ma famille doit le jour.

— Que dis-tu? s'écria Aben-Hamet s'élançant du siège où il était à demi couché : tu comptes le Cid parmi tes aïeux?

— Son sang coule dans mes veines, répliqua don Carlos, et je me reconnais de ce noble sang à la haine qui brûle dans mon cœur contre les ennemis de mon Dieu.

— Ainsi, dit Aben-Hamet, regardant Blanca, vous êtes de la maison de ces Bivar qui, après la conquête de Grenade, envahirent les foyers des malheureux Abencerages et donnèrent

la mort à un vieux chevalier de ce nom qui voulut défendre le tombeau de ses aïeux !

— Maure ! s'écria don Carlos enflammé de colère, sache que je ne me laisse point interroger. Si je possède aujourd'hui la dépouille des Abencerages, mes ancêtres l'ont acquise au prix de leur sang, et ils ne la doivent qu'à leur épée.

— Encore un mot, dit Aben-Hamet toujours plus ému : nous avons ignoré dans notre exil que les Bivar eussent porté le titre de Santa-Fé, c'est ce qui a causé mon erreur.

— Ce fut, répondit don Carlos, à ce même Bivar, vainqueur des Abencerages, que ce titre fut conféré par Ferdinand le Catholique. »

La tête d'Aben-Hamet se pencha sur son sein : il resta debout au milieu de don Carlos, de Lautrec et de Blanca étonnés. Deux torrents de larmes coulèrent de ses yeux sur le poignard attaché à sa ceinture. « Pardonnez, dit-il ; les hommes, je le sais, ne doivent pas répandre des larmes : désormais les miennes ne couleront plus au dehors, quoiqu'il me reste beaucoup à pleurer ; écoutez-moi :

« Blanca, mon amour pour toi égale l'ardeur des vents brûlants de l'Arabie. J'étais vaincu ; je ne pouvais plus vivre sans toi. Hier, la vue de ce chevalier français en prières, tes paroles dans le cimetière du temple, m'avaient fait prendre la résolution de connaître ton Dieu, et de t'offrir ma foi. »

Un mouvement de joie de Blanca, et de surprise de don Carlos, interrompit Aben-Hamet ; Lautrec cacha son visage dans ses deux mains. Le Maure devina sa pensée, et secouant la tête avec un sourire déchirant : « Chevalier, dit-il, ne perds pas toute espérance ; et toi, Blanca, pleure à jamais sur le dernier Abencerage ! »

Blanca, don Carlos, Lautrec, lèvent tous trois les mains au ciel, et s'écrient : « Le dernier Abencerage ! »

Le silence règne ; la crainte, l'espoir, la haine, l'amour, l'étonnement, la jalousie, agitent tous les cœurs ; Blanca tombe bientôt à genoux : « Dieu de bonté ! dit-elle, tu justifies mon choix, je ne pouvais aimer que le descendant des héros.

— Ma sœur, s'écria don Carlos irrité, songez donc que vous êtes ici devant Lautrec !

— Don Carlos, dit Aben-Hamet, suspends ta colère ; c'est à moi à vous rendre le repos. » Alors s'adressant à Blanca, qui s'était assise de nouveau :

« Houri du ciel, Génie de l'amour et de la beauté, Aben-Hamet

sera ton esclave jusqu'à son dernier soupir; mais connais toute l'étendue de son malheur. Le vieillard immolé par ton aïeul en défendant ses foyers était le père de mon père; apprends encore un secret que je t'ai caché, ou plutôt que tu m'avais fait oublier. Lorsque je vins la première fois visiter cette triste patrie, j'avais surtout pour dessein de chercher quelque fils des Bivar, qui pût me rendre compte du sang que ses pères avaient versé.

— Eh bien! dit Blanca d'une voix douloureuse, mais soutenue par l'accent d'une grande âme, quelle est ta résolution?

— La seule qui soit digne de toi, répondit Aben-Hamet : te rendre tes serments, satisfaire par mon éternelle absence et par ma mort à ce que nous devons l'un et l'autre à l'inimitié de nos dieux, de nos patries et de nos familles. Si jamais mon image s'effaçait de ton cœur, si le temps, qui détruit tout, emportait de ta mémoire le souvenir d'Abencerage... ce chevalier français... Tu dois ce sacrifice à ton frère. »

Lautrec se lève avec impétuosité, se jette dans les bras du Maure. « Aben-Hamet! s'écrie-t-il, ne crois pas me vaincre en générosité : je suis Français; Bayard m'arma chevalier; j'ai versé mon sang pour mon roi; je serai, comme mon parrain et comme mon prince, sans peur et sans reproche. Si tu restes parmi nous, je supplie don Carlos de t'accorder la main de sa sœur; si tu quittes Grenade, jamais un mot de mon amour ne troublera ton amante. Tu n'emporteras point dans ton exil la funeste idée que Lautrec, insensible à ta vertu, cherche à profiter de ton malheur. »

Et le jeune chevalier pressait le Maure sur son sein avec la chaleur et la vivacité d'un Français.

« Chevaliers, dit don Carlos à son tour, je n'attendais pas moins de vos illustres races. Aben-Hamet, à quelle marque puis-je vous reconnaître pour le dernier Abencerage?

— A ma conduite, répondit Aben-Hamet.

— Je l'admire, dit l'Espagnol; mais, avant de m'expliquer, montrez-moi quelque signe de votre naissance. »

Aben-Hamet tira de son sein l'anneau héréditaire des Abencerages qu'il portait suspendu à une chaîne d'or.

A ce signe, don Carlos tendit la main au malheureux Aben-Hamet. « Sire chevalier, dit-il, je vous tiens pour prud'homme et véritable fils de rois. Vous m'honorez par vos projets sur ma famille; j'accepte le combat que vous étiez venu secrètement chercher. Si je suis vaincu, tous mes biens, autrefois tous les

vôtres, vous seront fidèlement remis. Si vous renoncez au projet de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez chrétien et recevez la main de ma sœur, que Lautrec a demandée pour vous. »

La tentation était grande ; mais elle n'était pas au-dessus des forces d'Aben-Hamet. Si l'amour dans toute sa puissance parlait au cœur de l'Abencerage, d'une autre part il ne pensait qu'avec épouvante à l'idée d'unir le sang des persécuteurs au sang des persécutés. Il croyait voir l'ombre de son aïeul sortir du tombeau et lui reprocher cette alliance sacrilège. Transpercé de douleur, Aben-Hamet s'écrie : « Ah ! faut-il que je rencontre ici tant d'âmes sublimes, tant de caractères généreux, pour mieux sentir ce que je perds ! Que Blanca prononce ; qu'elle dise ce qu'il faut que je fasse pour être plus digne de son amour ! »

Blanca s'écrie : « Retourne au désert ! » et elle s'évanouit.

Aben-Hamet se prosterna, adora Blanca encore plus que le ciel, et sortit sans prononcer une seule parole. Dès la nuit même il partit pour Malaga, et s'embarqua sur un vaisseau qui devait toucher à Oran. Il trouva campée près de cette ville la caravane qui tous les trois ans sort de Maroc, traverse l'Afrique, se rend en Égypte, et rejoint dans l'Yémen la caravane de la Mecque. Aben-Hamet se mit au nombre des pèlerins.

Blanca, dont les jours furent d'abord menacés, revint à la vie. Lautrec, fidèle à la parole qu'il avait donnée à l'Abencerage, s'éloigna, et jamais un mot de son amour ou de sa douleur ne troubla la mélancolie de la fille du duc de Santa-Fé. Chaque année Blanca allait errer sur les montagnes de Malaga, à l'époque où son amant avait coutume de revenir d'Afrique ; elle s'asseyait sur les rochers, regardait la mer, les vaisseaux lointains, et retournait ensuite à Grenade : elle passait le reste de ses jours parmi les ruines de l'Alhambra. Elle ne se plaignait point ; elle ne pleurait point ; elle ne parlait jamais d'Aben-Hamet : un étranger l'aurait crue heureuse. Elle resta seule de sa famille. Son père mourut de chagrin, et don Carlos fut tué dans un duel où Lautrec lui servit de second. On n'a jamais su quelle fut la destinée d'Aben-Hamet.

Lorsqu'on sort de Tunis, par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cimetière : sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on m'a montré un tombeau qu'on appelle *le tombeau du dernier Abencerage*. Il n'a rien de remarquable ;

la pierre sépulcrale en est tout unie. Seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

CHAPITRE XIV

CHATEAUBRIAND ET LA RESTAURATION

Après l'abdication de l'Empereur et le premier retour de la légitimité, Chateaubriand publia ses *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*. Il s'y montrait monarchiste, mais constitutionnel. Louis XVIII disait :

— Donnez-vous de garde d'admettre jamais un poète dans vos affaires : il perdra tout. Ces gens-là ne sont bons à rien.

Malgré l'antipathie du roi, c'est alors que Chateaubriand rentra dans la diplomatie. Il le dut, comme la plupart de ses aubaines, à l'aimable intervention d'une dame. Cette fois, ce fut la duchesse de Duras.

Elle avait, en 1814, trente-sept ans. Elle était une sorte de petite Mme de Staël. Et elle aima Chateaubriand de tout son cœur.

Il raconte qu'en 1814 Mme de Duras le prit « sous sa protection ». Il était découragé. Elle eut de l'ambition pour lui. Elle parla de lui au duc de Blacas. Elle fut si « orageuse » qu'on lui trouva une ambassade vacante, l'ambassade de Suède (1).

Au moment de partir, il n'eut envie que de ne pas s'en aller. Il traîna. Et il allait partir tout de même, quand Napoléon débarqua de l'île d'Elbe. Pendant les Cent-Jours, émigration nouvelle, Gand. Et Chateaubriand n'alla point à Stockholm. Mais, au mois d'août 1815, la lettre-circulaire

(1) *Mémoires*, t. III, p. 460.

qu'il adressa aux électeurs du Loiret fut signée cependant « le ministre d'État, ambassadeur de S. M. T. C. à la cour de Suède, vicomte de Chateaubriand ».

En 1820, après la mort du duc de Berry, le ministère Decazes tomba. Il fut remplacé par un ministère Richelieu, dans lequel Chateaubriand fit entrer Villèle et Corbière. Il avait eu là une grande influence et dont il s'amusait avec un peu d'amertume : ce qu'on lui donne pour les autres est la monnaie de ce qu'on lui refuse.

Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, dit à Chateaubriand, de la part de son frère, qu'on n'avait pas de ministère à lui offrir, mais que, s'il consentait à s'éloigner, on lui donnait l'ambassade de Berlin. Chateaubriand répondit qu'il était toujours prêt à partir et « qu'il irait au diable, dans le cas que les rois eussent quelque mission à remplir près de leur cousin ». C'est lui qui raconte qu'il l'a dit; et, s'il l'a dit, c'est assez bon. Bref, il partit pour Berlin.

Et ainsi commence la carrière diplomatique de Chateaubriand. Nous avons, sous la Restauration, à le connaître comme ambassadeur et comme ministre. Ambassadeur, le voici.

M. Pasquier était alors ministre des affaires étrangères, ce même M. Pasquier lequel, jadis, étant au service de Napoléon, communiquait à Chateaubriand l'ordre de quitter Paris, non pour une ambassade, mais pour l'exil ou au moins la silencieuse retraite. Le comte de Marcellus raconte ceci. Chateaubriand, pour la première fois, entra dans les salons du ministère...

Après les premières politesses, qui se passèrent en inclinations plus qu'en paroles, il s'approcha de moi, m'attira dans un coin et me dit en souriant : « Je ne connais guère ici que vous et le maître de céans, qui m'a infligé, il y a quelques années, au nom de son Empereur, le conseil de quitter Paris. Je me suis présenté chez lui, puisque le roi l'a voulu ; mais j'ai assez du contraste... » Et il disparut (1).

(1) Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 14.

Le récit de l'ambassade de Berlin se trouve, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, au huitième livre de la troisième partie. Chateaubriand raconte le voyage qu'il fit en allant joindre son poste. Pour la première fois, il « courait sur les chemins avec les conforts de l'argent » ; il avoue qu'il y trouva du plaisir.

A Berlin, de cinq à six heures, il allait en « soirée » ; à neuf heures, tout était fini :

Et je me couchais comme si je n'eusse pas été ambassadeur. Le sommeil dévore l'existence ; c'est ce qu'il y a de bon (1).

Ce pessimiste si amer, et si content lorsqu'une grande-duchesse lui prend le bras pour une marche polonaise, ah! que voilà Chateaubriand! que voilà René, si triste, et si frivole qu'il est, à chaque instant, distrait de son rêve mélancolique!

Dès son arrivée à Berlin, il commença le cours de ses dépêches. Il nôte :

Mon esprit se plie facilement à ce genre de travail. Pourquoi pas? Dante, Arioste et Milton n'ont-ils pas aussi bien réussi en politique qu'en poésie?

Il ajoute :

Je ne suis, sans doute, ni Dante, ni Arioste, ni Milton ; l'Europe et la France ont vu néanmoins, par le congrès de Vérone, ce que je pouvais faire (2).

Il est, d'ailleurs, assez fier de ses dépêches. Elles étaient, assure-t-il, sérieuses, tandis que celles de son prédécesseur formaient une chronique amusante, anecdotique, volontiers scandaleuse. Louis XVIII aimait mieux cette gaieté-là; mais Chateaubriand réforma le style de la diplomatie.

Le comte de Marcellus, diplomate de carrière et qui n'admirait pas aveuglément son chef, cite ses aperçus relatifs à

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 191.
(2) *Ibid.*, p. 198.

l'Allemagne comme « des morceaux excellents de haute diplomatie ». Chateaubriand lui disait :

Parce que nous avons écrit quelques pages de poésie, les routiniers des chancelleries nous accusent d'effleurer seulement la politique ; et ils nous disent incapables d'aller au fond des questions ou même de dresser un protocole, parce que nous ne sommes ni lourds ni décolorés !...

Du reste, à Berlin, Chateaubriand ne se confinait pas dans la diplomatie. La politique intérieure de la France l'intéressait principalement. Il surveillait les événements, dit-il. Même, il écrivait au ministre et donnait des conseils de gouvernement qui déplaisaient fort à Paris. Il y eut une histoire. Et, un jour, M. Pasquier reçut, de son ambassadeur, une lettre des plus vives :

Je désire, monsieur le baron, que l'on m'évite les tracasseries. Quand mes services ne seront plus agréables, on ne peut me faire un plus grand plaisir que de me le dire tout rondement. Je n'ai ni sollicité ni désiré la mission dont on m'a chargé ; ce n'est ni par goût, ni par choix, que j'ai accepté un honorable exil, mais pour le bien de la paix. Si les royalistes se sont ralliés au ministère, le ministère n'ignore pas que j'ai eu le bonheur de contribuer à cette réunion. J'aurais quelque droit de me plaindre. Qu'a-t-on fait pour les royalistes depuis mon départ ? Je ne cesse d'écrire pour eux : m'écoute-t-on ? Monsieur le baron, j'ai, grâce à Dieu, autre chose à faire dans la vie qu'à assister à des bals. Mon pays me réclame, ma femme malade a besoin de mes soins, mes amis redemandent leur guide. Je suis au-dessus et au-dessous d'une ambassade et même d'un ministère d'État. Vous ne manquerez pas d'hommes plus habiles que moi, pour conduire les affaires diplomatiques ; ainsi, il serait inutile de chercher des prétextes pour me faire des chicanes. J'entendrai à demi-mot ; et vous me trouverez disposé à rentrer dans mon obscurité (1).

Le comte de Marcellus, fonctionnaire plus sage, remarque le « cachet particulier » d'une telle correspondance diplomatique (2).

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 210.
(2) Marcellus, l. l., p. 257.

A l'occasion du baptême du duc de Bordeaux, Chateaubriand demanda un congé, qu'on lui accorda. Il fut à Paris le 28 avril 1821, ayant passé à Berlin trois mois et demi. Le 14 juillet, il était encore à Paris. Pasquier le convoquait et lui déclarait que sa présence était nécessaire à Berlin. Chateaubriand l'envoyait promener. Puis il donna sa démission (1).

Je doute que personne ait jamais donné autant de démissions que Chateaubriand. Plusieurs lui étaient commandées par un sentiment de dignité très noble. D'autres furent un amusement vaniteux, un exercice de hautaine désinvolture. La démission de Berlin est un acte politique. Chateaubriand préparait son ministère. Au mois de décembre, la démission de Villèle et de Corbière amena la dissolution du cabinet. Les amis de Chateaubriand rentrèrent au ministère, et dans d'excellentes conditions, Villèle aux finances, Corbière à l'intérieur. Mais Chateaubriand fut omis. On lui donna l'ambassade de Londres, où il remplaçait Decazes. Il note : « Louis XVIII consentait toujours à m'éloigner (2). »

Chateaubriand ambassadeur à Londres, le voici, en promenade lente, avec Marcellus et Armand Bertin, deux jeunes hommes, sous les ombrages de Kensington. Il est sorti pour « échapper à la tristesse qui l'assiégeait sous son toit ». Il s'arrête à chaque pas; et les jeunes hommes l'écoutent. Il parle, il improvise. Il énonce éloquemment ses opinions relatives à la presse, à la liberté du journal; il épilogue sur l'alliance de la publicité et de l'autorité. Puis, tout à coup, distrait, changeant de thème :

— Ah ! tenez, je reconnais ces vieux arbres ; c'est à leur ombre que j'ai médité mon *Essai historique*, qui m'a coûté tant de peine pour un si pauvre effet... C'est là que j'ai écrit au crayon mes tirades des *Natchez* et les premières lignes de *René*. Je voulais alors mener de front la poésie du nouveau monde et l'histoire d'un cœur mélancolique dans l'ancien !

(1) *Mémoires*, t. IV, p. 225.
(2) *Ibid.*, p. 230.

Que c'est beau! Et comme tout Chateaubriand est là! toute son œuvre pathétique, qui est la plainte de l'ancienne France éperdue au milieu des nouveautés soudaines, et qui essaya de trouver, dans la jeune Amérique, son rajeunissement!

Les promenades à Kensington étaient fréquentes. Marcellus a noté le souvenir d'une autre. Ils déambulaient, l'ambassadeur et lui, dans « la partie la moins fréquentée des bois de Kensington ». Un rossignol chanta.

M. de Chateaubriand s'est arrêté avec moi pour écouter le rossignol. « Je ne l'ai jamais entendu dans les forêts d'Amérique, me disait-il ; mais j'y ai reconnu, voltigeant autour de moi, le passereau des neiges et, sur ma tête, le courlis qui annonce la fin de l'orage. Dieu donna le rossignol à l'Europe pour charmer des oreilles civilisées... »

Il rêvait et il épiloguait ainsi.

Souvent encore, il allait à Regent 's park, où il avait trois amis, — trois corbeaux. Il se plaisait à leur rendre visite. Au retour, il disait à Marcellus :

— A propos, savez-vous que j'ai revu mes trois corbeaux, aujourd'hui?...

Il s'amusait beaucoup des corbeaux. A Berlin déjà, des fenêtres de l'ambassade, il en voyait plusieurs qui logaient sous les tilleuls et qu'il appelait ses « éternels amis »...

Je leur jetais à manger... Le repas fait, l'oiseau chantait à sa manière : *cantus cornicum ut secla vetusta.*

Marcellus note, avec un placide étonnement :

M. de Chateaubriand a toujours étudié les mœurs et même la gloutonnerie de maître corbeau avec une patience digne d'une meilleure cause (1).

Marcellus écrit ces lignes dédaigneuses, parce qu'il n'a pas remarqué, lui, que la voix du corbeau ressemble à celle des siècles morts.

(1) Marcellus, l. I, p. 256.

Dans les jardins de Kensington, Chateaubriand allait aussi voir les hirondelles : au bord de la rivière qui serpente parmi les ajoncs, sous les beaux ombrages, il s'arrêtait, regardant avec un zèle attendri le jeu de ces oiseaux légers. Alors, il récitait la jolie chanson grecque :

Voici venir l'hirondelle qui ramène les beaux jours, blanche sous le ventre, noire sur le dos. Ouvrez, ne dédaignez pas l'hirondelle.

Il y avait, dans le travail de l'ambassade, de petites affaires privées que l'auteur d'*Atala* détestait. Les déprédations des pêcheurs de Jersey sur les bancs d'huîtres de Granville ne l'intéressaient pas du tout. Il regrettait de consacrer une petite case de sa cervelle aux dossiers des délinquants. Il trouvait dur de rencontrer, quand il fouillait dans sa mémoire, les noms de MM. Usquin, Coppinger, Deliège et Piffre... Quelle hauteur intellectuelle et quel dédain d'artiste!...

Tout cela, d'ailleurs, l'occupait très peu. Il envoyait les dossiers aux secrétaires, — oui, comme faisait, à Rome, vingt ans plus tôt, le cardinal Fesch, — et il se contentait de signer. Mais il ne signait pas sans lire; et il n'était pas commode : gare les solécismes! l'ambassadeur ne pardonnait pas les négligences de la phrase. Il attachait beaucoup d'importance au bon style de ses dépêches.

Il disait à Marcellus :

— Le chant qui doit rester dans la mémoire de tous ne s'improvise pas comme un son balbutié à l'oreille d'un diplomate. Depuis que je broche des dépêches et que je me suis lancé dans les orages de la politique, je ne fais plus rien ! ...

Il ne faisait plus rien que préparer, au milieu des poignantes rêveries d'un René vieillissant, la guerre d'Espagne, qui allait engager la renommée française!...

Un jour, il donne à Marcellus, pour l'insérer dans une dépêche, une page de son écriture. Marcellus examine ce papier; au revers, il aperçoit des vers de Shakespeare, des

vers de *Comme il vous plaira*, écrits de la main de l'ambassadeur, ceux-ci :

C'est une de mes mélancolies, à moi, le souvenir de mes voyages ; cette fréquente nostalgie me mène à la plus amère tristesse.

Un autre jour, il est en train de dicter à Marcellus une dépêche assez vive. Il s'interrompt, songe à lui-même et, dans sa pensée, se mire comme dans une glace; et puis, il dit :

— La polémique est mon allure naturelle ; vous le voyez, j'en fais en ce moment contre les ministres, mes correspondants, en les poussant plus qu'ils ne veulent à la guerre d'Espagne. Il me faut toujours un adversaire, n'importe où !...

C'est vrai. Et cela devait être. Il ne rêvait que de poser son personnage. Et, comme disent les philosophes, le *moi* ne se pose qu'en s'opposant. C'est ainsi qu'il a, toute sa vie, été en hostilité nette contre ce qui n'était pas lui. Lutte inégale et où il fallait bien qu'il succombât. Mais il est tout de même beau, dans cette querelle orgueilleuse et forte qu'il a installée entre lui et tout le monde. Parmi tout le monde, il y a tantôt Napoléon, tantôt Louis XVIII, Decazes, Polignac; parmi tout le monde, il y a encore la foule anonyme des petits hypocrites, des petits perfides; il y a cet innombrable ennemi caché, qu'on n'atteint pas, qui se dissimule. C'est contre cet ennemi-là qu'il a eu le plus de mal. Contre un Napoléon, c'est plus terrible, c'est plus facile aussi : on donne de grands coups et on est plus vite vaincu.

Plus tard, Chateaubriand fut ambassadeur auprès du Saint-Siège. Et on le vit, à Rome, tel qu'à Londres on l'avait vu. En outre, il eut, pour le divertissement de ses journées, Hortense Allart.

Il portait à merveille le costume d'ambassadeur : il était très beau, sous son habit brodé. Il était fastueux. Il recevait avec une somptuosité élégante. Il avait des cuisiniers célèbres. Il donnait de grandes fêtes. Il n'était pas riche, mais il vivait comme s'il l'eût été. Puis, quand les magnifi-

cences de son poste l'avaient amusé, il s'ennuyait, il s'attristait. Il exaspérait Pasquier, Louis XVIII, Villèle, les autres aussi, avec ses bizarreries charmantes, délicieuses, absurdes, extraordinaires.

Retenons, sur la foi de Marcellus, que ses dépêches sont excellentes, même s'il y a mêlé des vers de Shakespeare, même s'il les a écrites de la plume à laquelle on doit le lyrique *René* et les farouches diatribes de *la Monarchie selon la charte.*

* * *

Le 6 juin 1824, qui était le dimanche de la Pentecôte, Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, s'éveilla de bonne heure. « L'aube murmurait dans le petit jardin, les oiseaux gazouillaient. « Il entendit l'aurore se lever ». Par la cheminée, une hirondelle tomba dans la chambre : il lui ouvrit la fenêtre. Les cloches sonnèrent, pour la Pentecôte. Le ministre, qui était fort sensible à tout ce qu'a d'évocateur le son des cloches, se souvint d'un autre dimanche de Pentecôte : il avait sept ans et on le relevait du vœu que sa nourrice avait fait pour lui à Notre-Dame de Nazareth.

Tous les détails de cette matinée qui commence d'une façon si privée, si jolie, Chateaubriand les a consignés dans son *Congrès de Vérone.*

A dix heures et demie, il se rendit au château, pour faire sa cour, d'abord à Monsieur. Dans le premier salon du pavillon de Marsan, il n'y avait pas grand monde : les personnes qui étaient là lui parurent embarrassées. Un aide de camp de Monsieur s'approcha et lui dit :

— Monsieur le vicomte, je n'espérais pas vous rencontrer ici; n'avez-vous rien reçu?

— Non... Que pouvions-nous recevoir?

— J'ai peur, répliqua l'aide de camp, que vous ne le sachiez bientôt.

Chateaubriand remarqua, dit-il, qu'on ne l'introduisait

pas chez Monsieur. Alors, sans protester et sans s'informer davantage, il s'en alla « ouïr la musique à la chapelle ». Là, il fut « tout occupé des beaux motets de la fête ». Un huissier vint l'avertir qu'on le demandait. Dans la salle des Maréchaux, Hyacinthe Pilorge l'attendait :

— Monsieur n'est plus ministre!

Hyacinthe Pilorge lui remit un pli qu'avait ouvert, en son absence, le duc de Rauzan, directeur des affaires politiques. Ce pli contenait une lettre de Villèle et une ordonnance du roi. Voici la lettre :

Monsieur le vicomte, j'obéis aux ordres du roi en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient de rendre.

Et l'ordonnance du roi chargeait Villèle, par intérim, du portefeuille des affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand.

Chateaubriand remonta dans sa voiture. Il était, dit-il, « fort gai, quoique au fond mortellement blessé du ton de la lettre et de la manière dont il était chassé ».

Il fit son déménagement, qui ne lui prit pas plus de deux heures.

Tel est, dans le *Congrès de Vérone*, le récit du renvoi de Chateaubriand. Le récit des *Mémoires d'outre-tombe* est le même, abrégé cependant, et moins la scène de la chapelle : c'est « dans les premiers salons de Monsieur » qu'un huissier vient l'avertir.

Mme de Boigne (1) ne raconte pas la scène tout à fait de même. Chateaubriand arrive jusqu'à la porte de Monsieur. Là, on lui dit qu'il ne peut pas entrer. Il croit Monsieur chez le roi et descend, pour arriver dans le cabinet. L'officier lui dit :

— Monsieur le vicomte, nous avons la consigne de ne vous point laisser entrer.

Chateaubriand rencontre alors Vitrolles, qui lui demande :

(1) *Mémoires de la comtesse de Boigne*, t. III, p. 142.

— Vous ne venez donc pas de chez vous?

— J'en suis sorti il y a une heure.

— Eh bien! vous avez manqué une lettre qui vous attend.

Chateaubriand court chez lui :

Il y trouva une estaffette qui réclamait le reçu d'une dépêche, fort laconique, portant que le roi n'avait plus besoin de ses services. M. de Chateaubriand signa le reçu de sa propre main, envoya chercher une demi-douzaine de fiacres, y jeta ses effets pêle-mêle ; et, avant que sa pendule eût sonné l'heure commencée, écrivit à M. de Villèle que les ordres du roi étaient accomplis.

Avec de légères variantes, l'histoire est la même dans les mémoires de Pasquier, dans les souvenirs du baron de Frénilly, dans les mémoires du duc de Raguse, dans les souvenirs du chevalier de Cussy, dans les mémoires de Guizot, etc.

Une variante assez pittoresque se trouve dans les *Souvenirs* du duc Victor de Broglie :

Le 8 juin, — *le duc de Broglie se trompe, c'est le 6 juin*, — à dix heures du matin, le lendemain du jour où son sort avait été décidé à son insu, — *le duc de Broglie se trompe, ce n'est pas le lendemain, mais le jour même, nous le verrons*, — comme il entrait aux Tuileries pour faire sa cour à M. le comte d'Artois, son secrétaire, consterné et la larme à l'œil, lui remit un message qui le congédiait à peu près aussi cavalièrement qu'un laquais de bonne maison...

Je dois ajouter, pour ne rien omettre, que les amis de M. de Villèle ne se firent pas faute de l'excuser, comme on excuse en ce bas monde, en aggravant le tort par la calomnie, en insinuant malignement que l'auteur du *Génie du Christianisme* devait s'en prendre à lui-même si son congé ne l'avait rejoint qu'en plein midi et en pleine cour ; qu'il l'aurait reçu en temps et lieu convenables, s'il fût rentré chez lui la veille au soir, et s'il y eût passé la nuit. J'ai toujours regardé, pour ma part, cette sottise comme inventée à plaisir et après coup (1).

En somme, le duc de Broglie ne croit pas à ce potin; mais il l'enregistre avec complaisance.

(1) DUC DE BROGLIE, *Souvenirs*, t. II, p. 49).

On serait tenté d'y croire.

Évidemment, il courait des bruits gracieux et fort gais au sujet de la conduite privée, et qui ne se privait pas, du ministre des affaires étrangères. 1823-1824, c'est le moment de la grande passion qu'il eut pour Mme de C. (1).

Mais il faut renoncer à cette hypothèse attrayante. M. E. Biré l'a démolie (2). Je ne sais pas si Chateaubriand a sagement passé chez lui la nuit du 5 au 6 juin 1824. Mais, qu'il y eût ou non passé la nuit, la lettre de Villèle ne pouvait pas lui être remise avant sa sortie, le matin de la Pentecôte.

Pourquoi Chateaubriand fut-il chassé du ministère?

On lit dans les *Souvenirs du baron de Frénilly, pair de France* :

Il (Chateaubriand) avait joint au portefeuille des affaires étrangères celui des affaires particulières de Mme Boni de Castellane, dont il était l'admirateur fort peu secret... Et cette dame, ayant vendu 1 800 000 francs sa terre de Saint-Pierre-de-Moustier, il n'avait rien su de mieux que de lui conseiller le placement de ces fonds dans l'emprunt des Cortès d'Espagne. Par suite, quand Ferdinand, replacé sur le trône par Louis XVIII, refusa fort sagement de reconnaître cet emprunt révolutionnaire, Chateaubriand, voyant son amie ruinée, n'avait encore rien su de mieux que de charger Talaru de mettre le pied sur la gorge au monarque espagnol, pour le forcer à légitimer l'emprunt ; et Talaru, à qui on ne peut nier la force et quelquefois les formes d'un cheval, avait si fidèlement rempli cette commission que le roi, irrité et éperdu, avait passé par-dessus toutes les formes diplomatiques en écrivant secrètement à Louis XVIII pour savoir de lui-même si c'était réellement par ordre de celui qui venait de le remettre sur le trône... qu'on lui ordonnait de ruiner lui et son peuple pour enrichir les révolutionnaires d'Espagne et donner crédit et garantie aux révolutions futures. Je n'ai pas lu cette lettre ; mais je sais, de qui l'a lue, qu'elle était aussi touchante que noble et sensée (3)...

(1) *Annales romantiques*, t. VI, fasc. IV (juillet et août 1907).
(2) E. Biré, édition des *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 502.
(3) Arthur Chuquet, *Souvenirs du baron de Frénilly*, p. 495.

Cette vilaine anecdote, nous la trouvons dans les *Mémoires* de Marmont, duc de Raguse. Marmont explique le renvoi de Chateaubriand par l'antipathie réciproque de Chateaubriand et de Villèle. Villèle n'était pas partisan d'une intervention française en Espagne. L'empereur Alexandre en était partisan. Pour « récompenser » Chateaubriand, l'empereur lui envoya l'ordre de Saint-André, à lui, non à Villèle, qui était le chef du cabinet. Villèle en aurait été furieux.

Mais, en note, Marmont ajoute :

J'ai connu plus tard les circonstances qui ont servi de prétexte au renvoi si brusque de M. de Chateaubriand et qui l'ont justifié. Les voici. M. de Chateaubriand était lié d'une manière intime avec une personne de la cour qui est assez connue pour que je ne donne aucun détail sur elle. La fortune de cette dame étant dérangée, le désir de la rétablir lui donna l'idée d'une grande opération de bourse sur les fonds espagnols qui étaient tombés au plus vil prix. M. de Chateaubriand, sur sa demande, écrivit d'une manière impérative à M. le marquis de Talaru, ambassadeur de France à Madrid, pour qu'il eût à obtenir du roi la reconnaissance immédiate des anciens emprunts faits par les Cortès. Ferdinand, qui était d'un caractère naturellement opiniâtre, malgré l'injonction et les menaces qui accompagnaient cette demande, refusa de se soumettre et, dans l'indignation que lui inspirait cet acte oppressif, s'adressa au roi Louis XVIII pour se plaindre. La démarche n'avait été ni décidée en conseil, ni ordonnée par le roi, et celui-ci comprit la nécessité d'un désaveu formel et de la destitution de son ministre. Cette mesure, qui servait merveilleusement les passions et les intérêts de M. de Villèle, dont l'autorité ne rencontrait plus alors d'opposition dans l'avenir, fut prise sans le moindre retard, sans aucune explication, et tellement, que M. de Chateaubriand l'apprit de la manière la plus inopinée, un jour de réception aux Tuileries, où il s'était rendu pour faire sa cour au roi (1).

Les deux récits concordent. Et il n'y a aucune apparence que Marmont tienne l'anecdote de Frénilly, ni Frénilly de

(1) Marmont, *Mémoires*, VII, liv. XXII.

Marmont. Tous deux ont recueilli un bruit qui, évidemment, courut.

Alors, que faut-il croire?

Lisons les billets tendres qu'adressa Chateaubriand à son amie, et qu'a publiés M. Léon Séché (1). Je n'y trouve rien qui permette de penser qu'entre eux il s'agissait d'autre chose que d'amour.

Examinons maintenant la correspondance de Chateaubriand et de son ambassadeur à Madrid.

Le 22 mai 1823, Talaru n'est pas encore à Madrid. C'est M. de Caux qui représente la France en Espagne. Le roi Ferdinand est encore le prisonnier des révolutionnaires; un conseil de régence le remplace provisoirement. Chateaubriand, ministre des affaires étrangères, écrit à M. de Caux :

La régence doit faire deux choses, aussitôt installée, lesquelles choses doivent avoir force de loi parce que la nécessité les commande. Elle doit faire des emprunts à l'étranger, car elle se trouverait sans finances ; elle doit reconnaître tous les traités qui ont été faits par les Cortès, car les tiers ne peuvent jamais perdre leurs droits. Ce sera, d'ailleurs, une excellente politique, et l'Angleterre en sûreté pourra être plus facilement amenée à reconnaître elle-même la régence.

Cette lettre, datée du 22 mai 1823, nous fait prendre les choses plus d'une année avant le renvoi de Chateaubriand. Je ne sais même pas si, à cette époque, la liaison du ministre et de Mme de C. existait déjà : les premiers billets que nous ayons datent du mois de septembre; et, de la part de ce frivole amoureux, ils me paraissent, par leur accent passionné, indiquer un commencement d'amour.

Chateaubriand réclame la reconnaissance des emprunts opérés par les Cortès. Il le fait sans nul embarras; et il donne ses raisons.

Talaru partit pour Madrid le 27 mai. Le 14 juillet, Chateaubriand lui écrivit :

La pauvre régence est dupe d'une intrigue pour son emprunt. Il y a deux espèces de gens qui ont des bons des Cortès. Les

(1) *Annales romantiques*, I. I.

uns jouent à la hausse et les autres à la baisse. Ceux qui jouent à la hausse disent à la régence : « Reconnaissez l'emprunt des Cortès et je vous prête cinquante millions. » Ceux qui jouent à la baisse disent : « Déclarez que vous ne connaissez pas l'emprunt des Cortès et nous avons cinquante millions à votre service. » Il est clair, dans ses intérêts, qu'en empruntant la régence ne doit se déclarer ni pour, ni contre l'emprunt des Cortès.

Cette lettre est d'un mois et demi postérieure à la précédente. Cette fois, Chateaubriand fait bon marché de l'emprunt des Cortès. Pourquoi cela? Parce qu'il veut que la régence dure. Pour durer, la régence a besoin d'argent. En faveur de cette nécessité politique, Chateaubriand n'hésite pas à conseiller que la régence diffère au moins de reconnaître l'emprunt des Cortès. Ce n'est pas là le fait d'un homme qui a intérêt à ce que l'emprunt des Cortès soit reconnu.

Le 17 octobre 1823, nouvelle lettre à M. de Talaru :

N'oubliez pas... de faire modérer le premier décret qui abolit tout ce qui a existé, je crois, depuis 1820. Comment? tous les traités, tous les actes politiques avec les étrangers, les emprunts, les conventions, les jugements des tribunaux au civil et au criminel? Que le gouvernement espagnol y prenne garde ; qu'il n'oublie pas que le gouvernement des Cortès a été légalement reconnu par l'Europe entière, qui avait ses ambassadeurs à Madrid, jusqu'au mois de février dernier. Il ne peut y avoir d'illégal, aux yeux de l'Europe continentale, que ce qui s'est fait depuis la retraite des ambassadeurs. Tel est le droit public de toutes les nations.

Ainsi, Chateaubriand revient à sa première idée. Pourquoi donc a-t-il changé d'opinion?

Il est inutile et, à mon avis, il serait malveillant, sans preuve, de faire intervenir Mme de C. pour expliquer ce changement. Au 14 juillet 1823, l'Espagne était gouvernée par une régence qui avait toutes les peines du monde à se constituer et qui rencontrait mille difficultés pour l'emprunt dont elle avait un besoin pressant. Au mois d'octobre, le roi Ferdinand, libéré grâce à l'initiative française,

a reconstitué le gouvernement véritable de ce pays. Il importe qu'on prenne, vis-à-vis de lui, l'attitude définitive. Chateaubriand n'a pas changé d'opinion sur la question de la reconnaissance de l'emprunt des Cortès. Il a toujours pensé que la France ne devait pas renoncer à ses créances. Mais les délais qu'il accordait à la régence provisoire, le 14 juillet, il ne les accorde pas au souverain qu'il a restauré.

Frénilly, pour mieux accuser Chateaubriand, caractérise l'emprunt des Cortès comme un « emprunt révolutionnaire ». La lettre du 17 octobre répond par avance à cette imputation, quand elle signale en vérité le gouvernement des Cortès comme un gouvernement légalement reconnu par toutes les puissances européennes, lesquelles eurent leurs ambassadeurs à Madrid jusqu'au mois de février 1823. Donc, les conventions passées entre la France, par exemple, et l'Espagne de 1820 au mois de février 1823 sont valables.

Voilà pour le fait même de la réclamation; et, quant au procédé de la réclamation, voici.

On ne voit certes pas, dans cette correspondance diplomatique, un Chateaubriand patient, passif et qui laisse agir à sa guise ce roi Ferdinand qu'il a remis sur le trône.

Le 11 décembre 1823, Chateaubriand conseille à Talaru, s'il veut prendre de l'influence sur le roi d'Espagne, de le « menacer sans cesse du retrait de nos troupes ». Du reste, il ne s'agit pas, dans cette lettre, de l'emprunt des Cortès et de sa reconnaissance.

Du 29 novembre 1823 :

Prenez, grondez, menacez même s'il le faut. Nous n'avons pas dépensé deux cents millions et délivré Ferdinand pour être sans crédit en Espagne.

Du 17 janvier 1824 :

Mettez-vous bien dans la tête que vous êtes roi d'Espagne, que vous devez régner.

Du 24 janvier 1824 :

Attaquez le roi corps à corps ; faites signer devant vous.

Il s'agissait principalement de l'amnistie que Ferdinand devait, selon Chateaubriand, accorder pour éviter de nouveaux ennuis.

Dira-t-on qu'après avoir remis Ferdinand sur le trône d'Espagne, Chateaubriand n'avait qu'à le laisser tranquille?... Non : il ne devait pas risquer de voir, par la maladresse de ce roi, toute l'œuvre de la guerre d'Espagne anéantie.

Au mois de mai 1824, quand Talaru obtint de Ferdinand la signature de l'acte d'amnistie, Chateaubriand lui écrivit :

Vous ne pouvez vous faire une idée du dépit qu'ils...

Ils : les ambassadeurs étrangers.

... du dépit qu'ils ont qu'on leur ait caché l'amnistie. Ils disent qu'on a prouvé à l'Europe qu'on employait auprès du roi une *terrible coaction*. Les bonnes gens ! ils n'ont pas voulu sans doute agir sur le roi et contre nous ! ils n'ont pas changé son ministère ! ils n'ont pas voulu la *coaction physique* de nos baïonnettes !...

Je suis persuadé qu'il s'agit ici des étrangers. Mais alors, à la fin de mai, ce sont donc les étrangers qui critiquent la diplomatie de Chateaubriand !

Admettons un instant qu'il s'agisse de Villèle, de Monsieur et de leur entourage, hostile à Chateaubriand : cette « coaction », critiquée dès le 26 mai, n'expliquerait pas la soudaine colère du roi dans la matinée du 6 juin.

Mais, ce qui fait penser qu'il s'agit ici des étrangers, c'est qu'à plusieurs reprises, dans ses lettres à Talaru, Chateaubriand signale que Louis XVIII est furieux des lenteurs et peut-être des perfidies de Ferdinand.

On dira que Chateaubriand l'inventait?... Or, le 22 octobre 1823, Chateaubriand écrivait à Talaru :

Monseigneur, — *c'est le duc d'Angoulême, général en chef des troupes françaises en Espagne*, — Monseigneur nous a envoyé la lettre qu'il a écrite au roi d'Espagne et qu'il vous a laissé libre de transmettre ou de supprimer. Vous êtes, étant sur les lieux, meilleur juge que nous ; mais, quoique la missive soit

rude, nous pensons dans le conseil qu'elle pouvait être remise comme un moyen d'action sur des hommes incorrigibles.

Ainsi, avec l'agrément du conseil, donc avec l'agrément de Villèle et du roi, le duc d'Angoulême adressait à Ferdinand une « missive rude ». De sorte que je ne crois pas que le système de « coaction » employé par Chateaubriand pût lui valoir un légitime reproche de la part du roi de France ni du président du conseil.

Pour conclure, je ne crois pas aux récits de Frénilly et de Marmont, qui nous obligeraient à mépriser Chateaubriand.

Mais alors, pourquoi Chateaubriand fut-il destitué avec l'insolente rudesse qu'on a vue?

Le 3 juin 1824, la Chambre des pairs vota sur la question du taux de la rente. Cette loi, c'était Villèle qui la présentait, comme ministre des finances; et il avait besoin d'elle. L'échec de la loi, c'était l'échec de Villèle. Or, la loi fut repoussée.

Chateaubriand n'approuvait pas la conversion de la rente. Il résolut de voter, comme ministre, pour la loi; en tant qu'homme, il se tairait. Eh bien! c'est ce silence-là qu'on utilisa contre lui.

Villèle prête à Louis XVIII ce mot : « Chateaubriand nous a trahis. » Il les avait trahis en se taisant, disaient-ils.

Et Chateaubriand fut la victime d'un complot que menaient contre lui le duc d'Angoulême et Villèle, avec l'aide, probablement, de Mme du Cayla. Il faut tenir compte aussi du mécontentement que le succès de la guerre d'Espagne inspirait à diverses chancelleries étrangères; l'Autriche, par exemple, où la France était représentée par M. de Caraman.

Le lendemain de la destitution de Chateaubriand, le duc d'Angoulême écrivait à Villèle :

L'idée de Caraman (pour le ministère) est encore celle qui me paraît offrir le moins d'inconvénient : 1° il est ennemi de Chateaubriand ; 2° il a des connaissances en politique extérieure.

On pense à Caraman, parce que, *secundo,* il a des connaissances en politique extérieure et, *primo,* parce qu'il est l'ennemi de Chateaubriand. Bref, c'est un diplomate qui a fait tout ce qu'il a pu pour entraver l'action française en Espagne, que le duc d'Angoulême recommande comme ministre des affaires étrangères, au lendemain de cette guerre d'Espagne qui a été, pendant la Restauration, l'honneur de la France. Tout cela, on l'avoue, en haine de Chateaubriand!...

Le duc d'Angoulême avait été chargé de l'expédition militaire en Espagne. Il s'en était bien tiré, d'ailleurs. Mais alors, il voulait garder pour lui le bénéfice de cette guerre. De son côté, le vaniteux Chateaubriand réclamait tout. De là, cette compétition.

Il n'était pas difficile d'agir contre Chateaubriand sur l'esprit du vieux Louis XVIII : le roi n'avait jamais pu le souffrir et ne lui pardonnait pas d'avoir été jadis l'ennemi victorieux de ce favori tendrement aimé, qu'il appelait son enfant, qu'il appelait son fils, le duc Decazes.

C'est ainsi que fut destitué, mis à la porte comme un laquais voleur, Chateaubriand qui ne le méritait pas. Cette faute, la Restauration l'a payée cher.



LES ÉCRITS DE LA RESTAURATION (1)

I

LES BOURBONS (2)

Les fonctions attachées à ce titre de roi sont si connues des Français, qu'ils n'ont pas besoin de se le faire expliquer : le roi leur représente aussitôt l'idée de l'autorité légitime, de l'ordre, de la paix, de la liberté légale et monarchique. Les souvenirs de la vieille France, la religion, les antiques usages, les mœurs de la famille, les habitudes de notre enfance, le berceau, le tombeau, tout se rattache à ce nom sacré de roi : il n'effraie personne ; au contraire, il rassure. Le roi, le magistrat, le père ; un Français confond ces idées. Il ne sait ce que c'est qu'un empereur ; il ne connaît pas la nature, la forme, la limite du pouvoir attaché à ce titre étranger. Mais il sait ce que c'est qu'un monarque descendant de saint Louis et de Henri IV : c'est un chef dont la puissance paternelle est réglée par des institutions, tempérée par les mœurs, adoucie et rendue excellente par le temps, comme un vin généreux né de la terre de la patrie, et mûri par le soleil de la France. Cessons de vouloir nous le cacher : il n'y aura ni repos, ni bonheur, ni félicité, ni stabilité dans nos

(1) Pour représenter les écrits politiques que publia Chateaubriand à l'époque de la Restauration, et dont on trouvera la liste à la « bibliographie », je donne des extraits de la brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, et de *la Monarchie selon la charte*

(2) *De Buonaparte et des Bourbons*, éd. orig., p. 57.

lois, nos opinions, nos fortunes, que quand la maison de Bourbon sera rétablie sur le trône. Certes, l'antiquité, plus reconnaissante que nous, n'aurait pas manqué d'appeler *divine* une race qui, commençant par un roi brave et prudent, et finissant par un martyr, a compté dans l'espace de neuf siècles trente-trois monarques, parmi lesquels on ne trouve qu'un seul tyran : exemple unique dans l'histoire du monde, et éternel sujet d'orgueil pour notre patrie. La probité et l'honneur étaient assis sur le trône de France, comme sur les autres trônes la force et la politique. Le sang noble et doux des Capets ne se reposait de produire des héros que pour faire des rois honnêtes hommes. Les uns furent appelés Sages, Bons, Justes, Bien-Aimés ; les autres surnommés Grands, Augustes, Pères des lettres et de la patrie. Quelques-uns eurent des passions qu'ils expièrent par des malheurs ; mais aucun n'épouvanta le monde par ces vices qui pèsent sur la mémoire des Césars, et que Buonaparte a reproduits.

Les Bourbons, dernière branche de cet arbre sacré, ont vu, par une destinée extraordinaire, leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique, et leur dernier sous la hache de l'athée. Depuis Robert, sixième fils de saint Louis, dont ils descendent, il ne leur a manqué, pendant tant de siècles, que cette gloire de l'adversité, qu'ils ont enfin magnifiquement obtenue. Qu'avons-nous à leur reprocher? Le nom de Henri IV fait encore tressaillir les cœurs français, et remplit nos yeux de larmes. Nous devons à Louis XIV la meilleure partie de notre gloire. N'avons-nous pas surnommé Louis XVI le plus honnête homme de son royaume? Est-ce parce que nous avons tué ce bon roi que nous rejetons ce sang? Est-ce parce que nous avons fait mourir sa sœur, sa femme et son fils, que nous repoussons sa famille? Cette famille pleure dans l'exil, non ses malheurs, mais les nôtres. Cette jeune princesse que nous avons persécutée, que nous avons rendue orpheline, regrette tous les jours, dans les palais étrangers, les prisons de la France. Elle pouvait recevoir la main d'un prince puissant et glorieux, mais elle préféra unir sa destinée à celle de son cousin, pauvre, exilé, proscrit, parce qu'il était Français, et qu'elle ne voulait point se séparer des malheurs de sa famille. Le monde entier admire ses vertus, les peuples de l'Europe la suivent quand elle paraît dans les promenades publiques, en la comblant de bénédictions : et nous, nous pouvons l'oublier! Quand elle quitta sa patrie, où elle avait été si malheureuse, elle jeta les yeux en

arrière, et elle pleura. Objets constants de ses prières et de son amour, nous savons à peine qu'elle existe. Ah ! qu'elle retrouve du moins quelques consolations en faisant le bonheur de sa coupable patrie ! Cette terre porte naturellement les lis : ils renaîtront plus beaux, arrosés du sang du roi martyr.

Louis XVIII, qui doit régner le premier sur nous, est un prince connu par ses lumières, inaccessible aux préjugés, étranger à la vengeance. De tous les souverains qui peuvent gouverner à présent la France, c'est peut-être celui qui convient le mieux à notre position et à l'esprit du siècle ; comme de tous les hommes que nous pouvions choisir, Buonaparte était peut-être le moins propre à être roi. Les institutions des peuples sont l'ouvrage du temps et de l'expérience : pour régner, il faut surtout de la raison et de l'uniformité. Un prince qui n'aurait dans la tête que deux ou trois idées communes, mais utiles, serait un souverain plus convenable à une nation qu'un aventurier extraordinaire, enfantant sans cesse de nouveaux plans, imaginant de nouvelles lois, ne croyant régner que quand il travaille à troubler les peuples, à changer, à détruire le soir ce qu'il a créé le matin. Non seulement Louis XVIII a ces idées fixes, cette modération, ce bon sens si nécessaires à un monarque, mais c'est encore un prince ami des lettres, instruit et éloquent comme plusieurs de nos rois, d'un esprit vaste et éclairé, d'un caractère ferme et philosophique.

Choisissons entre Buonaparte, qui revient à nous portant le code sanglant de la conscription, et Louis XVIII, qui s'avance pour fermer nos plaies, le testament de Louis XVI à la main. Il répétera à son sacre ces paroles écrites par son vertueux frère :

« Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis sans que je leur en eusse donné aucun sujet, et je prie Dieu de leur pardonner. »

Monsieur, comte d'Artois, d'un caractère si franc, si loyal, si français, se distingue aujourd'hui par sa piété, sa douceur et sa bonté, comme il se faisait remarquer dans sa première jeunesse par son grand air et ses grâces royales. Buonaparte fut abattu par la main de Dieu, mais non corrigé par l'adversité ; à mesure qu'il recule dans le pays qui échappe à sa tyrannie, il traîne après lui de malheureuses victimes chargées de fers ; c'est dans les dernières prisons de France qu'il exerce les derniers actes de son pouvoir. Monsieur arrive seul, sans soldats, sans appui, inconnu aux Français auxquels il se montre. A peine

a-t-il prononcé son nom, que le peuple tombe à ses genoux : on baise respectueusement son habit, on embrasse ses genoux ; on lui crie, en répandant des torrents de larmes : « Nous ne vous apportons que nos cœurs ; Buonaparte ne nous a laissé que cela ! » A cette manière de quitter la France, à cette façon d'y rentrer, connaissez d'un côté l'usurpateur, de l'autre, le prince légitime.

M. le duc d'Angoulême a paru dans une autre de nos provinces ; Bordeaux s'est jeté dans ses bras ; et le pays de Henri IV a reconnu avec des transports de joie l'héritier des vertus du Béarnais. Nos armées n'ont point vu de chevalier plus brave que M. le duc de Berry. M. le duc d'Orléans prouve, par sa noble fidélité au sang de son roi, que son nom est toujours un des plus beaux de la France. J'ai déjà parlé des trois générations de héros, M. le prince de Condé, M. le duc de Bourbon : je laisse à Buonaparte à nommer le troisième.

Je ne sais si la postérité pourra croire que tant de princes de la maison de Bourbon ont été proscrits par ce peuple qui leur devait toute sa gloire, sans avoir été coupables d'aucun crime, sans que leur malheur leur soit venu de la tyrannie du dernier roi de leur race ; non, l'avenir ne pourra comprendre que nous ayons banni des princes aussi bons, des princes nos compatriotes, pour mettre à notre tête un étranger, le plus méchant de tous les hommes. On conçoit jusqu'à un certain point la république en France : un peuple, dans un moment de folie, peut vouloir changer la forme de son gouvernement, et ne plus reconnaître le chef suprême ; mais, si nous revenons à la monarchie, c'est le comble de la honte et de l'absurdité de la vouloir sans le souverain légitime, et de croire qu'elle puisse exister sans lui. Qu'on modifie, si l'on veut, la constitution de cette monarchie, mais nul n'a le droit de changer le monarque. Il peut arriver qu'un roi cruel, tyrannique, qui viole toutes les lois, qui prive tout un peuple de ses libertés, soit déposé par l'effet d'une révolution violente ; mais, dans ce cas extraordinaire, la couronne passe à ses fils, ou à son plus proche héritier. Or, Louis XVI a-t-il été un tyran ? pouvons-nous faire le procès à sa mémoire ? en vertu de quelle autorité privons-nous sa race d'un trône qui lui appartient à tant de titres ? Par quel honteux caprice avons-nous donné à Buonaparte l'héritage de Robert le Fort ?...

En vain prétendrait-on que Buonaparte n'est pas étranger : il l'est aux yeux de toute l'Europe, de tous les Français non

prévenus ; il le sera au jugement de la postérité : elle lui attribuera peut-être la meilleure partie de nos victoires, et nous chargera d'une partie de ses crimes. Buonaparte n'a rien de français, ni dans les mœurs, ni dans le caractère. Les traits même de son visage montrent son origine. La langue qu'il apprit dans son berceau n'était pas la nôtre, et son accent comme son nom révèlent sa patrie. Son père et sa mère ont vécu plus de la moitié de leur vie sujets de la république de Gênes. Lui-même est plus sincère que ses flatteurs : il ne se reconnaît pas Français ; il nous hait et nous méprise. Il lui est plusieurs fois échappé de dire : *Voilà comme vous êtes, vous autres Français.* Dans un discours, il a parlé de l'Italie comme de sa patrie, et de la France comme de sa conquête. Si Buonaparte est Français, il faut dire nécessairement que Toussaint Louverture l'était autant et plus que lui ; car enfin il était né dans une vieille colonie française, et sous les lois françaises ; la liberté qu'il avait reçue lui avait rendu les droits du sujet et du citoyen. Et un étranger, élevé par la charité de nos rois, occupe le trône de nos rois, et brûle de répandre leur sang ! Nous prîmes soin de sa jeunesse, et par reconnaissance il nous plonge dans un abîme de douleur ! Juste dispensation de la Providence ! les Gaulois saccagèrent Rome, et les Romains opprimèrent les Gaules ; les Français ont souvent ravagé l'Italie, et les Médicis, les Galigaï, les Mazarin, les Buonaparte nous ont désolés. La France et l'Italie devraient enfin se connaître, et renoncer pour toujours l'une à l'autre.

Qu'il sera doux de se reposer enfin de tant d'agitations et de malheurs sous l'autorité paternelle de notre souverain légitime ! Nous avons pu un moment être sujets de la gloire que nos armes avaient répandue sur Buonaparte ; aujourd'hui qu'il s'est dépouillé lui-même de cette gloire, ce serait trop que de rester l'esclave de ses crimes. Rejetons cet oppresseur comme tous les autres peuples l'ont déjà rejeté. Qu'on ne dise pas de nous : Ils ont tué le meilleur et le plus vertueux des rois ; ils n'ont rien fait pour lui sauver la vie, et ils versent aujourd'hui la dernière goutte de leur sang, ils sacrifient les restes de la France pour soutenir un étranger qu'eux-mêmes détestent...

Pensons au bonheur de notre commune patrie ; songeons bien que notre sort est entre nos mains : un mot peut nous rendre à la gloire, à la paix, à l'estime du monde, ou nous plonger dans le plus affreux, comme dans le plus ignoble esclavage. Relevons la monarchie de Clovis, l'héritage de saint

Louis, le patrimoine de Henri IV. Les Bourbons seuls conviennent aujourd'hui à notre situation malheureuse, sont les seuls médecins qui puissent fermer nos blessures. La modération, la paternité de leurs sentiments, leurs propres adversités, conviennent à un royaume épuisé, fatigué de convulsions et de malheurs. Tout deviendra légitime avec eux, tout est illégitime sans eux. Leur seule présence fera renaître l'ordre dont ils sont pour nous le principe. Ce sont de braves et illustres gentilshommes, autant et plus Français que nous. Ces seigneurs des fleurs de lis furent dans tous les temps célèbres par leur loyauté ; ils tiennent si fort à la racine de nos mœurs, qu'ils semblent faire partie même de la France, et lui manquer aujourd'hui comme l'air et le soleil.

II

LA MONARCHIE MODERNE (1)

Depuis la Restauration, quelques hommes de bonne foi dupes des intérêts révolutionnaires, se sont efforcés de convertir, les hommes d'aujourd'hui à l'ancienne royauté : c'est le contre-pied du vrai système. Ce sont les hommes d'autrefois qu'il faut réconcilier avec les nouvelles institutions.

Je conviens que nos malheurs ont pu faire naître contre le gouvernement représentatif des préjugés fort légitimes. Mais si l'ancien régime ne peut se rétablir, comme je crois l'avoir rigoureusement démontré dans les *Réflexions politiques*, que voudrait-on mettre à sa place? Et d'ailleurs cet ancien régime, tout admirable qu'il pouvait être, n'avait-il pas eu, comme l'ordre des choses actuel, ses temps de crise et de détresse? Nos vieillards, se rappelant les jours sereins qui ont précédé nos tempêtes, peuvent croire qu'un calme aussi parfait était uniquement dû à la bonne constitution de l'ancien gouvernement ; mais si nous pouvions interroger nos pères qui vivaient du temps de la Ligue, nous les entendrions peut-être accuser ce gouvernement, aujourd'hui l'objet de nos regrets. Tout peut devenir

(1) *La Monarchie selon la Charte*, éd. orig., p. 272.

cause de crimes, les principes les meilleurs, les plus saints établissements; les hommes conserveraient peu de chose s'ils rejetaient toutes les institutions qui ont été le prétexte ou le résultat de leurs malheurs.

La monarchie représentative peut n'être pas parfaite, mais elle a des avantages incontestables. Y a-t-il guerre au dehors, agitation au dedans? elle se change en une espèce de dictature par la suspension de certaines lois. Une chambre est-elle factieuse? elle est arrêtée par l'autre, ou dissoute par le roi. Le temps fait-il monter sur le trône un prince ennemi de la liberté publique? les chambres préviennent l'invasion de la tyrannie. Quel gouvernement peut imposer des taxes plus pesantes, lever un plus grand nombre de soldats? Les lettres et les arts fleurissent particulièrement sous cette monarchie : qu'un roi meure dans un empire despotique, les travaux qu'il a commencés sont interrompus. Avec des chambres toujours vivantes, sans cesse renouvelées, rien n'est jamais abandonné. Elles ressemblent, sous ce rapport, à ces grands corps religieux et littéraires qui ne mouraient point, et qui amenaient à terme les immenses ouvrages que des particuliers n'auraient jamais pu entreprendre, encore moins perfectionner et finir.

Chaque homme trouve sa place naturelle dans cette sorte de gouvernement, qui emploie nécessairement les talents et les lumières, qui sait se servir de tous les rangs, comme de tous les âges.

En France, autrefois, que devenaient la plupart des hommes lorsqu'ils avaient atteint l'âge *destiné à recueillir les fruits que la jeunesse a promis?* Que leur restait-il à faire dans la plénitude de leurs ans, alors qu'ils jouissaient de toutes les facultés de leur esprit? A charge aux autres et à eux-mêmes, dépouillés de ces passions qui animent la jeunesse, ou de ces avantages qui la font rechercher, ils vieillissaient dans une garnison, dans un tribunal, dans les antichambres de la cour, dans les sociétés de Paris, dans le coin d'un vieux château, oisifs par état, soufferts plutôt que désirés, n'ayant pour toute occupation que l'historiette de la ville, la séance académique, le succès de la pièce nouvelle, et pour les grands jours la chute d'un ministre. Tout cela était bien peu digne d'un homme! N'était-il pas assez dur de ne servir à rien dans l'âge où l'on est propre à tout? Aujourd'hui les males occupations qui remplissaient l'existence d'un Romain, et qui rendent la carrière d'un Anglais si belle, s'offriront à nous de toutes parts. Nous ne perdrons

plus le milieu et la fin de notre vie ; nous serons des hommes quand nous aurons cessé d'être des jeunes gens. Nous nous consolerons de n'avoir plus les illusions du premier âge, en cherchant à devenir des citoyens illustres : on n'a rien à craindre du temps, quand on peut être rajeuni par la gloire.

Telles sont les considérations qu'il est à propos de présenter aux hommes de probité et de vertu, qui, déjà repoussés par votre ingratitude et vos faux systèmes, n'auraient encore pour nos institutions nouvelles que de l'éloignement et du dégoût. Hâtons-nous de les appeler à notre secours. On a fait tant d'avances pour gagner des gens suspects ! Faisons quelques efforts pour environner le trône de serviteurs fidèles. C'est à ceux-ci qu'il appartient de diriger les affaires : ils rendront meilleur tout ce qui leur sera confié ; les autres gâtent tout ce qu'ils touchent. Qu'on ne mette plus les honnêtes gens dans la dépendance des hommes qui les ont opprimés, mais qu'on donne les bons pour guides aux méchants : c'est l'ordre de la morale et de la justice. Confiez donc les premières places de l'État aux véritables amis de la monarchie légitime. Vous en faut-il un si grand nombre pour sauver la France? Je n'en demande que sept par département : un évêque, un commandant, un préfet, un procureur du roi, un président de la cour prévôtale, un commandant de gendarmerie et un commandant de gardes nationales. Que ces sept hommes-là soient à Dieu et au roi, je réponds du reste.

Mais il ne faut pas qu'un ministère entrave, retienne, paralyse, tracasse, tourmente, persécute et destitue ces sept hommes ; qu'il leur donne tort en toute occasion contre les malveillants et les conspirateurs. Aussi, point de ministres et de chefs de directions suspects, ou dans le système des intérêts moraux révolutionnaires. Que les premiers administrateurs ne persécutent personne ; qu'ils soient doux, indulgents, tolérants, humains ; qu'ils ne souffrent aucune réaction ; qu'ils embrassent franchement la Charte, et respectent toutes nos libertés. Mais qu'en même temps ils aient l'horreur des méchants ; qu'ils donnent la préférence à la vertu sur le vice ; qu'ils ne fassent pas consister l'impartialité à placer ici un honnête homme et là un homme pervers ; qu'ils favorisent toutes les lois justes ; qu'ils appuient hautement et ouvertement la religion ; qu'ils soient dévoués au roi et à la famille royale, jusqu'à la mort s'il le faut, et la France sortira de ses ruines.

Quant à ces hommes capables mais dont l'esprit est faussé par

la révolution, à ces hommes qui ne peuvent comprendre que le trône de saint Louis a besoin d'être soutenu par l'autel et environné des vieilles mœurs, comme des vieilles traditions de la monarchie, qu'ils aillent cultiver leur champ. La France pourra les rappeler quand leurs talents, lassés d'être inutiles, seront sincèrement convertis à la religion et à la légitimité.

Pour ce qui est du troupeau des administrateurs subalternes, il serait insensé de les juger avec rigueur : donnez-leur des chefs fidèles, des gardiens sûrs et vigilants, et vous n'aurez rien à craindre : d'ailleurs le temps des épurations est passé.

Dans le mouvement à donner aux affaires, consultez le génie des Français ; que l'administration soit économe sans être mesquine ; qu'elle soit surtout ferme, surveillante et animée.

« Sire, disais-je au roi dans mon *Rapport fait à Gand*, éviter les excès de Buonaparte, ne pas trop multiplier, à son exemple, les actes administratifs, était une pensée sage et utile. Cependant, depuis vingt-cinq ans, les Français s'étaient accoutumés au gouvernement le plus actif que l'on ait jamais vu chez un peuple : les ministres écrivaient sans cesse, des ordres partaient de toutes parts ; chacun attendait toujours quelque chose ; le spectacle, l'acteur, le spectateur changeaient à tous les moments. Quelques personnes semblent donc croire qu'après un pareil mouvement, détendre trop subitement les ressorts serait dangereux. C'est, disent-elles, laisser des loisirs à la malveillance, nourrir les dégoûts, exciter des comparaisons inutiles. L'administrateur secondaire, accoutumé à être conduit dans les choses même les plus communes, ne sait plus ce qu'il doit faire, quel parti prendre. Peut-être serait-il bon, dans un pays comme la France, si longtemps enchanté par les triomphes militaires, d'administrer vivement dans le sens des institutions civiles et politiques, de s'occuper ostensiblement des manufactures, du commerce, de l'agriculture, des lettres et des arts. De grands travaux commandés, de grandes récompenses promises, des prix, des distinctions éclatantes accordées aux talents, des concours publics donneraient une autre tendance aux mœurs, une autre direction aux esprits. Le génie du prince particulièrement formé pour le règne des arts, répandrait sur eux un éclat immortel. Certains de trouver dans leur roi le meilleur juge, le politique le plus habile, l'homme d'État le plus instruit, les Français ne craindraient plus d'embrasser une nouvelle carrière. Les triomphes de la paix leur feraient oublier les succès de la

guerre : ils croiraient n'avoir rien perdu en changeant laurier pour laurier, gloire pour gloire. »

Les sessions des chambres doivent être courtes, mais rapprochées. Que les projets de lois soient préparés d'avance avec soin. On apprendra un jour à les resserrer comme en Angleterre. C'est un vice capital de notre législation que les articles innombrables de nos projets de loi : ils amènent de force des discussions interminables et des amendements sans fin. Quand les Chambres ne seront plus contrariées, loin d'entraver, elles accroîtront la force et l'action du gouvernement...

Je me résume en quelques mots.

La religion, base du nouvel édifice, la Charte et les honnêtes gens, les choses politiques de la révolution, et non les hommes politiques de la révolution : voilà tout mon système.

Le contraire de ce système est précisément ce que l'on a adopté. On a toujours voulu les hommes beaucoup plus que les choses. On a gouverné pour les intérêts, nullement pour les principes. On a cru que l'œuvre et le chef-d'œuvre de la restauration consistait à conserver chacun à la place qu'il occupait. Cette stérile et timide idée a tout perdu : car les principaux auteurs de nos troubles ayant des intérêts opposés aux intérêts de la monarchie légitime, ne pouvant d'ailleurs que détruire et étant inhabiles à fonder, la restauration n'a point marché, et la France a été replongée dans l'abîme.

On se rassure vainement sur l'excellent esprit de la garde et de l'armée, sur la bonne composition de la gendarmerie : ce sont deux grandes choses sans doute, mais elles ne suffisent pas. Le système des intérêts révolutionnaires aurait bientôt détruit ce bel ouvrage. Partout où il s'insinue, il empoisonne, gâte et corrompt tout. Il détériore le bien, arrête les choses les plus heureusement commencées, persécute les hommess fidèles, les force à se retirer, décourage le zèle, favorise les malveillants ; et il triompherait tôt ou tard de la monarchie légitime.

Dans mon plan, le succès de cette monarchie est assuré : mais je sais qu'il faut du courage pour le suivre. Il est plus facile d'attaquer les choses qui se taisent que les hommes qui crient. Il est plus aisé de renverser une charte qui ne se défend pas que des intérêts personnels qui font une vive résistance. Je n'en suis pas moins persuadé qu'il n'y a de salut que dans la vérité politique que j'expose ici. Si les uns croyaient que l'on peut revenir à toutes les anciennes institutions ; si les

autres pensaient qu'on ne doit gouverner la France qu'avec les mains qui l'ont déchirée, ce serait de part et d'autre la méprise la plus funeste. La France veut les intérêts politiques et matériels créés par le temps et consacrés désormais par la Charte ; mais elle ne veut plus ni les principes ni les hommes qui ont causé nos malheurs. Hors de là, tout est illusion : et l'administration qui ne sentira pas cette vérité tombera dans des fautes irréparables.

Ma tâche est remplie. Je n'ai jamais écrit un ouvrage qui m'ait tant coûté. Souvent la plume m'est tombée des mains ; et dans des moments de découragement et de faiblesse, j'ai quelquefois été tenté de jeter le manuscrit au feu. Quel que soit le succès de cet ouvrage, je le compterai au moins au nombre des bonnes actions de ma vie. *Fais ce que tu dois, arrive ce que pourra.* Pour avertir la France qui me paraît en péril, pour la réveiller au bord de l'abîme, il m'a fallu ne rien calculer. J'ai été obligé de tout dire, de heurter de front bien des hommes, de froisser une multitude d'intérêts. J'ai cru voir le salut de la patrie, comme je le disais à la chambre des pairs, dans l'union des anciennes mœurs et des formes politiques actuelles, du bon sens de nos pères et des lumières du siècle, de la vieille gloire de Duguesclin et de la nouvelle gloire de Moreau : enfin dans l'alliance de la religion et de la liberté fondée sur les lois : si c'est une chimère, les cœurs nobles ne me la reprocheront pas.

CHAPITRE XV

CHATEAUBRIAND SOUS LA MONARCHIE DE JUILLET

Au commencement de 1829, Chateaubriand, ambassadeur auprès du Saint-Siège, avait quitté Rome pour la France, où il prendrait un congé. Bientôt, Mme Récamier alla s'installer à Dieppe et Chateaubriand voyagea dans les Pyrénées. Il était à Cauterets, quand il apprit la constitution du ministère Polignac. Il donna sa démission d'ambassadeur.

Il ne pouvait pas faire autrement. Il s'était, à tort ou à raison, installé dans l'opinion comme le défenseur des « libertés publiques »; le ministère Polignac signifiait un redoublement du pouvoir autocratique : Chateaubriand s'en alla.

D'ailleurs, je me figure qu'en donnant sa démission d'ambassadeur, il avait une arrière-pensée : il comptait devenir premier ministre. Il conjecturait, et judicieusement, que le ministère Polignac ne durerait pas. Si le ministère Polignac ne durait pas, ce serait à cause des « libertés publiques » qu'il offenserait. Et alors, lui Chateaubriand, on serait bien forcé de le prendre.

Ballanche écrivait à Mme Récamier :

Je viens de voir Kératry... Lui et ses amis sont tellement préoccupés de l'impossibilité du ministère actuel qu'ils pensent déjà à un prochain ministère dans lequel M. de Chateaubriand pourrait être engagé à conserver M. de Polignac. Or, ils seraient désolés que M. de Chateaubriand fît ce sacrifice à ses affections. Ils disent que M. de Polignac eût pu entrer dans un ministère de coalition avant qu'il eût été associé à M. de La Bourdonnaye ;

mais que maintenant M. de Chateaubriand se compromettrait en vain si, dans une combinaison nouvelle, il l'acceptait pour collègue...

Ballanche ajoutait : « Nous n'en sommes pas encore là. » Mais Chateaubriand songeait à l'éventualité d'un ministère Chateaubriand.

Il raisonnait bien, quand il s'attendait à ce que le ministère Polignac ne fût pas durable. Seulement, il croyait que Polignac tomberait tout seul : ce qui tomba, en outre, c'est la monarchie des Bourbons.

Le 26 juillet 1830, Chateaubriand partit pour Dieppe. Il y arriva le 27, vers midi. D'abord, il se rendit à l'hôtel, s'habilla, puis alla faire visite à Juliette. Les fenêtres de l'appartement qu'elle occupait donnaient sur la mer. Il passa, dit-il dans les *Mémoires*, quelques heures « à causer et à regarder les flots ». Puis arriva Hyacinthe Pillorge, avec des nouvelles; et Ballanche, avec des journaux.

J'ouvris le *Moniteur* et je lus, sans en croire mes yeux, les pièces officielles. Encore un gouvernement qui, de propos délibéré, se jetait du haut des tours Notre-Dame ! Je dis à Hyacinthe de demander des chevaux, afin de partir pour Paris (1).

Chateaubriand a écrit ce livre des *Mémoires* aux mois d'août et de septembre 1830. Il était encore sous l'impression de l'émoi qu'il avait ressenti à la nouvelle des ordonnances paradoxales qui signifiaient la tentative autocratique de Charles X, qui amenèrent la révolution de Juillet et la chute des Bourbons.

Mais nous avons un autre témoignage sur la manière dont Chateaubriand reçut cette apparente information. C'est un passage du discours que prononça J.-J. Ampère aux funérailles de Chateaubriand.

J'étais auprès de lui, à Dieppe, quand il apprit la publication des criminelles ordonnances de juillet. J'entends encore l'accent indigné de ses paroles foudroyantes ; je le vois sublime de colère,

(1) *Mémoires*, t. V, p. 569.

en face de cette mer qui nous écoute, tandis qu'un magnifique soleil couchant, qu'il ne pouvait, même dans ce moment, s'empêcher de contempler en poète, illuminait sa noble figure et resplendissait comme une auréole autour de son front irrité (1).

Il est magnifique, ainsi auréolé du nimbe que lui fait le déclin du jour. On le voit, qui devine et qui prophétise la fin de la monarchie française et qui, occupé de ces pensées formidables, urgentes, terribles, regarde, en artiste, le beau soleil couchant. N'y cherche-t-il pas, n'y trouve-t-il pas des allégories, des symboles? En outre, ne songe-t-il pas à ses propres responsabilités? La rude campagne qu'il a menée, après sa destitution, contre les ministres de Louis XVIII est bien pour quelque chose dans les embarras qui ont surgi et gravement gêné la monarchie des Bourbons. Il songe à tout cela, il s'interroge aussi sur la situation que fait à sa fortune politique le nouvel état de choses. Mais il regarde la nature, qui prend les splendides couleurs du soir.

Il partit aussitôt pour Paris. Il y venait, après la lecture des ordonnances, défendre les « libertés publiques ». A Paris, il trouva la révolution : alors, ce qu'il eut à défendre, c'est la monarchie légitime.

Il y a ici un tournant de son histoire, qu'il a indiqué d'une manière très nette dans cette phrase des *Mémoires* :

J'aperçus le drapeau tricolore flottant ; je jugeai qu'il ne s'agissait pas d'une émeute, mais d'une révolution. J'eus le pressentiment que mon rôle allait changer : qu'étant accouru pour défendre les libertés publiques, je serais obligé de défendre la royauté (2).

Ce brusque tournant de la carrière politique de Chateaubriand est beau; et il n'arrive pas souvent qu'un tournant politique soit beau, ni même honorable. Chateaubriand parle, dans ses *Mémoires,* de « ce penchant que toute âme bien née sent pour le pouvoir ». Ce penchant-

(1) *Le Grand Bé,* p. 23.
(2) *Mémoires,* t. V, p. 273.

là, il l'eut passionnément. Les échecs ne le décourageaient pas : toute sa vie, il continua d'être l'émule désespéré de Napoléon.

Le 29 juillet, il tenta d'être l'homme de la situation. Il écrivit à Charles X; il priait le roi de l' « instruire de sa volonté ». C'est-à-dire qu'il désirait d'être nommé premier ministre. Le roi lui « fit répondre » qu'il avait nommé premier ministre M. de Mortemart; il l'invitait à s'entendre avec cet homme d'État.

Le noble duc, où le trouver? Je le cherchai vainement le 29 au soir (1)...

Le chercha-t-il beaucoup? En de telles conjonctures, la première place lui agréait, avec ses moyens d'action et sa gloire; les autres, non. Il se sentit, une fois encore, « repoussé par Charles X ».

Voyons-le maintenant subir ses tentations.

Le 30 juillet, dans les rues, on le porte en triomphe; et autour de lui, on crie : « Vive la charte!... » Il répond : « Oui, messieurs, vive la charte, mais vive le roi!... » Il arrive à la Chambre des pairs.

M. de Caraman soutient qu'on ne peut pas reconnaître les ordonnances...

« Pourquoi donc, lui dis-je, monsieur? » Cette froide question glaça sa verve.

Chateaubriand monte à la tribune :

— Je soutiens, moi, que rien n'est perdu, que nous pouvons accepter les ordonnances. La question n'est pas de considérer s'il y a péril ou non, mais de garder les serments que nous avons prêtés à ce roi dont nous tenons nos dignités, et plusieurs d'entre nous leur fortune. Sa Majesté, en retirant les ordonnances et en changeant son ministère, a fait tout ce qu'elle a dû ; faisons à notre tour ce que nous devons. Comment! dans tout le cours de notre vie, il se présente un seul jour où nous sommes obligés de descendre sur le champ de bataille, et nous n'accep-

(1) *Mémoires*, p. 309.

terions pas le combat? Donnons à la France l'exemple de l'honneur et de la loyauté; empêchons-la de tomber dans des combinaisons anarchiques où sa paix, ses intérêts réels et ses libertés iraient se perdre : le péril s'évanouit quand on ose le regarder (1).

Pas de réponse. Et la séance fut levée.

Le triomphe populaire qu'il a eu dans les rues n'a pas modifié les idées de Chateaubriand. Et, s'il a l'horreur des ordonnances, il est conduit par le sentiment de l'honneur. La protestation qu'il a, seul, fait entendre à la Chambre des pairs le distingue du reste de cette assemblée qui omettait facilement son roi. Or, Chateaubriand n'avait pas eu à se louer des Bourbons : il y a, dans sa fidélité qui ne discute pas, de la grandeur.

Les événements se précipitèrent. Le duc d'Orléans fut nommé lieutenant général du royaume. Le roi et le dauphin abdiquèrent en faveur du fils de la duchesse de Berry, le duc de Bordeaux.

Le 3 août, les pairs se transportent à la Chambre des députés. Le duc d'Orléans fait une déclaration, pour annoncer l'abdication de Charles X et du Dauphin. Chateaubriand note ceci :

Par une misérable ruse et une lâche réticence, le duc d'Orléans supprime ici le nom de Henri V, en faveur duquel les deux rois avaient abdiqué... Philippe avait à choisir entre l'honnête homme et le grand homme : il a préféré escamoter la couronne du roi et la liberté du peuple. Un filou, pendant le trouble et les malheurs d'un incendie, dérobe subtilement les objets les plus précieux du palais brûlant, sans écouter les cris d'un enfant que la flamme a surpris dans son berceau (2).

Voilà ce que Chateaubriand ne pardonnera pas à Louis-Philippe. Qu'il ait accepté la couronne, c'est un « acte d'ambition » pareil à d'autres; mais, le « délit », c'est d'avoir été « tuteur infidèle », c'est d'avoir « dépouillé l'enfant et l'orphelin ».

(1) *Mémoires*, p. 325.
(2) *Ibid.*, p. 337.

Quand le duc d'Orléans n'était encore que lieutenant général du royaume, des ouvertures furent faites à Chateaubriand. Cela, si l'on ne voulait pas se fier aux *Mémoires d'outre-tombe*, est attesté par Villemain :

Durant le court intervalle du 3 au 7 août, j'ai vu, chez Mme Récamier, M. de Chateaubriand sollicité par les prévenances d'un homme de grand nom et d'un esprit lettré, alors chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans : il s'agissait d'une visite au Palais-Royal. M. de Chateaubriand accepta (1).

L'intermédiaire était Anatole de Montesquiou.

Quant au récit de l'entrevue, nous ne l'avons que dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Il est possible que Chateaubriand l'ait un peu arrangé; c'est, enveloppée, l'opinion nette de Villemain. Mais nous n'avons ni moyen ni raison d'en démentir les grandes lignes. Il déclara qu'Henri V était roi; il demanda à la duchesse d'Orléans si, au cas où l'on offrirait au duc d'Orléans la couronne, il l'accepterait. Il n'eut que des réponses évasives. Le duc d'Orléans, survenu, ne prononça lui-même que des paroles évasives. Chateaubriand se retira.

Une seconde fois, Chateaubriand fut appelé auprès de la duchesse d'Orléans. Elle lui dit qu'on lui donnerait volontiers le ministère des affaires étrangères et qu'on lui donnerait plus volontiers encore l'ambassade de Rome, « dans l'intérêt de notre sainte religion ». Il refusa, et en termes magnifiques :

Je perdrais (l'estime publique), au moment où je changerais de drapeau. Monsieur le duc d'Orléans aurait cru acquérir un appui, et il n'aurait à son service qu'un misérable faiseur de phrases, qu'un parjure dont la voix ne serait plus écoutée, qu'un renégat à qui chacun aurait le droit de jeter de la boue et de cracher au visage. Aux paroles incertaines qu'il balbutierait en faveur de Louis-Philippe, on lui opposerait les volumes entiers qu'il a publiés en faveur de la famille tombée. N'est-ce pas moi, madame, qui ai écrit la brochure *De Bonaparte et des*

(1) Villemain, *M. de Chateaubriand*, p. 493.

Bourbons, les articles sur l'*arrivée de Louis XVIII à Compiègne*, le *Rapport dans le conseil du roi à Gand*, l'*Histoire de la vie et de la mort de M. le duc de Berry?* Je ne sais s'il y a une seule page de moi où le nom de mes anciens rois ne se trouve pour quelque chose, et où il ne soit environné de mes protestations d'amour et de fidélité ; chose qui porte un caractère d'attachement individuel d'autant plus remarquable, que *madame* sait que je ne crois pas aux rois. A la seule pensée d'une désertion, le rouge me monte au visage ; j'irais le lendemain me jeter dans la Seine. Je supplie *madame* d'excuser la vivacité de mes paroles (1)...

Je ne sais pas si Chateaubriand a prononcé ce long couplet exactement. Mais ce long couplet, qui est beau, rend compte de son opinion, de l'attitude qu'il observa et des discours qu'il tint alors à qui voulait l'entendre. Là-dessus, nous avons un témoignage, favorable à Chateaubriand et dont l'authenticité est garantie par le fait qu'il est de Mme de Boigne, laquelle n'aimait pas Chateaubriand.

Un soir, après dîner, Mme de Boigne alla voir Mme Récamier, qui l'attendait avec impatience, pour lui parler du grand homme et de ses tribulations (2). Elle apprit qu'il était « outré contre Charles X, qui n'avait pas répondu à sa lettre; indigné contre les pairs, qui ne l'avaient pas choisi pour diriger la Chambre; furieux contre le lieutenant général, qui n'avait pas déposé entre ses mains le pouvoir auquel les événements l'appelaient ». Tel est le ton narquois de Mme de Boigne, quand elle parle de Chateaubriand; elle ne peut pas le souffrir.

Chateaubriand était « censé malade ». Mme Récamier pressa Mme de Boigne de venir avec elle trouver Chateaubriand. Il s'agissait de le « calmer ».

Les deux dames arrivent à la petite maison de la rue d'Enfer. On les introduit. Elles frappent à la porte du cabinet de travail et entrent.

Chateaubriand écrivait, à l'angle d'une table. Il était en

(1) *Mémoires*, t. V, p. 378.
(2) *Mémoires de la comtesse de Boigne*, t. II, p. 428.

robe de chambre et en pantoufles, un madras sur la tête. Sur la grande table où il travaillait, il y avait des livres, des papiers, des « restes de mangeaille » et des « préparatifs de toilette peu élégante ».

Il préparait son discours pour la Chambre. Mme Récamier obtint qu'il le lût à ses visiteuses. Un discours terrible : on y voyait le duc d'Orléans s'avancer vers le trône, deux têtes à la main. Quand la lecture fut finie, Mme de Boigne demanda au violent orateur si ce discours était, à son avis, l'œuvre d'un bon citoyen.

— Je n'ai pas la prétention d'être un bon citoyen!...

Elle lui demanda s'il croyait que ce discours fût le moyen de faire rentrer Charles X aux Tuileries :

— Dieu nous en garde! Je serais bien fâché de l'y revoir!...

Alors, ne valait-il pas mieux se rallier à ce qui pouvait encore entraver l'anarchie?... Mme de Boigne était allée au Palais-Royal le matin même : or, là, on attachait un grand prix au suffrage et à la collaboration de Chateaubriand; on admettait que, si des scrupules l'empêchaient de prendre une part active au gouvernement, du moins voudrait-il peut-être retourner à Rome.

— Jamais! s'écria-t-il.

Il se leva et se mit à déambuler. Les deux dames causèrent ensemble, de manière à être entendues : elles énonçaient les services que pourrait là-bas rendre à la religion l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il ralentit sa marche, s'arrêta devant une planche de livres, croisa les bras et s'écria :

Et ces trente volumes qui me regardent en face, que leur répondrais-je? Non... Non... ils me condamnent à attacher mon sort à celui de ces misérables. Qui les connaît, qui les méprise, qui les hait plus que moi?...

Il se lança dans une longue diatribe contre les princes et la cour. Telle fut sa violence que Mme de Boigne avoue qu'elle en était presque épouvantée. Le jour tombait, le jour tardif d'été. Seule restait bien éclairée dans la pièce la

tête coiffée du madras rouge et vert. Mme de Boigne la trouva « satanique ».

Il se calma un peu et il dit :

— Quel Français n'a pas éprouvé l'enthousiasme des admirables journées qui viennent de s'écouler? Et sans doute ce n'est pas l'homme qui a tant contribué à les amener qui a pu rester froid devant elles !...

En parlant ainsi, avec la sincérité de la confiance et de la colère, Chateaubriand se rendait justice. Il a certainement eu de l'influence sur les idées libérales de son époque. Les journées de Juillet réalisaient, sous une forme tragique, sa haine des ordonnances. La rancune qu'il avait contre les Bourbons coïncidait, en 1830, avec une question de principes. Il pouvait, sans forfaiture, après les ordonnances, abandonner les Bourbons. Que d'autres l'ont fait, qui n'avaient pas la même liberté que lui !... Il ne le fit pas. Et tel fut son orgueil, son bel orgueil, qui, dans les bonnes occasions, primait sur sa vanité.

Avant de s'en aller, Mme de Boigne lui demanda si, en fin de compte, il n'avait rien à répondre au Palais-Royal. Il dit que non, que « sa place était fixée par ses précédents ».

Après cela, Mme de Boigne peut plaisanter; et nous pouvons nous divertir au sujet de la robe de chambre, des pantoufles et du madras vert et rouge : Chateaubriand n'hésita point à sacrifier tout, plutôt que sa fidélité politique.

Le 7 août, la Chambre des députés déclara la vacance du trône et conféra la couronne au duc d'Orléans. Dans la soirée, la Chambre des pairs délibéra sur la déclaration des députés. Chateaubriand prononça un admirable discours, où il y avait ceci :

Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements dédaignés ; il ne me reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissance, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit

pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables, si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers l'exil (1).

Le 9 août, le duc d'Orléans convoqua les Chambres, pour prêter serment et pour être proclamé roi.

Le 10 août, Chateaubriand écrivit à M. Pasquier, président de la Chambre des pairs :

Monsieur le président de la Chambre des pairs,

Ne pouvant prêter serment de fidélité à Louis-Philippe d'Orléans comme roi des Français, je me trouve frappé d'une incapacité légale qui m'empêche d'assister aux séances de la Chambre héréditaire. Une seule marque des bontés du roi Louis XVIII et de la munificence royale me reste : c'est une pension de pair de douze mille francs, laquelle me fut donnée pour maintenir, sinon avec éclat, du moins avec l'indépendance des premiers besoins, la haute dignité à laquelle j'avais été appelé. Il ne serait pas juste que je conservasse une faveur attachée à l'exercice de fonctions que je ne puis remplir. En conséquence, j'ai l'honneur de résigner entre vos mains ma pension de pair (2).

Le 12 août, une lettre adressée au baron Louis, ministre des finances, confirmait cette démission. Et Chateaubriand envoya copie des deux lettres au marquis de Sémonville, grand référendaire de la Chambre des pairs. Le même jour, il écrivit à Dupont de l'Eure, ministre de la justice :

Monsieur le ministre de la justice,

J'ai l'honneur de vous envoyer ma démission de ministre d'État. Je suis, avec une haute considération, etc.

Après avoir consigné toutes ces démissions dans ses *Mémoires,* Chateaubriand ajoute :

Je restai nu comme un petit saint Jean ; mais depuis longtemps j'étais accoutumé à me nourrir du miel sauvage, et je ne

(1) *Mémoires*, t. V, p. 393.
(2) *Ibid.*, p. 396.

craignais pas que la fille d'Hérodiade eût envie de ma tête grise. Mes broderies, mes dragonnes, franges, torsades, épaulettes, vendues à un juif, et par lui fondues, m'ont rapporté sept cents francs, produit net de toutes mes grandeurs (1).

Or, on lit, dans le *Journal* du maréchal de Castellane, à la date du 3 avril 1831 :

M. de Chateaubriand, dont le désintéressement l'a porté à renoncer à la pairie et à la dotation de douze mille francs, a reçu du roi cent mille francs pour ne pas écrire. Aussi, dans le seul pamphlet qu'il a fait paraître et qu'il annonce comme devant être l'unique et dernier, il ne traite pas mal la personne du roi. Cette affaire s'est traitée par Madame Adélaïde : il voulait vendre son hospice et ses terrains, rue d'Enfer, trois ou quatre cent mille francs ; on a préféré lui donner tout bonnement cent mille francs (2).

C'est assez net. On le voit, le maréchal de C. ne devinait pas ce qu'allait écrire et livrer à la postérité, touchant Mme de C., le baron de Frénilly.

M. Edmond Biré a réfuté à merveille cette calomnie (3).

Le seul pamphlet auquel le maréchal se réfère, c'est *De la Restauration et de la monarchie élective.* Et puis, à partir de là, Chateaubriand, pour de l'argent, se serait tenu coi ?... Or, au mois d'octobre 1831, Chateaubriand publia *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou suite de mon dernier écrit : De la Restauration et de la monarchie élective.* Eh bien ! cette brochure est une attaque très violente contre la monarchie de Juillet; et on y lit, par exemple, ceci :

Les dernières barricades ont chassé Charles X des Tuileries. Eh bien ! dans ce château funeste, au lieu d'une couche innocente, sans insomnie, sans remords, sans apparition, qu'a trouvé Louis-Philippe ? Un trône vide que lui présente un *spectre décapité* portant dans sa main sanglante la tête d'un autre spectre.

(1) *Mémoires*, p. 398.
(2) *Journal du maréchal de Castellane*, t. II, p. 42.
(3) E. Biré, *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 634.

Cela, au mois d'octobre 1831, six mois après ce commencement d'avril où Chateaubriand aurait touché la forte somme : c'est mal gagner son argent!...

Au mois de mai 1832, nouvelle brochure, relative aux douze mille francs qu'a envoyés pour les cholériques la duchesse de Berry. Ce même mois de mai 1832, le *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry,* où il y a : « Madame, votre fils est mon roi » et, pour Louis-Philippe, des duretés. Etc... Tout cela est bien étonnant, de la part d'un homme qui aurait touché cent mille francs pour ne plus écrire.

Notons encore qu'au mois de juin 1831, deux mois après le fameux mois d'avril du maréchal, Chateaubriand fut arrêté, mis en prison. Pour se débarrasser d'un tel adversaire, si gênant, pourquoi le gouvernement de Louis-Philippe n'a-t-il pas tout simplement dit que le gaillard avait touché du roi cent mille francs? Parce que ce n'était pas vrai.

Au mois d'octobre 1831, le duc de Lévis fit connaître à Chateaubriand que Charles X se proposait de lui continuer sa pension de pair de France. Chateaubriand refusa. L'année suivante, comme il n'avait plus le sou, il accepta que Charles X payât ses anciennes dettes d'ambassadeur à Rome :

Sire, écrivait-il, il faut que je sois bien malheureux pour me rendre à charge, même un moment, à une couronne que j'ai soutenue de tous mes efforts et que je continuerai à servir le reste de ma vie (1).

L'accusation du maréchal de Castellane ne vaut rien.

Revenons aux démissions que donna Chateaubriand au mois d'août 1830.

Le lendemain de son discours à la Chambre des pairs, il écrivit à son ami M. Fraser Frisell, Écossais francisé :

Les deux chambres ont décerné hier la couronne à M. le duc d'Orléans. J'ai réclamé pour l'honneur de ma vie et de mes

(1) *Mémoires*, p. 638.

serments : je me suis sacrifié une dernière fois pour une famille ingrate qui m'éloignerait encore si elle revenait ; mais j'étais dans l'une de ces positions qui ne laissent pas le choix... Nous allons vraisemblablement, ma femme et moi, quitter la France et nous retirer peut-être à Genève ; mais il faut, avant, vendre le peu qui nous reste et notre dernier exil sera bien misérable. Les rentes vont bien et j'espère que la France sera heureuse.

Il s'était mis dans la misère. Il avait soixante-deux ans. Ses créanciers le tourmentaient.

Le 19, il écrivit, une nouvelle fois, à son ami Fraser Frisell :

Je suis bien malheureux, mon cher ami. J'ai fait ce que je devais faire ; j'en recueille l'estime, et pourtant je me sacrifie à une cause que je n'approuve pas et à des sots qui, s'ils m'entendaient, seraient encore plus mal pour moi. De l'autre côté, on me comble de bontés ; ici, on m'a tout offert, on ne peut agir avec plus de grâce et plus de bienveillance, et je ne puis rien accepter. Quelle bizarrerie de mon sort ! Quoi qu'il arrive, je suis écrasé par les événements. Mais avez-vous vu tous les Judas de la Chambre des pairs (1)?...

La révolution de Juillet, qui l'avait ruiné, avait ruiné aussi son éditeur Ladvocat, lequel ne payait donc plus. Et lui, au milieu de ces aventures, travaillait de son métier d'écrivain qui, pour gagner sa vie quotidienne, noircit du papier. Il achevait les *Etudes historiques*, qu'il devait, par contrat, aux souscripteurs de ses œuvres complètes.

Le 30 avril 1831, la *Quotidienne* publia cette information :

M. et Mme de Chateaubriand viennent de faire la vente de leur mobilier, dans l'intention de quitter la France.

Le beau bohème, cet homme de soixante-deux ans, l'auteur du *Génie du Christianisme*, l'ancien ministre des affaires étrangères, qui a fait la guerre d'Espagne, qui a doté la Restauration et la France d'une gloire véritable, le

(1) E. Biré, *les Dernières années de Chateaubriand*, p. 30.

récent ambassadeur du roi de France auprès du Saint-Siège, le grand dépensier, le grand voluptueux qui, pour réaliser l'œuvre d'art d'une existence harmonieuse en toute sa durée, abandonne tout, vend ses meubles, ses vêtements, les dorures de ses costumes officiels, et s'en va!

Là-dessus, lisons ces lignes de Sainte-Beuve, dans les *Portraits contemporains* :

(Les amis de Chateaubriand) ne furent point très contents d'un petit article de moi qui parut dans le *Globe* du 19 août 1830...

Le 19 août 1830, c'est exactement neuf jours après les fières démissions de Chateaubriand.

... et dans lequel, en félicitant Victor Hugo de se rallier à la nouvelle France, j'acceptais au contraire comme un fait accompli et légitime l'abdication politique de M. de Chateaubriand. Les amis de celui-ci, Mme Récamier, M. Lenormant, trouvèrent que c'était aller un peu vite, et ils ne désespéraient pas encore de le rattacher au nouvel ordre de choses (1).

On voit ici la perfidie du détestable Sainte-Beuve qui a mené, lui, l'existence d'un bas rallié.

Chateaubriand arriva, le 23 mai 1831, à Genève. Il fut, dès lors, le chevalier de la duchesse de Berry; bref, il suivait fidèlement la légitimité. Il lui en coûtait, car, au fond de son âme, il n'avait pas beaucoup plus de sympathie pour la duchesse de Berry que pour Charles X.

Chateaubriand défenseur de la duchesse de Berry apparaît à plusieurs reprises dans les mémoires de Mme de Boigne.

Un jour, — c'est peu de temps avant la première tentative de la princesse, — on parlait, chez Mme Salvage, des événements. Les plus ardents légitimistes se livraient à leur impatience et les temporistes recommandaient la sagesse. Chateaubriand, lui, sans lever les yeux, attisait le feu dans la cheminée. Or, le bruit courait que, comme gouverneur

(1) SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. I, p. 77.

du duc de Bordeaux, il allait se rendre à Édimbourg. Mme de Boigne l'interrogea là-dessus.

— Moi! s'écria-t-il avec un accent de dédain inimitable; moi! et qu'irais-je faire, bon Dieu, entre cette mangeuse de reliques d'Édimbourg et cette danseuse de corde d'Italie?...

Dans les mémoires de Mme de Boigne, nous voyons toujours Chateaubriand soucieux de retenir le zèle et l'agitation nerveuse de la duchesse de Berry. Apprend-il qu'elle va tenter quelque chose, il en éprouve un « profond mécontentement ». Mais, a-t-elle tenté quelque chose, et fût-ce avec la dernière imprudence, il est là pour la servir.

Enfin, après cent fausses manœuvres, elle est arrêtée.

Nul, et je n'en excepte ni M. Thiers ni même M. Maurice Duval, ne ressentit une plus vive satisfaction de l'arrestation de Mme la duchesse de Berry que M. de Chateaubriand (1).

Est-elle méchante!... Et pourquoi donc Chateaubriand aurait-il été si satisfait de l'aventure?... Ah! Mme de Boigne ne manque pas d'explications; elle en a plus d'une dans son sac. Chateaubriand avait songé à installer à Lugano un bureau de journalisme légitimiste; et puis il apprit qu'en cette libre localité les bourgeois faisaient connaître aux gens leur déplaisir, à coups de pierre. Alors, Chateaubriand, qui soignait sa « famosité », n'avait pas envie d'être lapidé. Secondement, il s'ennuyait, dans cette Suisse qui ne lui fournissait pas son « tribut de louanges quotidiennes »; et il ne savait comment revenir à Paris, après les adieux solennels qu'il avait adressés à cette capitale.

Donc, il oublia les griefs qu'il avait contre la princesse. Il se jeta dans une voiture de poste et il accourut à Paris. En voiture de poste, il prépara sa brochure. Mme Récamier annonça ce retour à Mme de Boigne. Celle-ci arriva et trouva Juliette et René tête à tête.

Il lui lisait le manuscrit de sa prochaine publication... Il continua à ma prière la lecture commencée. Après une hymne

(1) *Mémoires de la comtesse de Boigne*, t. IV, p. 102.

très éloquente aux vertus maternelles de l'intrépide Marie-Caroline, lue avec émotion, il arriva à quelques phrases, admirablement bien écrites, sur Mme la dauphine ; sa voix s'entrecoupa et son visage s'inonda de larmes. J'avais dans l'oreille les expressions de mangeuse de reliques d'Édimbourg et de danseuse de corde d'Italie, que si récemment je lui avais entendu appliquer à ces princesses, et je fus étrangement frappée de ce spectacle...

Comme il est bien!... La fine Mme de Boigne ajoute :

Cependant, M. de Chateaubriand était sincère en ce moment aussi bien que dans l'autre ; mais il possède cette mobilité d'impression dont il est convenu en ce siècle que se fabrique le génie. Éminemment artiste, il s'enflammait de son œuvre ; et c'était à l'agencement de ses propres paroles qu'il offrait l'hommage de ses pleurs.

Il n'est pas facile d'être plus méchant que Mme de Boigne. Mais on ne peut guère avoir plus d'esprit; et comme ses méchancetés vont loin dans la vérité des caractères et des âmes!...

Chateaubriand chargea Mme de Boigne de lui obtenir l'autorisation d'aller à Blaye, d'être admis auprès de la prisonnière, de correspondre librement avec elle, comme conseil. Mme de Boigne se chargea de la commission, bien qu'elle la désapprouvât. La réponse fut négative.

Je ne saurais, écrit Mme de Boigne, exprimer la fureur de M. de Chateaubriand lorsque je lui transmis cette réponse si facile à prévoir. J'en fus confondue et Mme Récamier consternée. Mais je dois dire qu'elle (cette fureur) tomba principalement sur cette « misérable » qui n'avait pas su se faire tuer pour léguer du moins un martyr à son parti, et n'avait réussi, par toutes ses extravagances, qu'à constater la faiblesse et à préparer des succès, couronnés de l'orientation d'une fausse modération, à ses antagonistes.

J'aime beaucoup cette colère. Ce chevaleresque défenseur de la duchesse de Berry, qui la traite de misérable parce qu'elle a négligé de se faire tuer, cela est excellent; cela est du Chateaubriand tout pur.

Cela, d'ailleurs, n'empêcha point de paraître le *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry*. Les dernières lignes sont célèbres :

Illustre captive de Blaye, madame ! que votre héroïque présence sur une terre qui se connaît en héroïsme anime la France à vous répéter ce que mon indépendance politique m'a acquis le droit de vous dire : *Votre fils est mon roi!* Si la Providence m'inflige encore quelques heures, en consolation de ces heures verrai-je vos triomphes, après avoir eu l'honneur d'embrasser vos adversités? Recevrai-je ce loyer de ma foi? Au moment où vous redeviendriez heureuse, j'irais avec joie achever dans la retraite des jours commencés dans l'exil et qui ne sont bons à personne. Hélas ! je me désole de ne pouvoir rien pour vos présentes destinées ! Mes faibles paroles se perdront inutilement autour des murs de votre prison : le bruit des vents, des flots et des hommes, au pied de la forteresse solitaire, ne laissera pas même monter jusqu'à vous ces derniers accents d'une voix fidèle.

Madame, votre fils est mon roi! cette phrase devint le mot d'ordre du parti. Le succès de Chateaubriand, après son emprisonnement, la plaidoirie de Berryer, l'acquittement, fut considérable. Mais ces beaux jours, délicieux pour le grand ambitieux plein d'amertume, ces beaux jours de gloire durèrent peu. Bientôt arriva la publication du *Moniteur* : déclaration, par Mme la duchesse de Berry, d'un mariage secret. Quelle aventure !...

Mme de Boigne écrit :

Personne n'en fut dupe et le parti s'en trouva atterré.

Le mariage même admis, il subsiste bien des doutes, dans cette histoire et autour de la naissance de la pauvre petite Anne-Marie Rosalie. Il est bien certain que la cause la légitimité souffrit de tout cela et que la demi-légitimité, comme l'appelle Chateaubriand, en joua avec plus d'habileté que de loyauté, de convenance même.

Et Chateaubriand, qu'est-ce qu'il en pensait? qu'est-ce qu'il en pensait à part lui?... Je crois qu'il ne savait pas trop et que cette incertitude lui était extrêmement désa-

gréable. Et je serais tenté de considérer comme authentique un propos que Mme de Boigne lui prête. On épiloguait sur la question du père de la petite Anne-Marie-Caroline; et quelqu'un fut d'avis que la duchesse de Berry devait bien dire son mot dans cette affaire.

— Comment voulez-vous qu'elle le dise? Elle-même ne le sait pas! s'écria Chateaubriand. (1)

Voilà, de la part d'un partisan résolu, du scepticisme. On voit que Chateaubriand, premièrement n'avait pas une grande estime pour son héroïne, secondement ne comptait pas sur la réussite de l'entreprise légitimiste, troisièmement ne la désirait pas beaucoup.

Voilà de mauvaises conditions, pour agir. Mais alors, pourquoi Chateaubriand se consacrait-il à cette cause désespérée et qui ne l'enchantait pas? Il l'a dit : il considéra qu'il n'avait pas le choix; il obéit à son idée de l'honneur.

Cela caractérise l'activité de toute son existence; cela est à la fois la pathétique beauté de l'activité qu'il déploya et l'explication de sa durable inefficacité. Les véritables hommes d'action qui réalisent leur volonté forte ont la conviction profonde et l'amour de la cause qu'ils soutiennent. Chateaubriand, non. Ce qu'il voulait réaliser seulement, c'est l'unité harmonieuse de sa vie : il soignait sa vie comme une œuvre d'art. Si, comme politique, il échoua, c'est peut-être la faute des circonstances : c'est aussi qu'il essaya de réduire cette terrible antinomie, l'art et l'action.

(1) *Mémoires*, p. 137.

REFUS DE SERVIR

LE

NOUVEAU GOUVERNEMENT [1]

Depuis les journées de juillet, je n'ai point fatigué le pouvoir de mes doléances. J'ai parlé de la monarchie élective aux pairs de France, avant qu'elle fût formée : j'en parle maintenant aux Français, après huit mois d'existence de cette monarchie. Une grave occasion, la chute de trois souverains, m'avait obligé de m'expliquer : une occasion tout aussi grave, la proscription de ces rois, ne me permet pas de rester muet... Je n'ai rien à ménager : dépouillé du présent, n'ayant qu'un avenir incertain au delà de ma tombe, il m'importe que ma mémoire ne soit pas grevée de mon silence. Je ne dois pas me taire sur une restauration à laquelle j'ai pris tant de part, qu'on outrage tous les jours, et que l'on proscrit enfin sous mes yeux. Sans coterie, sans appui, je suis seul chargé et seul responsable de moi. Homme solitaire, mêlé par hasard aux choses de la vie, ne marchant avec personne, isolé dans la restauration, isolé après la restauration, je demeure, comme toujours, indépendant de tout, adoptant, des diverses opinions, ce qui me semble bon, rejetant ce qui me paraît mauvais, peu soucieux de plaire ou de déplaire à ceux qui les professent. Au moyen âge, dans les temps de calamités, on prenait un religieux, on l'enfermait dans une

1. Pour représenter les écrits politiques que publia Chateaubriand sous la monarchie de Juillet, je donne quelques passages de l'un des plus caracteristiques, *De la Restauration et de la monarchie élective.*

petite tour où il jeûnait au pain et à l'eau pour le salut du peuple. Je ne ressemble pas mal à ce moine du douzième siècle : à travers la lucarne de ma geôle expiatoire, je vais prêcher mon dernier sermon aux passants, qui ne l'écouteront pas...

Si des personnes froissées par la restauration en parlent avec colère, je les comprends ; si d'autres personnes ennemies du sang des Capets veulent le bannir, et pensent qu'on ne peut achever une révolution qu'en changeant la race royale, je ne m'explique pas leur haine, mais je fais la part à leur système ; si les vrais triomphateurs de juillet s'expriment avec amertume sur ce qui leur semblait comprimer leur énergie, je m'associe à leur généreuse ardeur et à leurs vives espérances. Mais quand des hommes qui marchaient à la queue de la restauration, qui sollicitaient ses rubans et ses faveurs, qui brûlaient d'être ses ministres, qui conservent même aujourd'hui ses pensions et ses places : quand ces hommes viennent raconter à la face du monde le mépris qu'ils sentent pour la restauration, c'est trop fort ; qu'ils le gardent pour eux ; qu'ils sachent que les vrais amis de la restauration n'en ont jamais accepté que l'honneur et la liberté. J'ai entre les mains les lettres intimes, à moi adressées, de mon illustre ami M. Canning : elles prouveront à la postérité que la France, sous la restauration, n'était ni si humiliée, ni si endurante, ni si bravée qu'on l'affecte de croire. L'empereur Alexandre me fournirait d'autres témoins irrécusables de ce fait. Je possède les marques de confiance dont il m'honorait ; il me faisait écrire qu'il signerait les yeux fermés tous les traités que je lui présenterais au nom de la France ; et la diplomatie n'ignore pas que je n'ai cessé de réclamer pour ma patrie un partage plus équitable de l'Europe que le partage des traités de Vienne. Dans un plan général que j'avais fait adopter, et où se trouvaient comprises les colonies espagnoles émancipées, nous aurions obtenu des limites qui n'auraient pas laissé Paris, deux fois occupé, à six marches de la cavalerie ennemie. Mais dans ce pays, de misérables jalousies ont-elles jamais accordé à un homme en place le temps d'achever quelque chose ? Si l'enfant à qui j'ai donné mon vote au mois d'août eût passé au scrutin royal ; si je fusse entré dans ses conseils ; si les troubles du Nord eussent éclaté, j'aurais appelé la jeune France autour de Henri V ; je lui aurais demandé d'effacer, avec le jeune monarque, la honte de Louis XV. Que les ministres de la monarchie élective osent convoquer un pareil ban ! Quand le gouvernement actuel aura fait la guerre sous le drapeau tri-

colore comme la restauration sous le drapeau blanc, en présence de la liberté de la presse ; quand il aura agrandi notre territoire, illustré nos armes, amélioré nos lois, rétabli l'ordre, relevé le crédit et le commerce, alors il pourra insulter à la restauration : jusque-là qu'il soit modeste : ce n'est pas la tête qu'il faut porter haut, c'est le cœur. Vous parlez de l'abaissement de la France, et vous êtes à genoux ! Cela vous va mal. Les vaincus, qui ne le sont pas de votre main, peuvent encore, malgré leurs blessures, relever votre gant et vous renvoyer vos dédains...

. . . .

Que voulons-nous ? que cherchons-nous ? un niveau plus parfait encore que celui qui nous égalise ? Mais l'inégalité renaît de la nature même des hommes et des choses. Combien de révolutionnaires, choqués de n'arriver à rien dans le cours de la révolution, tournèrent sur eux les mains désespérées qu'ils avaient portées sur la société ! Le bonnet rouge ne parut plus à leur orgueil qu'une autre espèce de couronne, et le sans-culottisme qu'une sorte de noblesse dont les Marat et les Robespierre étaient grands seigneurs. Furieux de retrouver l'inégalité des rangs jusque dans le monde des douleurs et des larmes, condamnés à n'être encore que des vilains dans la féodalité des niveleurs et des bourreaux, ils s'empoisonnèrent ou se coupèrent la gorge avec rage, pour échapper aux supériorités du crime.

Nous remettrons-nous entre les mains de ces vétérans révolutionnaires, de ces invalides coupe-tête de 1793, qui ne trouvent rien de si beau que les batailles de la guillotine, que les victoires remportées par le bourreau sur les jeunes filles de Verdun et sur le vieillard Malesherbes ? qui croient qu'on se laisserait trancher le cou aujourd'hui aussi bénignement qu'autrefois ? qu'il serait possible de rétablir le meurtre légal et le superbe règne de la Terreur, le tout pour jeter ensuite la France échevelée et saignante sous le sabre d'un Buonaparte au petit pied, avec accompagnement de bâillons, menottes, autres menus fers, et parodie impériale ?

D'un autre côté, que voudrait ce vieux parti royaliste, plein d'honneur et de probité, mais dont l'entendement est comme un cachot voûté et muré, sans porte, sans fenêtre, sans soupirail, sans aucune issue à travers laquelle se pût glisser le moindre rayon de lumière ? Ce vieux et respectable parti retomberait demain dans les fautes qu'il a faites hier : toujours dupe des hypocrites, des intrigants, des escrocs et des espions, il passe

sa vie dans de petites manigances, qu'il prend pour de grandes conspirations.

Entre les hommes qui livreraient toutes nos libertés pour une place de garçon de peine au service de la légitimité, et ceux qui les vendraient pour du sang à une usurpation de leur choix, et ceux qui n'étant ni de l'un ni de l'autre bord restent immobiles au milieu, on est bien embarrassé.

Les systèmes politiques ne m'ont jamais effrayé ; je les ai tous rêvés : il n'y a point d'idées de cette nature dont je n'aie cent et cent fois parcouru le cercle. J'en suis arrivé à ce point, que je ne crois ni aux peuples ni aux rois ; je crois à l'intelligence et aux faits qui composent toute la société. Personne n'est plus persuadé que moi de la perfectibilité de la nature humaine ; mais je ne veux pas, quand on me parle de l'avenir, qu'on me vienne donner pour du neuf les guenilles qui pendent depuis deux mille ans dans les écoles des philosophes grecs et dans les prêches des hérésiarques chrétiens. Je dois avertir la jeunesse que lorsqu'on l'entretient de la communauté des biens, des femmes, des enfants, du pêle-mêle des corps et des âmes, du panthéisme, du culte de la pure raison, etc. ; je la dois avertir que quand on lui parle de toutes ces choses comme des découvertes de notre temps, on se moque d'elle : ces nouveautés sont les plus vieilles comme les plus déplorables chimères. Que cette admirable portion de la France n'abuse pas de sa force ! qu'elle se garde d'ébranler les colonnes du temple ! On peut abattre sur soi l'avenir ; et plus d'une fois les Français se sont ensevelis sous les ruines qu'ils ont faites...

Je crois qu'en appelant autour de Henri de Béarn les hommes forts qui n'ont pas même trouvé place dans la monarchie élective, tous les chefs énergiques du passé libéral et militaire, tous les talents, toute la jeunesse, on aurait facilement dompté les veneurs, les douairières, les inquisiteurs et les publicistes de Saint-Germain et de Fontainebleau.

. . . .

Quant aux motifs personnels de ma conduite, ils sont encore plus faciles à comprendre. Je n'ai pas voulu me mettre en contradiction avec moi-même, armer mon long passé contre mon court avenir, rougir à chaque mot qui sortira de ma bouche, ne pouvoir me relire sans baisser la tête de honte. Les journées de juillet m'enlevaient tout, hors l'estime publique : je l'ai voulu garder.

Que la proposition qui bannit à jamais la famille déchue du territoire français soit un corollaire de la déchéance de cette

famille, cette nécessité en fait naître une autre pour moi dans le sens opposé, celle de me séparer plus que jamais de ce qui existe, de prendre acte nouveau et public de cette séparation ; je chercherais, d'ailleurs, en vain ma place dans les diverses catégories des personnes qui se sont rattachées à l'ordre de choses actuel.

Il y a des hommes qui, par le sentiment de leur talent et de leur vertu, ont dû servir la patrie quand il ne leur a plus été possible de maintenir la forme de gouvernement qu'ils préféraient ; je les admire ; mais de si hautes raisons n'appartiennent ni à ma faiblesse ni à mon insuffisance.

Il y a des hommes qui ont prononcé la déchéance de Charles X et de ses descendants par devoir, et dans la ferme conviction que c'est ce qu'il y avait de mieux pour le salut de la France. Ils ont eu raison, puisqu'ils étaient persuadés : je ne l'étais pas ; je n'ai pu imiter leur exemple.

Il y a des hommes qui ne pouvaient ni interrompre leur carrière, ni compromettre des intérêts de famille, ni priver leur pays de leurs lumières, parce qu'il avait plu au gouvernement de faire des folies : ils ont agi très bien, en s'attachant au pouvoir nouveau. Si toutes les fois qu'un monarque tombe, il fallait que tous les individus, grands et petits, tombassent avec lui, il n'y aurait pas de société possible. La couronne doit tenir sa parole ; quand elle y manque, les sujets ou les citoyens sont dégagés de la leur. Mais les antécédents de ma vie ne me permettaient pas de suivre cette règle générale, et je me trouvais placé dans l'exception.

Il y a des hommes qui détestent la dynastie des Bourbons, et qui ont juré son exil : je crois qu'il est temps d'en finir avec les proscriptions et les exils. J'ai rendu, comme ministre et comme ambassadeur, tous les services que j'ai pu à la famille Buonaparte ; elle me peut désavouer si je ne dis pas ici la vérité ; il n'a pas tenu à moi qu'elle n'ait été rappelée en France, et que même la statue de Napoléon n'ait été replacée au haut de sa colonne. C'est ainsi que je comprenais largement la monarchie légitime : il me semblait que la Liberté devait regarder la Gloire en face.

Il y a des hommes qui, croyant à la souveraineté du peuple, ont voulu faire triompher ce principe suranné de la vieille école politique : moi, je ne crois pas au droit divin, mais je ne crois pas davantage à la souveraineté du peuple. Je puis très volontiers me passer d'un roi, mais je ne me reconnais pas le droit d'imposer à personne le roi que j'aurais choisi. Monarque pour monarque, Henri de Béarn me paraissait préférable pour l'ordre

et la liberté de la France. J'ai donc donné ma voix à Henri V, comme mon voisin de droite a pu choisir Louis-Philippe Ier ; mon voisin de gauche Napoléon II ; mon voisin en face, la République.

Il y a des hommes qui, après avoir prêté serment à la République une et indivisible, au Directoire en cinq personnes, au Consulat en trois, à l'Empire en une seule, à la première Restauration, à l'Acte additionnel, aux Constitutions de l'Empire, à la seconde Restauration, ont encore quelque chose à prêter à Louis-Philippe : je ne suis pas si riche.

Il y a des hommes qui ont jeté leur parole sur la place publique en juillet, comme ces chevriers romains qui jouent à *pair ou non* parmi des ruines. Ces hommes n'ont vu dans la dernière révolution qu'un coup de dé ; pourvu que cette révolution dure assez pour qu'ils puissent tricher la fortune, advienne que pourra. Ils traitent de niais et de sot quiconque ne réduit pas la politique à des intérêts privés : je suis un niais et un sot.

Il y a des peureux qui auraient bien voulu ne pas jurer, mais qui se voyaient égorgés eux, leurs grands-parents, leurs petits-enfants et tous les propriétaires, s'ils n'avaient trembloté leur serment : ceci est un effet physique que je n'ai pas encore éprouvé ; j'attendrai l'infirmité, et, si elle m'arrive, j'aviserai.

Il y a des grands seigneurs de l'Empire unis à leurs pensions par des liens sacrés et indissolubles, quelle que soit la main dont elles tombent : une pension est, à leurs yeux, un sacrement ; elle imprime un caractère comme la prêtrise et le mariage ; toute tête pensionnée ne peut cesser de l'être : les pensions étant demeurées à la charge du trésor, ils sont restés à la charge du même trésor. Moi j'ai l'habitude du divorce avec la fortune ; trop vieux pour elle, je l'abandonne, de peur qu'elle ne me quitte.

Il y a de hauts barons du trône et de l'autel qui n'ont point trahi les ordonnances : non ! mais l'insuffisance des moyens employés pour mettre à exécution ces ordonnances a échauffé leur bile : indignés qu'on ait failli au despotisme, ils ont été chercher une autre antichambre. Il m'est impossible de partager leur indignation et leur demeure.

Il y a des gens de conscience qui ne sont parjures que pour être parjures ; qui, cédant à la force, n'en sont pas moins pour le droit : ils pleurent sur ce pauvre Charles X, qu'ils ont d'abord entraîné à sa perte par leurs conseils, et mis ensuite à mort par leur serment ; mais si jamais lui ou sa race ressuscite, ils seront des foudres de légitimité. Moi, j'ai toujours été dévot

à la mort, et je suis le convoi de la vieille monarchie comme le chien du pauvre.

Enfin, il y a de loyaux chevaliers qui ont dans leur poche des dispenses d'honneur et des permissions d'infidélité : je n'en ai point.

J'étais l'homme de la restauration *possible*, de la restauration avec toutes les sortes de libertés. Cette restauration m'a pris pour un ennemi : elle s'est perdue : je dois subir son sort. Irai-je attacher quelques années qui me restent à une fortune nouvelle, comme ces bas de robes que les femmes traînent de cours en cours, et sur lesquels tout le monde peut marcher? A la tête des jeunes générations, je serais suspect ; derrière elles, ce n'est pas ma place. Je sens très bien qu'aucune de mes facultés n'a vieilli ; mieux que jamais je comprends mon siècle ; je pénètre plus hardiment dans l'avenir que personne ; mais la nécessité a prononcé ; finir sa vie à propos est une condition nécessaire de l'homme public.

Je dois en terminant prévenir une méprise qui pourrait naître dans certains esprits, de ce que je viens d'exposer.

De prétendus royalistes n'aspirent, dit-on, qu'à voir l'Europe attaquer la France. Eh bien ! le jour où la France serait envahie serait celui qui changerait mes devoirs. Je ne veux tromper personne. Je ne trahirai pas plus ma patrie que mes serments. Royalistes, s'il en existe de tels, qui appelez de vos vœux les baïonnettes ennemies, ne vous abusez pas sur mes sentiments ; reprenez contre moi votre haine et vos calomnies ; je reste un renégat pour vous ; un abîme sans fond nous sépare. Aujourd'hui, je sacrifierais ma vie à l'enfant du malheur ; demain, si mes paroles avaient quelque puissance, je les emploierais à rallier les Français contre l'étranger qui rapporterait Henri V dans ses bras.

CHAPITRE XVI

LA VIE DE RANCÉ

Au mois de mai 1844, Chateaubriand publia la *Vie de Rancé*, qui est le dernier de ses ouvrages, et qui est un livre des plus singuliers, des plus émouvants, des plus jolis, en outre l'un des plus significatifs de son génie et de son caractère.

Sur la *Vie de Rancé*, nous avons deux jugements de Sainte-Beuve... Nous devrions, sur toutes choses, avoir deux jugements de Sainte-Beuve : le gaillard était double.

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1844, il publia un article de louanges... (1). « Le critique, quand il s'agit de M. de Chateaubriand, n'en est plus un; il se borne à rassembler les fleurs du chemin et à remplir sa corbeille. C'était l'office, dans les fêtes antiques, de ce qu'on appelait le canéphore; et même en cette histoire de cloître, si l'on nous passe l'image, c'est ainsi que nous ferons. » Puis Sainte-Beuve disait que la même vogue dont le *Génie du Christianisme* avait été le signal devait accueillir la *Vie de Rancé*. Et mille éloges. Puis : « M. de Chateaubriand ne paraît pas assez croire à cet à-propos, à cet intérêt actuel de ce qu'il écrit, à cette avide et affectueuse vénération de tous; et c'est le seul reproche que nous nous permettons de lui adresser. » Voilà ce qu'écrivit Sainte-Beuve; et il signa.

Mais, en même temps qu'il écrivait à la *Revue des Deux Mondes*, il écrivait à la *Revue Suisse*, qui paraissait à Lausanne. Seulement, là, il ne signait pas. Cet anonymat lui

1. Cet article se trouve aussi dans les *Portraits contemporains*, t. VI, p. 45.

était commode. Il envoyait à cette revue de Lausanne des articles anonymes, un peu comme de pusillanimes informateurs oublient de signer leurs lettres, si pleines de choses.

La *Vie de Rancé,* qu'il avait si grandement louée à Paris, il la jugeait ainsi à Lausanne : « Ce livre, que l'on concevait si simple et si austère, est devenu, par manque de sérieux, par négligence, un véritable bric-à-brac; l'auteur jette tout, brouille tout et vide toutes ses armoires... Les images les plus folâtres se lèvent à tous les coins derrière chaque pilier du cloître, ce qui faisait dire à un plaisant que c'était une vraie tentation de saint Antoine, tant il y a de diables et de jolis diables. Il semble par endroits que la Trappe ait des jours sur les coulisses de l'Opéra (1)... » Ainsi se contredisait Sainte-Beuve, en tapinois.

*
* *

C'est à la demande et, pour ainsi dire, sur la commande de son confesseur que Chateaubriand se mit à écrire la vie de l'abbé de Rancé. Il avait alors soixante-quinze ans.

Comme Rancé avait assez longuement vécu dans la dissipation, avant que de trouver sa certitude dans la plus stricte pratique religieuse, le bon et vieil abbé Séguin, directeur de ce pénitent difficile, René, se dit sans doute qu'en réfléchissant à ce beau repentir René s'amenderait de mieux en mieux. Voyons ce que René fit de l'exemple de Rancé.

Sous le règne de Louis XIV, Armand Le Bouthillier de Rancé vécut premièrement dans les plaisirs et goûta tous les agréments de la vie mondaine. Il fut l'amant de maintes dames et, surtout, de la belle duchesse de Montbazon. Celle-ci mourut. Et Rancé commença de sentir l'amertume de la débauche. Il se convertit et devint le réformateur de la Trappe, un saint des plus austères.

(1) SAINTE-BEUVE, *Chroniques parisiennes*, p. 221.

Telle est l'émouvante histoire qu'a Chateaubriand à conter. Il s'aide, pour cela, des livres indispensables; il en résume l'essentiel. Comme il est vieux et malade, son résumé manque de clarté, par endroits. Il y a de meilleurs récits de la vie de Rancé. Mais la poignante beauté de l'ouvrage ne vient pas de Rancé ni de sa vie, pourtant si pathétique : elle vient de Chateaubriand, qui a pris cette aventure spirituelle pour thème de ses rêveries. Il mène Rancé, pas à pas, de la naissance à la mort. Long chemin douloureux, dur, escarpé, qui se détourne, revient et continue, route qui monte de la vallée riante a un sommet de calvaire. Et, à chaque instant, le compagnon de Rancé, René, s'arrête pour méditer et pour gémir.

Parcourons ce livre, suivons cette voie des larmes.

La première partie, relative aux folâtreries du jeune Armand de Rancé, est mêlée de toutes sortes de choses, tristes ou gaies.

Le jeune Armand se vit, par son père, gratifier de trois précepteurs : l'un, pour le latin; le deuxième, pour le grec; et le troisième « veillait sur ses mœurs ». A peine hors des langes, cet enfant lut les poètes d'Athènes et de Rome. Ensuite, un bénéfice étant vacant, on parla de le lui donner, car il était le filleul du cardinal de Richelieu. Cela fit murmurer. Le Père Caussin, jésuite et confesseur du roi, fit venir le petit « abbé en jaquette » et lui donna, pour qu'il le traduisît, un passage d'Homère. Armand le traduisit sans peine, si bien que le Père Caussin crut qu'il s'inspirait de la traduction latine, au bas de la page. Il couvrit cette glose avec les gants de l'écolier; mais l'écolier continua de traduire, avec une aisance élégante. « *Habes lynceos oculos!* tu as des yeux de lynx », — s'écria le Père. Il embrassa l'enfant et ne s'opposa plus aux faveurs de la cour.

A douze ans, Armand de Rancé avait traduit Anacréon; il dédia son œuvre au cardinal de Richelieu. Ce poète profane et des plus voluptueux valut à Rancé d'être chanoine de Notre-Dame, abbé de la Trappe, prieur de Boulogne près de Chambord, de l'abbaye de Notre-Dame du Val

de Saint-Symphorien de Beauvais, de saint Clémentin en Poitou, archidiacre d'Outre-Mayenne dans l'église d'Angers, chanoine de Tours.

Et puis, comme Rancé ne manqua pas de fréquenter dans les salons où préludait la fine société française, voici Chateaubriand qui consacre une aimable digression à l'hôtel de Rambouillet. Ce sont des anecdotes, assez connues pour la plupart et, en passant, cette idée juste : « C'est par l'*Astrée* que s'introduisirent les longs verbiages d'amour, peut-être nécessaires pour corriger les amours du seizième siècle. »

La marquise de Rambouillet mourut en 1665, âgée de quatre-vingt-deux ans. Et le triste Chateaubriand ajoute ce commentaire tout plein de lui : « Il y avait longtemps qu'elle n'existait plus, à moins de compter des jours qui ennuient. » Il s'ennuyait tant, lui, d'être vieux!

Il raconte bientôt que Mme des Ursins, devenue vieille, ne voulait plus retourner à Rome, où elle avait été fêtée et jeune. Cela étonne Saint-Simon; et Chateaubriand réplique :

> En nous parlant du plaisir que devait trouver Mme des Ursins à prolonger ses jours parmi des ruines, Saint-Simon regardait apparemment comme plaisir la plus dure des afflictions, le survivre. Heureux, l'homme expiré en ouvrant les yeux! il meurt au bras de ces femmes du berceau, qui ne sont dans le monde qu'un sourire!

La phrase de Chateaubriand, naguère si abondante et largement harmonieuse, a pris un tour brusque et elliptique.

Il y a, au musée de Harlem, les grands tableaux d'apparat où Franz Hals a mis la virtuosité prodigieuse de ses couleurs, de son dessin, de son imagination. Alors, jeune et ardent, ce peintre heureux peignait les réunions d'hommes d'armes et de buveurs; son art était aussi gai, impétueux, sûr de lui-même que les gaillards qui lui servaient de modèles. Et puis, à quelques pas de ces tableaux, il y en a deux autres. On y voit, ici les régents, et là les régentes, de l'hospice des vieillards. Ces deux tableaux sont

de 1664; et Franz Hals avait alors quatre-vingt-quatre ans. Le sujet convenait mieux que les beaux militaires de jadis à la pensée plus calme et recueillie et rencognée de ce vieillard. Pareillement, le vieux Chateaubriand de 1844 avait raison d'écrire une vie de Rancé plutôt qu'une nouvelle et trop jeune Atala. Mais, en 1664, le vieux Franz Hals n'a plus sa virtuosité d'autrefois; ses doigts ne savent plus tourner avec cette maîtrise; son pinceau est plus et mieux économe de ses prouesses; son imagination ne s'aventure plus dans les fantaisies extravagantes de la plus vive couleur. Et, ainsi, que ces deux tableaux de sa quatre-vingt-quatrième année sont admirables, avec leur difficulté, leur retenue, avec leur façon stricte et synthétique d'exprimer la pensée par les moyens les plus brefs et les plus serrés!... On a beaucoup imité ces deux tableaux de Franz Hals; il est facile de voir ce que leur doivent un Manet et bien d'autres. Seulement, les imitateurs de cette simplicité suprême ne font rien qui vaille, quand ils imitent du dehors cette rigueur de moyens. Cette simplicité suprême, il faut qu'elle soit acquise; il faut qu'elle soit un résumé, un résultat; il faut qu'elle synthétise tout ce qui premièrement s'épanouissait avec une exubérance facile. A cette condition, elle est pathétique et superbe.

Elle est ainsi, dans la *Vie de Rancé.* Lui aussi, Chateaubriand, a joué d'une virtuosité merveilleuse. Il avait la même profusion de couleurs et la même dextérité. Les trésors de sa riche inspiration, il les répandait avec une incomparable aisance. Puis, quand il fut vieux et malade, quand ses doigts à demi paralysés ne surent plus tracer les fières et opulentes lignes de sa haute écriture, il économisa les mots, il aboutit à ces rudes synthèses qu'il y a dans la *Vie de Rancé,* qui sont si expressives, si fortes, si puissamment vigoureuses, obscures quelquefois, d'une beauté moins séduisante, d'une beauté sévère, austère, brutale. Il réalisa ainsi des effets extraordinaires, orgueilleux, violents. C'est beau, et de la beauté de tout ce que les mots ne disent pas, mais de toute la terrible pensée que résument et que suggèrent leur brève et presque chaotique accumulation,

leur omission même. Cet art s'est dénudé de ses agréments extérieurs; mais il vaut par sa vive et poignante anatomie.

L'auteur de la *Vie de Rancé* va de digressions en digressions. Il accorde plusieurs pages à Ninon de Lenclos, qu'Armand de Rancé n'a point connue; et il l'avoue. Mais, à propos de Ninon vieille et décatie, voici ce qu'il trouve :

Voltaire, au sortir du collège, fut présenté à Ninon. Elle lui laissa deux mille francs pour acquérir des livres, et apparemment le cercueil que l'Égypte faisait tourner autour de la table du festin. Ninon, dévorée du temps, n'avait plus que quelques os entrelacés, comme on en voit dans les cryptes de Rome.

Puis, après une page relative au cardinal de Retz, ce couplet d'un lyrisme tragique :

Sociétés depuis longtemps évanouies, combien d'autres vous ont succédé ! Les danses s'établissent sur la poussière des morts, et les tombeaux poussent sous les pas de la joie. Nous rions et nous chantons sur les lieux arrosés du sang de nos amis. Où sont aujourd'hui les maux d'hier? Où seront demain les félicités d'aujourd'hui? Quelle importance pourrions-nous attacher aux choses de ce monde? L'amitié? Elle disparaît quand celui qui est aimé tombe dans le malheur ou quand celui qui aime devient puissant. L'amour? Il est trompé, fugitif ou coupable. La renommée? Vous la partagez avec la médiocrité ou le crime. La fortune? Pourrait-on compter comme un bien cette frivolité? Restent ces jours dits heureux, qui coulent ignorés dans l'obscurité des soins domestiques et qui ne laissent à l'homme l'envie ni de perdre ni de recommencer sa vie.

René a pris la pensée et le ton des prophètes d'Israël. Bien d'autres l'ont fait, qui ne sont que de vains rhétoriqueurs. Mais lui, — et lui surtout à ce moment si désespéré de sa vie, — quel accent a sa plainte! Elle sort du tréfonds de sa voluptueuse sensibilité.

« Les danses s'établissent sur la poussière des morts et les tombeaux poussent sous les pas de la vie », — il eut toujours l'amer sentiment de la mort universelle, de la dégradation des visages, de la corruption finale. La mort est, dans toute son œuvre, unie au plaisir, à l'activité, à

l'illusion de la vitalité fleurissante. Quand il est jeune encore, il trouve à cette complexe pensée un attrait bizarre. Et, plus tard, il s'en désespère. A la fin de cette *Guerre d'Espagne*, qu'il acheva de rédiger en 1838, il fait l'appel des personnages qui furent illustres au congrès de Vérone, rêveurs d'avenir, organisateurs de la destinée des peuples...

Faisons l'appel de ces poursuivants de songe ; ouvrons le livre du jour de colère ; *liber scriptus proferetur*.

Monarques ! princes ! ministres ! voici votre ambassadeur, voici votre collègue revenu à son poste : où êtes-vous ? répondez. L'empereur de Russie Alexandre ? Mort. L'empereur d'Autriche François ? Mort. Le roi de France Louis XVIII ? Mort. Le roi de France Charles X ? Mort. Le roi d'Angleterre George IV ? Mort. Le roi de Naples Ferdinand Ier ? Mort. Le duc de Toscane ? Mort. Le pape Pie VII ? Mort. Le roi de Sardaigne Charles-Félix ? Mort. Le duc de Montmorency, ministre des affaires étrangères de France ? Mort. M. Canning, ministre des affaires étrangères d'Angleterre ? Mort. M. de Bernstorff, ministre des affaires étrangères de Prusse ? Mort. M. Gentz, de la chancellerie d'Autriche ? Mort. Le cardinal Consalvi, secrétaire d'État de Sa Sainteté ? Mort. M. de Serre, mon collègue au congrès ? Mort. M. de Lamaisonfort, ministre à Florence ? Mort. M. d'Aspremont, mon secrétaire d'ambassade ? Mort. Le comte Nieperg, mari de la veuve de Napoléon ? Mort. La comtesse Tolstoy ? Morte. Son grand et jeune fils ? Mort. Mon hôte du palais Lorenzi ? Mort.

Et puis, l'évocateur de ces ombres funèbres songe à Carrel et il le félicite d'avoir, d'un seul pas, achevé le voyage si fatigant et si désert. Il se souvient des soldats de César, qui à Brindes, du haut des rochers, regardaient vers la grande mer; et lui regarde aussi vers l'Épire; il attend le retour des vaisseaux qui ont passé les premières légions et qui, à son tour, l'enlèveront.

Étonnante revue des morts! analogue à cette autre, que suscita le crayon fantastique de Raffet. Au bruit que fait cet appel sinistre des noms abolis, on se rappelle aussi les terribles ballades de Villon... Mais où sont les neiges d'antan?... Mais où sont les saints apostoles?... Autant en

emporte le vent!... » Et c'est une danse des morts qui, dans ses lacets innombrables, emporte le pape, et les rois, et les empereurs, et les grands de la terre, et les belles dames et les enfants. L'odeur de la mort est là comme dans la fresque d'Orcagna, au Campo-Santo de Pise : les cavaliers se bouchent le nez; les chevaux reniflent et se détournent. « Les danses s'établissent sur la poussière des morts... » Dans ce cortège de danse, nous mettrons Ninon de Lenclos qui n'est plus que des « os entrelacés ». Dans ce cortège de danse, nous mettrons encore une vivante allégorie de l'Amitié, puis une vivante allégorie de l'Amour.

« L'Amour? Il est trompé, fugitif ou coupable! » Ah! là-dessus, il a sa personnelle rêverie, le souvenir de ses ferveurs, de ses trahisons, de sa frivolité, de ses fautes, qui ont réduit ses amours en poussière! Et comme il est bien lui-même, dans ce mépris qu'il a pour les jours inutiles du médiocre bonheur qu'on ne désire ni de chasser ni de recommencer! Jamais il n'a pu se contenter d'une félicité modeste; et jamais il n'a pu goûter aucun plaisir de repos. Il lui fallait frémir à de nouveaux enthousiasmes de cœur ou de pensée : il n'avait pas de patience. Voilà le secret de son perpétuel désir et de son incessant regret, — de son inquiétude.

Revenons à Rancé. Rancé avait pour compagnons de plaisir, dans sa jeunesse, Châteauneuf et Montrésor, celui-ci petit-fils de Brantôme. Il chassait avec le duc de Beaufort. Il s'occupait d'embellir sa châtellenie. Il donnait de somptueux festins et des fêtes brillantes. Et enfin, « Rancé inventait des plaisirs »! Je crois qu'en écrivant cela la main du vieux René trembla, émue d'envie et d'admiration.

Pourtant, Rancé, qui rêvait toujours de délices nouvelles, « ne pouvait arriver à ce qu'il cherchait »... Ah! l'étonnant jeune homme!... René en est éperdu; René, qui a entrepris d'écrire cette sainte histoire à la demande de son confesseur, — pauvre Père Séguin, qui ne songeait qu'à l'édification du pénitent! — René, le voluptueux René, trouvait là encore des motifs de concupiscence, comme aurait dit Bossuet, compagnon d'études d'Armand de Rancé.

Toutes pensées tournent à la couleur de l'esprit qui les accueille; et l'esprit de René transformait en fines tentations les péripéties d'une vie dévote.

Un jour, avec trois amis, Rancé résolut d'entreprendre un voyage à l'imitation des chevaliers de la Table ronde ; il s'agissait de courir les aventures. Remarquable stratagème et caprice ingénieux de qui a consacré toute son imagination délicate à multiplier ses malins plaisirs. Mais l'ennui, qui est le mobile de cette recherche industrieuse, est aussi l'empêchement de toute activité : — « le projet s'en alla en fumée », — René le sait bien!...

Et l'analyse morale est pénétrante, qui aboutit à cette conclusion : « Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe. » Notons les « réalités » de la Trappe. Ce n'est pas un rêve qui se substitue à un autre; mais aux rêves de la jeunesse folle se substitue la réalité religieuse. C'est là le style et c'est l'exacte pensée de tous les convertis qui, pour venir au sanctuaire, étaient partis du royaume illusoire de leur volupté. La foi leur apparaît comme une réalité positive, après les chimères dont ils ne se souviennent qu'avec peur.

Chateaubriand raconte, avec peu de détails mais avec complaisance, les amours de Rancé et de la jeune duchesse de Montbazon. Il n'a pas beaucoup de renseignements : c'est la cause pourquoi il ne s'attarde pas davantage. Mais il prend son parti et il conclut :

Il y a un silence qui plaît, dans toutes ces affaires, aujourd'hui si complètement ignorées : elles vous reportent dans le passé. Quand vous remueriez ces souvenirs qui s'en vont en poussière, qu'en retireriez-vous, sinon une nouvelle preuve du néant de l'homme? Ce sont des jeux finis, que des fantômes retracent dans les cimetières avant la première heure du jour.

Charlotte Ives, Pauline de Beaumont, Delphine de Custine, et vous, petite comtesse de Noailles qui prîtes en Espagne le nom poignant de Dolorès; et vous, plus raisonnable duchesse de Duras; et vous, Juliette Récamier; puis encore, vous, Mme de Chateaubriand, qui fûtes long-

temps mystérieuse, — fantômes, fantômes qui jouez dans les cimetières avant la première heure du jour!... René, qui vous aima et puis ne vous aima plus guère, souhaite qu'on vous laisse un peu tranquilles, maintenant qu'il a soixante-quinze ans et qu'il est un peu plus sage, bien qu'il néglige encore sa femme pour aller voir, à l'Abbaye-au-Bois, Juliette et se promène par les rues au bras d'Hortense Allart!...

Après la mort de sa maîtresse, Rancé se retire à la campagne :

Il croyait trouver dans la solitude les consolations qu'il ne trouvait dans aucune créature. La retraite ne fit qu'augmenter sa douleur : une noire mélancolie prit la place de sa gaieté : les nuits lui étaient insupportables ; il passait les jours à courir dans les bois, le long des rivières, sur les bords des étangs, appelant par son nom celle qui ne pouvait lui répondre... Il invoquait la nuit et la lune. Il eut toutes les angoisses et toutes les palpitations de l'attente : Mme de Montbazon était allée à l'infidélité éternelle.

Que c'est joli! Et que c'est différent de ces petits écrits si émouvants, si simples, que sont les vies des saints! Que c'est différent aussi du langage et des sentiments du dix-septième siècle! Il y a, dans tout l'ouvrage, cette disparate d'un agrément quasi pervers : une histoire des temps classiques transposée selon l'esprit des romantiques. La littérature de Chateaubriand n'est pas consacrée à son objet; elle ne lui est pas dévouée; elle ne se soumet pas à lui; mais, plutôt, elle se sert de son objet comme d'un prétexte et elle abuse de lui pour le plaisir individuel de chanter à propos de lui. Cela caractérise Chateaubriand, son âme, son personnage, son activité. Apologiste de la religion chrétienne, il ne fait, au lieu d'affirmer les dogmes, que célébrer le vif émoi de la croyance. Dans ses aventures, il n'aime pas une femme; mais il est épris de l'amour et goûte la voluptueuse alarme de son cœur. Diplomate et ministre, il dédaigne la réalité des choses pour s'amuser du rôle qu'il joue. Il est toujours passionnément occupé de lui-même. C'est l'infirmité de sa nature; et c'est la cause de cette faiblesse que

tout son extraordinaire génie ne suffit pas à fortifier; et c'est la cause de son malheur, de sa mélancolie. Il fut le grand malade de son moi!...

La *Vie de Rancé* est toute pleine de lui-même. On y sent l'impossibilité pathétique où il était de sortir de lui-même.

L'allusion à lui-même et à sa propre histoire est perpétuelle. Par exemple, voici Rancé qui commence de s'amender et qui vient à la méditation religieuse; il se met aux mortifications. Et Chateaubriand : « Il sembla jouer à la pénitence pour l'apprendre avant de la pratiquer. » Fine phrase et pensée maligne. Mais la singularité psychologique de cette conversion ne convient pas du tout à Rancé : rien, dans les documents qu'on a sur Rancé, n'autorise cette conjecture. C'est lui, René, qui, dans les premiers temps de son retour au christianisme, « sembla jouer à la pénitence, pour l'apprendre avant de la pratiquer ». Il se souvient de lui-même. Il écrit :

C'était un travail continuel pour lui (Rancé), d'échapper à ces pensées qu'il avait nourries si longtemps : un grand solitaire en fut atteint dans les sépulcres; saint Jérôme portait, pour noyer ses pensées dans ses sueurs, des fardeaux de sable le long des steppes de la mer Morte. Je les ai parcourues moi-même, ces steppes, sous le poids de mon esprit.

C'est très beau. Et ce serait presque un peu comique, en outre, si l'on voulait prendre au sérieux cette métaphore. Ce n'est pas la même chose, de porter, le long de la mer Morte, des fardeaux de sable ou bien le poids de son esprit. Et qu'est-ce qu'avait donc, dans la tête, René pour qu'elle fût si lourde?... Il s'ennuyait et il se dépêchait afin de retrouver, le plus tôt possible, à Cordoue, sa tentation, la petite comtesse de Noailles, Dolorès en Espagne. Il n'y a là nulle analogie avec la pénitence de saint Jérôme, ni même avec la mortification d'un jeune Armand de Rancé, qui premièrement se loge à l'oratoire et se bat la poitrine. Mais Chateaubriand songe à lui, se remémore, avec ses hardiesses, ses folies : il ne peut pas se souvenir de la mer

Morte sans se rappeler aussi Dolorès, sa douleur voluptueuse. Et le voici qui pense aux femmes de sa vie. Alors :

Deux tentatrices cherchèrent Rancé. Elles lui dirent qu'elles n'étaient point à comparer à la belle personne qu'il pleurait, mais qu'elles avaient pour lui des sentiments qui ne le cédaient en vivacité à aucun de ceux qu'il avait inspirés. Rancé se munit d'un crucifix et s'enfuit.

Quand Pauline de Beaumont fut morte, plusieurs tentatrices vinrent à René, et plusieurs qui le tentaient après l'avoir séduit déjà lorsque Pauline de Beaumont vivait encore. Il ne se munit pas d'un crucifix et il ne s'enfuit pas. Mais il succomba délicieusement à la multiple tentation.

Aumônier du duc d'Orléans, Rancé se rendit à Chambord. Et c'est, pour Chateaubriand, l'occasion de décrire ce château. L'édifice lui apparaît comme « une femme dont le vent aurait soufflé en l'air la chevelure »; il y voit « Clorinde appuyée sur des ruines »; il y voit « le simulacre d'une guerrière expirante ». Dans les formes délicates et fortes d'un château Renaissance, René, magicien sensuel, découvre des prestiges féminins. René, bientôt octogénaire, a gardé l'âme tendre et concupiscente de l'adolescent qui, dans la solitude de Combourg ou bien au bord de la mer frémissante et langoureuse, poursuivait une image d'amour et de désir. C'est la sylphide encore, la sylphide nue et déchevelée, qui hante cet esprit, le trouble et l'induit en rêverie nonchalante et ardente.

De Chambord, il n'y a pas loin à évoquer François I[er], ce roi de guerre et d'amour : – « femmes, solitudes, remparts », – ce roi « qui avait fait déterrer Laure pour la regarder »... Et puis, voici Paul-Louis Courier, qui ne voulut pas qu'on donnât Chambord à ce jeune prince, à ce jeune homme innocent, à Henri. Alors : « Cet orphelin vient de m'appeler à Londres; j'ai obéi à la lettre close du malheur... » Et ainsi, dans la *Vie de Rancé*, il raconte son voyage de Londres. La *Vie de Rancé* ressemble aux *Mémoires d'outre-tombe* : ce sont toujours ses mémoires que Chateaubriand a écrits.

De Londres, il écrivait à Juliette :

Le jeune prince me comble et, pour dire la vérité, je ne connais pas de jeune homme plus gracieux. Malheureusement, je réponds mal à tant de bontés. Je suis si souffrant que je n'ai pu dîner avec mon hôte du huitième siècle. Je contemple avec une vénération attendrie ce vieux temps déguisé sous la figure du printemps.

Hier, le prince a reçu une multitude de Français de tous les rangs, accourus pour le voir. Je conçois que l'on doit trouver cela bien insolent de votre côté de la Manche. Empêcher les gens de dormir n'est pas bon : on devrait respecter le sommeil de l'innocence.

Hélas ! tout cela sont des paroles ; c'est du roman qui n'empêche pas le monde de marcher ; c'est juste, mais je voudrais qu'on ne fût pas tant en colère contre de vieux souvenirs. On aurait pu saluer le jeune fantôme des temps écoulés, et les rois n'auraient pas dû insulter sur son passage un voyageur qui n'a pour appui qu'un sceptre cassé dans sa main. Ils rient et ne voient pas qu'on ne veut plus d'eux et que le temps les obligera bientôt à prendre la route de cette grande race royale qui les protégeait et qui leur donnait une vie qu'ils n'ont plus.

Cette lettre est magnifique. Contemporaine de la *Vie de Rancé* elle en a le ton, la hautaine pensée, la sereine tristesse. Voilà, en 1843, un Chateaubriand qui a pris ses quartiers de final désespoir et qui s'immobilise dans ses fidélités inébranlables, tandis que le temps va plus vite que jamais, emportant tout ce qu'il aimait, tout ce à quoi il s'était attaché. Alors, avec une grande voix qui va très loin dans l'espace et dans la durée, il prophétise l'inévitable fin de tout l'état de choses auquel il appartenait et dont il faisait partie intégrante.

Le 29 novembre 1843, à Londres, comme il venait d'écrire à Juliette, une députation de Français établis en Angleterre vint, sous la conduite du duc de Fitz-James, saluer Chateaubriand. Accompagné du duc de Valmy et de Berryer, le comte de Chambord vint aussi. Dans cette foule exilée, autour d'un roi dépossédé en qui achevait de mourir la plus ancienne et la plus durable lignée française, on

pleura. Chateaubriand dit : « Messieurs, mes larmes sont la seule réponse que je puisse faire. » Il tomba dans son fauteuil. J'imagine qu'alors il s'attrista sur la tardive inopportunité de la confiance que lui témoignait la légitimité mourante... Ah! quelques années plus tôt, si le roi Louis XVIII ou même si le roi Charles X lui avait ainsi confié la France et la monarchie!... Maintenant, il sentait également vieilles décrépites et condamnées ces deux personnes qui lui tenaient au cœur, la monarchie légitime et lui.

Le prince s'approcha du vieillard qui pleurait sur la monarchie et sur lui-même. Il lui prit la main et, avec émoi, dit aux assistants : « Messieurs, je vous laisse avec notre ami. » Et il se retira, tandis qu'on criait : « Vive le roi! » En lui-même, tout au fond de lui-même, Chateaubriand ne répliquait-il point à ce cri l'inverse de ce qu'en 1830 il répliquait aux jeunes gens qui le portaient en triomphe à la Chambre des pairs : « Oui, messieurs, vive le roi; mais vive la charte!... »

Quand on fut parti, Chateaubriand, resté seul, ajouta ces quelques lignes à la lettre qu'il avait écrite pour Juliette :

Je viens de recevoir la récompense de toute ma vie ; le prince a daigné parler de moi, au milieu d'une foule de Français, avec une affection digne de sa jeunesse. Si je savais raconter, je vous raconterais cela ; mais je suis là à pleurer comme une bête. Protégez-moi de toutes vos prières (1).

Ce dernier épisode de sa vie politique est celui que Chateaubriand rappelle, dans *la Vie de Rancé*, avec une âpre mélancolie. Il se souvient d'avoir été jadis, à Londres, un réfugié misérable et puis l'ambassadeur du roi de France. Il se souvient de lord Liverpool et de Canning; il se souvient de Georges IV; et puis il se souvient aussi de Charlotte... Oui, dans la *Vie de Rancé*, de Charlotte; et, s'il éprouve quelques remords, il a raison de se souvenir d'elle en ce livre de pénitence. Il se souvient de ses amis d'exil; les uns sont morts, les autres ont subi diverses desti-

(1) E. Biré, édition des *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 557.

nées. Il se souvient de ce temps très reculé où ils étaient jeunes et où, même dans l'exil et dans l'indigence, ils avaient leurs fêtes. Il vaticine et se plaint, dans le royaume des ombres.

En dépit des négligences, qui sont ici comme des marques de désinvolture souveraine, la langue est de plus en plus belle et ingénieuse. Les phrases sont des assemblages étonnants, des hypothèses parfois violentes et trapues de trouvailles miraculeuses.

*
* *

A propos de la réformation que l'abbé de Rancé imposa à son abbaye, Chateaubriand vient à parler d'Abailard, qui tenta de réformer les couvents bretons et qui faillit être empoisonné, tant ce pays de Bretagne était mal commode. Il ajoute :

Tout a changé en Bretagne, dans les vagues qui changent toujours.

C'est une de ces phrases quasi mystérieuses où il excelle. La signification littérale n'en est pas très satisfaisante, ou bien n'en est pas très précieuse. Mais elles ont une étrange et secrète puissance d'évocation, qu'il n'est pas très facile de définir : on la ressent. Elles ne sont pas toutes pleines d'une pensée très nette ; mais elles sont toutes pleines de rêve.

Un peu plus loin, Rancé donne l'ordre de jeter au feu les livres qui lui restent de Mme de Montbazon. Chateaubriand note :

Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien ; mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité dans l'homme.

Cette pensée serait au besoin l'excuse de toute l'irréalité qu'a jointe à la réalité ce portraitiste de lui-même, René. Son mensonge est étroitement lié à cette idée de philosophique mélancolie. Il n'a jamais cru à de véritables

réalités. Il a vécu parmi des songes, des cauchemars et des rêves, dont il n'était pas le maître absolu, mais auxquels il ne voulait pas non plus s'astreindre par trop. Et il ne distinguait pas à merveille la ligne incertaine qui sépare ces vapeurs inégales, le songe et la réalité.

Parmi des brouillards, il y a, dans la *Vie de Rancé,* des visions d'idées admirables. C'est peut-être ici que Chateaubriand a mis ses plus extraordinaires inventions. Seulement, elles y apparaissent comme des formes qui n'ont pas achevé de durcir et de se limiter, dans le désordre d'une atmosphère imparfaitement transparente.

Rancé voyage, passe les Alpes, entre à Rome. Et Chateaubriand se souvient de Rome. Il en frémit; il en palpite. C'est la ville des saints apôtres; c'est aussi la ville où est la tombe de Pauline de Beaumont; et c'est la ville où advint Hortense Allart, qu'il allait visiter dans la petite maison des Quatre Fontaines, dans la petite maison qui, au fronton, portait ces mots : *Pens' all' eternita*... Il s'attriste si ardemment, si désespérément que cette *Vie de Rancé* est bien, en fin de compte, la pénitence requise, la pénitence de volontaire douleur.

Depuis la réforme de la Trappe jusqu'à la mort de Rancé, on ne compte pas moins de cent quatre-vingt-dix-sept religieux et quarante-huit frères. Rancé a écrit la vie de plusieurs d'entre eux, qui sont dignes de figurer dans « les romans du ciel »... Ce joli mot pour désigner les vies des saints, appliquons-le à la *Vie de Rancé*. Elle est un roman; mais, à vrai dire, elle est moins un roman du ciel qu'un roman de la terre où l'attrait du ciel se fait sentir. Un roman de la terre et qui ressemble à ces journées d'orage où il y a de terribles échanges, un grand dialogue d'éléments, entre la terre tourmentée et le ciel en fureur. La foudre passe dans l'atmosphère étonnamment sensible; les nuages du ciel pèsent sur la terre ; et ils proviennent de la terre, de ses émanations humides. Et imaginons que l'arche d'alliance, avec ses jolies couleurs, répande sa longue écharpe, son échelle de soie mystique dans cette atmosphère d'orage.

Il faut que nous nous représentions Chateaubriand à cette époque de sa vie. Il n'est plus jeune; il voit encore, de loin en loin, telle Hortense Allart qui lui donne à pleurer en lui lisant, d'une voix émouvante, les bonnes pages des *Martyrs*. Il a vu s'écrouler toutes ses espérances politiques. Il a échoué dans la plupart de ses projets. Il n'en a pleinement réalisé aucun. Cependant il a presque réalisé celui qu'il préférait et qui consistait à composer un beau personnage de lui-même. C'est tout. Et il s'est installé dans le désespoir.

Le 14 juin 1841, il écrivait à Hyde de Neuville :

Je vous admire du fond du cœur. Vous prenez à tout ; moi, je ne prends plus à rien. Mon courage n'est pas usé, mais il est surmonté par le dégoût. Je ne songe plus qu'à mourir en chrétien ; et j'espère que le bon Père Séguin, tout vieux qu'il est, aura la force de lever la main pour me blanchir et m'envoyer à Dieu (1).

Mme de Chateaubriand avait toutes les peines du monde à empêcher René de suivre avec trop de rigueur les règles du carême, les jeûnes et les abstinences. René, cependant, avait l'âge où l'Église vous dispense de telles observances trop dangereuses. Il était malade et ses austérités l'affaiblissaient.

Jadis, quand elle faisait du chocolat charitable à l'infirmerie de Marie-Thérèse, Mme de Chateaubriand ne réussissait point à garder son mari contre tant de frivolités qui l'occupaient. Elle ne réussit pas mieux, maintenant, à le détourner des excès de la pénitence. Ce n'est pas un homme facile.

Mais qu'il est beau et qu'il est pathétique, dans ces dernières années de sa vie, tel que l'évoque, avec tant de farouche intensité, cette *Vie de Rancé*, l'œuvre de son dernier génie! Nous le voyons tourmenté des choses célestes, inquiet de l'autre vie, de l'outre-tombe, désolé de vieillir; son génie, pour se sanctifier, ne s'est pas appauvri. Sa mémoire ne s'est pas faite ascétique. Non : il est tout entier dans ses

(1) E. BIRÉ, édition des *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 564

années suprêmes, avec le souvenir perpétuel de sa jeunesse, avec l'idée présente de ses fautes. Si ses fautes le chagrinent et lui donnent à redouter les punitions ultérieures, il se souvient d'elles avec une sorte de regret, — ah! prenons ce mot dans sa double signification : il aimerait mieux n'avoir point péché, mais comme il serait volontiers encore au temps où il péchait!

Il y a tout cela, dans la *Vie de Rancé*, qui est le plus profondément humain de ses livres. Nous l'y trouvons, et magnifiquement, à mi-chemin tragique entre la jeunesse et l'éternité, frémissant encore, frissonnant de fièvre continuelle, et qui n'arrive point à se calmer, à s'apaiser pour prendre enfin l'immobilité du mort dans le cercueil.

LA VIE DE RANCÉ

I

LE JEUNE RANCÉ (1)

Rancé était le compagnon de Châteauneuf et de Montrésor, petit-fils de Brantôme. Il chassait avec le duc de Beaufort. Enfin, il tenait à tous ces êtres futiles par les familiers de l'hôtel de Montbazon, où sa liaison avec la duchesse de Montbazon l'avait introduit.

Au sortir de la Fronde, l'abbé Le Boutheillier résidait tantôt à Paris, tantôt à Veretz, terre de son patrimoine et l'une des plus agréables des environs de Tours. Il embellissait chaque année sa châtellenie : il y perdait ses jours à la manière de saint Jérôme et de saint Augustin, comme quand, dans les oisivetés de ma jeunesse, je les conduisis sur les flots du golfe de Naples. Rancé inventait des plaisirs : ses fêtes étaient brillantes, ses festins somptueux ; il rêvait de délices, et il ne pouvait arriver à ce qu'il cherchait. Un jour, avec trois gentilshommes de son âge, il résolut d'entreprendre un voyage à l'imitation des chevaliers de la Table ronde ; ils firent une bourse en commun, et se préparèrent à courir les aventures : le projet s'en alla en fumée. Il n'y avait pas loin de ces rêves de la jeunesse aux réalités de la Trappe.

Ainsi que Catherine de Médicis, dont on voit encore la tour des sortilèges accolée à la rotonde du Marché au blé, Rancé donna dans l'astrologie. Le fond de la religion qu'il avait reçu

(1) *Vie de Rancé*. Éd. orig., p. 31.

de son éducation chrétienne combattait ses superstitions : les avertissements qu'il croyait recevoir des astres tournaient au profit de sa conversion future. De même que les anciens observateurs des révolutions sidérales, il connaissait les montagnes de la lune avant que les montagnes de la terre lui fussent connues. Un jour, derrière Notre-Dame, à la pointe de l'île, il abattait des oiseaux : d'autres chasseurs tirèrent sur lui du bord opposé de la rivière ; il fut frappé ; il ne dut la vie qu'à la chaîne d'acier de sa gibecière : « Que serais-je devenu, dit-il, si Dieu m'avait appelé dans ce moment? »

Une autre fois, à Veretz, il entend des chasseurs dans les avenues de son château : il court, tombe au milieu d'une troupe d'officiers à la tête desquels était un gentilhomme renommé par ses duels. Rancé s'élance sur le délinquant et le désarme. « Il faut, disait après le braconnier noble, que le ciel ait protégé Rancé, car je ne puis comprendre ce qui m'a empêché de le tuer. » On trouve une autre version de cette aventure : Rancé à cheval fut couché en joue par des chasseurs ; il n'était accompagné que d'un jockey, qu'on appelait alors un *petit laquais* : il se jette dans la bande, la fait reculer, et la force à lui demander des excuses.

Avant qu'il eût pris sa route en bas, son ambition le poussait à monter. Tonsuré le 21 décembre 1635, bachelier en théologie en 1647, licencié en 1649, il reçut en 1653 le bonnet de docteur de la faculté de Navarre ; dès 1651 l'archevêque de Tours, dans l'église de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, lui avait conféré à la fois les quatre mineurs, le sous-diaconat et le diaconat : quelques mois après, le 22 janvier 1651, il fut ordonné prêtre.

L'imposition des mains étant faite, il ne restait plus qu'à passer à une cérémonie redoutable. J'ai entendu, au pied des Alpes vénitiennes, carillonner la nuit en l'honneur d'un pauvre lévite qui devait dire sa première messe le lendemain. Pour Rancé, les ornements et les vêtements préparés à la lumière du jour étaient magnifiques ; mais soit qu'il fût saisi des terreurs du ciel, soit qu'il regardât comme des licences sacrilèges celles qu'il avait obtenues, soit qu'il ressentît cette épouvante qui saisissait un trop jeune coupable quand la Rome païenne lui délivrait des dispenses d'âge pour mourir, Rancé s'alla cacher aux Chartreux. Dieu seul le vit à l'autel. Le futur habitant du désert consacra sur la montagne, à l'orient de Jérusalem, les prémices de sa solitude.

II

MADAME DE MONTBAZON (1)

Le duc de Montbazon présidait un jour un assaut scolastique dans lequel l'abbé de Rancé était rudement mené. Fatigué de criailleries, le vieux duc se lève, s'avance au milieu de la salle en faisant jouer sa canne comme pour séparer des chiens, et dit en latin à Rancé : *Contra verbosos verbis ne dimices ultra*. Montbazon, mort en 1644, à l'âge de quatre-vingt-six ans, était né en 1558, sous Henri III. Il avait vu passer la Ligue et la Fronde. Était-il dans la voiture de Henri IV lorsque celui-ci fut assassiné? Le duc de Montbazon, corrompu par son temps, faisait confidence à sa femme de ses infidélités octogénaires. Devenu amoureux d'une joueuse de luth, il se prit de querelle avec la musicienne et la voulut jeter par la fenêtre. La force manqua à sa vengeance ; il retomba sur son lit près du volage fardeau que ne put soulever ni son bras ni sa conscience.

C'était à cette école qu'il endoctrinait sa femme, âgée de seize ans, fille aînée de Claude de Bretagne, comte de Vertus, et de Catherine Fouquet de La Varennes. Le comte de Vertus avoit fait tuer chez lui, au château de Chantoie, Saint-Germain-la-Troche, amant de sa femme. La duchesse de Montbazon était religieuse lorsqu'elle épousa son mari... Tandis qu'avec Bassompierre, sorti de la Bastille, le duc de Montbazon s'entretenait du passé, la duchesse de Montbazon s'occupait du présent. Elle disait qu'à trente ans on n'était bonne à rien, et qu'elle voulait qu'on la jetât dans la rivière quand elle aurait atteint cet âge.

Hercule de Rohan, gouverneur de Paris, était veuf lorsqu'il épousa la fille du comte de Vertus. Il avait plusieurs enfants d'un autre lit, entre autres la duchesse de Chevreuse : de sorte que Madame la duchesse de Montbazon était belle-mère de la duchesse de Chevreuse, quoique infiniment plus jeune que sa belle-fille.

Tallemant des Réaux assure que Mme de Montbazon était

1 *Vie de Rancé*. Éd. orig., p. 38.

une des plus belles personnes qu'on pût voir... Le duc de Montbazon et Le Boutheillier le père étaient liés. Nous venons de voir comment le vieux duc vint au secours du fils dans un assaut scolastique.

Rancé, caressé dans la maison du duc, fut élevé sous les yeux de la jeune duchesse ; il résulta de ce rapprochement une liaison. Le duc mourut en 1644 ; sa femme avait alors trente-deux ans, et ne paraissait pas en avoir plus de vingt. Les relations de Mme de Montbazon et de Rancé continuèrent ; elles ne furent troublées qu'en 1657 par un accident. La duchesse se pensa noyer en traversant un pont qui se rompit sous elle. Le bruit de sa mort se répandit ; on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît Olympe, à ce qu'on dit :
S'il n'est pas vrai, comme on souhaite,
Son épitaphe est toujours faite :
On ne sait qui meurt ni qui vit.

Marie de Montbazon devint célèbre... Le duc de Beaufort était son serviteur. On ne se pouvait ouvrir à lui d'aucun secret important, à cause de la duchesse, qui n'avait point de discrétion. Elle eut une excuse à faire à Mme de Longueville au sujet de deux billets de Mme de Fouquerolles adressés au comte de Maulevrier, et qui étaient tombés de la poche de celui-ci. Mme de Montbazon les trouva, prétendit qu'ils étaient de Mme de Longueville et qu'ils regardaient Coligny. Mme de Montbazon les commenta avec toutes sortes de railleries. Cela fut rapporté à Mme de Longueville, qui devint furieuse. La cour se divisa. Les *importants* prirent le parti de Mme de Montbazon, et la reine se rangea du parti de Mme de Longueville, sœur du duc d'Enghien, dernièrement vainqueur à Rocroi. Les *importants* étaient un parti composé de *quatre ou cinq mélancoliques, qui avaient l'air de penser creux* (Retz). C'était Mme de Cornuel qui les avait ainsi nommés, parce qu'ils terminaient leur discours par ces mots : « Je m'en vais pour une affaire d'importance. »

Le cardinal Mazarin convertit des tracasseries de femmes en une affaire d'État. Mme de Longueville exigeait une réparation, et Condé appuyait sa sœur : Mme de Montbazon refusait toute satisfaction, et le duc de Beaufort la soutenait...

Après maintes allées et venues pour concilier Mme de Longueville et Mme de Montbazon, on convint, d'après l'avis d'Anne

d'Autriche et de Mazarin, des excuses que Mme de Montbazon aurait à faire à Mme de Longueville. Ces excuses furent écrites dans un billet attaché à l'éventail de Mme de Montbazon. Mme de Montbazon, fort parée, entra dans la chambre de la princesse; elle lut le petit papier attaché à son éventail :

« Madame, je viens vous protester que je suis très innocente de la méchanceté dont on m'a voulu accuser; il n'y a aucune personne d'honneur qui puisse dire une calomnie pareille. Si j'avais fait une faute de cette nature, j'aurais subi les peines que la reine m'aurait imposées; je ne me serais jamais montrée dans le monde et vous en aurais demandé pardon. Je vous supplie de croire que je ne manquerai jamais au respect que je vous dois et à l'opinion que j'ai de la vertu et du mérite de Mme de Longueville. »

La princesse répondit : « Madame, je crois très volontiers à l'assurance que vous me donnez de n'avoir nulle part à la méchanceté que l'on a publiée; je défère trop au commandement que la reine m'en a fait. »

Les deux dames se retrouvèrent dans le jardin de Renard, au bout du jardin des Tuileries; Mme de Longueville déclara qu'elle n'accepterait point la collation si sa rivale demeurait : Mme de Montbazon refusa de s'en aller. Le lendemain, Mme de Montbazon reçut un ordre du roi de se retirer dans une de ses maisons de campagne. Il y eut un duel entre M. de Guise et M. de Coligny, suite du démêlé...

La hardiesse de Mme de Montbazon égalait la facilité de sa vie. Le cardinal de Retz, qui lâchait indifféremment des apophtegmes de morale et des maximes de mauvais lieux, écrivait ses Mémoires lorsqu'on croyait qu'il pleurait ses péchés. Il disait de Mme de Montbazon « qu'il n'avait jamais vu personne qui eût montré dans le vice si peu de respect pour la vertu ». Quoique grande, les contemporains trouvaient qu'elle ressemblait à une statue antique, peut-être à celle de Phryné; mais la Phryné française n'eût pas proposé, ainsi que la Phryné de Thespies, de faire rebâtir Thèbes à ses frais, pourvu qu'il lui fût permis de mettre son souvenir en opposition au souvenir d'Alexandre. Mme de Montbazon préférait l'argent à tout...

Dès le jour de la mort de Mme de Montbazon, Rancé prit la poste et se retira à Véretz : il croyait trouver dans la solitude des consolations qu'il ne trouvait dans aucune créature. La retraite ne fit qu'augmenter sa douleur : une noire mélancolie

prit la place de sa gaieté, les nuits lui étaient insupportables : il passait les jours à courir dans les bois, le long des rivières, sur les bords des étangs, appelant par son nom celle qui ne lui pouvait répondre.

Lorsqu'il venait à considérer que cette créature, qui brilla à la cour avec plus d'éclat qu'aucune femme de son siècle n'était plus, que ses enchantements avaient disparu, que c'en était fait pour jamais de cette personne qui l'avait choisi entre tant d'autres, il s'étonnait que son âme ne se séparât pas de son corps.

Comme il avait étudié les sciences occultes, il essaya les moyens en usage pour faire revenir les morts. L'amour reproduisait à sa mémoire ornée le sacrifice de Simeth, cherchant à rappeler un infidèle par un des noms d'un passereau consacré à Vénus ; il invoquait la nuit et la lune. Il eut toutes les angoisses et toutes les palpitations de l'attente : Mme de Montbazon était allée à l'infidélité éternelle ; rien ne se montra dans ces lieux sombres et solitaires que les esprits se plaisent à fréquenter.

Toutefois, si Rancé n'eut pas les visions des poètes de la Grèce, il eut une vision chrétienne : il se promenait un jour dans l'avenue de Véretz ; il lui sembla voir un grand feu qui avait pris aux bâtiments de la basse-cour : il y vole ; le feu diminue à mesure qu'il en approche ; à une certaine distance, l'embrasement disparaît et se change en un lac de feu au milieu duquel s'élève à demi-corps une femme dévorée par les flammes. La frayeur le saisit ; il reprend en courant le chemin de la maison ; en arrivant, les forces lui manquent ; il se jette sur un lit : il était tellement hors de lui qu'on ne put dans le premier moment lui arracher une parole.

Ces convulsions de l'âme se calmèrent : il n'en resta à Rancé que l'énergie d'où sortent les vigoureuses résolutions...

Rancé eut recours à la pénitence : la mère Louise, religieuse de la Visitation de Tours, lui indiqua pour directeur le Père *Séguenot*.

Cette mère Louise n'était autre que Louise Roger de la Mardelière, appelée la *belle Louison*, jadis maîtresse de Gaston. « Louison, dit Mlle de Montpensier parlant de son enfance, était brune, bien faite, agréable de visage et de beaucoup d'esprit. Je dis à Mme de Saint-Georges : « Si Louison n'est pas sage, « je ne la veux point voir, quoique mon papa l'aime. » Mme de Saint-Georges me répondit qu'elle l'était tout à fait. »

C'était à cette mère Louise que Rancé s'adressa d'abord.

Partout, dans le changement de mœurs qui s'opérait, des pénitentes échappées du monde avaient dressé des embûches pour s'emparer des repentirs, comme il y avait des pécheresses qui cherchaient à retenir les déserteurs. A la Visitation se trouvaient les écueils d'une première existence : la mère Louise possédait plus de deux cents lettres de Rancé, lettres qui étaient sans doute la partie de la vie de Rancé sur laquelle il serait si curieux d'avoir des renseignements. De la direction du P. Séguenot, Rancé passa sous la conduite du P. de Mouchy, homme instruit et bien né...

Avant de prononcer ses vœux à Perseigne, Rancé retourna à la Trappe : il y lut son testament : il donne ce qu'il lui reste à son monastère. Il s'accuse d'avoir été, par son insouciance, la cause d'un grand nombre de malversations ; il déclare parler sans exagération et sans excès ; il proteste que sa confession est aussi sincère que s'il était devant le tribunal de Jésus-Christ ; il abandonne à ses frères tous ses meubles ; il leur remet particulièrement ses livres. « Si, par des événements qu'on ne peut prévoir, dit-il, la réforme cessait d'être à la Trappe, je donne ma bibliothèque à l'Hôtel-Dieu de Paris pour être vendue au profit des pauvres et des malades. »

Rancé a l'air d'avoir un pressentiment des malheurs qui fondirent un siècle et demi plus tard sur son abbaye. Il laissa sa bibliothèque à ses religieux, lui qui ne voulait pas qu'un moine s'occupât d'études !

Ici on aperçoit Mme de Montbazon pour la dernière fois. Astre du soir, charmant et funeste, qui va pour toujours descendre sous l'horizon. Aux dires de dom Gervaise, Rancé avait nombre de lettres de cette femme et deux portraits d'elle : l'un la représentait telle qu'elle était à son mariage, l'autre telle qu'elle était au moment où elle devint veuve. Ces secrets d'amour étaient confiés à la garde de la religion. La mère Louise avait, pour surveiller ces dépôts, la faiblesse et la force nécessaires, l'indulgence d'une femme qui a failli et le courage d'une femme qui se repent. Le matin même de ses vœux, Rancé écrivit à Tours pour donner l'ordre de jeter les lettres au feu et pour faire renvoyer les portraits à M. de Soubise, fils de Mme de Montbazon. Rompre avec les choses réelles, ce n'est rien ; mais avec les souvenirs ! Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité dans l'homme.

III

RANCÉ VOYAGE (1)

Ce premier séjour de Rancé à la Trappe ne fut pas long. Il faisait réparer de tous les côtés l'abbaye ; mais tandis qu'il donnait des règlements nouveaux pour le chœur et la prière, que les charpentiers et les maçons s'empressaient, il fut appelé à Paris à l'assemblée générale des communautés régularisées. Ce jeune homme, naguère si dépendant de l'opinion du monde, se rendit au lieu de la réunion dans une charrette comme un mendiant ; affectation dont il ne put débarrasser sa vie. L'assemblée le nomma pour aller en cour de Rome plaider la cause de la réforme. Avant son départ, il s'aboucha avec le cardinal de Retz, qui s'était avancé jusqu'à Commercy. Ensuite Rancé retourna quelques jours à la Trappe. Il s'occupait comme un humble frère. Il disait : « Sommes-nous moins pécheurs que les premiers religieux de Cîteaux? Avons-nous moins besoin de pénitence? » On lui représentait que, plus faibles, on ne pouvait plus pratiquer les mêmes austérités : « Dites, répondait-il, que nous avons moins de zèle. » D'un consentement unanime, les religieux se privèrent de l'usage du vin et de celui du poisson ; ils s'interdirent la viande et les œufs. Il s'introduisit une manière honnête de parler et d'agir les uns avec les autres ; ils respectaient en eux l'homme racheté, s'ils méprisaient l'homme tombé.

Dans la distribution du travail, une portion d'un terrain inculte était échue à Rancé : au premier coup de bêche, il rencontra quelque chose de dur : c'étaient d'anciennes pièces d'or d'Angleterre. Il y en avait soixante, chacune valant sept francs : ce présent de la Providence aide Rancé à faire son voyage. Ayant convoqué ses moines, il leur fit ses adieux : « J'ai à peine le temps, leur dit-il, de vous remettre devant les yeux cette parole de saint Bernard : *Mon fils, si vous saviez quelles sont les obligations d'un moine, vous ne mangeriez pas une bouchée de pain sans l'arroser de vos larmes.* » Puis il ajouta : « Je prie Dieu d'avoir pitié de vous comme de moi. S'il nous

(1) *Vie de Rancé*. Éd. orig., p. 111.

sépare dans le temps, qu'il nous réunisse dans l'éternité. »

Les religieux se prosternèrent pour demander à Dieu la conservation de leur abbé.

Le nouveau Tobie partit pour Ninive : il n'allait pas épouser la fille de Raguel : la fille de Raguel n'était plus. Le voyageur qui accompagnait Rancé n'était pas Raphaël, mais l'Esprit de la pénitence ; cet Esprit ne se mettait pas en route pour réclamer de l'argent, mais la misère. Lorsqu'on erre à travers les saintes et impérissables Écritures, où manquent la mesure et le temps, on n'est frappé que du bruit de la chute de quelque chose qui tombe de l'éternité.

Le grand expiateur avait retrouvé à Chalon-sur-Saône l'abbé du Val-Richer, son compagnon désigné de voyage. A Lyon, il baisa la boîte qui renfermait le cœur de saint François de Sales. Il traversa les Alpes, et arriva à Turin : il n'y vit point le saint suaire. A Milan, le tombeau de saint Charles Borromée l'appela : heureux les morts quand ils sont saints ! Ils retrouvent leur matin dans le ciel. Sainte Catherine à Bologne attira la vénération de Rancé : c'étaient là les antiquités qu'il cherchait : il faisait consister sa repentance à ne rien voir...

A Florence, le pèlerin ne s'enquit point de Dante ni de Michel-Ange : quand, à mon tour, j'ai cheminé parmi ces débris, j'étais interdit. Rancé reçut des honneurs de la duchesse de Toscane. On regrette qu'il ne se soit pas arrêté plus loin au vallon d'Égérie : il aurait pu mener des lémures de femmes saluer Néère et Hostia là où tant de femmes avaient passé. Enfin il entra dans la ville des saints apôtres. O Rome, te voilà donc encore ! Est-ce ta dernière apparition ? Malheur à l'âge pour qui la nature a perdu ses félicités ! Des pays enchantés où rien ne vous attend, sont arides : quelles aimables ombres verrais-je dans les temps à venir ? Fi ! des nuages qui volent sur une tête blanchie.

IV

LE CARDINAL DE RETZ (1)

Le cardinal de Retz était petit, noir, laid, maladroit de ses mains ; il ne savait pas se *boutonner*. La duchesse de Nemours

(1) *Vie de Rancé*. Éd. orig., p. 120.

confirme ce portrait de Tallemant des Réaux : « Le coadjuteur vint, dit-elle, en habit déguisé, voir le cardinal Mazarin. M. le Prince, qui sut cette visite, en parla au cardinal, lequel lui tourna fort ridiculement et le coadjuteur, et son habit de cavalier, et ses plumes blanches et ses jambes tortues ; et il ajouta encore à tout le ridicule qu'il lui donna que s'il revenait une seconde fois déguisé, il l'en avertirait, afin qu'il se cachât pour le voir, et que cela le ferait rire. »

Les portraits du cardinal de Retz n'offrent pas ces difformités : dans l'air du visage il a quelque chose d'arrogant de M. de Talleyrand, mais de plus intelligent et de plus décidé que l'évêque d'Autun.

Né à Montmirail, au mois d'octobre 1614, d'une famille florentine qui conseilla la Saint-Barthélemy, le cardinal ne montra pas les vertus que tâcha de lui inspirer saint Vincent de Paul, son précepteur : l'homme du bien, en ces temps-là, touchait à l'homme du mal, et il restait dans celui-ci quelque impression de la main qui l'avait modelé. Retz écrivit la Conjuration de Fiesque, ce qui fit dire au cardinal de Richelieu : « Voilà un dangereux esprit. » La pourpre romaine avait cela d'avantageux qu'elle créait un homme indépendant au milieu des cours. Retz professait du respect pour quiconque avait été chef de parti, parce qu'il avait honoré ce nom dans les Vies de Plutarque : l'antiquité a longtemps gâté la France. Il disait qu'à son âge César avait six fois plus de dettes que lui : après cela il fallait conquérir le monde, et Retz conquit Broussel, une douzaine de bourgeois, et fut au moment d'être étranglé entre deux portes par le duc de La Rochefoucauld.

Retz, à son début, aima sa cousine, Mme de Retz : elle montrait, dit-il, tout ce que la *morbidezza* a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant.

Suspect à Richelieu, ayant eu l'audace de mugueter ses femmes, le lovelace tortu et batailleur fut obligé de s'enfuir. Il alla à Venise, où il pensa se faire assassiner pour la signora Vendranina ; il erra dans la Lombardie, se rendit à Rome, discuta à la Sapience, eut une querelle avec le prince de Schomberg, et revint en France...

Le coadjuteur finit ses jours en silence, vieux réveil-matin détraqué. Réduit à lui-même et privé des événements, il se montra inoffensif : non qu'il subît une de ces métamorphoses avant-coureurs du dernier départ, mais parce qu'il avait la faculté de changer de forme comme certains scarabées véné-

neux. Privé du sens moral, cette privation était sa force. Sous le rapport de l'argent il fut noble : il paya les dettes de sa royauté de la rue, par la seule raison qu'il s'appelait *M. de Retz*. Peu lui importait du reste sa personne : ne s'est-il pas exposé lui-même au coin de la borne? On le pressait de dicter ses aventures, et le romancier transformé en politique les adresse à une femme sans nom, chimère de ses corruptions idéalisées : « Madame, quelque répugnance que je puisse avoir à vous donner l'histoire de ma vie, néanmoins, comme vous me l'avez demandée, je vous obéis. »

N'ayant plus où se prendre, il s'était fait le familier de Dieu, comme en sa jeunesse il avait serré la main des quarteniers de Paris. Il passait ses jours aux églises ; on prêtait l'oreille pour ouïr son cri du fond de l'abîme, pour pleurer aux Psaumes de la pénitence ou aux versets du *Miserere*, et l'on écoutait en vain. Les sépulcres, les images du Christ ne l'enseignaient pas : uniquement épris de sa personne, il ne se rappelait que le rôle qu'il avait joué, sans s'embarrasser de sa vie morale. Il inspectait les lambeaux de ce qu'il fut pour se reconnaître ; il éventait ses iniquités, afin de se former une idée semblable de lui-même ; puis il venait écrire les scandales de ses souvenirs. En l'exhumant de ses *Mémoires*, on a trouvé un mort enterré vivant qui s'était dévoré dans son cercueil.

Joueur jusqu'à la fin, ne lui vint-il pas dans l'esprit de se retirer à la Trappe, et d'écrire ses Mémoires sur la table où Rancé écrivait ses Maximes! Rancé fut obligé d'aller à Commercy pour détourner le cardinal de son pieux dessein. Bossuet s'était malheureusement écrié : « Le coadjuteur menace Mazarin de ses tristes et intrépides regards. » Les grands génies doivent peser leurs paroles ; elles restent, et c'est une beauté irréparable.

Homme de beaucoup d'esprit, mais prélat sans jugement et évêque sacrilège, Retz contraria l'avenir de Dieu : il ne se douta jamais qu'il y eût plus de gloire dans un chapelet récité avec foi que dans tous les hauts et les bas de la destinée. Esprit aux maximes propres à des brouilleries plutôt qu'à des révolutions, il essaya la Fronde à Saint-Jean de Latran, se croyant toujours dans la *Cour des Miracles*. Indifférent et mélancolieux, cet Italien francisé se trouva sur le pavé lorsque Louis XIV eut jeté les baladins à la porte, même en respectant beaucoup trop en eux leur vie passée et l'habit qu'ils avaient sali. Placé entre la Fronde, qui permettait tout, et le maître de Versailles, qui

ne souffrait rien, le coadjuteur s'écriait : « Est-il quelqu'un pire que moi? » avec le même orgueil que Rousseau s'écrie : « Est-il quelqu'un meilleur que moi? » Retz continua ses passe-pied jusqu'à sa mort : mais il faut être Richelieu pour ne pas s'amoindrir en dansant une sarabande, castagnettes aux doigts, et en pantalon de velours vert.

V

LES LETTRES D'AMOUR (1)

Les recueils épistolaires, quand ils sont longs, offrent les vicissitudes des âges : il n'y a peut-être rien de plus attachant que les longues correspondances de Voltaire, qui voit passer autour de lui un siècle presque entier...

Mais peut-être qu'une correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées offre encore quelque chose de plus triste ; car ce ne sont plus les *hommes*, c'est l'*homme* que l'on voit.

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées ; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant sa lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire. Mille serments couvrent le papier, où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots qui semblent naître du premier regard du soleil : pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise le soir s'endort sur des fleurs ; on s'en aperçoit et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses

(1) *Vie de Rancé*. Ed. orig., p. 220.

étrangères ; quelques-unes ont retardé, mais on en est moins inquiet ; sûr d'aimer et d'être aimé, on est devenu raisonnable ; on ne gronde plus, on se soumet à l'absence. Les serments vont toujours leur train ; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts ; l'âme y manque : *je vous aime* n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le *j'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace, ou s'irrite ; le jour de poste n'est plus impatiemment attendu : il est redouté ; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier ; on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu ? Est-ce un nouvel attachement qui commence ou un vieil attachement qui finit ? n'importe : c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé. On est obligé de reconnaître que les sentiments de l'homme sont exposés à l'effet d'un travail caché ; fièvre du temps qui produit la lassitude, dissipe l'illusion, mine nos passions et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années. Cependant il est une exception à cette infirmité des choses humaines ; il arrive quelquefois que dans une âme forte un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu ; alors il perd sa défaillance de nature et vit de ses principes immortels.

VI

ÉPILOGUE (1)

Tel fut Rancé. Cette vie ne satisfait pas, il y manque le printemps : l'aubépine a été brisée lorsque ses bouquets commençaient à paraître. Rancé s'était proposé de courir le monde pour chercher des aventures. Qu'eût-il trouvé ? Les félicités qu'il se forgeait à Véretz ? Non : ces félicités étaient dans son âme. Supposez que, prenant l'existence pour une ironie du ciel et que, devançant les idées de son époque, il eût rejeté cette existence, son sang eût à peine humecté quelques brins de bruyère. Si, s'embarrassant peu de l'avenir, il eût préféré des

(1) *Vie de Rancé*. Éd. orig., p. 269.

plaisirs à l'éternité, autre mécompte ; demain il n'aurait plus aimé.

Les hommes qui ont vieilli dans le désordre pensent, que quand l'heure sera venue, ils pourront facilement renvoyer de jeunes grâces à leur destinée, comme on renvoie des esclaves. C'est une erreur ; on ne se dégage pas à volonté des songes ; on se débat douloureusement contre un chaos où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour se mêlent dans une confusion effroyable. Vieux voyageur alors, assis sur la borne du chemin, Rancé eût compté les étoiles en ne se fiant à aucune, attendant l'aurore, qui ne lui eût apporté que l'ennui du cœur et la disgrâce des années. Aujourd'hui, il n'y a plus rien de possible, car les chimères d'une existence active sont aussi démontrées que les chimères d'une existence désoccupée. Si le ciel eût mis au bras de Rancé les fantômes de sa jeunesse, il se fût tôt fatigué de marcher avec des Larves Pour un homme comme lui, il n'y avait que le froc ; le froc reçoit les confidences et les garde ; l'orgueil des années défend ensuite de trahir le secret, et la tombe le continue. Pour peu qu'on ait vécu, on a vu passer bien des morts emportant leurs illusions. Heureux celui dont la vie est *tombée en fleurs* : élégance de l'expression d'un poète qui est femme.

Ce que l'on serait souvent tenté de prendre dans Rancé pour les allures et les pensées d'un tout jeune homme n'était que le sentiment d'un vieillard décrépit qui ne marchait plus et dont la tête était enfoncée dans un froc, comme une de ces momies de moines que renfermaient les caveaux de quelques anciens monastères. Les os de Rancé s'étaient cariés ; il ne possédait plus que deux grands yeux où avait circulé la passion et où se montrait encore l'intelligence. Réduit à garder l'infirmerie, ses derniers moments approchaient ; il n'y avait personne pour porter la main sur le cœur de ce Christ. Lorsque Jésus pria son Père d'éloigner de lui le calice, qui tenait son doigt sur le pouls du Fils de l'Homme, pour savoir si des larmes sanglantes venaient de la faiblesse humaine ou de l'épanouissement d'un cœur qui se fendait de charité?...

On envoya chercher l'évêque de Séez, l'ami et le confesseur de Rancé. Rancé témoigna beaucoup de joie en l'apercevant ; il saisit la main du prélat, la porta à son front pour commencer le signe de la croix ; il fit ensuite une confession générale. Il supplia l'évêque de Séez d'obtenir la protection royale en faveur de la discipline monastique de l'abbaye, ajoutant que dans toutes

les autres choses il souhaitait que la Trappe fût complètement oubliée.

Cette famille de la religion autour de Rancé avait la tendresse de la famille naturelle et quelque chose de plus ; l'enfant qu'elle allait perdre était l'enfant qu'elle allait retrouver : elle ignorait ce désespoir qui finit par s'éteindre devant l'irréparabilité de la perte. La foi empêche l'amitié de mourir ; chacun en pleurant aspire au bonheur du chrétien appelé ; on voit éclater autour du juste une pieuse jalousie, laquelle a l'ardeur de l'envie, sans en avoir le tourment.

Rancé, apercevant un religieux qui pleurait, lui tendait la main et lui dit : « Je ne vous quitte pas, je vous précède. » Le Tasse avait adressé les mêmes mots aux frères qui l'environnaient à Saint-Onuphre. Rancé demanda d'être enterré dans la terre la plus abandonnée et la plus déserte : sur un champ de bataille où l'on n'entend plus de bruit, on voit sortir du sol les pieds de quelques soldats.

Job mourut dans le petit réduit qu'il s'était fait, comme le palmier dont les branches sont chargées de rosée. Rancé entretint le prélat de l'empressement que ses frères avaient mis à le soulager : « Voilà, dit-il, comme Dieu a pris plaisir à me favoriser dans tous les temps de ma vie, et je n'ai été qu'un ingrat. » Le Père abbé Jacques de La Cour entrait dans ce moment ; Rancé lui dit : « Ne m'oubliez pas dans vos prières, je ne vous oublierai pas devant Dieu. » Il chargea Jacques de La Cour de faire ses excuses au roi d'Angleterre : il avait commencé une lettre pour ce monarque exilé, qu'il n'avait pu achever. La nuit suivante fut mauvaise ; Rancé la passa assis : il avait mis les sandales d'un religieux mort avant lui ; il allait achever le voyage qu'un autre n'avait pu finir...

Plus Rancé s'était avancé vers le terme, plus il était devenu serein ; son âme répandait sa clarté sur son visage : l'aube s'échappait de la nuit. On présenta le crucifix au mourant ; il s'écria : « O éternité ! quel bonheur ! » Et il embrassa le signe du salut avec la plus vive tendresse ; il baisa la tête de mort qui était au pied de la croix. En remettant cette croix à un moine, il remarqua que celui-ci ne l'imitait pas, il dit : « Pourquoi ne baisez-vous pas la tête de mort? c'est par elle que finit notre exil et notre misère. » Rancé se souvenait-il de la relique que la tradition disait être placée auprès de lui? Dans les âges les plus fervents, les chrétiens pratiquaient encore quelques rites du culte des faux dieux.

Le lit de cendres était préparé : Rancé le regarda tranquille avec une sorte d'amour, puis il s'aida lui-même à se coucher sur le lit d'honneur ; l'évêque de Séez dit : « Monsieur, ne demandez-vous pas pardon à Dieu ? — Monsieur, répondit l'abbé, je supplie Dieu très humblement du fond de mon cœur de me remettre mes péchés et de me recevoir au nombre de ceux qu'il a destinés à chanter éternellement ses louanges. » Les forces venant à lui manquer, il s'arrêta. L'évêque dit : « Monsieur, me reconnaissez-vous ? — Monsieur, répliqua l'abbé, je vous connais parfaitement ; je ne vous oublierai pas. »

L'évêque de Séez s'étant enquis si l'on avait donné quelque chose au mourant pour le soutenir, l'abbé de Rancé fit lui-même la réponse : « Rien n'a manqué à l'attention de leur charité. »

Il s'établit par les paroles de l'Écriture un dernier dialogue entre l'agonisant et l'évêque.

L'ÉVÊQUE. — Le Seigneur est ma lumière et mon salut.

L'ABBÉ. — Je mettrai en lui ma confiance.

L'ÉVÊQUE. — Seigneur, c'est vous qui êtes mon protecteur et mon libérateur.

L'ABBÉ. — Ne tardez pas, mon Dieu, hâtez-vous de venir.

Ce furent les dernières paroles de Rancé. Il regarda l'évêque, leva les yeux au ciel, et rendit l'esprit. Il fut enterré dans le cimetière commun des religieux.

Ainsi se consomma le sacrifice. Le repentir vous isole de la société, et n'est pas estimé à son prix. Toutefois l'homme qui se repent est immense : mais qui voudrait aujourd'hui être immense sans être vu ? Rancé arriva de sa hutte d'argile à la maison de Dieu, maison magnifique.

CHAPITRE XVII

LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

Le 19 juillet 1849, au Grand Bé, sur la tombe de Chateaubriand, Ampère, qui représentait l'Académie française aux funérailles de ce collègue sans égal, dit :

> Ses ouvrages n'étaient que le splendide reflet de lui-même (1).

Dans la préface qu'il a écrite, en 1826, pour la nouvelle édition de l'*Essai*, Chateaubriand déclare :

> Mes ouvrages sont les matériaux et les pièces justificatives de mes *Mémoires*. Leur histoire est liée à la mienne de manière qu'il est presque impossible de l'en séparer (2).

Donc, en 1826, quand il a écrit l'*Essai sur les révolutions*, le *Génie du Christianisme*, *Atala* et *René*, les *Martyrs*, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tout l'essentiel de ses livres les plus illustres, à cette date il ne considère ses ouvrages que comme les matériaux et les pièces justificatives de ses *Mémoires*, de ses *Mémoires*, c'est-à-dire du tableau qu'il veut laisser de sa vie, du portrait qu'au jour le jour il compose de son personnage.

Ses *Mémoires* sont la principale, la plus chère occupation qu'il ait eue. Il n'a soigné aucun de ses livres autant que celui-là. Plus que ses autres livres, il soignait son existence, le bel aspect de son activité. Mais, dans ses *Mémoires*, il réalisait pour l'avenir son existence; et il la

(1) *Le Grand Bé*, p. 23.
(2) *Essai sur les révolutions*, t. I, p. 42 (éd. de 1826).

corrigeait, il l'arrangeait selon l'idée qu'il avait de la perfection; il la débarrassait de ses repentirs, comme disent les dessinateurs; il l'apprêtait pour la postérité. Ce travail lui était infiniment précieux.

Le comte de Marcellus, qui fut à Londres secrétaire d'ambassade quand Chateaubriand y était ambassadeur, raconte que celui-ci, partant pour le congrès de Vienne où il allait représenter la France, lui a dit :

— Ce que j'ai fait de mieux en Angleterre, c'est d'avoir, par mes dépêches, poussé à la guerre d'Espagne et d'avoir écrit deux volumes de mes *Mémoires* (1).

Je ne crois pas qu'on puisse mieux indiquer l'importance qu'on attache à sa propre biographie. La guerre d'Espagne avait engagé l'honneur de la France. Chateaubriand tirait vanité de cette guerre et parlait d'elle comme de sa guerre à lui. Or, ici, nous le voyons mettre en parallèle ces deux travaux utiles à son personnage, deux volumes de ses *Mémoires* et une guerre dont il fut l'auteur.

Ses *Mémoires* l'occupèrent de très bonne heure. Il n'avait pas trente-cinq ans lorsqu'il les commença. Et cela est caractéristique.

Il faut, en effet, dater de 1803 le début de cet ouvrage qui, toute sa vie, l'occupa. A la troisième page des *Mémoires d'outre-tombe*, on lit :

Le 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie.

Le 4 octobre 1811, Chateaubriand ne commençait pas l'histoire de sa vie : il la recommençait. Il reprenait et il écrivait à nouveau, mais en gardant de très longs passages, une ancienne rédaction de ses mémoires. Celle-ci nous a-t-elle été conservée?

Sous ce titre, qui n'est pas de Chateaubriand : — *Esquisse d'un maître. Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand, manuscrit de 1826*, on a publié, en 1874,

1. MARCELLUS, t. I, p. 71.

une rédaction des *Mémoires* qui contient la substance des trois premiers livres de l'édition complète. Elle a été imprimée, par les soins de Mme Charles Lenormant, la nièce de Mme Récamier, sur un manuscrit portant la date de 1826 et qui était, pour les trois quarts, de la main de Mme Récamier, et pour l'autre quart de la main de Charles Lenormant. Chateaubriand ne cessait pas de reprendre et de remanier le texte de ses mémoires. Mme Récamier, qui redoutait ces altérations d'une œuvre tout de go si belle, voulut sauver ce qu'elle put de la rédaction primitive. Ce pieux souci nous vaut les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

La préface de ce volume — préface qui n'est pas signée, mais qui est de Mme Charles Lenormant — dit :

Notre manuscrit... n'a pour titre que ces mots : *Mémoires de ma vie* ; et la date de 1809.

La date de 1809 correspond-elle aux trois livres que contient cette rédaction, ou bien au début seulement? Je ne le sais pas. Je ne sais pas non plus si elle a été copiée par Mme Récamier sur le manuscrit de l'auteur; ou bien si elle est une conjecture de cette dame; ou bien si elle enregistre un dire de l'auteur, un dire qui daterait de 1826.

La question se pose, de savoir si cette date n'est pas erronée. Au mois de décembre 1803, Chateaubriand, qui était, à Rome, secrétaire de la légation du cardinal Fesch, écrivait à son ami Joubert :

Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires de ma vie* (1).

Cette lettre, qui a été retrouvée dans les papiers de Joubert par M. Paul de Raynal et publiée par lui dans ses *Correspondants de Joubert*, désigne-t-elle la rédaction même que le manuscrit de 1826 nous a conservée? C'est l'avis de M. G. Pailhès. Dans son ouvrage intitulé *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, il suppose que les copistes de 1826

(1) Paul de Raynal, *les Correspondants de Joubert*, p. 195.

ont mal copié le dernier chiffre de la date inscrite sur son manuscrit par Chateaubriand et ainsi ont mis 1809 au lieu de 1803, date véritable.

Cette hypothèse est tentante, parce que nous serions heureux d'avoir, en effet, la première rédaction, le premier jet des *Mémoires d'outre-tombe*. Seulement, il faut renoncer à cette hypothèse.

A la page 53 des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, on lit :

Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem, et j'ai fini par l'accomplir.

Eh bien! en 1803, Chateaubriand n'avait pas encore accompli le pèlerinage de Terre sainte. C'est le 4 octobre 1806 qu'il fit son entrée à Jérusalem. Donc, laissons au texte qu'a publié Mme Charles Lenormant sa date de 1809 et renonçons à voir en lui cette précieuse rédaction de 1803, la première.

Mais retenons comme très important le renseignement donné par la lettre qu'au mois de décembre 1803 Chateaubriand adressait à Joubert. Elle prouve qu'à trente-cinq ans Chateaubriand commençait d'écrire ses mémoires. Or, en 1803, il n'avait à raconter que son enfance, un petit voyage en Amérique, le début de la révolution qu'il avait à peine entrevue, son séjour en Angleterre, — dont il devait dissimuler bien des choses, — et enfin son séjour, incomplètement glorieux, à Rome. Cependant, il entreprenait d'écrire l'histoire de sa vie.

Quelle était son intention, quel son état d'esprit? Relisons depuis les premières lignes et lisons jusqu'au bout la lettre à Joubert :

Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines...

Mme de Beaumont venait de mourir, le 4 novembre.

Ce sont les *Mémoires de ma vie*. Rome y entrera ; ce n'est que comme cela que je puis désormais parler de Rome. Soyez

tranquille, ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis ; si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses ; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau ; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher...

Ce qui suit caractérise les *Confessions* de J.-J- Rousseau :

Je n'ai ni fait chasser une servante pour un ruban volé, ni abandonné mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux enfants trouvés ; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur : un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, faites pour être laissées derrière le voile. Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on retrouve partout? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine.

Ainsi, dès 1803, quand il commence d'écrire ses mémoires, Chateaubriand a l'idée bien arrêtée de les écrire pour le public. Et il n'annonce pas du tout le projet d'y raconter toute la vérité : au contraire, il déclare qu'il supprimera, du récit de son existence, ce qu'il lui déplaît. Il fera de lui le portrait, — et, cela, résolument, — le portrait qu'il entend laisser à la postérité.

Bref, il a conçu sa vie comme une œuvre d'art. Cette substitution de l'esthétique à l'éthique ne se fait pas sans modifier considérablement les conditions du devoir quotidien. A la notion du bien supplée, comme elle peut, l'idée du beau. A la place de l'idée du devoir, s'intronise l'idée d'un heureux choix. Une action n'est plus évaluée, jugée, exécutée à cause de sa valeur effective, mais à cause de son aspect. Alors, que de beauté, pour une existence qui s'est donné cet idéal splendide et charmant! Mais que de périls pour la conduite journalière d'une destinée!

Il y a, entre le beau et le bien, des analogies qui font

qu'en somme une belle vie ressemble à une bonne vie, sur beaucoup de points. Elle lui ressemble surtout aux yeux de qui la regarde du dehors : l'âme n'est pas la même. Entre le beau et le bien, il y a, plutôt que des analogies persistantes, des coïncidences. En maintes occasions où il faut prendre parti, l'éthique et l'esthétique donnent le même conseil d'activité. L'une et l'autre engagent au sacrifice, qui est la substance d'une noble vie. Mais l'intention n'est pas la même; le cœur est, en l'un et l'autre cas, différent.

Principalement, l'idée du bien nous mène loin de nous-mêmes; l'idée du beau nous fait songer à nous-mêmes.

Et puis, l'idée du bien commande; l'idée du beau donne à choisir. Les préceptes de l'éthique sont impérieux; les préceptes de l'esthétique sont, comme on dit, affaire de goût ; et ils permettent qu'on hésite entre diverses formes d'élégance.

Chateaubriand, tel que le révèlent les *Mémoires d'outre-tombe*, a été conduit par l'idée du beau. Il est, à mon avis, le plus grand artiste qu'il y ait eu pendant tout le dix-neuvième siècle et, en tout cas, il est l'homme qui fut artiste le plus absolument, d'une manière magnifique et dangereuse.

*
* *

J'ai eu maintes fois, au cours de ces notices, l'occasion de signaler les différences qui séparent de l'exacte vérité le récit des *Mémoires*. Il ne faut pas conclure de là que tout y soit fantaisie pure; et j'aime beaucoup le renseignement que voici.

Au premier livre des *Mémoires*, Chateaubriand raconte qu'il y avait, le jour de sa naissance, une tempête épouvantable.

> Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris : on m'a souvent conté ces détails; leur tristesse ne s'est jamais effacée de ma mémoire. Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je

suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. Le ciel sembla réunir ces diverses circonstances pour placer dans mon berceau une image de mes destinées (1).

Cette tempête, qui aboutit à cet admirable symbole : on se méfie. On se demande si Chateaubriand ne l'a pas inventée, cette tempête, pour la beauté de la mise en scène, pour la splendeur farouche du décor au milieu duquel il fit son apparition dans la vie. Eh bien! non, cette tempête est véritable.

En effet, après la première publication des *Mémoires*, un érudit de Saint-Malo, archiviste de la ville, M. Charles Cunat, fit de patientes recherches, touchant diverses circonstances de la vie de Chateaubriand. Voici ce qu'il trouva, dans les archives et les vieux papiers de Saint-Malo :

Une pluie opiniâtre durait depuis près de deux mois ; plusieurs coups de vent qu'on avait éprouvés n'avaient pas changé l'état de l'atmosphère. Ce temps pluvieux jetait l'alarme dans le pays. Ce fut dans la nuit de samedi à dimanche, à l'approche du dernier quartier de la lune, qu'eut lieu la tempête horrible qui accompagna la naissance de Chateaubriand et dont les terribles effets se firent sentir dans le pays, et notamment à la chaussée du Sillon.

N'est-on pas charmé de savoir cette tempête si authentique? N'est-on pas touché de ce scrupule, rare, qu'apporta Chateaubriand au récit de ses premiers jours?...

*
* *

En 1834, Chateaubriand avait soixante-six ans. Juliette avait cinquante-sept ans. Juliette, à l'Abbaye-au-Bois, s'était installée plus élégamment; du troisième étage, elle était descendue au premier. L'on devait monter un grand escalier;

(1) *Mémoires*, t I, p. 24.

puis on traversait deux pièces très obscures; et l'on arrivait au salon.

Un jour du printemps de cette année 1834, il est bientôt deux heures de l'après-midi. Juliette a convoqué une douzaine de personnes pour une circonstance pathétique : lecture sera donnée de plusieurs chapitres des *Mémoires*. C'est l'œuvre à laquelle Chateaubriand travaille depuis une trentaine d'années, l'œuvre de son orgueilleuse prédilection, l'œuvre qu'il a consacrée à lui-même et à sa renommée durable. Mémoires d' « outre-tombe »; mais ce grand voluptueux un peu pervers souhaite un avant-goût de l'immortalité qu'il se promet : avec l'amusement d'une coquetterie inquiète, il va s'enquérir de lui-même et de sa persistance, auprès de la postérité qui commence.

Les invités entrent dans le salon. Il y a là un beau silence.

A droite de la cheminée, est assise Juliette, non plus comme jadis étendue, nonchalante impératrice de Pompéi, sur la chaise longue où David l'a peinte; non, moins jeune, belle encore et d'une beauté sur laquelle la vie a mis sa patine admirable. En face d'elle, de l'autre côté de la cheminée, une place est vide, où personne ne se mettrait : c'est la place du dieu, qui fera vis-à-vis à la déesse. Sur la cheminée, il y a, au lieu d'une pendule, un vase, avec une branche de fraxinelle. Et il n'est pas besoin de pendule : là mesure du temps, on l'a, par l'émouvante perspective des souvenirs; et on l'aura, tout à l'heure, plus encore, jusqu'à l'angoisse, lorsqu'une voix respectueuse lira les mémoires augustes du grand homme, évocateurs de plus d'un demi-siècle.

Sur les consoles, il y a des bustes de l'Empire. Les fauteuils ont la tête de sphinx; la causeuse de damas bleu ciel a le col de cygne doré. Contre le mur, dans son cadre d'or, on voit *Corinne improvisant au cap Misène*. C'est le portrait de Mme de Staël; le baron Gérard l'a fait pour l'amoureux prince de Prusse. Et ainsi dominent l'assemblée le souvenir d'une amitié fidèle et le témoignage d'un ardent amour. Corinne regarde Juliette, moins jeune et qui n'est plus romanesque.

La compagnie est la plus noble d'alors, par la naissance, par l'esprit ou par le cœur. C'est le prince de Montmorency, le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, le duc de Noailles; c'est Edgar Quinet, grand idéologue; c'est Sainte-Beuve, jaloux, envieux, tatillon, méchant, mais sur qui la séduction du lieu prédomine, et qui tourne à l'obséquiosité son visage de bedeau narquois, et qui écoute passionnément; c'est Ampère, brillant, remuant; c'est le doux et bon Ballanche, l'ami de tous les jours, tristes ou gais, âme de gentillesse attendrie; c'est l'abbé Gerbet, Dubois, Léonce de Lavergne, Charles Lenormant; c'est encore Mme Tastu, la poétesse qui nous semble un peu surannée, mais qui était alors à la mode, et qui composait des romances pareilles à des rubans gardés comme des reliques d'amour.

A deux heures, Chateaubriand arrivait. Il tenait à la main, enveloppé dans un mouchoir de soie, son manuscrit. Il le remettait à Ampère ou à Charles Lenormant. Et puis, ému à la pensée de lui-même, il allait s'asseoir à la place qu'on lui avait gardée. Le silence augmentait; la lumière du soleil de mars n'entrait qu'au travers de fins rideaux bleus. Et la lecture commençait.

La lecture déroulait en ondes lentes les années lointaines. Elle évoquait ces tableaux anciens : le château de Combourg, la grève de Saint-Malo, où un petit Chateaubriand joue comme un diable avec de rudes gamins. Elle évoquait ce doux visage de tristesse et de poésie, Lucile de Chateaubriand, frêle et livrée au désespoir mélancolique; elle évoquait les courses américaines, Atala, Céluta, les soirées de lune et de rêverie dans les solitudes d'outre-mer; elle évoquait l'armée des princes, la pauvreté de l'exil; et puis, elle évoquait aussi Pauline de Beaumont, dont le cœur brûla l'ardente poitrine.

Ainsi se succédaient les années, les paysages, les figures. Tout cela, une seconde, apparaissait et puis s'anéantissait de nouveau dans le silence, que couvraient de nouvelles paroles.

Imaginons l'émoi de René, qui assiste à ce défilé intermi-

nable, et rapide pourtant, de sa destinée où se mêlent tristesse et joie, gloire et frivolité, orgueil surtout, orgueil et mort. Il n'a pas dit, d'un bout à l'autre de ses *Mémoires*, la vérité. Non; il a veillé au bel arrangement de sa légende. Et maintenant, pendant qu'on lit à haute voix ces *Mémoires*, je crois qu'il note au passage les embellissements artificiels dont il a orné son image. Je le crois; je le vois sourire... Et je n'en suis pas sûr : la poésie et la réalité, adoucies par le temps, se fondent à merveille, dans son livre et dans son souvenir. Et ses yeux regardent, en pensée, l'image : il se demande s'il l'a faite assez belle. Et, pour le savoir, il regarde Juliette.

Elle, la déesse immobile, sent l'admiration recouvrir, pour elle, tout le détail de cette destinée tumultueuse, où tant de choses l'attristeraient, si le héros n'était pas devenu un demi-dieu qu'il ne faut pas juger comme un autre homme.

Ils se regardent, elle et lui, qui se sont aimés, jadis, ardemment, avant de rentrer dans l'ordre souverain.

Il y a tout de même, dans leurs regards, une infinie tendresse et la reconnaissance extrême de deux êtres qui ont uni leurs solitudes d'âmes extraordinaires et qui ne pouvaient attendre ce bienfait que l'un de l'autre.

*
* *

Sainte-Beuve, qui fut, imprudemment, admis à ces lectures des *Mémoires d'outre-tombe*, les célébra. Il paya, comme il dit, « son écot », en publiant, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article d'enthousiaste reportage :

Entrons bien dans cette pensée; respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale avec l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares moments... Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêts de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires,... faut-il vous envier? Et n'enviera-t-on pas un jour ceci (1)?...

(1) Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 11.

C'est mal écrit; mais c'est enthousiaste.

Dans la première partie des *Mémoires*, il y a la généalogie des Chateaubriand. En 1834, Sainte-Beuve la déclare très intéressante; et il en félicite l'auteur. Après la mort de l'auteur, il l'accuse d'infatuation nobiliaire.

Les opinions qu'a exprimées Sainte-Beuve au sujet de Chateaubriand se groupent ainsi : les unes, qui sont antérieures à la mort de Chateaubriand, — c'est un panégyrique du grand homme; — et les autres, qui sont postérieures à cette mort, — c'est un dénigrement systématique du grand homme qui ne pouvait plus être ni utile ni dangereux.

Et Sainte-Beuve l'avoue lui-même. Dans la préface qu'il a écrite pour *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, en 1849, un an après la mort de Chateaubriand, il dit :

> Depuis 1834 environ, une influence aimable m'a tout à fait paralysé sur ce point et n'a plus laissé place sous ma plume au jugement proprement dit. J'avouerai avec franchise que, depuis cette heure, je n'ai jamais été *libre* en venant parler au public de M. de Chateaubriand. Les amis qui m'ont introduit pour la première fois auprès de Mme Récamier savent bien que c'était là ma crainte, et que le critique en moi résistait : mais un si doux charme attirait d'ailleurs vers cette femme gracieuse qui s'était consacrée à René vieillissant, qu'il fallut bien céder en définitive et faire comme tous ceux qu'elle a vaincus. Quand un critique cède pourtant et qu'il se laisse aller à son plaisir, ce n'est jamais pour lui sans conséquence : c'est en louanges qu'il doit payer son écot... De tout cela, il résulte que je me suis considéré comme parfaitement libre aujourd'hui (1)...

Il se considéra comme parfaitement libre, en effet. Pour se venger des complaisances que sa pusillanimité avait eues, il se mit à l'ouvrage; et il entreprit de dénigrer Chateaubriand, comme il l'avait loué. C'était un assez vilain bonhomme.

1. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 17.

* * *

En 1847, comme il était dans sa quatre-vingtième année, Chateaubriand songeait passionnément aux *Mémoires d'outre-tombe.* Il devinait qu'il mourrait bientôt; et il voulut que son chef-d'œuvre fût en mains fidèles. Il remit à l'un des exécuteurs testamentaires, M. Mandaroux-Vertamy, le manuscrit plus précieux que nul autre, avec cette lettre d'envoi :

Voilà tous mes manuscrits compris généralement sous le nom de *Mémoires.* Ils commencent par ces mots : *Comme il serait impossible de prévoir le moment de ma fin*, et finissent par ceux-ci : *Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse; après quoi, je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité.* Ces manuscrits se composent de quarante-deux livres; ils appartiennent à la société formée en mars 1836 pour les publier. Cette société est représentée par MM. Sala et Cie, qui me payent avec exactitude la somme annuelle et viagère à laquelle elle s'est obligée envers moi. Je termine mes travaux au moment même de quitter ce monde; je me prépare à aller chercher dans l'autre le repos éternel que j'ai toujours désiré.

« Comme il serait impossible de prévoir... » Ces lignes que cite Chateaubriand ne sont pas, à proprement parler, le commencement des *Mémoires,* mais le commencement d'un « avant-propos » que Chateaubriand rédigea le 14 avril 1846 et revit le 28 juillet de la même année. Cet « avant-propos » est admirable; et nous y entendons le son qu'avait, bien peu de temps avant la mort, l'âme de Chateaubriand.

En épigraphe, ces mots de Job : « *Sicut nubes... quasi naves... velut umbra...* » (comme des nuages, ainsi que des navires, tel qu'une ombre...) Puis :

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin, comme à mon âge les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce ou plutôt de rigueur, je vais m'expliquer.

Le 4 septembre prochain j'aurai atteint ma soixante-dix-

huitième année : il est bien temps que je quitte ce monde qui me quitte et que je ne regrette pas...

Il se trompe sur son âge. Le 4 septembre 1846, il n'atteignit pas sa soixante-dix-huitième année, mais il la termina.

Les *Mémoires* à la tête desquels on lira cet avant-propos suivent, dans leurs divisions, les divisions naturelles de mes carrières.

La triste nécessité qui m'a toujours tenu le pied sur la gorge m'a forcé de vendre mes *Mémoires*. Personne ne peut savoir ce que j'ai souffert d'avoir été obligé d'hypothéquer ma tombe : mais je devais ce dernier sacrifice à mes serments et à l'unité de ma conduite.

Il dit qu'il aurait voulu laisser les *Mémoires* à Mme de Chateaubriand qui, à son gré, les aurait publiés ou supprimés. Oui, supprimés! Et il ajoute : « Ce que je désirerais plus que jamais aujourd'hui. »

Je crois qu'il ne dit pas cela sans nulle bonne foi. Un sentiment de crainte et, aussi, de pudeur est naturel, de qui va livrer aux foules avides et malveillantes sa vie entière, un peu arrangée. Je voudrais être sûr qu'il éprouva ce sentiment de pudeur. Mme de Duras, en 1817, l'avait éprouvé pour lui, comme en témoigne une lettre qu'elle adressait à Mme Swetchine :

Il a raconté (dans les *Mémoires de sa vie*), les sept ou huit années de sa jeunesse, depuis l'âge de douze ans jusqu'à son entrée au service ; les premiers essais de son talent ; ses rêveries dans les bois de Combourg et enfin l'histoire dont *René* est le poème. C'est charmant à lire, mais j'espère qui ne se laissera pas aller à les lire à personne autre que moi ; j'en serais fâchée pour bien des raisons. Dans son projet actuel, ces *Mémoires* ne doivent paraître que cinquante ans après sa mort ; peu m'importe le nombre d'années, pou vu qu ce ne soit pas de son vivant.

Bonne Mme de Duras, si raisonnable, si bonne ménagère de toutes choses, si bien attentionnée, — et qui enre-

gistre, pour la postérité qu'elle ne prévoit pas, cette analogie des *Mémoires* et de *René*! Dispensez-nous, Seigneur, des soins si empressés de nos amis.

En 1846, Chateaubriand regrette de ne pouvoir différer jusqu'à cinquante ans après sa mort cette publication. Il raconte qu'on l'a plus d'une fois pressé de publier quelques morceaux de ses mémoires :

Je préfère parler du fond de mon cercueil ; ma narration sera alors accompagnée de ces voix qui ont quelque chose de sacré parce qu'elles sortent du sépulcre. Si j'ai assez souffert en ce monde pour être dans l'autre une ombr heureuse, un rayon échappé des Champs-Élysées répandra sur mes derniers tableaux une lumière protectrice.

Que c'est joli, ce mélange habile et pervers de christianisme et de paganisme! Comme dans les *Martyrs*, les deux religions sont unies dans cette phrase de la façon la plus gracieuse et inquiétante. Il est chrétien de penser que les souffrances de ce monde préparent les félicités de l'autre; et aussitôt apparaissent les Champs Élysées, avec leurs rayons et leur lumière. L'âme vieillissante de René s'éclaire encore de cette lueur double et charmante.

Il ajoute : « La vie me sied mal; la mort m'ira peut-être mieux! » Ce sont les mots les plus ravissants qu'il ait trouvés pour sa coquetterie posthume; ce sont les mots qui se prêtent le mieux à la plaisanterie de ses adversaires. Ils sont délicieux et ils lui vont à merveille : ils ressemblent à cette fleur qu'il ne manquait pas de mettre au revers de sa redingote quand il allait, élégant septuagénaire, faire visite aux belles dames.

Et puis :

Ces mémoires ont été l'objet de ma prédilection. Saint-Bonaventure obtint du ciel la permission de continuer le siens après sa mort ; je n'espère pas une telle faveur, mais je désirerais ressusciter à l'heure des fant mes, pour corriger au moins les épreuves.

Cela est d'un homme de lettres accompli.

Au surplus, quand l'éternité m'aura de ses deux mains

bouché les oreilles, dans la poudreuse famille des sourds, je n'entendrai plus personne.

Comme il écrit encore magnifiquement, de plus en plus magnifiquement, avec cette désinvolture!...

Il raconte enfin que la municipalité de Saint-Malo lui a donné, sur le Grand Bé, la place de sa tombe. Et voici la conclusion de ces pages qui sont parmi les dernières qu'il ait écrites :

Je reposerai donc au bord de la mer que j'ai tant aimée. Si je décède hors de France, je souhaite que mon corps ne soit rapporté dans ma patrie qu'après cinquante ans révolus d'une première inhumation. Qu'on sauve mes restes d'une sacrilège autopsie ; qu'on s'épargne le soin de chercher dans mon cerveau glacé et dans mon cœur éteint le mystère de mon être. La mort ne révèle point les secrets de la vie. Un cadavre courant la poste me fait horreur : des os blanchis et légers se transportent facilement : ils seront moins fatigués dans ce dernier voyage que quand je les traînais çà et là chargés de mes ennuis.

Il y a, dans tout cela, quelque chose de douillet, il me semble, quelque chose de craintif à l'égard d'on ne sait quelle douleur posthume, une sorte d'étrange pusillanimité qui caractérise un voluptueux, l'incorrigiblement voluptueux René.

MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

I

PRÉFACE TESTAMENTAIRE (1)

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin ; comme à mon âge les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce, ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées, que personne ne veut, et dont on ne sait que faire...

J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie. Depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Sheridan, Londonderry, Capo-d'Istria, jusqu'à Malesherbes, Mirabeau, etc. ; depuis Nelson, Bolivar, Méhémet, pacha d'Égypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau, etc. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait point eu d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés, presque à la fois, ministres des affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, M. Martinez de la Rosa en Espagne. J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

(1) *Mémoires*, t. I, p. XLII. Cette préface, oubliée d'abord par M. E. Biré, est datée du 1er décembre 1833.

J'ai exploré les mers de l'Ancien et du Nouveau Monde, et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les forêts et les ruines ; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du mameluck, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relation avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'Église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pèlerin : navigateur, mes destinées ont eu l'inconstance de ma voile ; alcyon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre : j'ai signé des traités, des protocoles, et publié chemin faisant de nombreux ouvrages. J'ai été initié à des secrets de partis, de cour et d'État : j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des sièges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire, et je pouvais l'écrire. Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet, avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, Cymodocée. En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être sur lui, sans le vouloir et sans le chercher, une triple influence religieuse, politique et littéraire.

Je n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Alfieri, Canova et Monti ont disparu ; de ses jours brillants, l'Italie ne conserve que Pindemonte et Manzoni. Pellico a usé ses belles années dans les cachots du Spielberg ; les talents de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère ; lord Byron

et M. Canning sont morts jeunes ; Walter Scott nous a laissés : Gœthe nous a quittés rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche, elle commence une autre ère : je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Béziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même, lorsque le dernier citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes.

Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur ; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire ; depuis la Restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire ; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines ; homme d'État, je me suis efforcé de donner au peuple le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés : j'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace, et tient lieu de toute constitution, la liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent servis par la fortune ; ils avaient derrière eux des amis puissants et une patrie tranquille. Je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages : voyageur, soldat, poète, publiciste, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées, que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partagèrent le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen âge et de la Renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes !

En France nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivaient au milieu des pèlerinages et des combats : Thibault, comte de Champagne, Villehardouin, Joinville, empruntent les félicités de leur style des aventures de leur carrière ; Froissard va chercher l'histoire sur les grands che-

mins, et l'apprend des chevaliers et des abbés, qu'il rencontre, avec lesquels il chevauche. Mais, à compter du règne de François Ier, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque. Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Les *Mémoires*, divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différents lieux : ces sections amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidents survenus depuis les dernières dates, et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration. Les événements variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres : il arrive que, dans les instants de mes prospérités, j'ai à parler du temps de mes misères, et que, dans mes jours de tribulation, je retrace mes jours de bonheur. Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail : mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau : mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et l'on ne sait si ces *Mémoires* sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon ; je dis ce qui est, ce qui est arrivé, sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des tempêtes déchaînées contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment de ma vie que l'écueil de mon naufrage...

II

L'ENFANCE DE CHATEAUBRIAND A SAINT-MALO (1)

M. de Chateaubriand était grand et sec ; il avait le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions ou des anciens barbares. Je n'ai jamais vu un pareil regard : quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle.

Une seule passion dominait mon père, celle de son nom. Son état habituel était une tristesse profonde que l'âge augmenta et un silence dont il ne sortait que par des emportements. Avare dans l'espoir de rendre à sa famille son premier éclat, hautain aux États de Bretagne avec les gentilshommes, dur avec ses vassaux à Combourg, taciturne, despotique et menaçant dans son intérieur, ce qu'on sentait en le voyant, c'était la crainte. S'il eût vécu jusqu'à la Révolution et s'il eût été plus jeune, il aurait joué un rôle important, ou se serait fait massacrer dans son château. Il avait certainement du génie : je ne doute pas qu'à la tête des administrations ou des armées, il n'eût été un homme extraordinaire...

Ce fut en revenant d'Amérique qu'il songea à se marier. Né le 23 septembre 1718, il épousa à trente-cinq ans, le 3 juillet 1753, Apolline-Jeanne-Suzanne de Bédée, née le 7 avril 1726, et fille de messire Ange-Annibal, comte de Bédée, seigneur de La Bouëtardais. Il s'établit avec elle à Saint-Malo, dont ils étaient nés l'un et l'autre à sept ou huit lieues, de sorte qu'ils apercevaient de leur demeure l'horizon sous lequel ils étaient venus au monde. Mon aïeule maternelle, Marie-Anne de Ravenel de Boisteilleul, dame de Bédée, née à Rennes le 16 octobre 1698, avait été élevée à Saint-Cyr dans les dernières années de Mme de Maintenon : son éducation s'était répandue sur ses filles.

Ma mère, douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination prodigieuse, avait été formée à la lecture de Fénelon, de Racine, de Mme de Sévigné, et nourrie des anecdotes de la cour de

(1) *Mémoires*, t. I, p. 18.

Louis XIV ; elle savait tout *Cyrus* par cœur. Apolline de Bédée, avec de grands traits, était noire, petite et laide ; l'élégance de ses manières, l'allure vive de son humeur, contrastaient avec la rigidité et le calme de mon père. Aimant la société autant qu'il aimait la solitude, aussi pétulante et animée qu'il était immobile et froid, elle n'avait pas un goût qui ne fût opposé à ceux de son mari. La contrariété qu'elle éprouva la rendit mélancolique, de légère et gaie qu'elle était. Obligée de se taire quand elle eût voulu parler, elle s'en dédommageait par une espèce de tristesse bruyante entrecoupée de soupirs qui interrompaient seuls la tristesse muette de son père. Pour la piété, ma mère était un ange.

Ma mère accoucha à Saint-Malo d'un premier garçon qui mourut au berceau, et qui fut nommé Geoffroy, comme presque tous les aînés de ma famille. Ce fils fut suivi d'un autre et de deux filles qui ne vécurent que quelques mois.

Ces quatre enfants périrent d'un épanchement de sang au cerveau. Enfin, ma mère mit au monde un troisième garçon qu'on appela Jean-Baptiste : c'est lui qui dans la suite devint le petit-gendre de M. de Malesherbes. Après Jean-Baptiste, naquirent quatre filles : Marie-Anne, Bénigne, Julie et Lucile, toutes quatre d'une rare beauté, et dont les deux aînées ont seules survécu aux orages de la Révolution. La beauté, frivolité sérieuse, reste quand toutes les autres sont passées. Je fus le dernier de ces dix enfants. Il est probable que mes quatre sœurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir son nom assuré par l'arrivée d'un second garçon ; je résistais, j'avais aversion pour la vie.

. . . .

Quand je fus rapporté à Saint-Malo, mon père était à Combourg, mon frère au collège de Saint-Brieuc ; mes quatre sœurs vivaient auprès de ma mère.

Toutes les affections de celle-ci s'étaient concentrées dans son fils aîné ; non qu'elle ne chérît ses autres enfants, mais elle témoignait une préférence aveugle au jeune comte de Combourg. J'avais bien, il est vrai, comme garçon, comme le dernier venu, comme *le chevalier* (ainsi m'appelait-on), quelques privilèges sur mes sœurs ; mais, en définitive, j'étais abandonné aux mains des gens. Ma mère d'ailleurs, pleine d'esprit et de vertu, était préoccupée par les soins de la société et les devoirs de la religion. La comtesse de Plouër, ma marraine, était son intime amie ; elle voyait aussi les parents de Maupertuis et de l'abbé Trublet.

Elle aimait la politique, le bruit, le monde : car on faisait de la politique, à Saint-Malo, comme les moines de Saba dans le ravin du Cédron ; elle se jeta avec ardeur dans l'affaire La Chalotais. Elle rapportait chez elle une humeur grondeuse, une imagination distraite, un esprit de parcimonie, qui nous empêchèrent d'abord de reconnaître ses admirables qualités. Avec de l'ordre, ses enfants étaient tenus sans ordre ; avec de la générosité, elle avait l'apparence de l'avarice ; avec de la douceur d'âme, elle grondait toujours : mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau.

De ce caractère de mes parents sont nés les premiers sentiments de ma vie. Je m'attachai à la femme qui prit soin de moi, excellente créature appelée *la Villeneuve*, dont j'écris le nom avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. La Villeneuve était une espèce de surintendante de la maison, me portant dans ses bras, me donnant, à la dérobée, tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant et marmottant toujours : « C'est celui-là qui ne sera pas fier ! qui a bon cœur ! qui ne rebute point les pauvres gens ! Tiens, petit garçon ; » et elle me bourrait de vin et de sucre.

Mes sympathies d'enfant pour la Villeneuve furent bientôt dominées par une amitié plus digne.

Lucile, la quatrième de mes sœurs, avait deux ans de plus que moi. Cadette délaissée, sa parure ne se composait que de la dépouille de ses sœurs. Qu'on se figure une petite fille maigre, trop grande pour son âge, bras dégingandés, air timide, parlant avec difficulté et ne pouvant rien apprendre ; qu'on lui mette une robe empruntée à une autre taille que la sienne ; renfermez sa poitrine dans un corps piqué dont les pointes lui faisaient des plaies aux côtés ; soutenez son cou par un collier de fer garni de velours brun ; retroussez ses cheveux sur le haut de sa tête, rattachez-les avec une toque d'étoffe noire ; et vous verrez la misérable créature qui me frappa en rentrant sous le toit paternel. Personne n'aurait soupçonné dans la chétive Lucile les talents et la beauté qui devaient un jour briller en elle.

Elle me fut livrée comme un jouet ; je n'abusai point de mon pouvoir ; au lieu de la soumettre à mes volontés, je devins son défenseur. On me conduisait tous les matins avec elle chez les sœurs Couppart, deux vieilles bossues habillées de noir, qui montraient à lire aux enfants. Lucile lisait fort mal ; je lisais encore plus mal. On la grondait ; je griffais les sœurs : grandes

plaintes portées à ma mère. Je commençais à passer pour un vaurien, un révolté, un paresseux, un âne enfin. Ces idées entraient dans la tête de mes parents : mon père disait que tous les chevaliers de Chateaubriand avaient été des fouetteurs de lièvres, des ivrognes et des querelleurs. Ma mère soupirait et grognait en voyant le désordre de ma jaquette. Tout enfant que j'étais, le propos de mon père me révoltait ; quand ma mère couronnait ses remontrances par l'éloge de mon frère qu'elle appelait un Caton, un héros, je me sentais disposé à faire tout le mal qu'on semblait attendre de moi.

Mon maître d'écriture, M. Desprès, à perruque de matelot, n'était pas plus content de moi que mes parents : il me faisait copier éternellement, d'après un exemple de sa façon, ces deux vers que j'ai pris en horreur, non à cause de la faute de langue qui s'y trouve :

> C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler :
> Vous avez des défauts que je ne puis celer.

Il accompagnait ses réprimandes de coups de poing qu'il me donnait dans le cou, en m'appelant *tête d'achôcre* ; voulait-il dire *achore* ? Je ne sais pas ce que c'est qu'une tête *d'achôcre*, mais je la tiens pour effroyable.

Saint-Malo n'est qu'un rocher. S'élevant autrefois au milieu d'un marais salant, il devint une île par l'irruption de la mer qui, en 709, creusa le golfe et mit le mont Saint-Michel au milieu des flots. Aujourd'hui, le rocher de Saint-Malo ne tient à la terre ferme que par une chaussée appelée poétiquement le Sillon. Le Sillon est assailli d'un côté par la pleine mer, de l'autre est lavé par le flux qui tourne pour entrer dans le port. Une tempête le détruisit presque entièrement en 1730. Pendant les heures de reflux, le port reste à sec, et, à la bordure est et nord de la mer, se découvre une grève du plus beau sable. On peut faire alors le tour de mon nid paternel. Auprès et au loin, sont semés des rochers, des forts, des îlots inhabités : le Fort-Royal, la Conchée, Césembre et le Grand-Bé, où sera mon tombeau ; j'avais bien choisi sans le savoir : *bé*, en breton, signifie *tombe*.

Au bout du Sillon, planté d'un calvaire, on trouve une butte de sable au bord de la grande mer. Cette butte s'appelle la Hoguette ; elle est surmontée d'un vieux gibet : les piliers nous servaient à jouer aux quatre coins ; nous les disputions aux oiseaux de rivage. Ce n'était pourtant pas sans une sorte de terreur que nous nous arrêtions dans ce lieu.

Là se rencontrent aussi les *Miels*, dunes où pâturaient les moutons : à droite sont des prairies au bas du Paramé, le chemin de poste de Saint-Servan, le cimetière neuf, un calvaire et des moulins sur des buttes, comme ceux qui s'élèvent sur le tombeau d'Achille à l'entrée de l'Hellespont.

Je touchais à ma septième année ; ma mère me conduisit à Plancoët, afin d'être relevée du vœu de ma nourrice ; nous descendîmes chez ma grand'mère. Si j'ai vu le bonheur, c'était certainement dans cette maison.

Ma grand'mère occupait, dans la rue du Hameau-de-l'Abbaye, une maison dont les jardins descendaient en terrasse sur un vallon, au fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules. Mme de Bedée ne marchait plus, mais, à cela près, elle n'avait aucun des inconvénients de son âge : c'était une agréable vieille, grasse, blanche, propre, l'air grand, les manières belles et nobles, portant des robes à plis à l'antique et une coiffe noire de dentelle, nouée sous le menton. Elle avait l'esprit orné, la conversation grave, l'humeur sérieuse. Elle était soignée par sa sœur, Mlle de Boisteilleul, qui ne lui ressemblait que par la bonté. Celle-ci était une petite personne maigre, enjouée, causeuse, railleuse. Elle avait aimé un comte de Trémigon, lequel comte, ayant dû l'épouser, avait ensuite violé sa promesse. Ma tante s'était consolée en célébrant ses amours, car elle était poète. Je me souviens de l'avoir souvent entendue chantonner en nasillant, lunettes sur le nez, tandis qu'elle brodait pour sa sœur des manchettes à deux rangs, un apologue qui commençait ainsi :

Un épervier aimait une fauvette
Et, ce dit-on, il en était aimé,

ce qui m'a paru toujours singulier pour un épervier. La chanson finissait par ce refrain :

Ah ! Trémignon, la fable est-elle obscure ?
Ture lure.

Que de choses dans ce monde finissent comme les amours de ma tante, ture, lure !

Ma grand'mère se reposait sur sa sœur des soins de la maison. Elle dînait à onze heures du matin, faisait la sieste : à une heure elle se réveillait ; on la portait au bas des terrasses du jardin, sous les saules de la fontaine, où elle tricotait, entourée de sa

sœur, de ses enfants et petits-enfants. En ce temps-là, la vieillesse était une dignité ; aujourd'hui elle est une charge. A quatre heures, on reportait ma grand'mère dans son salon ; Pierre, le domestique, mettait une table de jeu ; Mlle de Boisteilleul frappait avec les pincettes contre la plaque de la cheminée, et quelques instants après on voyait entrer trois autres vieilles filles qui sortaient de la maison voisine à l'appel de ma tante.

Ces trois sœurs se nommaient les demoiselles Vildéneux ; filles d'un pauvre gentilhomme, au lieu de partager son mince héritage, elles en avaient joui en commun, ne s'étaient jamais quittées, n'étaient jamais sorties de leur village paternel. Liées depuis leur enfance avec ma grand'mère, elles logeaient à sa porte et venaient tous les jours, au signal convenu dans la cheminée, faire la partie de quadrille de leur amie. Le jeu commençait ; les bonnes dames se querellaient : c'était le seul événement de leur vie, le seul moment où l'égalité de leur humeur fût altérée. A huit heures, le souper ramenait la sérénité. Souvent mon oncle de Bedée, avec son fils et ses trois filles, assistait au souper de l'aïeule. Celle-ci faisait mille récits du vieux temps ; mon oncle, à son tour, racontait la bataille de Fontenoy, où il s'était trouvé, et couronnait ses vanteries par des histoires un peu franches, qui faisaient pâmer de rire les honnêtes demoiselles. A neuf heures, le souper fini, les domestiques entraient ; on se mettait à genoux, et Mlle de Boisteilleul disait à haute voix la prière. A dix heures, tout dormait dans la maison, excepté ma grand'mère, qui se faisait faire la lecture par sa femme de chambre jusqu'à une heure du matin.

Cette société, que j'ai remarquée la première dans ma vie, est aussi la première qui ait disparu à mes yeux. J'ai vu la mort entrer sous ce toit de paix et de bénédiction, le rendre peu à peu solitaire, fermer une chambre et puis une autre qui ne se rouvrait plus. J'ai vu ma grand'mère forcée de renoncer à son quadrille, faute des partners accoutumés ; j'ai vu diminuer le nombre de ces constantes amies, jusqu'au jour où mon aïeule tomba la dernière. Elle et sa sœur s'étaient promis de s'entre-appeler aussitôt que l'une aurait devancé l'autre ; elles se tinrent parole, et Mme de Bedée ne survécut que peu de mois à Mlle de Boisteilleul. Je suis peut-être le seul homme au monde qui sache que ces personnes ont existé. Vingt fois, depuis cette époque, j'ai fait la même observation ; vingt fois des sociétés se sont formées et dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de longueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui

nous suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'étend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la nécessité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la mort. Ah ! qu'elle ne nous soit pas trop chère ! car comment abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur ?

Le château du comte de Bedée était situé à une lieue de Plancoët, dans une position élevée et riante. Tout y respirait la joie ; l'hilarité de mon oncle était inépuisable. Il avait trois filles, Caroline, Marie et Flore, et un fils, le comte de La Bouëtardais, conseiller au Parlement, qui partageaient son épanouissement de cœur. Monchoix était rempli des cousins du voisinage ; on faisait de la musique, on dansait, on chassait, on était en liesse du matin au soir. Ma tante, Mme de Bedée, qui voyait mon oncle manger gaiement son fonds et son revenu, se fâchait assez justement ; mais on ne l'écoutait pas, et sa mauvaise humeur augmentait la bonne humeur de sa famille ; d'autant que ma tante était elle-même sujette à bien des manies : elle avait toujours un grand chien de chasse hargneux couché dans son giron, et à sa suite un sanglier privé qui remplissait le château de ses grognements. Quand j'arrivais de la maison paternelle, si sombre et si silencieuse, à cette maison de fêtes et de bruit, je me trouvais dans un véritable paradis. Ce contraste devint plus frappant lorsque ma famille fut fixée à la campagne : passer de Combourg à Monchoix, c'était passer du désert dans le monde, du donjon d'un baron du moyen âge à la villa d'un prince romain.

Le jour de l'Ascension de l'année 1775, je partis de chez ma grand'mère, avec ma mère, ma tante de Boisteilleul, mon oncle de Bedée et ses enfants, ma nourrice et mon frère de lait, pour Notre-Dame de Nazareth. J'avais une lévite blanche, des souliers, des gants, un chapeau blancs, et une ceinture de soie bleue. Nous montâmes à l'abbaye à dix heures du matin. Le couvent, placé au bord du chemin, s'envieillissait d'un quinconce d'ormes du temps de Jean V de Bretagne. Du quinconce, on entrait dans le cimetière ; le chrétien ne parvenait à l'église qu'à travers la région des sépulcres : c'est par la mort qu'on arrive à la présence de Dieu.

Déjà les religieux occupaient les stalles ; l'autel était illuminé d'une multitude de cierges ; des lampes descendaient des différentes voûtes : il y a, dans les édifices gothiques, des lointains

et comme des horizons successifs. Les massiers vinrent me prendre à la porte, en cérémonie, et me conduisirent dans le chœur. On y avait préparé trois sièges : je me plaçai dans celui du milieu ; ma nourrice se mit à ma gauche, mon frère de lait à ma droite.

La messe commença : à l'offertoire, le célébrant se tourna vers moi et lut des prières ; après quoi on m'ôta mes habits blancs, qui furent attachés en *ex voto* au-dessous d'une image de la Vierge. On me revêtit d'un habit couleur violette. Le prieur prononça un discours sur l'efficacité des vœux ; il rappela l'histoire du baron de Chateaubriand, passé dans l'Orient avec saint Louis ; il me dit que je visiterais peut-être aussi. dans la Palestine, cette Vierge de Nazareth à qui je devais la vie par l'intercession des prières du pauvre, toujours puissantes auprès de Dieu...

Depuis l'exhortation du bénédictin, j'ai toujours rêvé le pèlerinage de Jérusalem, et j'ai fini par l'accomplir.

J'ai été consacré à la religion, la dépouille de mon innocence a reposé sur ses autels : ce ne sont pas mes vêtements qu'il faudrait suspendre aujourd'hui à ses temples, ce sont mes misères.

On me ramena à Saint-Malo...

C'est sur la grève de la pleine mer, entre le château et le Fort-Royal, que se rassemblent les enfants ; c'est là que j'ai été élevé, compagnon des flots et des vents. Un des premiers plaisirs que j'aie goûtés était de lutter contre les orages, de me jouer avec les vagues qui se retiraient devant moi, ou couraient après moi sur la rive. Un autre divertissement était de construire, avec l'arène de la plage, des monuments que mes camarades appelaient des *fours*. Depuis cette époque, j'ai souvent vu bâtir pour l'éternité des châteaux plus vite écroulés que mes palais de sable.

Mon sort étant irrévocablement fixé, on me livra à une enfance oisive. Quelques notions de dessin, de langue anglaise, d'hydrographie et de mathématiques, parurent plus que suffisantes à l'éducation d'un garçonnet destiné d'avance à la rude vie d'un marin.

Je croissais sans étude dans ma famille ; nous n'habitions plus la maison où j'étais né : ma mère occupait un hôtel, place Saint-Vincent, presque en face de la porte qui communique au Sillon. Les polissons de la ville étaient devenus mes plus chers amis : j'en remplissais la cour et les escaliers de la maison.

Je leurs ressemblais en tout ; je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux ; mes chemises tombaient en loques ; je n'avais jamais une paire de bas qui ne fût largement trouée ; je traînais de méchants souliers éculés, qui sortaient à chaque pas de mes pieds ; je perdais souvent mon chapeau et quelquefois mon habit. J'avais le visage barbouillé, égratigné, meurtri, les mains noires. Ma figure était si étrange, que ma mère, au milieu de sa colère, ne se pouvait empêcher de rire et de s'écrier : « Qu'il est laid ! »

J'aimais pourtant et j'ai toujours aimé la propreté, même l'élégance. La nuit, j'essayais de raccommoder mes lambeaux ; la bonne Villeneuve et ma Lucile m'aidaient à réparer ma toilette, afin de m'épargner des pénitences et des gronderies ; mais leur rapiécetage ne servait qu'à rendre mon accoutrement plus bizarre. J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leur braverie...

Enfermés le soir sous la même clé dans leur cité, les Malouins ne composaient qu'une famille. Les mœurs étaient si candides que de jeunes femmes qui faisaient venir des rubans et des gazes de Paris, passaient pour des mondaines dont leurs compagnes effarouchées se séparaient. Une faiblesse était une chose inouïe : une comtesse d'Abbeville ayant été soupçonnée, il en résulta une complainte que l'on chantait en se signant. Cependant le poète, fidèle malgré lui aux traditions des troubadours, prenait parti contre le mari qu'il appelait *un monstre barbare*.

Certains jours de l'année, les habitants de la ville et de la campagne se rencontraient à des foires appelées *assemblées*, qui se tenaient dans les îles et sur des forts autour de Saint-Malo ; ils s'y rendaient à pied quand la mer était basse, en bateau lorsqu'elle était haute. La multitude de matelots et de paysans ; les charrettes entoilées ; les caravanes de chevaux, d'ânes et de mulets ; le concours des marchands ; les tentes plantées sur le rivage ; les processions de moines et de confréries qui serpentaient avec leurs bannières et leurs croix au milieu de la foule ; les chaloupes allant et venant à la rame ou à la voile ; les vaisseaux entrant au port ou mouillant en rade ; les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuait à répandre dans ces réunions le bruit, le mouvement et la variété.

J'étais le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageat pas

la joie. J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux. Évitant le mépris qui s'attache à la mauvaise fortune, je m'asseyais loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. Là, je m'amusais à voir voler les pingouins et les mouettes, à béer aux lointains bleuâtres, à ramasser des coquillages, à écouter le refrain des vagues parmi les écueils. Le soir, au logis, je n'étais guère plus heureux : j'avais une répugnance pour certains mets : on me forçait d'en manger. J'implorais des yeux La France, qui m'enlevait adroitement mon assiette quand mon père tournait la tête. Pour le feu, même rigueur : il ne m'était pas permis d'approcher de la cheminée. Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui.

Mais si j'avais des peines qui sont inconnues de l'enfance nouvelle, j'avais aussi quelques plaisirs qu'elle ignore.

On ne sait plus ce que c'est que ces solennités de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir ; Noël, le premier de l'An, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, étaient pour moi des jours de prospérité. Peut-être l'influence de mon rocher natal a-t-elle agi sur mes sentiments et sur mes études. Dès l'année 1815, les Malouins firent vœu d'aller aider à bâtir *de leurs mains et de leurs moyens* les clochers de la cathédrale de Chartres : n'ai-je pas aussi travaillé de mes mains à relever la flèche abattue de la vieille basilique chrétienne?...

Durant les jours de fête que je viens de rappeler, j'étais conduit en station avec mes sœurs aux divers sanctuaires de la ville, à la chapelle de Saint-Aaron, au couvent de la Victoire ; mon oreille était frappée de la douce voix de quelques femmes invisibles : l'harmonie de leurs cantiques se mêlait aux mugissements des flots. Lorsque, dans l'hiver, à l'heure du salut, la cathédrale se remplissait de la foule ; que de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants lisaient, avec de petites bougies, dans leurs Heures ; que la multitude, au moment de la bénédiction, répétait en chœur le *Tantum ergo* ; que, dans l'intervalle de ces chants, les rafales de Noël frôlaient les vitraux de la basilique, ébranlaient les voûtes de cette nef que fit résonner la mâle poitrine de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin, j'éprouvais un sentiment extraordinaire de religion. Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre les mains pour invoquer Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris ; je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et

nos vœux ; je courbais mon front : il n'était point encore chargé par ces ennuis qui pèsent si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

Tel marin, au sortir de ces pompes, s'embarquait tout fortifié contre la nuit, tandis que tel autre rentrait au port en se dirigeant sur le dôme éclairé de l'église : ainsi la religion et les périls étaient continuellement en présence, et leurs images se présentaient inséparables à ma pensée. A peine étais-je né, que j'ouïs parler de mourir : le soir, un homme allait avec une sonnette de rue en rue, avertissant les chrétiens de prier pour un de leurs frères décédé. Presque tous les ans, des vaisseaux se perdaient sous mes yeux, et, lorsque je m'ébattais le long des grèves, la mer roulait à mes pieds les cadavres d'hommes étrangers expirés loin de leur patrie. Mme de Chateaubriand me disait, comme sainte Monique disait à son fils : *Nihil longe est a Deo* : « Rien n'est loin de Dieu. » On avait confié mon éducation à la Providence : elle ne m'épargnait pas les leçons.

Voué à la Vierge, je connaissais et j'aimais ma protectrice, que je confondais avec mon ange gardien : son image, qui avait coûté un demi-sou à la bonne Villeneuve, était attachée avec quatre épingles à la tête de mon lit. J'aurais dû vivre dans ces temps où l'on disait à Marie : « Doulce dame du ciel et de la terre, mère de pitié, fontaine de tous biens, qui portastes Jésus-Christ en vos prétieulx flancz, belle très-doulce dame, je vous mercye et vous prye. »

La première chose que j'aie su par cœur est un cantique de matelot commençant ainsi :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;
Servez-moi de défense,
Prenez soin de mes jours ;
Et quand ma dernière heure
Viendra finir mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

J'ai entendu depuis chanter ce cantique dans un naufrage. Je répète encore aujourd'hui ces méchantes rimes avec autant de plaisir que des vers d'Homère ; une madone coiffée d'une couronne gothique, vêtue d'une robe de soie bleue, garnie d'une

frange d'argent, m'inspire plus de dévotion qu'une Vierge de Raphaël.

Du moins, si cette pacifique *Étoile des mers* avait pu calmer les troubles de ma vie ! Mais je devais être agité, même dans mon enfance ; comme le dattier de l'Arabe, à peine ma tige était sortie du rocher qu'elle fut battue du vent.

J'ai dit que ma révolte prématurée contre les maîtresses de Lucile commença ma mauvaise renommée ; un camarade l'acheva...

Au second étage de l'hôtel que nous habitions, demeurait un gentilhomme nommé Gesril : il avait un fils et deux filles. Ce fils était élevé autrement que moi ; enfant gâté, ce qu'il faisait était trouvé charmant : il ne se plaisait qu'à se battre, et surtout qu'à exciter des querelles dont il s'établissait le juge. Jouant des tours perfides aux bonnes qui menaient promener les enfants, il n'était bruit que de ses espiègleries que l'on transformait en crimes noirs. Le père riait de tout, et *Joson* n'était que plus chéri. Gesril devint mon intime ami et prit sur moi un ascendant incroyable : je profitai sous un tel maître, quoique mon caractère fût entièrement l'opposé du sien. J'aimais les jeux solitaires, je ne cherchais querelle à personne : Gesril était fou de plaisirs, de cohue, et jubilait au milieu des bagarres d'enfants. Quand quelque polisson me parlait, Gesril me disait : « Tu le souffres ? » A ce mot, je croyais mon honneur compromis et je sautais aux yeux du téméraire ; la taille et l'âge n'y faisaient rien. Spectateur du combat, mon ami applaudissait à mon courage, mais ne faisait rien pour me servir. Quelquefois il levait une armée de tous les sautereaux qu'il rencontrait, divisait ses conscrits en deux bandes, et nous escarmouchions sur la plage à coups de pierres.

Un autre jeu, inventé par Gesril, paraissait encore plus dangereux : lorsque la mer était haute et qu'il y avait tempête, la vague, fouettée au pied du château, du côté de la grande grève, jaillissait jusqu'aux grandes tours. A vingt pieds d'élévation au-dessus de la base d'une de ces tours, régnait un parapet en granit, étroit, glissant, incliné, par lequel on communiquait au ravelin qui défendait le fossé : il s'agissait de saisir l'instant entre deux vagues, de franchir l'endroit périlleux avant que le flot se brisât et couvrît la tour. Voici venir une montagne d'eau qui s'avançait en mugissant, laquelle, si vous tardiez d'une minute, pouvait ou vous entraîner, ou vous écraser

contre le mur. Pas un de nous ne se refusait à l'aventure, mais j'ai vu des enfants pâlir avant de la tenter.

Ce penchant à pousser les autres à des rencontres dont il restait spectateur, induirait à penser que Gesril ne montra pas dans la suite un caractère fort généreux ; c'est lui néanmoins qui, sur un plus petit théâtre, a peut-être effacé l'héroïsme de Régulus ; il n'a manqué à sa gloire que Rome et Tite-Live. Devenu officier de marine, il fut pris à l'affaire de Quiberon ; l'action finie et les Anglais continuant de canonner l'armée républicaine, Gesril se jette à la nage, s'approche des vaisseaux, dit aux Anglais de cesser le feu, leur annonce le malheur et la capitulation des émigrés. On le voulut sauver en lui filant une corde et en le conjurant de monter à bord : « Je suis prisonnier sur parole », s'écrie-t-il du milieu des flots, et il retourne à terre à la nage : il fut fusillé avec Sombreuil et ses compagnons.

Gesril a été mon premier ami ; tous deux mal jugés dans notre enfance, nous nous liâmes par l'instinct de ce que nous pouvions valoir un jour.

Deux aventures mirent fin à cette première partie de mon histoire, et produisirent un changement notable dans le système de mon éducation.

Nous étions un dimanche sur la grève, à l'*éventail* de la porte Saint-Thomas et le long du *Sillon* ; de gros pieux enfoncés dans le sable protègent les murs contre la houle. Nous grimpions ordinairement au haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux. Les places étaient prises comme de coutume ; plusieurs petites filles se mêlaient aux petits garçons. J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magon, qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril se trouvait à l'autre bout, du côté de la terre.

Le flot arrivait, il faisait du vent ; déjà les bonnes et les domestiques criaient : « Descendez, mademoiselle ! descendez, monsieur ! » Gesril attend une grosse lame : lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant assis auprès de lui ; celui-là se renverse sur un autre ; celui-ci sur un autre : toute la file s'abat comme des moines de cartes, mais chacun est retenu par son voisin ; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai et qui, n'étant appuyée par personne, tomba. Le jusant l'entraîne ; aussitôt mille cris, toutes les bonnes retroussant leurs robes et tripotant dans la mer, chacune saisissant son marmot et lui donnant une tape. Her-

vine fut repêchée ; mais elle déclara que François l'avait jetée bas. Les bonnes fondent sur moi ; je leur échappe ; je cours me barricader dans la cave de la maison : l'armée femelle me pourchasse. Ma mère et mon père étaient heureusement sortis. La Villeneuve défend vaillamment la porte et soufflette l'avant-garde ennemie. Le véritable auteur du mal, Gesril, me prête secours : il monte chez lui, et, avec ses deux sœurs, jette par les fenêtres des potées d'eau et des pommes cuites aux assaillantes. Elles levèrent le siège à l'entrée de la nuit ; mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces pirates dont saint Aaron avait purgé son rocher.

Voici l'autre aventure :

J'allais avec Gesril à Saint-Servan, faubourg séparé de Saint-Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Les domestiques qui nous accompagnaient étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre ; Gesril me dit : « Laisserons-nous passer ces gueux-là ? » et aussitôt il leur crie : « A l'eau, canards ! » Ceux-ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent ; Gesril recule ; nous nous plaçons au bout du pont, et, saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux-mêmes de cailloux, et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est-à-dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas, comme Horatius, frappé à l'œil : une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.

Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un œil poché, un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé : en pareil cas, j'étais mis en pénitence. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais La France ne me put persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage de la maison, chez Gesril, qui m'entortilla la tête d'une serviette. Cette serviette le mit en train : elle lui représenta une mitre ; il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand'messe avec lui et ses sœurs jusqu'à l'heure du souper. Le pontife fut alors obligé de descendre : le cœur me battait. Surpris de ma figure débiffée et barbouillée de sang, mon père ne dit pas un

mot ; ma mère poussa un cri ; La France conta mon cas piteux, en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué. On pansa mon oreille, et M. et Mme de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible...

Voilà le tableau de ma première enfance. J'ignore si la dure éducation que je reçus est bonne en principe, mais elle fut adoptée de mes proches sans dessein et par une suite naturelle de leur humeur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a rendu mes idées moins semblables à celles des autres hommes ; ce qu'il y a de plus sûr encore, c'est qu'elle a imprimé à mes sentiments un caractère de mélancolie née chez moi de l'habitude de souffrir à l'âge de la faiblesse, de l'imprévoyance et de la joie.

Dira-t-on que cette manière de m'élever m'aurait pu conduire à détester les auteurs de mes jours? Nullement ; le souvenir de leur rigueur m'est presque agréable ; j'estime et honore leurs grandes qualités. Quand mon père mourut, mes camarades au régiment de Navarre furent témoins de mes regrets. C'est de ma mère que je tiens la consolation de ma vie, puisque c'est d'elle que je tiens ma religion ; je recueillais les vérités chrétiennes qui sortaient de sa bouche, comme Pierre de Langres étudiait la nuit dans une église, à la lueur de la lampe qui brûlait devant le Saint-Sacrement. Aurait-on mieux développé mon intelligence en me jetant plus tôt dans l'étude? J'en doute : ces flots, ces vents, cette solitude qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à mes dispositions natives ; peut-être dois-je à ces instituteurs sauvages quelques vertus que j'aurais ignorées. La vérité est qu'aucun système d'éducation n'est en soi préférable à un autre système : les enfants aiment-ils mieux leurs parents aujourd'hui qu'ils les tutoient et ne les craignent plus? Gesril était gâté dans la maison où j'étais gourmandé : nous avons été tous deux d'honnêtes gens et des fils tendres et respectueux. Telle chose que vous croyez mauvaise met en valeur les talents de votre enfant ; telle chose qui vous semble bonne étoufferait ces mêmes talents. Dieu fait bien ce qu'il fait : c'est la Providence qui nous dirige, lorsqu'elle nous destine à jouer un rôle sur la scène du monde.

III

COMBOURG (1)

Pendant l'hiver très froid qui précéda ma réclusion scolaire, le feu prit à l'hôtel où nous demeurions : je fus sauvé par ma sœur aînée, qui m'emporta à travers les flammes. M. de Chateaubriand, retiré dans son château, appela sa femme auprès de lui : il le fallut rejoindre au printemps.

Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris, et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux ; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce ; la figue mûrit comme en Provence ; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village...

Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes, frontières indécises des deux éléments : l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque, à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue : le matelot dit *les vagues moutonnent*, le pâtre dit *des flottes de moutons*. Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquil-

(1) *Mémoires*, t. I, p. 65.

lages, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés. Je ne sais plus dans quelle île de la Méditerranée j'ai vu un bas-relief représentant les Néréides attachant des festons au bas de la robe de Cérès.

Mais ce qu'il faut admirer en Bretagne, c'est la lune se levant sur la terre et se couchant sur la mer.

Établie par Dieu gouvernante de l'abîme, la lune a ses nuages, ses vapeurs, ses rayons, ses ombres portées comme le soleil ; mais comme lui elle ne se retire pas solitaire : un cortège d'étoiles l'accompagne. A mesure que sur mon rivage natal elle descend au bout du ciel, elle accroît son silence qu'elle communique à la mer ; bientôt elle tombe à l'horizon, l'intersecte, ne montre plus que la moitié de son front qui s'assoupit, s'incline et disparaît dans la molle intumescence des vagues. Les astres voisins de leur reine, avant de plonger à sa suite, semblent s'arrêter, suspendus à la cime des flots. La lune n'est pas plutôt couchée, qu'un souffle venant du large brise l'image des constellations, comme on éteint les flambeaux après une solennité.

Je devais suivre mes sœurs jusqu'à Combourg : nous nous mîmes en route dans la première quinzaine de mai. Nous sortîmes de Saint-Malo au lever du soleil, ma mère, mes quatre sœurs et moi, dans une énorme berline à l'antique, panneaux surdorés, marchepieds en dehors, glands de pourpre aux quatre coins de l'impériale. Huit chevaux parés comme les mulets en Espagne, sonnettes au cou, grelots aux brides, housses et franges de laine de diverses couleurs, nous traînaient. Tandis que ma mère soupirait, mes sœurs parlaient à perdre haleine, je regardais de mes deux yeux, j'écoutais de mes deux oreilles, je m'émerveillais à chaque tour de roue : premier pas d'un Juif errant qui ne se devait plus arrêter. Encore si l'homme ne faisait que changer de lieux ! mais ses jours et son cœur changent.

Nos chevaux reposèrent à un village de pêcheurs sur la grève de Cancale. Nous traversâmes ensuite les marais et la fiévreuse ville de Dol : passant devant la porte du collège où j'allais bientôt revenir, nous nous enfonçâmes dans l'intérieur du pays.

Durant quatre mortelles lieues, nous n'aperçûmes que des bruyères guirlandées de bois, des friches à peine écrêtées, des semailles de blé noir, court et pauvre, et d'indigentes avénières. Des charbonniers conduisant des files de petits chevaux à crinière pendante et mêlée ; des paysans à sayons de peau de

bique, à cheveux longs, pressaient des bœufs maigres avec des cris aigus et marchaient à la queue d'une lourde charrue, comme des faunes labourant. Enfin, nous découvrîmes une vallée au fond de laquelle s'élevait, non loin d'un étang, la flèche de l'église d'une bourgade ; les tours d'un château féodal montaient dans les arbres d'une futaie éclairée par le soleil couchant.

J'ai été obligé de m'arrêter : mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude : et pourtant, que sont-ils pour le reste du monde?

Descendus de la colline, nous guéâmes un ruisseau ; après avoir cheminé une demi-heure, nous quittâmes la grande route, et la voiture roula au bord d'un quinconce, dans une allée de charmilles dont les cimes s'entrelaçaient au-dessus de nos têtes : je me souviens encore du moment où j'entrai sous cet ombrage et de la joie effrayée que j'éprouvai.

En sortant de l'obscurité du bois, nous franchîmes une avant-cour plantée de noyers, attenante au jardin et à la maison du régisseur ; de là nous débouchâmes, par une porte bâtie, dans une cour de gazon, appelée la *Cour Verte*. A droite étaient de longues écuries et un bouquet de marronniers ; à gauche, un autre bouquet de marronniers. Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et sévère façade présentait une courtine portant une galerie à mâchicoulis, denticulée et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique.

Quelques fenêtres grillées apparaissaient çà et là sur la nudité des murs. Un large perron, roide et droit, de vingt-deux marches, sans rampes, sans garde-fou, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont-levis ; il atteignait la porte du château, percée au milieu de la courtine. Au-dessus de cette porte on voyait les armes des seigneurs de Combourg, et les taillades à travers lesquelles sortaient jadis les bras et les chaînes du pont-levis.

La voiture s'arrêta au pied du perron ; mon père vint au-devant de nous. La réunion de famille adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse. Nous montâmes le perron ; nous pénétrâmes dans un vestibule

sonore, à voûte ogive, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure.

De cette cour, nous entrâmes dans le bâtiment regardant au midi sur l'étang, et jointif des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain-pied dans une salle jadis appelée la *Salle des Gardes*. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités ; deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des Gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la Cour Verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine : il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au-dessus de ces pièces était le salon des *Archives*, ou des *Armoiries*, ou des *Oiseaux*, ou des *Chevaliers*, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et tréflées étaient si profondes, qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés, dont les ramifications étaient inconnues ; partout silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg.

Un souper servi dans la salle des Gardes et où je mangeai sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie. Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce.

A peine fus-je réveillé le lendemain que j'allai visiter les dehors du château, et célébrer mon avènement à la solitude. Le perron faisait face au nord-ouest. Quand on était assis sur le diazome de ce perron, on avait devant soi la Cour Verte, et, au delà de cette cour, un potager étendu entre deux futaies : l'une, à droite (le quinconce par lequel nous étions arrivés), s'appelait le *petit Mail* ; l'autre, à gauche, le *grand Mail* : celle-ci était un bois de chênes, de hêtres, de sycomores, d'ormes et de

châtaigniers. Mme de Sévigné vantait de son temps ces vieux ombrages ; depuis cette époque, cent quarante années avaient été ajoutées à leur beauté.

Du côté opposé, au midi et à l'est, le paysage offrait un tout autre tableau : par les fenêtres de la grande salle, on apercevait les maisons de Combourg, un étang, la chaussée de cet étang sur laquelle passait le grand chemin de Rennes, un moulin à eau, une prairie couverte de troupeaux de vaches et séparée de l'étang par la chaussée. Au bord de cette prairie s'allongeait un hameau dépendant d'un prieuré fondé en 1149 par Rivallon, seigneur de Combourg, et où l'on voyait sa statue mortuaire, couchée sur le dos, en armure de chevalier. Depuis l'étang, le terrain s'élevant par degrés formait un amphithéâtre d'arbres, d'où sortaient des campaniles de villages et des tourelles de gentilhommières. Sur un dernier plan de l'horizon, entre l'occident et le midi, se profilaient les hauteurs de Bécherel. Une terrasse bordée de grands buis taillés circulait au pied du château de ce côté, passait derrière les écuries, et allait, à diverses reprises, rejoindre le jardin des bains qui communiquait au grand Mail.

Si, d'après cette trop longue description, un peintre prenait son crayon, produirait-il une esquisse ressemblant au château? Je ne le crois pas ; et cependant ma mémoire voit l'objet comme s'il était sous mes yeux ; telle est dans les choses matérielles l'impuissance de la parole et la puissance du souvenir ! En commençant à parler de Combourg, je chante les premiers couplets d'une complainte qui ne charmera que moi ; demandez au pâtre du Tyrol pourquoi il se plaît aux trois ou quatre notes qu'il répète à ses chèvres, notes de montagne, jetées d'écho en écho, pour retentir du bord d'un torrent au bord opposé?...

Dans tout le cours de l'année aucun étranger ne se présentait au château, hormis quelques gentilshommes, le marquis de Montlouet, le comte de Goyon-Beaufort, qui demandaient l'hospitalité en allant plaider au Parlement. Ils arrivaient l'hiver, à cheval, pistolets aux arçons, couteau de chasse au côté, et suivis d'un valet également à cheval, ayant en croupe un portemanteau de livrée.

Mon père, toujours très cérémonieux, les recevait tête nue sur le perron, au milieu de la pluie et du vent. Les campagnards introduits racontaient leurs guerres de Hanovre, les affaires de leur famille et l'histoire de leurs procès. Le soir, on les conduisait dans la tour du nord, à l'appartement de la *reine Chris-*

tine, chambre d'honneur occupée par un lit de sept pieds en tout sens, à doubles rideaux de gaze verte et de soie cramoisie, et soutenu par quatre amours dorés. Le lendemain matin, lorsque je descendais dans la grand'salle, et qu'à travers les fenêtres je regardais la campagne inondée ou couverte de frimas, je n'apercevais que deux ou trois voyageurs sur la chaussée solitaire de l'étang : c'étaient nos hôtes chevauchant vers Rennes.

Ces étrangers ne connaissaient pas beaucoup les choses de la vie ; cependant notre vue s'étendait par eux à quelques lieues au delà de l'horizon de nos bois. Aussitôt qu'ils étaient partis, nous étions réduits, les jours ouvrables au tête-à-tête de famille, le dimanche à la société des bourgeois du village et des gentilshommes voisins.

Le dimanche, quand il faisait beau, ma mère, Lucile et moi, nous nous rendions à la paroisse à travers le petit Mail, le long d'un chemin champêtre ; lorsqu'il pleuvait, nous suivions l'abominable rue de Combourg. Mon père ne descendait qu'une fois l'an à la paroisse pour faire ses pâques ; le reste de l'année, il entendait la messe à la chapelle du château. Placés dans le banc du seigneur, nous recevions l'encens et les prières en face du sépulcre de marbre noir de Renée de Rohan, attenant à l'autel : image des honneurs de l'homme ; quelques grains d'encens devant un cercueil !

Les distractions du dimanche expiraient avec la journée : elles n'étaient pas même régulières. Pendant la mauvaise saison, des mois entiers s'écoulaient sans qu'aucune créature humaine frappât à la porte de notre forteresse...

Le calme morne du château de Combourg était augmenté par l'humeur taciturne et insociable de mon père. Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent de l'édifice. Sa chambre à coucher était placée dans la petite tour de l'est, et son cabinet dans la petite tour de l'ouest. Les meubles de ce cabinet consistaient en trois chaises de cuir noir et une table couverte de titres et de parchemins. Un arbre généalogique de la famille des Chateaubriand tapissait le manteau de la cheminée, et dans l'embrasure d'une fenêtre on voyait toutes sortes d'armes, depuis le pistolet jusqu'à l'espingole. L'appartement de ma mère régnait au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours : il était parqueté et orné de glaces de Venise à facettes. Ma sœur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère. La femme de chambre

couchait loin de là, dans le corps de logis des grandes tours. Moi, j'étais niché dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Au bas de cet escalier, le valet de chambre de mon père et le domestique gisaient dans des caveaux voûtés, et la cuisinière tenait garnison dans la grosse tour de l'ouest.

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été : il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures ; il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre, à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps je ne faisais rien.

A onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon : on dînait et l'on soupait à l'une de ses extrémités du côté de l'est ; après le repas, on se venait placer à l'autre extrémité, du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. La grand'salle était boisée, peinte en gris blanc et ornée de vieux portraits, depuis le règne de François Ier jusqu'à celui de Louis XIV ; parmi ces portraits, on distinguait ceux de Condé et de Turenne : un tableau, représentant Hector tué par Achille sous les murs de Troie, était suspendu au-dessus de la cheminée.

Le dîner fait, on restait ensemble, jusqu'à deux heures. Alors, si, l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue du vol du chapon ; si, l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prière. Cette chapelle était un oratoire sombre, embelli de bons tableaux des plus grands maîtres, qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un château féodal, au fond de la Bretagne. J'ai aujourd'hui en ma possession une *Sainte Famille* de l'Albane, peinte sur cuivre, tirée de cette chapelle : c'est tout ce qui me reste de Combourg.

Mon père parti et ma mère en prière, Lucile s'enfermait dans sa chambre ; je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs.

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait des chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions

le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi nous échangions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant : « De quoi parliez-vous? » Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi, transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.

Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

Ces récits occupaient tout le temps du coucher de ma mère et de ma sœur : elles se mettaient au lit mourantes de peur ; je me retirais au haut de ma tourelle : la cuisinière rentrait dans la grosse tour, et les domestiques descendaient dans leur souterrain.

La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure ; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée, où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. Quelques martinets, qui durant l'été s'enfonçaient en criant dans les trous des murs, étaient mes seuls compagnons. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles. Lorsque la lune brillait et qu'elle s'abaissait à l'occident, j'en étais averti par ses rayons, qui venaient à mon lit au travers des carreaux losangés de la fenêtre. Des chouettes, voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi, dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers ; quelquefois il laissait échapper des plaintes ; tout à coup ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore. A quatre heures du matin, la voix du maître du château, appelant le valet de chambre à l'entrée des voûtes séculaires, se faisait entendre comme la voix du dernier fantôme de la nuit. Cette voix remplaçait pour moi la douce harmonie au son de laquelle le père de Montaigne éveillait son fils.

L'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à mon avantage. Cette manière violente de me traiter me laissa le courage d'un homme, sans m'ôter

cette sensibilité d'imagination dont on voudrait aujourd'hui priver la jeunesse. Au lieu de chercher à me convaincre qu'il n'y avait point de revenants, on me força de les braver. Lorsque mon père me disait, avec un sourire ironique : « Monsieur le chevalier aurait-il peur? » il m'eût fait coucher avec un mort. Lorsque mon excellente mère me disait : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits, tant que vous serez bon chrétien », j'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie. Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabitée, ne servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel...

A peine étais-je revenu de Brest à Combourg, qu'il se fit dans mon existence une révolution ; l'enfant disparut et l'homme se montra avec ses joies qui passent et ses chagrins qui restent.

D'abord, tout devint passion chez moi, en attendant les passions mêmes. Lorsque, après un dîner silencieux où je n'avais osé ni parler ni manger, je parvenais à m'échapper, mes transports étaient incroyables ; je ne pouvais descendre le perron d'une seule traite : je me serais précipité. J'étais obligé de m'asseoir sur une marche pour laisser se calmer mon agitation ; mais, aussitôt que j'avais atteint la Cour Verte et les bois, je me mettais à courir, à sauter, à bondir, à fringuer, à m'éjouir jusqu'à ce je tombasse épuisé de forces, palpitant, enivré de folâtreries et de liberté.

Mon père me menait quand et lui à la chasse. Le goût de la chasse me saisit et je le portai jusqu'à la fureur ; je vois encore le champ où j'ai tué mon premier lièvre. Il m'est souvent arrivé, en automne, de demeurer quatre ou cinq heures dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour attendre au bord d'un étang des canards sauvages ; même aujourd'hui, je ne suis pas de sang-froid lorsqu'un chien tombe en arrêt. Toutefois, dans ma première ardeur pour la chasse, il entrait un fonds d'indépendance : franchir les fossés, arpenter les champs, les marais, les bruyères, me trouver avec un fusil dans un lieu désert, ayant puissance et solitude, c'était ma façon d'être naturelle. Dans mes courses, je pointais si loin que, ne pouvant plus marcher, les gardes étaient obligés de me rapporter sur des branches entrelacées.

Cependant le plaisir de la chasse ne me suffisait plus ; j'étais

agité d'un désir de bonheur que je ne pouvais ni régler, ni comprendre ; mon esprit et mon cœur s'achevaient de former comme deux temples vides, sans autels et sans sacrifices ; on ne savait encore quel Dieu y serait adoré. Je croissais auprès de ma sœur Lucile ; notre amitié était toute notre vie.

Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant.

Lucile et moi nous nous étions inutiles. Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable. Elle voyait en moi son protecteur, je voyais en elle mon amie. Il lui prenait des accès de pensées noires que j'avais peine à dissiper : à dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années ; elle se voulait ensevelir dans un cloître. Tout lui était blessure : une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers. Je l'ai souvent vue, un bras jeté sur sa tête, rêver immobile et inanimée ; retirée vers son cœur, sa vie cessait de paraître au dehors ; son sein même ne se soulevait plus. Par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté, elle ressemblait à un génie funèbre. J'essayais alors de la consoler, et, l'instant d'après, je m'abîmais dans des désespoirs inexplicables.

Lucile aimait à faire seule, vers le soir, quelque lecture pieuse : son oratoire de prédilection était l'embranchement des deux routes champêtres, marqué par une croix de pierre et par un peuplier dont le long style s'élevait dans le ciel comme un pinceau. Ma dévote mère, toute charmée, disait que sa fille lui représentait une chrétienne de la primitive Église, priant à ces sations appelées *laures*.

De la concentration de l'âme naissaient chez ma sœur des effets d'esprit extraordinaires : endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. Sur un palier de l'escalier de la grande tour, battait une pendule qui sonnait le temps au silence : Lucile, dans ses insomnies, allait s'asseoir sur une marche, en face de cette pendule : elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles, unies à minuit, enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains. Se trouvant

à Paris quelques jours avant le 10-Août, et demeurant avec mes autres sœurs dans le voisinage du couvent des Carmes, elle jette les yeux sur une glace, pousse un cri et dit : « Je viens de voir entrer la mort. » Dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott, douée de la seconde vue : dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur.

La vie que nous menions à Combourg, ma sœur et moi, augmentait l'exaltation de notre âge et de notre caractère. Notre principal désennui consistait à nous promener côte à côte dans le grand Mail, au printemps sur un tapis de primevères, en automne sur un lit de feuilles séchées, en hiver sur une nappe de neige que brodait la trace des oiseaux, des écureuils et des hermines. Jeunes comme les primevères, tristes comme la feuille séchée, purs comme la neige nouvelle, il y avait harmonie entre nos récréations et nous.

Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : « Tu devrais peindre tout cela. » Ce mot me révéla la Muse ; un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle ; jour et nuit je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose : M. de Fontanes prétendait que j'avais reçu les deux instruments.

Ce talent que me promettait l'amitié s'est-il jamais levé pour moi ? Que de choses j'ai vainement attendues !...

Le goût que Lucile m'avait inspiré pour la poésie fut de l'huile jetée sur le feu. Mes sentiments prirent un nouveau degré de force ; il me passa par l'esprit des vanités de renommée ; je crus un moment à mon *talent*, mais bientôt, revenu à une juste défiance de moi-même, je me mis à douter de ce talent ainsi que j'en ai toujours douté. Je regardai mon travail comme une mauvaise tentation ; j'en voulus à Lucile d'avoir fait naître en moi un penchant malheureux : je cessai d'écrire, et je me pris à pleurer ma gloire à venir, comme on pleurerait sa gloire passée.

Rentré dans ma première oisiveté, je sentis davantage ce qui manquait à ma jeunesse : je m'étais un mystère. Je ne pouvais voir une femme sans être troublé ; je rougissais si elle m'adressait la parole. Ma timidité, déjà excessive avec tout

le monde, était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme : elle n'était pas plus tôt partie, que je la rappelais de tous mes vœux. Les peintures de Virgile, de Tibulle et de Massillon se présentaient bien à ma mémoire : mais l'image de ma mère et de ma sœur, couvrant tout de sa pureté, épaississait les voiles que la nature cherchait à soulever ; la tendresse filiale et fraternelle me trompait sur une tendresse moins désintéressée. Quand on m'aurait livré les plus belles esclaves du sérail, je n'aurais su que leur demander : le hasard m'éclaira.

Un voisin de la terre de Combourg était venu passer quelques jours au château avec sa femme, fort jolie. Je ne sais ce qui advint dans le village ; on courut à l'une des fenêtres de la grande salle pour regarder. J'y arrivai le premier, l'étrangère se précipitait sur mes pas, je voulus lui céder la place et je me tournai vers elle ; elle me barra involontairement le chemin, et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus ce qui se passa autour de moi.

Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue devait être la félicité suprême. Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe : mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la solitude, firent qu'au lieu de me jeter au dehors, je me repliai sur moi-même ; faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. Je ne sais si l'histoire du cœur humain offre un autre exemple de cette nature.

Je me composai donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues : elle avait la taille, les cheveux et le sourire de l'étrangère qui m'avait pressé contre son sein ; je lui donnai les yeux de telle jeune fille du village, la fraîcheur de telle autre. Les portraits des grandes dames du temps de François Ier, de Henri IV et de Louis XIV, dont le salon était orné, m'avaient fourni d'autres traits, et j'avais dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des Vierges suspendus dans les églises.

Cette charmeresse me suivait partout invisible ; je m'entretenais avec elle comme avec un être réel ; elle variait au gré de ma folie : Aphrodite sans voile, Diane vêtue d'azur et de rosée, Thalie au masque riant, Hébé à la coupe de la jeunesse, souvent elle devenait une fée qui me soumettait la nature. Sans cesse je retouchais ma toile : j'enlevais un appas à ma beauté

pour le remplacer par un autre. Je changeais aussi ses parures ; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions. Puis, quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau mes dessins et mes couleurs ; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes dans lesquelles j'idolâtrais séparément les charmes que j'avais adorés réunis.

Pygmalion fut moins amoureux de sa statue : mon embarras était de plaire à la mienne. Ne me reconnaissant rien de ce qu'il fallait pour être aimé, je me prodiguais ce qui me manquait. Je montais à cheval comme Castor et Pollux ; je jouais de la lyre comme Apollon ; Mars maniait ses armes avec moins de force et d'adresse : héros de roman ou d'histoire, que d'aventures fictives j'entassais sur des fictions ! Les ombres des filles de Morven, les sultanes de Bagdad et de Grenade, les châtelaines des vieux manoirs ; bains, parfums, danses, délices de l'Asie, tout m'était approprié par une baguette magique.

Voici venir une jeune reine, ornée de diamants et de fleurs (c'était toujours ma sylphide) ; elle me cherche à minuit, au travers des jardins d'orangers, dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer, au rivage embaumé de Naples ou de Messine, sous un ciel d'amour que l'astre d'Endymion pénètre de sa lumière ; elle s'avance, statue animée de Praxitèle, au milieu des statues immobiles, des pâles tableaux et des fresques silencieusement blanchies par les rayons de la lune : le bruit léger de sa course sur les mosaïques des marbres se mêle au murmure insensible de la vague. La jalousie royale nous environne. Je tombe aux genoux de la souveraine des campagnes d'Enna ; les ondes de soie de son diadème dénoué viennent caresser mon front, lorsqu'elle penche sur mon visage sa tête de seize années et que ses mains s'appuient sur mon sein palpitant de respect et de volupté.

Au sortir de ces rêves, quand je me retrouvais un pauvre petit Breton obscur, sans gloire, sans beauté, sans talents, qui n'attirerait les regards de personne, qui passerait ignoré, qu'aucune femme n'aimerait jamais, le désespoir s'emparait de moi : je n'osais plus lever les yeux sur l'image brillante que j'avais attachée à mes pas.

Ce délire dura deux années entières, pendant lesquelles les facultés de mon âme arrivèrent au plus haut point d'exaltation. Je parlais peu, je ne parlai plus ; j'étudiais encore, je jetai là les livres ; mon goût pour la solitude redoubla. J'avais tous les

symptômes d'une passion violente ; mes yeux se creusaient ; je maigrissais ; je ne dormais plus ; j'étais distrait, triste, ardent, farouche. Mes jours s'écoulaient d'une manière sauvage, bizarre, insensée, et pourtant pleine de délices.

Au nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques ; j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant. La cime dorée des bois, la splendeur de la terre, l'étoile du soir scintillant à travers les nuages de rose, me ramenaient à mes songes : j'aurais voulu jouir de ce spectacle avec l'idéal objet de mes désirs. Je suivais en pensée l'astre du jour ; je lui donnais ma beauté à conduire, afin qu'il la présentât radieuse avec lui aux hommages de l'univers.

Le vent du soir qui brisait les réseaux tendus par l'insecte sur la pointe des herbes, l'alouette de bruyère qui se posait sur un caillou, me rappelaient à la réalité : je reprenais le chemin du manoir, le cœur serré, le visage abattu.

Les jours d'orage, en été, je montais au haut de la grosse tour de l'ouest. Le roulement du tonnerre sous les combles du château, les torrents de pluie qui tombaient en grondant sur le toit pyramidal des tours, l'éclair qui sillonnait la nue et marquait d'une flamme électrique les girouettes d'airain, excitaient mon enthousiasme : comme Ismen sur les remparts de Jérusalem, j'appelais la foudre, j'espérais qu'elle m'apporterait Armide.

Le ciel était-il serein, je traversais le grand Mail, autour duquel étaient des prairies divisées par des haies plantées de saules. J'avais établi un siège, comme un nid, dans un de ces saules : là, isolé entre le ciel et la terre, je passais des heures avec les fauvettes ; ma nymphe était à mes côtés. J'associais également son image à la beauté de ces nuits de printemps toutes remplies de la fraîcheur de la rosée, des soupirs du rossignol et du murmure des brises.

D'autres fois je suivais un chemin abandonné, une onde ornée de ses plantes rivulaires ; j'écoutais les bruits qui sortent des lieux infréquentés ; je prêtais l'oreille à chaque arbre ; je croyais entendre la clarté de la lune chanter dans les bois : je voulais redire ces plaisirs, et les paroles expiraient sur mes lèvres. Je ne sais comment je retrouvais encore ma déesse dans les accents d'une voix, dans les frémissements d'une harpe, dans les sons veloutés ou liquides d'un cor ou d'un harmonica. Il serait trop long de raconter les beaux voyages que je faisais avec ma fleur d'amour ; comment, main en main, nous visi-

tions les ruines célèbres, Venise, Rome, Athènes, Jérusalem, Memphis, Carthage ; comment nous franchissions les mers ; comment nous demandions le bonheur aux palmiers d'Otahiti, aux bosquets embaumés d'Amboine et de Tidor ; comment, au sommet de l'Himalaya, nous allions réveiller l'aurore ; comment nous descendions les *fleuves saints* dont les vagues épandues entourent les pagodes aux boules d'or ; comment nous dormions aux rives du Gange, tandis que le bengali, perché sur le mât d'une nacelle de bambou, chantait sa barcarolle indienne.

La terre et le ciel ne m'étaient plus rien ; j'oubliais surtout le dernier ; mais si je ne lui adressais plus mes vœux, il écoutait la voix de ma secrète misère : car je souffrais, et les souffrances prient.

Plus la saison était triste, plus elle était en rapport avec moi : le temps des frimas, en rendant les communications moins faciles, isole les habitants des campagnes : on se sent mieux à l'abri des hommes.

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne : ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie, ont des rapports secrets avec nos destinées.

Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes, le passage des cygnes et des ramiers, le rassemblement des corneilles dans la prairie de l'étang, et leur perchée à l'entrée de la nuit sur les plus hauts chênes du grand Mail. Lorsque le soir élevait une vapeur bleuâtre au carrefour des forêts, que les complaintes ou les lais du vent gémissaient dans les mousses flétries, j'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. Rencontrais-je quelque laboureur au bout d'un guéret, je m'arrêtais pour regarder cet homme germé à l'ombre des épis parmi lesquels il devait être moissonné, et qui, retournant la terre de sa tombe avec le soc de la charrue, mêlait ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne ; le sillon qu'il creusait était le monument destiné à lui survivre. Que faisait à cela mon élégante démone ? Par sa magie, elle me transportait au bord du Nil, me montrait la pyramide égyptienne noyée dans le sable, comme un jour le sillon armoricain caché sous la bruyère : je m'applaudissais d'avoir placé les fables de ma félicité hors du cercle des réalités humaines.

Le soir, je m'embarquais sur l'étang, conduisant seul mon bateau au milieu des joncs et des larges feuilles flottantes du nénuphar. Là se réunissaient les hirondelles prêtes à quitter nos climats. Je ne perdais pas un seul de leurs gazouillis : Tavernier enfant était moins attentif au récit d'un voyageur. Elles se jouaient sur l'eau au tomber du soleil, poursuivaient les insectes, s'élançaient ensemble dans les airs, comme pour éprouver leurs ailes, se rabattaient à la surface du lac, puis se venaient suspendre aux roseaux que leur poids courbait à peine, et qu'elles remplissaient de leur ramage confus.

La nuit descendait ; les roseaux agitaient leurs champs de quenouilles et de glaives, parmi lesquels la caravane emplumée, poules d'eau, sarcelles, martins-pêcheurs, bécassines, se taisait ; le lac battait ses bords ; les grandes voix de l'automne sortaient des marais et des bois : j'échouais mon bateau au rivage et retournais au château. Dix heures sonnaient. A peine retiré dans ma chambre, ouvrant mes fenêtres, fixant mes regards au ciel, je commençais une incantation. Je montais avec ma magicienne sur les nuages : roulé dans ses cheveux et dans ses voiles, j'allais, au gré des tempêtes, agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes, ou tourbillonner sur les mers. Plongeant dans l'espace, descendant du trône de Dieu aux portes de l'abîme, les mondes étaient livrés à la puissance de mes amours. Au milieu du désordre des éléments, je mariais avec ivresse la pensée du danger à celle du plaisir. Les souffles de l'aquilon ne m'apportaient que les soupirs de la volupté ; le murmure de la pluie m'invitait au sommeil sur le sein d'une femme. Les paroles que j'adressais à cette femme auraient rendu des sens à la vieillesse et réchauffé le marbre des tombeaux. Ignorant tout, sachant tout, à la fois vierge et amante, Ève innocente, Ève tombée, l'enchanteresse par qui me venait ma folie était un mélange de mystères et de passions : je la plaçais sur un autel et je l'adorais. L'orgueil d'être aimé d'elle augmentait encore mon amour. Marchait-elle, je me prosternais pour être foulé sous ses pieds, ou pour en baiser la trace. Je me troublais à son sourire ; je tremblais au son de sa voix ; je frémissais de désir si je touchais ce qu'elle avait touché. L'air exhalé de sa bouche humide pénétrait dans la moelle de mes os, coulait dans mes veines au lieu de sang.

Un seul de ses regards m'eût fait voler au bout de la terre ; quel désert ne m'eût suffi avec elle ! A ses côtés, l'antre des

lions se fût changé en palais, et des millions de siècles eussent été trop courts pour épuiser les feux dont je me sentais embrasé.

A cette fureur se joignait une idolâtrie morale : par un autre jeu de mon imagination, cette Phryné qui m'enlaçait dans ses bras était aussi pour moi la gloire et surtout l'honneur ; la vertu lorsqu'elle accomplit ses plus nobles sacrifices, le génie lorsqu'il enfante la pensée la plus rare, donneraient à peine une idée de cette autre sorte de bonheur. Je trouvais à la fois dans ma création merveilleuse toutes les blandices des sens et toutes les jouissances de l'âme. Accablé et comme submergé de ces doubles délices, je ne savais plus quelle était ma véritable existence : j'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le nuage, le vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien, chantant la souveraine félicité. Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer en elle, pour toucher plus intimement la beauté, pour être à la fois la passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour.

Tout à coup, frappé de ma folie, je me précipitais sur ma couche : je me roulais dans ma douleur ; j'arrosais mon lit de larmes cuisantes que personne ne voyait et qui coulaient, misérables, pour un néant.

Bientôt, ne pouvant plus rester dans ma tour, je descendais à travers les ténèbres, j'ouvrais furtivement la porte du perron comme un meurtrier, et j'allais errer dans le grand bois...

Après avoir marché à l'aventure, agitant mes mains, embrassant les vents qui m'échappaient ainsi que l'ombre, objet de mes poursuites, je m'appuyais contre le tronc d'un hêtre : je regardais les corbeaux que je faisais envoler d'un arbre pour se poser sur un autre, ou la lune se traînant sur la cime dépouillée de la futaie : j'aurais voulu habiter ce monde mort, qui réfléchissait la pâleur du sépulcre. Je ne sentais ni le froid, ni l'humidité de la nuit : l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait pas même tiré du fond de mes pensées, si à cette heure la cloche du village ne s'était fait entendre.

Dans la plupart des villages de la Bretagne, c'est ordinairement à la pointe du jour que l'on sonne pour les trépassés. Cette sonnerie compose, de trois notes répétées, un petit air monotone, mélancolique et champêtre. Rien ne convenait mieux à mon âme malade et blessée que d'être rendue aux tribulations de l'existence par la cloche qui en annonçait la fin. Je me représentais le pâtre expiré dans sa cabane inconnue, ensuite déposé dans un cimetière non moins ignoré. Qu'était-il venu

faire sur la terre? moi-même, que faisais-je dans ce monde? Puisque enfin je devais passer, ne valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure, que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour? Le rouge du désir me montait au visage ; l'idée de n'être plus me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite. Au temps des erreurs de ma jeunesse, j'ai souvent souhaité ne pas survivre au bonheur : il y avait dans le premier succès un degré de félicité qui me faisait aspirer à la destruction.

De plus en plus garrotté à mon fantôme, ne pouvant jouir de ce qui n'existait pas, j'étais comme ces hommes mutilés qui rêvent des béatitudes pour eux insaisissables, et qui se créent un songe dont les plaisirs égalent les tortures de l'enfer, j'avais en outre le pressentiment des misères de mes futures destinées : ingénieux à me forger des souffrances, je m'étais placé entre deux désespoirs ; quelquefois je ne me croyais qu'un être nul, incapable de s'élever au-dessus du vulgaire ; quelquefois il me semblait sentir en moi des qualités qui ne seraient jamais appréciées. Un secret instinct m'avertissait qu'en avançant dans le monde, je ne trouverais rien de ce que je cherchais.

Tout nourrissait l'amertume de mes goûts : Lucile était malheureuse ; ma mère ne me consolait pas ; mon père me faisait éprouver les affres de la vie. Sa morosité augmentait avec l'âge ; la vieillesse roidissait son âme comme son corps ; il m'épiait sans cesse pour me gourmander. Lorsque je revenais de mes courses sauvages et que je l'apercevais assis sur le perron, on m'aurait plutôt tué que de me faire rentrer au château. Ce n'était néanmoins que différer mon supplice : obligé de paraître au souper, je m'asseyais tout interdit sur le coin de ma chaise, mes joues battues de la pluie, ma chevelure en désordre. Sous les regards de mon père, je demeurais immobile et la sueur couvrait mon front : la dernière lueur de la raison m'échappa.

Me voici arrivé à un moment où j'ai besoin de quelque force pour confesser ma faiblesse. L'homme qui attente à ses jours montre moins la vigueur de son âme que la défaillance de sa nature.

Je possédais un fusil de chasse dont la détente usée partait souvent au repos. Je chargeai ce fusil de trois balles, et je me rendis dans un endroit écarté du grand Mail. J'armai le fusil, introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre terre ; je réitérai plusieurs fois l'épreuve : le coup

ne partit pas ; l'apparition d'un garde suspendit ma résolution. Fataliste sans le vouloir et sans le savoir, je supposai que mon heure n'était pas arrivée, et je remis à un autre jour l'exécution de mon projet. Si je m'étais tué, tout ce que j'ai été s'ensevelissait avec moi ; on ne saurait rien de l'histoire qui m'aurait conduit à ma catastrophe ; j'aurais grossi la foule des infortunés sans nom, je ne me serais pas fait suivre à la trace de mes chagrins comme un blessé à la trace de son sang.

IV

MADAME DE BEAUMONT (1)

Pour faire de ma vie une longue chaîne de regrets, la Providence voulut que la première personne dont je fus accueilli avec bienveillance au début de ma carrière publique fût aussi la première à disparaître. Mme de Beaumont ouvre la marche funèbre de ces femmes qui ont passé devant moi. Mes souvenirs les plus éloignés reposent sur des cendres, et ils ont continué de tomber de cercueil en cercueil ; comme le Pandit indien, je récite les prières des morts, jusqu'à ce que les fleurs de mon chapelet soient fanées...

Mme de Beaumont, plutôt mal que bien de figure, est fort ressemblante dans un portrait fait par Mme Lebrun. Son visage était amaigri et pâle ; ses yeux, coupés en amande, auraient peut-être jeté trop d'éclat, si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. Son caractère avait une sorte de roideur et d'impatience qui tenait à la force de ses sentiments et au mal intérieur qu'elle éprouvait. Ame élevée, courage grand, elle était née pour le monde d'où son esprit s'était retiré par choix et malheur ; mais quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel. L'extrême faiblesse de Mme de Beaumont rendait son expression lente, et cette lenteur touchait ; je n'ai connu cette femme

(1) *Mémoires*, t. II, p. 254.

affligée qu'au moment de sa fuite : elle était déjà frappée de mort, et je me consacrai à ses douleurs. J'avais pris un logement rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Étampes, près de la rue Neuve-du-Luxembourg. Mme de Beaumont occupait dans cette dernière rue un appartement ayant vue sur les jardins du ministère de la justice. Je me rendais chaque soir chez elle, avec ses amis et les miens, M. Joubert, M. de Fontanes, M. de Bonald, M. Molé, M. Pasquier, M. Chênedollé, hommes qui ont occupé une place dans les lettres et dans les affaires...

Le succès d'*Atala* m'ayant déterminé à recommencer le *Génie du Christianisme*, dont il y avait déjà deux volumes imprimés, Mme de Beaumont me proposa de me donner une chambre à la campagne, dans une maison qu'elle venait de louer à Savigny. Je passai six mois dans sa retraite, avec M. Joubert et nos autres amis.

La maison est située à l'entrée du village, du côté de Paris, près d'un vieux grand chemin qu'on appelle dans le pays le *Chemin de Henri IV* ; elle était adossée à un coteau de vignes, et avait en face le parc de Savigny, terminé par un rideau de bois et traversé par la petite rivière de l'Orge. Sur la gauche s'étendait la plaine de Viry jusqu'aux fontaines de Juvisy. Tout autour de ce pays, on trouve des vallées, où nous allions le soir à la découverte de quelques promenades nouvelles.

Le matin, nous déjeunions ensemble ; après déjeuner, je me retirais à mon travail ; Mme de Beaumont avait la bonté de copier les citations que le lui indiquais. Cette noble femme m'a offert un asile lorsque je n'en avais pas : sans la paix qu'elle m'a donnée, je n'aurais peut-être jamais fini un ouvrage que je n'avais pu achever pendant mes malheurs.

Je me rappellerai éternellement quelques soirées passées dans cet abri de l'amitié : nous nous réunissions, au retour de la promenade, auprès d'un bassin d'eau vive, placé au milieu d'un gazon dans le potager : Mme Joubert, Mme de Beaumont et moi, nous nous asseyions sur un banc ; le fils de Mme Joubert se roulait à nos pieds sur la pelouse : cet enfant a déjà disparu. M. Joubert se promenait à l'écart dans une allée sablée ; deux chiens de garde et une chatte se jouaient autour de nous, tandis que des pigeons roucoulaient sur le bord du toit. Quel bonheur pour un homme nouvellement débarqué de l'exil, après avoir passé huit ans dans un abandon profond, excepté quelques jours promptement écoulés ! C'était ordinairement dans ces soirées que mes amis me faisaient parler de mes voyages,

je n'ai jamais si bien peint qu'alors le désert du Nouveau Monde. La nuit, quand les fenêtres de notre salon champêtre étaient ouvertes, Mme de Beaumont remarquait diverses constellations, en me disant que je me rappellerais un jour qu'elle m'avait appris à les connaître : depuis que je l'ai perdue, non loin de son tombeau à Rome, j'ai plusieurs fois, du milieu de la campagne, cherché au firmament les étoiles qu'elle m'avait nommées ; je les ai aperçues brillant au-dessus des montagnes de la Sabine ; le rayon prolongé de ces astres venait frapper la surface du Tibre. Le lieu où je les ai vus sur les bois de Savigny, et les lieux où je les revoyais, la mobilité de mes destinées, signe qu'une femme m'avait laissé dans le ciel pour me souvenir d'elle, tout cela brisait mon cœur. Par quel miracle l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir?...

Un malheur me vint enfin occuper : c'est une ressource sur laquelle on peut toujours compter (1).

Quand je partis de France, nous étions bien aveuglés sur Mme de Beaumont : elle pleura beaucoup, et son testament a prouvé qu'elle se croyait condamnée. Cependant ses amis, sans se communiquer leur crainte, cherchaient à se rassurer ; ils croyaient aux miracles des eaux, achevées ensuite par le soleil d'Italie ; ils se quittèrent et prirent des routes diverses : le rendez-vous était Rome...

Mme de Beaumont, parvenue à Milan, y rencontra M. Bertin que des affaires y avaient appelé : il eut la complaisance de se charger de la pauvre voyageuse, et il la conduisit à Florence où j'étais allé l'attendre. Je fus terrifié à sa vue ; elle n'avait plus que la force de sourire. Après quelques jours de repos, nous nous mîmes en route pour Rome, cheminant au pas pour éviter les cahots. Mme de Beaumont recevait partout des soins empressés : un attrait vous intéressait à cette aimable femme, si délaissée et si souffrante. Dans les auberges, les servantes même se laissaient prendre à cette douce commisération.

Ce que je sentais peut se deviner : on a conduit des amis à la tombe, mais ils étaient muets et un reste d'espérance inexplicable ne venait pas rendre votre douleur plus poignante. Je ne voyais plus le beau pays que nous traversions ; j'avais pris le chemin de Pérouse : que m'importait l'Italie? J'en trouvais

(1) *Mémoires*, t. II, p. 354.

encore le climat trop rude, et si le vent soufflait un peu, les brises me semblaient des tempêtes.

A Terni, Mme de Beaumont parla d'aller voir la cascade ; ayant fait un effort pour s'appuyer sur mon bras, elle se rassit et me dit : « Il faut laisser tomber les flots. » J'avais loué pour elle à Rome une maison solitaire près de la place d'Espagne sous le mont Pincio ; il y avait un petit jardin avec des orangers en espalier et une cour plantée d'un figuier. J'y déposai la mourante. J'avais eu beaucoup de peine à me procurer cette retraite, car il y a un préjugé à Rome contre les maladies de poitrine, regardées comme contagieuses.

A cette époque de la renaissance de l'ordre social, on recherchait ce qui avait appartenu à l'ancienne monarchie : le pape envoya savoir des nouvelles de la fille de M. de Montmorin ; le cardinal Consalvi et les membres du sacré collège imitèrent Sa Sainteté ; le cardinal Fesch lui-même donna à Mme de Beaumont jusqu'à sa mort des marques de déférence et de respect que je n'aurais pas attendues de lui, et qui m'ont fait oublier les misérables divisions des premiers temps de mon séjour à Rome. J'avais écrit à M. Joubert les inquiétudes dont j'étais tourmentée avant l'arrivée de Mme de Beaumont : « Notre amie m'écrit du Mont-Dore, lui disais-je, des lettres qui me brisent l'âme : elle dit qu'elle *sent qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe* ; elle parle des *derniers battements de son cœur*. Pourquoi l'a-t-on laissée seule dans ce voyage ? Pourquoi ne lui avez-vous point écrit ? Que deviendrons-nous si nous la perdons ? qui nous consolera d'elle ? Nous ne sentons le prix de nos amis qu'au moment où nous sommes menacés de les perdre. Nous sommes même assez insensés, quand tout va bien, pour croire que nous pouvons impunément nous éloigner d'eux : le ciel nous en punit ; il nous les enlève, et nous sommes épouvantés de la solitude qu'ils laissent autour de nous. Pardonnez, mon cher Joubert ; je me sens aujourd'hui mon cœur de vingt ans ; cette Italie m'a rajeuni ; j'aime tout ce qui m'est cher avec la même force que dans mes premières années. Le chagrin est mon élément : je ne me retrouve que quand je suis malheureux. Mes amis sont à présent d'une espèce si rare, que la seule crainte de me les voir ravir glace mon sang. Souffrez mes lamentations : je suis sûr que vous êtes aussi malheureux que moi. Écrivez aussi à cette autre infortunée de Bretagne. »

Mme de Beaumont se trouva d'abord un peu soulagée. La malade elle-même recommença à croire à sa vie. J'avais la

satisfaction de penser que, du moins, Mme de Beaumont ne me quitterait plus : je comptais la conduire à Naples au printemps, et de là, envoyer ma démission au ministre des affaires étrangères. M. d'Agincourt, ce véritable philosophe, vint voir le léger oiseau de passage, qui s'était arrêté à Rome avant de se rendre à la terre inconnue...

Le mieux que l'air de Rome avait fait éprouver à Mme de Beaumont ne dura pas : les signes d'une destruction immédiate disparurent, il est vrai ; mais il semble que le dernier moment s'arrête toujours pour nous tromper. J'avais essayé deux ou trois fois une promenade en voiture avec la malade : je m'efforçais de la distraire, en lui faisant remarquer la campagne et le ciel : elle ne prenait plus goût à rien. Un jour, je la menai au Colisée ; c'était un de ces jours d'octobre, tels qu'on n'en voit qu'à Rome. Elle parvint à descendre, et alla s'asseoir sur une pierre, en face d'un des autels placés au pourtour de l'édifice. Elle leva les yeux ; elle les promena lentement sur ces portiques morts eux-mêmes depuis tant d'années, et qui avaient vu tant mourir ; les ruines étaient décorées de ronces et d'ancolies safranées par l'automne et noyées dans la lumière. La femme expirante abaissa ensuite, de gradins en gradins jusqu'à l'arène, ses regards qui quittaient le soleil ; elle les arrêta sur la croix de l'autel, et me dit : « Allons, j'ai froid. » Je la reconduisis chez elle ; elle se coucha et ne se releva plus...

Les médecins que j'avais assemblés de nouveau, après l'essai de la promenade, me déclarèrent qu'un miracle seul pouvait sauver Mme de Beaumont. Elle était frappée de l'idée qu'elle ne passerait pas le 2 novembre, jour des Morts ; puis elle se rappela qu'un de ses parents, je ne sais lequel, avait péri le 4 novembre. Je lui disais que son imagination était troublée ; qu'elle reconnaîtrait la fausseté de ses frayeurs ; elle me répondait, pour me consoler : « Oh ! oui, j'irai plus loin ! » Elle aperçut quelques larmes que je cherchais à lui dérober ; elle me tendit la main, et me dit : « Vous êtes un enfant ; est-ce que vous ne vous y attendiez pas? »

La veille de sa fin, jeudi 3 novembre, elle parut plus tranquille. Elle me parla d'arrangements de fortune, et me dit, à propos de son testament, que *tout était fini; mais que tout était à faire, et qu'elle aurait désiré seulement avoir deux heures pour s'occuper de cela*. Le soir, le médecin m'avertit qu'il se croyait obligé de prévenir la malade qu'il était temps de songer à mettre ordre à sa conscience : j'eus un moment de faiblesse ; la

crainte de précipiter, par l'appareil de la mort, le peu d'instants que Mme de Beaumont avait encore à vivre, m'accabla. Je m'emportai contre le médecin, puis je le suppliai d'attendre au moins jusqu'au lendemain.

Ma nuit fut cruelle, avec le secret que j'avais dans le sein. La malade ne me permit pas de la passer dans sa chambre. Je demeurai en dehors, tremblant à tous les bruits que j'entendais : quand on entr'ouvrait la porte, j'apercevais la clarté débile d'une veilleuse qui s'éteignait.

Le vendredi 4 novembre, j'entrai, suivi du médecin. Mme de Beaumont s'aperçut de mon trouble, elle me dit : « Pourquoi êtes-vous comme cela? J'aï passé une bonne nuit. » Le médecin affecta alors de me dire tout haut qu'il désirait m'entretenir dans la chambre voisine. Je sortis : quand je rentrai, je ne savais plus si j'existais. Mme de Beaumont me demanda ce que me voulait le médecin. Je me jetai au bord de son lit, en fondant en larmes. Elle fut un moment sans parler, me regarda et me dit d'une voix ferme, comme si elle eût voulu me donner de la force : « Je ne croyais pas que c'eût été tout à fait aussi prompt : allons, il faut bien que je vous dise adieu. Appelez l'abbé de Bonnevie. »

L'abbé de Bonnevie, s'étant fait donner des pouvoirs, se rendit chez Mme de Beaumont. Elle lui déclara qu'elle avait toujours eu dans le cœur un profond sentiment de religion : mais que les malheurs inouïs dont elle avait été frappée pendant la Révolution l'avaient fait douter quelque temps de la justice de la Providence ; qu'elle était prête à reconnaître ses erreurs et à se recommander à la miséricorde éternelle ; qu'elle espérait, toutefois, que les maux qu'elle avait soufferts dans ce monde-ci abrégeraient son expiation dans l'autre. Elle me fit signe de me retirer et resta seule avec son confesseur.

Je le vis revenir une heure après, essuyant ses yeux et disant qu'il n'avait jamais entendu un plus beau langage, ni vu un pareil héroïsme. On envoya chercher le curé pour administrer les sacrements. Je retournai auprès de Mme de Beaumont. En m'apercevant, elle me dit : « Eh bien, êtes-vous content de moi? » Elle s'attendrit sur ce qu'elle daignait appeler *mes bontés* pour elle : ah ! si j'avais pu dans ce moment racheter un seul de ses jours par le sacrifice de tous les miens, avec quelle joie je l'aurais fait ! Les autres amis de Mme de Beaumont, qui n'assistaient pas à ce spectacle, n'avaient du moins qu'une fois à pleurer : debout au chevet de ce lit de douleur d'où l'homme

entend sonner son heure suprême, chaque sourire de la malade me rendait la vie et me la faisait perdre en s'effaçant. Une idée déplorable vint me bouleverser : je m'aperçus que Mme de Beaumont ne s'était doutée qu'à son dernier soupir de l'attachement véritable que j'avais pour elle : elle ne cessait d'en marquer sa surprise et elle semblait mourir désespérée et ravie. Elle avait cru qu'elle m'était à charge, et elle avait désiré s'en aller pour me débarrasser d'elle.

Le curé arriva à onze heures : la chambre se remplit de cette foule de curieux et d'indifférents qu'on ne peut empêcher de suivre le prêtre à Rome. Mme de Beaumont vit la formidable solennité sans le moindre signe de frayeur. Nous nous mîmes à genoux, et la malade reçut à la fois la communion et l'extrême-onction. Quand tout le monde se fut retiré, elle me fit asseoir au bord de son lit et me parla pendant une demi-heure de mes affaires et de mes intentions avec la plus grande élévation d'esprit et l'amitié la plus touchante ; elle m'engagea surtout à vivre auprès de Mme de Chateaubriand et de M. Joubert ; mais M. Joubert devait-il vivre?

Elle me pria d'ouvrir la fenêtre, parce qu'elle se sentait oppressée. Un rayon de soleil vint éclairer son lit et sembla la réjouir. Elle me rappela alors des projets de retraite à la campagne, dont nous nous étions quelquefois entretenus, et elle se mit à pleurer.

Entre deux et trois heures de l'après-midi, Mme de Beaumont demanda à changer de lit à Mme Saint-Germain, vieille femme de chambre espagnole qui la servait avec une affection digne d'une aussi bonne maîtresse : le médecin s'y opposa dans la crainte que Mme de Beaumont n'expirât pendant le transport. Alors elle me dit qu'elle sentait l'approche de l'agonie. Tout à coup elle rejeta sa couverture, me tendit une main, serra la mienne avec contraction ; ses yeux s'égarèrent. De la main qui lui restait libre, elle faisait des signes à quelqu'un qu'elle voyait au pied de son lit ; puis, reportant cette main sur sa poitrine, elle disait : *C'est là!* Consterné, je lui demandai si elle me reconnaissait : l'ébauche d'un sourire parut au milieu de son égarement ; elle me fit une légère affirmation de tête : sa parole n'était déjà plus dans ce monde. Les convulsions ne durèrent que quelques minutes. Nous la soutenions dans nos bras, moi, le médecin et la garde : une de mes mains se trouvait appuyée sur son cœur qui touchait à ses légers ossements ; il palpitait avec rapidité comme une montre qui dévide

sa chaîne brisée. Oh ! moment d'horreur et d'effroi, je le sentis s'arrêter ! Nous inclinâmes sur son oreiller la femme arrivée au repos ; elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front ; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue. Le médecin présenta un miroir et une lumière à la bouche de l'étrangère : le miroir ne fut point terni du souffle de la vie et la lumière resta immobile. Tout était fini.

V

NAPOLÉON (1)

Comme, en dernier résultat, tout marche à ses fins, *le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde*, disait l'Empereur, et auquel il avait opposé la barre de son génie, reprend son cours ; les institutions du conquérant défaillent ; il sera la dernière des grandes existences individuelles ; rien ne dominera désormais dans les sociétés infimes et nivelées ; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit, comme le fantôme du déluge au bord de son abîme : la postérité lointaine découvrira cette ombre par-dessus le gouffre où tomberont des siècles inconnus, jusqu'au jour marqué de la renaissance sociale.

Puisque c'est ma propre vie que j'écris en m'occupant de celles des autres, grandes ou petites, je suis forcé de mêler cette vie aux choses et aux hommes, quand par hasard elle est rappelée. Ai-je traversé d'une traite, sans m'y arrêter jamais, le souvenir du déporté qui, dans sa prison de l'Océan, attendait l'exécution de l'arrêt de Dieu? Non.

La paix que Napoléon n'avait pas conclue avec les rois ses geôliers, il l'avait faite avec moi : j'étais fils de la mer comme lui, ma nativité était du rocher comme la sienne. Je me flatte d'avoir mieux connu Napoléon que ceux qui l'ont vu plus souvent et approché de plus près.

Napoléon à Sainte-Hélène, cessant d'avoir à garder contre

(1) *Mémoires*, p. 115.

moi sa colère, avait renoncé à ses inimitiés ; devenu plus juste à mon tour, j'écrivis dans le *Conservateur* cet article :

« Les peuples ont appelé Bonaparte un fléau ; mais les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux divin dont ils émanent : *Ossa arida... dabo vobis spiritum et viveris.* Ossements arides, je vous donnerai mon souffle et vous vivrez. Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux limites de trois continents ; jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se peut remuer sur son rocher que nous n'en soyons avertis par une secousse ; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se retirait aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde ; sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé. »

Cet article parvint à Bonaparte à Sainte-Hélène ; une main qu'il croyait ennemie versa le dernier baume sur ses blessures ; il dit à M. de Montholon :

« Si, en 1814 et en 1815, la confiance royale n'avait point été placée dans des hommes dont l'âme était détrempée par des circonstances trop fortes, ou qui, renégats à leur patrie, ne voient de salut et de gloire pour le trône de leur maître que dans le joug de la Sainte-Alliance ; si le duc de Richelieu, dont l'ambition fut de délivrer son pays de la présence des baïonnettes étrangères, si Chateaubriand, qui venait de rendre à Gand d'éminents services, avaient eu la direction des affaires, la France serait sortie puissante et redoutée de ces deux grandes crises nationales. Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare : tant d'autres y ont trouvé leur perte ! Mais ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie, et qu'il eût repoussé avec indignation ces actes infamants de l'administration d'alors. »

Telles ont été mes dernières relations avec Bonaparte. Pourquoi ne conviendrais-je pas que ce jugement *chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.* Bien de petits hommes à qui j'ai rendu de grands services ne m'ont pas jugé si favorablement que le géant dont j'avais osé attaquer la puissance.

Tandis que le monde napoléonien s'effaçait, je m'enquérais des lieux où Napoléon lui-même s'était évanoui. Le tombeau de Sainte-Hélène a déjà usé un des saules ses contemporains : l'arbre décrépit et tombé est mutilé chaque jour par les pèlerins. La sépulture est entourée d'un grillage en fonte ; trois dalles sont posées transversalement sur la fosse ; quelques iris croissent aux pieds et à la tête ; la fontaine de la vallée coule encore là où des jours prodigieux se sont taris. Des voyageurs apportés par la tempête croient devoir consigner leur obscurité à la sépulture éclatante. Une vieille s'est établie auprès et vit de l'ombre d'un souvenir ; un invalide fait sentinelle dans une guérite.

Le vieux Longwood, à deux cents pas du nouveau, est abandonné. A travers un enclos rempli de fumier, on arrive à une écurie ; elle servait de chambre à coucher à Bonaparte. Un nègre vous montre une espèce de couloir occupé par un moulin à bras et vous dit : « *Here he dead*, ici il mourut. » La chambre où Napoléon reçut le jour n'était vraisemblablement ni plus grande ni plus riche.

Au nouveau Longwood, *Plantation House*, chez le gouverneur, on voit le duc de Wellington en peinture et les tableaux de ses batailles. Une armoire vitrée renferme un morceau de l'arbre près duquel se trouvait le général anglais à Waterloo ; cette relique est placée entre une branche d'olivier cueillie au jardin des Olives et des ornements de sauvages de la mer du Sud : bizarre association des abuseurs des vagues. Inutilement le vainqueur veut ici se substituer au vaincu, sous la protection d'un rameau de la Terre sainte et du souvenir de Cook ; il suffit qu'on retrouve à Sainte-Hélène la solitude, l'Océan et Napoléon...

Mais tandis que j'écrivais ceci le temps a marché ; il a produit un événement qui aurait de la grandeur, si les événements ne tombaient aujourd'hui dans la boue. On a redemandé à Londres la dépouille de Bonaparte ; la demande a été accueillie : qu'importent à l'Angleterre de vieux ossements? Elle nous fera tant que nous voudrons de ces sortes de présents. Les dépouilles de Napoléon nous sont revenues au moment de notre humiliation ; elles auraient pu subir le droit de visite ; mais l'étranger s'est montré facile : il a donné un laissez-passer aux cendres.

La translation des restes de Napoléon est une faute contre la renommée. Une sépulture à Paris ne vaudra jamais la vallée

de Slane : qui voudrait voir Pompée ailleurs que dans le sillon de sable élevé par un pauvre affranchi, aidé d'un vieux légionnaire? Que ferons-nous de ces magnifiques reliques au milieu de nos misères? Le granit le plus dur représentera-t-il la pérennité des œuvres de Bonaparte? Encore si nous possédions un Michel-Ange pour sculpter la statue funèbre? Comment façonnera-t-on le monument? Aux petits hommes des mausolées, aux grands hommes une pierre et un nom. Du moins, si on avait suspendu le cercueil au couronnement de l'Arc de Triomphe, si les nations avaient aperçu de loin leur maître porté sur les épaules de ses victoires? L'urne de Trajan n'était-elle pas placée à Rome au haut de sa colonne? Napoléon, parmi nous, se perdra dans la tourbe de ces va-nu-pieds de morts qui se dérobent en silence...

Quoi qu'il en soit, une frégate a été fournie à un fils de Louis-Philippe : un nom cher à nos anciennes victoires maritimes la protégeait sur les flots. Parti de Toulon, où Bonaparte s'était embarqué dans sa puissance pour la conquête de l'Égypte, le nouvel Argo est venu à Sainte-Hélène revendiquer le néant. Le sépulcre, avec son silence, continuait à s'élever immobile dans la vallée de Slane ou du Géranium. Des deux saules pleureurs, l'un était tombé ; lady Dallas, femme d'un gouverneur de l'île, avait fait planter en remplacement de l'arbre défailli dix-huit jeunes saules et trente-quatre cyprès ; la source, toujours là, coulait comme quand Napoléon en buvait l'eau. Pendant toute une nuit, sous la conduite d'un capitaine anglais nommé Alexander, on a travaillé à percer le monument. Les quatre cercueils emboîtés les uns dans les autres, le cercueil d'acajou, le cercueil de plomb, le second cercueil d'acajou ou de bois des îles et le cercueil de fer-blanc, ont été trouvés intacts. On procéda à l'inspection de ces moules de momie sous une tente, au milieu d'un cercle d'officiers dont quelques-uns avaient connu Bonaparte...

L'astre éclipsé à Sainte-Hélène a reparu à la grande joie des peuples : l'univers a revu Napoléon ; Napoléon n'a point revu l'univers. Les cendres vagabondes du conquérant ont été regardées par les mêmes étoiles qui le guidèrent à son exil : Bonaparte a passé par le tombeau, comme il a passé partout, sans s'y arrêter. Débarqué au Havre, le cadavre est arrivé à l'Arc de Triomphe, dais sous lequel le soleil montre son front à certains jours de l'année. Depuis cet Arc jusqu'aux Invalides, on n'a plus rencontré que des colonnes de planches, des bustes

de plâtre, une statue du grand Condé (hideuse bouillie qui pleurait), des obélisques de sapin rememoratifs de la vie indestructible du vainqueur. Un froid rigoureux faisait tomber les généraux autour du char funèbre, comme dans la retraite de Moscou. Rien n'était beau, hormis le bateau de deuil qui avait porté en silence sur la Seine Napoléon et un crucifix.

Privé de son catafalque de rochers, Napoléon est venu s'ensevelir dans les immondices de Paris. Au lieu de vaisseaux qui saluaient le nouvel Hercule, consumé sur le mont Œta, les blanchisseuses de Vaugirard rôderont alentour avec des invalides inconnus à la Grande Armée. Pour préluder à cette impuissance, de petits hommes n'ont rien pu imaginer de mieux qu'un salon de Curtius en plein vent. Après quelques jours de pluie, il n'est demeuré de ces décorations que des bribes crottées. Quoi qu'on fasse, on verra toujours au milieu des mers le vrai sépulcre du triomphateur : à nous le corps, à Sainte-Hélène la vie immortelle.

Napoléon a clos l'ère du passé : il a fait la guerre trop grande pour qu'elle revienne de manière à intéresser l'espèce humaine. Il a tiré impétueusement sur ses talons les portes du temple de Janus ; et il a entassé derrière ces portes des monceaux de cadavres, afin qu'elles ne se puissent rouvrir.

En Europe je suis allé visiter les lieux où Bonaparte aborda après avoir rompu son ban à l'île d'Elbe. Je descendis à l'auberge de Cannes au moment même que le canon tirait en commémoration du 29 juillet ; un de ces résultats de l'incursion de l'Empereur, non sans doute prévu par lui. La nuit était close quand j'arrivai au golfe Juan ; je mis pied à terre à une maison isolée au bord de la grande route. Jacquemin, potier et aubergiste, propriétaire de cette maison, me mena à la mer. Nous prîmes des chemins creux entre des oliviers sous lesquels Bonaparte avait bivouaqué : Jacquemin lui-même l'avait reçu et me conduisait. A gauche du sentier de traverse s'élevait une espèce de hangar : Napoléon, qui envahissait seul la France, avait déposé dans ce hangar les effets de son débarquement.

Parvenu à la grève, je vis une mer calme que ne ridait pas le plus petit souffle ; la lame, mince comme une gaze, se déroulait sur le sablon sans bruit et sans écume. Un ciel émerveillable, tout resplendissant de constellations, couronnait ma tête. Le croissant de la lune s'abaissa bientôt et se cacha derrière une montagne. Il n'y avait dans le golfe qu'une seule

barque à l'ancre, et deux bateaux : à gauche on apercevait le phare d'Antibes, à droite les îles de Lérins ; devant moi, la haute mer s'ouvrait au midi vers cette Rome où Bonaparte m'avait d'abord envoyé.

Les îles de Lérins, aujourd'hui îles Sainte-Marguerite, reçurent autrefois quelques chrétiens fuyant devant les Barbares. Saint Honorat venant de Hongrie aborda l'un de ces écueils : il monta sur un palmier, fit le signe de la croix, tous les serpents expirèrent, c'est-à-dire le paganisme disparut, et la nouvelle civilisation naquit dans l'Occident.

Quatorze cents ans après, Bonaparte vint terminer cette civilisation dans les lieux où le saint l'avait commencée. Le dernier solitaire de ces laures fut le Masque de fer, si le Masque de fer est une réalité. Du silence du golfe Juan, de la paix des îles aux anciens anachorètes, sortit le bruit de Waterloo, qui traversa l'Atlantique, et vint expirer à Sainte-Hélène.

Entre les souvenirs de deux sociétés, entre un monde éteint et un monde prêt à s'éteindre, la nuit, au bord abandonné de ces marines, on peut supposer ce que je sentis. Je quittai la plage dans une espèce de consternation religieuse, laissant le flot passer et repasser, sans l'effacer, sur la trace de l'avant-dernier pas de Napoléon.

A la fin de chaque grande époque, on entend quelque voix dolente des regrets du passé, et qui sonne le couvre-feu : ainsi gémirent ceux qui virent disparaître Charlemagne, saint Louis, François Ier, Henri IV et Louis XIV. Que ne pourrais-je pas dire à mon tour, témoin oculaire que je suis de deux ou trois mondes écoulés? Quand on a rencontré comme moi Washington et Bonaparte, que reste-t-il à regarder derrière la charrue du Cincinnatus américain et la tombe de Sainte-Hélène? Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes à qui j'appartenais par la date de ma vie? Pourquoi ne suis-je pas tombé avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'une catacombe remplie? Je me décourage de durer. Ah! si du moins j'avais l'insouciance d'un de ces vieux Arabes de rivage, que j'ai rencontrés en Afrique! Assis les jambes croisées sur une petite natte de corde, la tête enveloppée dans leur burnous, ils perdent leurs dernières heures à suivre des yeux, parmi l'azur du ciel, le beau phénicoptère qui vole le long des ruines de Carthage ; bercés du murmure de la vague, ils entr'oublient leur existence et

chantent à voix basse une chanson de la mer : ils vont mourir.

VI

L'ABBAYE AU BOIS (1)

Un corridor noir séparait deux petites pièces. Je prétendais que ce vestibule était éclairé d'un jour doux. La chambre à coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de Mme de Staël et d'une vue de Coppet au clair de lune ; sur les fenêtres étaient des pots de fleurs. Quand, tout essoufflé après avoir grimpé trois étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi : la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil. Des clochers pointus coupaient le ciel, et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le soleil mourant dorait le tableau et entrait par les fenêtres ouvertes. Mme Récamier était à son piano ; l'*angelus* tintait : les sons de la cloche, « qui semblait pleurer le jour qui se mourait, *il giorno pianger che si muore* », se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de *Roméo et Juliette*, de Steibelt. Quelques oiseaux se venaient coucher dans les jalousies relevées de la fenêtre ; je rejoignais au loin le silence et la solitude, par-dessus le tumulte et le bruit d'une grande cité.

Dieu, en me donnant ces heures de paix, me dédommageait de mes heures de trouble ; j'entrevoyais le prochain repos que croit ma foi, que mon espérance appelle. Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme, de qui la sérénité s'étendait autour d'elle, sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. Hélas ! les hommes que je rencontrais chez Mme Récamier, Mathieu de Montmorency, Camille Jordan, Benjamin Constant, le duc

(1) *Mémoires*, p. 472.

de Laval, ont été rejoindre Hingant, Joubert, Fontanes, autres absents d'une autre société absente. Parmi ces amitiés successives se sont élevés de jeunes amis, rejetons printaniers d'une vieille forêt où la coupe est éternelle. Je les prie, je prie M. Ampère, qui lira ceci quand j'aurai disparu, je leur demande à tous de me conserver quelque souvenir : je leur remets le fil de la vie dont Lachésis laisse échapper le bout sur mon fuseau. Mon inséparable camarade de route, M. Ballanche, s'est trouvé seul au commencement et à la fin de ma carrière ; il a été témoin de mes liaisons rompues par le temps, comme j'ai été témoin des siennes entraînées par le Rhône : les fleuves minent toujours leurs bords.

Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré : le moment de la rémunération est arrivé ; un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher m'a été cher dans Mme Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règle mes sentiments, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs.

Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine ; je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces *Mémoires*, dans les détours de la basilique que je me hâte d'achever, elle pourra rencontrer la chapelle qu'ici je lui dédie ; il lui plaira peut-être de s'y reposer : j'y ai placé son image.

VII

LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS (1)

M. le duc d'Orléans avait eu, sa vie durant, pour le trône ce penchant que toute âme bien née sent pour le pouvoir. Ce pen-

(1) *Mémoires*, t. V, p. 335.

chant se modifie selon les caractères : impétueux et aspirant, mou et rampant ; imprudent, ouvert, déclaré dans ceux-ci, circonspect, caché, honteux et bas dans ceux-là : l'un, pour s'élever, peut atteindre à tous les crimes ; l'autre, pour monter, peut descendre à toutes les bassesses. M. le duc d'Orléans appartenait à cette dernière classe d'ambitieux. Suivez ce prince dans sa vie, il ne dit et ne fait jamais rien de complet, et laisse toujours une porte ouverte à l'évasion. Pendant la Restauration, il flatte la cour et encourage l'opinion libérale ; Neuilly est le rendez-vous des mécontentements et des mécontents. On soupire, on se serre la main en levant les yeux au ciel, mais on ne prononce pas une parole assez significative pour être reportée en haut lieu. Un membre de l'opposition meurt-il, on envoie un carrosse au convoi, mais ce carrosse est vide ; la livrée est admise à toutes les portes et à toutes les fosses. Si, au temps de mes disgrâces de cour, je me trouve aux Tuileries sur le chemin de M. le duc d'Orléans, il passe en ayant soin de saluer à droite, de manière que, moi, étant à gauche, il me tourne l'épaule. Cela sera remarqué, et fera bien.

M. le duc d'Orléans connut-il d'avance les ordonnances de Juillet ? En fut-il instruit par une personne qui tenait le secret de M. Ouvrard ? Qu'en pensa-t-il ? Quelles furent ses craintes et ses espérances ? Conçut-il un plan ? Poussa-t-il M. Laffitte à faire ce qu'il fit, ou laissa-t-il faire M. Laffitte ? D'après le caractère de Louis-Philippe, on doit présumer qu'il ne prit aucune résolution, et que sa timidité politique, se renfermant dans sa fausseté, attendit l'événement comme l'araignée attend le moucheron qui se prendra dans sa toile. Il a laissé le moment conspirer ; il n'a conspiré lui-même que par ses désirs, dont il est probable qu'il avait peur.

Il y avait deux partis à prendre pour M. le duc d'Orléans : le premier, et le plus honorable, était de courir à Saint-Cloud, de s'interposer entre Charles X et le peuple, afin de sauver la couronne de l'un et la liberté de l'autre ; le second consistait à se jeter dans les barricades, le drapeau tricolore au poing, et à se mettre à la tête du mouvement du monde. Philippe avait à choisir entre l'honnête homme et le grand homme : il a préféré escamoter la couronne du roi et la liberté du peuple. Un filou, pendant le trouble et les malheurs d'un incendie, dérobe subitement les objets les plus précieux du palais brûlant, sans écouter les cris d'un enfant que la flamme a surpris dans son berceau.

La riche proie une fois saisie, il s'est trouvé force de chiens

à la curée : alors sont arrivées toutes ces vieilles corruptions des régimes précédents, ces recéleurs d'effets volés, crapauds immondes à demi écrasés sur lesquels on a cent fois marché, et qui vivent, tout aplatis qu'ils sont. Ce sont là pourtant les hommes que l'on vante et dont on exalte l'habileté !...

Sur des renseignements que lui porta Mme de Bondy à Neuilly dans la nuit du mardi 27, Louis-Philippe se leva à trois heures du matin, et se retira en un lieu connu de sa seule famille. Il avait la double crainte d'être atteint par l'insurrection de Paris ou arrêté par un capitaine des gardes. Il alla donc écouter dans la solitude du Raincy les coups de canon lointains de la bataille du Louvre, comme j'écoutais sous un arbre ceux de la bataille de Waterloo. Les sentiments qui sans doute agitaient le prince ne devaient guère ressembler à ceux qui m'oppressaient dans les campagnes de Gand.

Dans la matinée du 30 juillet, M. Thiers ne trouva point le duc d'Orléans à Neuilly ; mais Mme la duchesse d'Orléans envoya chercher Son Altesse Royale : M. le comte Anatole de Montesquiou fut chargé du message. Arrivé au Raincy, M. de Montesquiou eut toutes les peines du monde à déterminer Louis-Philippe à revenir à Neuilly pour y attendre la députation de la Chambre des députés.

Enfin, persuadé par le chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans, Louis-Philippe monta en voiture. M. de Montesquiou partit en avant ; il alla d'abord assez vite ; mais quand il regarda en arrière, il vit la calèche de Son Altesse Royale s'arrêter et rebrousser chemin vers le Raincy. M. de Montesquiou revient en hâte, implore la future majesté qui courait se cacher au désert, comme ces illustres chrétiens fuyant jadis la pesante dignité de l'épiscopat : le serviteur fidèle obtint une dernière et malheureuse victoire.

Le soir du 30, la députation des douze membres de la Chambre des députés, qui devait offrir la lieutenance générale du royaume au prince, lui envoya un message à Neuilly. Louis-Philippe reçut ce message à la grille du parc, le lut au flambeau et se mit à l'instant en route pour Paris, accompagné de MM. de Berthois, Haymès et Oudart. Il portait à sa boutonnière une cocarde tricolore : il allait enlever une vieille couronne au garde-meuble.

A son arrivée au Palais-Royal, M. le duc d'Orléans envoya complimenter M. de La Fayette.

La députation des douze députés se présenta au Palais-Royal.

Elle demanda au prince s'il acceptait la lieutenance générale du royaume : réponse embarrassée : « Je suis venu au milieu de vous partager vos dangers... J'ai besoin de réfléchir. Il faut que je consulte diverses personnes. Les dispositions de Saint-Cloud ne sont point hostiles : la présence du roi m'impose des devoirs. » Ainsi répondit Louis-Philippe. On lui fit rentrer ses paroles dans le corps, comme il s'y attendait : après s'être retiré une demi-heure, il reparut portant une proclamation en vertu de laquelle il acceptait les fonctions de lieutenant général du royaume, proclamation finissant par cette déclaration : « La charte sera désormais une vérité. »

Portée à la Chambre élective, la proclamation fut reçue avec cet enthousiasme révolutionnaire âgé de cinquante ans : on y répondit par une autre proclamation, de la rédaction de M. Guizot. Les députés retournèrent au Palais-Royal : le prince s'attendrit, accepta de nouveau, et ne put s'empêcher de gémir sur les déplorables circonstances qui le forçaient d'être lieutenant général du royaume.

La République, étourdie des coups qui lui étaient portés, cherchait à se défendre : mais son véritable chef, le général La Fayette, l'avait presque abandonnée. Il se plaisait dans ce concert d'adorations qui lui arrivaient de tous côtés : il humait le parfum des révolutions : il s'enchantait de l'idée qu'il était l'arbitre de la France, qu'il pouvait à son gré, en frappant du pied, faire sortir de terre une république ou une monarchie : il aimait à se bercer dans cette incertitude où se plaisent les esprits qui craignent les conclusions, parce qu'un instinct les avertit qu'ils ne sont plus rien quand les faits sont accomplis...

Quoi qu'il en soit, honteux d'être sitôt pris pour dupes, les jeunes gens essayèrent quelque résistance. Ils répliquèrent par des proclamations et des affiches aux proclamations et aux affiches du duc d'Orléans. On lui disait que si les députés s'étaient abaissés à le supplier d'accepter la lieutenance générale du royaume, la Chambre des députés, nommée sous une loi aristocratique, n'avait pas le droit de manifester la volonté populaire. On prouvait à Louis-Philippe qu'il était fils de Louis-Philippe-Joseph : que Louis-Philippe-Joseph était fils de Louis-Philippe : que Louis-Philippe était fils de Louis, lequel était fils de Philippe II, régent : que Philippe II était fils de Philippe Ier, lequel était frère de Louis XIV : donc Louis-Philippe d'Orléans était *Bourbon* et *Capet*, non *Valois*. M. Laffitte n'en continuait

pas moins à le regarder comme étant de la race de Charles IX et de Henri III, et disait : « Thiers sait cela. »

Le 30 au matin, il était question de proclamer la République. Quelques hommes déterminés menaçaient de poignarder la commission municipale, si elle ne conservait pas le pouvoir. Ne s'en prenait-on pas aussi à la Chambre des pairs? On était furieux de son audace. L'audace de la Chambre des pairs! Certes, c'était là le dernier outrage et la dernière injustice qu'elle eût dû s'attendre à éprouver de l'opinion.

Il y eut un projet : vingt jeunes gens des plus ardents devaient s'embusquer dans une petite rue donnant sur le quai de la Ferraille, et faire feu sur Louis-Philippe, lorsqu'il se rendrait du Palais-Royal à la maison de ville. On les arrêta en leur disant : « Vous tuerez en même temps Laffitte, Pajol et Benjamin Constant. » Enfin on voulait enlever le duc d'Orléans et l'embarquer à Cherbourg : étrange rencontre, si Charles X et Philippe se fussent retrouvés dans le même port, sur le même vaisseau, l'un expédié à la rive étrangère par les bourgeois, l'autre par les républicains!

Le duc d'Orléans, ayant pris le parti d'aller faire confirmer son titre par les tribuns de l'Hôtel de Ville, descendit dans la cour du Palais-Royal, entouré de quatre-vingt-neuf députés en casquettes, en chapeaux ronds, en habits, en redingotes. Le candidat royal est monté sur un cheval blanc : il est suivi de Benjamin Constant dans une chaise à porteurs ballottée par deux Savoyards. MM. Méchin et Vienne, couverts de sueur et de poussière, marchent entre le cheval blanc du monarque futur et la brouette du député goutteux, se querellant avec les deux crocheteurs pour garder les distances voulues. Un tambour à moitié ivre battait la caisse à la tête du cortège. Quatre huissiers servaient de licteurs. Les députés les plus zélés meuglaient : Vive le duc d'Orléans! Autour du Palais-Royal, ces cris eurent quelques succès ; mais, à mesure qu'on avançait vers l'Hôtel de Ville, les spectateurs devenaient moqueurs ou silencieux. Philippe se démenait sur son cheval de triomphe, et ne cessait de se mettre sous le bouclier de M. Laffitte, en recevant de lui, chemin faisant, quelques paroles protectrices. Il souriait au général Gérard, faisait des signes d'intelligence à M. Viennet et à M. Méchin, mendiait la couronne en quêtant le peuple avec son chapeau orné d'une aune de ruban tricolore, tendant la main à quiconque voulait en passant aumôner cette main. La

monarchie ambulante arrive sur la place de Grève, où elle est saluée des cris : Vive la République !

Quand la matière électorale royale pénétra dans l'intérieur de l'Hôtel de Ville, des murmures plus menaçants accueillirent le postulant : quelques serviteurs zélés qui criaient son nom reçurent des gourmades. Il entre dans la salle du Trône ; là se pressaient les blessés et les combattants des trois journées : une exclamation générale : *Plus de Bourbons! Vive La Fayette!* ébranla les voûtes de la salle. Le prince en parut troublé. M. Viennet lut à haute voix pour M. Laffitte la déclaration des députés ; elle fut écoutée dans un profond silence. Le duc d'Orléans prononça quelques mots d'adhésion : « Vous venez de prendre de grands engagements. S'il vous arrivait jamais d'y manquer, nous sommes gens à vous les rappeler. » Et le roi futur de répondre tout ému : « Monsieur, je suis honnête homme. » M. de La Fayette, voyant l'incertitude croissante de l'assemblée, se mit tout à coup en tête d'abdiquer la présidence : il donne au duc d'Orléans un drapeau tricolore, s'avance sur le balcon de l'Hôtel de Ville, et embrasse le prince aux yeux de la foule ébahie, tandis que celui-ci agitait le drapeau national. Le baiser républicain de La Fayettte fit un roi. Singulier résultat de toute la vie *du héros des Deux Mondes!*

Et puis, *plan! plan!* la litière de Benjamin Constant et le cheval blanc de Louis-Philippe rentrèrent moitié hués, moitié bénis, de la fabrique politique de la Grève au Palais-Marchand...

Philippe n'était pas au bout de ses épreuves ; il avait encore bien des mains à serrer, bien des accolades à recevoir ; il lui fallait encore envoyer bien des baisers, saluer bien bas les passants, venir bien des fois, au caprice de la foule, chanter *la Marseillaise* sur le balcon des Tuileries.

Un certain nombre de républicains s'étaient réunis le matin du 31 au bureau du *National* : lorsqu'ils surent qu'on avait nommé le duc d'Orléans lieutenant général du royaume, ils voulurent connaître les opinions de l'homme destiné à devenir leur roi malgré eux. Ils furent conduits au Palais-Royal par M. Thiers : c'étaient MM. Bastide, Thomas, Joubert, Cavaignac, Marchais, Degousée, Guinard. Le prince dit d'abord de fort belles choses sur la liberté : « Vous n'êtes pas encore roi, répliqua Bastide, écoutez la vérité ; bientôt vous ne manquerez pas de flatteurs. » « Votre père, ajouta Cavaignac, est régicide comme le mien ; cela vous sépare un peu des autres. » Congratulations

mutuelles sur le régicide, néanmoins avec cette remarque judicieuse de Philippe, qu'il y a des choses dont il faut garder le souvenir pour ne pas les imiter.

Des républicains qui n'étaient pas de la réunion du *National* entrèrent. M. Trélat dit à Philippe : « Le peuple est le maître ; vos fonctions sont provisoires ; il faut que le peuple exprime sa volonté : le consultez-vous, oui ou non? »

M. Thiers, frappant sur l'épaule de M. Thomas et interrompant ces discours dangereux : « Monseigneur, n'est-ce pas que voilà un beau colonel? — C'est vrai, répond Louis-Philippe. — Qu'est-ce qu'il dit donc? s'écrie-t-on. Nous prend-il pour un troupeau qui vient se vendre? » Et l'on entend de toutes parts ces mots contradictoires : « C'est la tour de Babel ! Et l'on appelle cela un roi citoyen ! la République? Gouvernez donc avec des républicains ! » Et M. Thiers de s'écrier : « J'ai fait là une belle ambassade ! »

Puis M. de La Fayette descendit au Palais-Royal : le citoyen faillit être étouffé sous les embrassements de son roi. Toute la maison était pâmée.

Les vestes étaient aux postes d'honneur, les casquettes dans les salons, les blouses à table avec les princes et les princesses ; dans le conseil, des chaises, point de fauteuils ; la parole à qui la voulait ; Louis-Philippe, assis entre M. de La Fayette et M. Laffitte, les bras passés sur l'épaule de l'un et de l'autre, s'épanouissait d'égalité et de bonheur.

J'aurais voulu mettre plus de gravité dans la description de ces scènes qui ont produit une grande révolution, ou, pour parler plus correctement, de ces scènes par lesquelles sera hâtée la transformation du monde ; mais je les ai vues : des députés qui en étaient les acteurs ne pouvaient s'empêcher d'une certaine confusion, en me racontant de quelle manière, le 31 juillet, ils étaient allés forger — un roi.

VIII

CYNTHIE (1)

1er juin au soir, 1833.

Le chemin de Carlsbad jusqu'à Ellbogen, le long de l'Égra, est agréable. Le château de cette petite ville est du douzième

(1) *Mémoires*, t. V, p. 161.

siècle et placé en sentinelle sur un rocher, à l'entrée d'une gorge de la vallée. Le pied du rocher, couvert d'arbres, s'enveloppe d'un pli de l'Égra : de là le nom de la ville et du château, *Ellbogen* (le coude).

Le donjon rougissait du dernier rayon du soleil, lorsque je l'aperçus du grand chemin. Au-dessus des montagnes et des bois penchait la colonne torse de la fumée d'une fonderie.

Je partis à neuf heures et demie du relais de Zwoda. Je suivais la route où passa Vauvenargues dans la retraite de Prague, ce jeune homme à qui Voltaire, dans l'éloge funèbre des officiers morts en 1741, adresse ces paroles : « Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours ; je t'ai toujours vu le plus infortuné des hommes et le plus tranquille. »

Du fond de ma calèche, je regardais se lever les étoiles.

N'ayez pas peur, Cynthie ; ce n'est que la susurration des roseaux inclinés par notre passage dans leur forêt mobile. J'ai un poignard pour les jaloux et du sang pour toi. Que ce tombeau ne vous cause aucune épouvante ; c'est celui d'une femme jadis aimée comme vous : Cecilia Metella reposait ici.

Qu'elle est admirable, cette nuit, dans la campagne romaine ! La lune se lève derrière la Sabine pour regarder la mer ; elle fait sortir des ténèbres diaphanes les sommets cendrés de bleu d'Albano, les lignes plus lointaines et moins gravées du Soracte. Le long canal des vieux aqueducs laisse échapper quelques globules de son onde à travers les mousses, les ancolies, les giroflées, et joint les montagnes aux murailles de la ville. Plantés les uns sur les autres, les portiques aériens, en découpant le ciel, promènent dans les airs le torrent des âges et le cours des ruisseaux. Législatrice du monde, Rome, assise sur la pierre de son sépulcre, avec sa robe de siècles, projette le dessin irrégulier de sa grande figure dans la solitude lactée.

Asseyons-nous : ce pin, comme le chevrier des Abruzzes, déploie son ombrelle parmi des ruines. La lune neige sa lumière sur la couronne gothique de la tour du tombeau de Metella et sur les festons de marbre enchaînés aux cornes des bucranes ; pompe élégante qui nous invite à jouir de la vie, si tôt écoulée.

Écoutez ! la nymphe Égérie chante au bord de sa fontaine ; le rossignol se fait entendre dans la vigne de l'hypogée des Scipions ; la brise alanguie de la Syrie nous apporte indolemment la senteur des tubéreuses sauvages. Le palmier de la *villa* abandonnée se balance à demi noyé dans l'améthyste et l'azur des clartés phébéennes. Mais toi, pâlie par les reflets de la candeur

de Diane, ô Cynthie, tu es mille fois plus gracieuse que ce palmier. Les mânes de Délie, de Lalagé, de Lydie, de Lesbie, posés sur des corniches ébréchées, balbutient autour de toi des paroles mystérieuses. Tes regards se croisent avec ceux des étoiles et se mêlent à leurs rayons.

Mais, Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu peux jouir. Ces constellations si brillantes sur ta tête ne s'harmonisent à tes félicités que par l'illusion d'une perspective trompeuse. Jeune Italienne, le temps finit! sur ces tapis de fleurs tes compagnes ont déjà passé.

Une vapeur se déroule, monte et enveloppe l'œil de la nuit d'une rétine argentée; le pélican crie et retourne aux grèves; la bécasse s'abat dans les prêles des sources diamantées; la cloche résonne sous la coupole de Saint-Pierre; le plain-chant nocturne, voix du moyen âge, attriste le monastère isolé de Sainte-Croix; le moine psalmodie à genoux les laudes, sur les colonnes calcinées de Saint-Paul; des vestales se prosternent sur la dalle glacée qui ferme leurs cryptes; le *pifferaro* souffle sa complainte de minuit devant la Madone solitaire, à la porte condamnée d'une catacombe. Heure de la mélancolie, la religion s'éveille et l'amour s'endort!

Cynthie, ta voix s'affaiblit : il expire sur tes lèvres, le refrain que t'apprit le pêcheur napolitain dans sa barque vélivole, ou le rameur vénitien dans sa gondole légère. Va aux défaillances de ton repos; je protégerai ton sommeil. La nuit dont tes paupières couvrent tes yeux dispute de suavité avec celle que l'Italie assoupie et parfumée verse sur ton front. Quand le hennissement de nos chevaux se fera entendre dans la campagne, quand l'étoile du matin annoncera l'aube, le berger de Frascati descendra avec ses chèvres, et moi je ne cesserai de te bercer de ma chanson à demi-voix soupirée :

« Un faisceau de jasmins et de narcisses, une Hébé d'albâtre, récemment sortie de la cavée d'une fouille, ou tombée du fronton d'un temple, gît sur ce lit d'anémones : non, Muse, vous vous trompez. Le jasmin, l'Hébé d'albâtre, est une magicienne de Rome, née il y a seize mois de mai et la moitié d'un printemps, au son de la lyre, au lever de l'aurore, dans un champ de roses de Pæstum.

« Vent des orangers de Palerme qui soufflez sur l'île de Circé; brise qui passez au tombeau du Tasse; qui caressez les nymphes et les amours de la Farnésine; vous qui vous jouez au Vatican parmi les vierges de Raphaël, les statues des Muses,

vous qui mouillez vos ailes aux cascatelles de Tivoli ; génies des arts qui vivez de chefs-d'œuvre et voltigez avec les souvenirs, venez : à vous seuls je permets d'inspirer le sommeil de Cynthie.

« Et vous, filles majestueuses de Pythagore, Parques à la robe de lin, sœurs inévitables assises à l'essieu des sphères, tournez le fil de la destinée de Cynthie sur des fuseaux d'or ; faites-les descendre de vos doigts et remonter à votre main avec une ineffable harmonie ; immortelles filandières, ouvrez la porte d'ivoire à ces songes qui reposent sur un sein de femme sans l'oppresser. Je te chanterai, ô canéphore des solennités romaines, jeune Charite nourrie d'ambroisie au giron de Vénus, sourire envoyé d'Orient pour glisser sur ma vie ; violette oubliée au jardin d'Horace. . . . .

— *Mein Herr? dix kreutzer bour la parrière.*

Peste soit de toi avec tes cruches ! j'avais changé de ciel ! j'étais si en train ! la muse ne reviendra pas ! ce maudit Égra, où nous arrivons, est la cause de mon malheur.

IX

CONCLUSION (1)

25 septembre 1841.

En définitive, mes investigations m'amènent à conclure que l'ancienne société s'enfonce sous elle, qu'il est impossible à quiconque n'est pas chrétien de comprendre la société future poursuivant son cours et satisfaisant à la fois ou l'idée purement républicaine ou l'idée monarchique modifiée. Dans toutes les hypothèses, les améliorations que vous désirez, vous ne les pouvez tirer que de l'Évangile.

Au fond des combinaisons des sectaires actuels, c'est toujours le plagiat, la parodie de l'Évangile, toujours le principe apostolique qu'on retrouve ; ce principe est tellement entré en nous, que nous en usons comme nous appartenant : nous nous le présumons naturel, quoiqu'il ne nous le soit pas ; il nous est

(1) *Mémoires,* t. VI, p. 463.

venu de notre ancienne foi, à prendre celle-ci à deux ou trois degrés d'ascendance au-dessus de nous. Tel esprit indépendant qui s'occupe du perfectionnement de ses semblables n'y aurait jamais pensé si le droit des peuples n'avait été posé par le Fils de l'homme. Tout acte de philanthropie auquel nous nous livrons, tout système que nous rêvons dans l'intérêt de l'humanité, n'est que l'idée chrétienne retournée, changée de nom et trop souvent défigurée : c'est toujours le verbe qui se fait chair !

Voulez-vous que l'idée chrétienne ne soit que l'idée humaine en progression ? J'y consens ; mais ouvrez les diverses cosmogonies, vous apprendrez qu'un christianisme traditionnel a devancé sur la terre le christianisme révélé. Si le Messie *n'était pas venu* et *qu'il n'eût point parlé*, comme il le dit de lui-même, l'idée n'aurait pas été dégagée, les vérités seraient restées confuses, telles qu'on les entrevoit dans les écrits des anciens. C'est donc, de quelque façon que vous l'interprétiez, du révélateur ou du Christ que vous tenez tout ; c'est du Sauveur, *Salvator*, du Consolateur, *Paraclelus*, qu'il vous faut toujours partir : c'est de lui que vous avez reçu les germes de la civilisation et de la philosophie.

Vous voyez donc que je ne trouve de solution à l'avenir que dans le christianisme et dans le christianisme catholique ; la religion du Verbe est la manifestation de la vérité, comme la création est la visibilité de Dieu. Je ne prétends pas qu'une rénovation générale ait absolument lieu, car j'admets que des peuples entiers soient voués à la destruction ; j'admets aussi que la foi se dessèche en certains pays : mais s'il en reste un seul grain, s'il tombe sur un peu de terre, ne fût-ce que dans les débris d'un vase, ce grain lèvera, et une seconde incarnation de l'esprit catholique ranimera la société.

Le christianisme est l'appréciation la plus philosophique et la plus rationnelle de Dieu et de la création ; il renferme les trois grandes lois de l'univers, la loi divine, la loi morale, la loi politique : la loi divine, unité de Dieu en trois personnes ; la loi morale, *charité* ; la loi politique, c'est-à-dire, *liberté, égalité, fraternité*.

Les deux premiers principes sont développés ; le troisième, la loi politique, n'a point reçu ses compléments, parce qu'il ne pouvait fleurir tandis que la croyance intelligente de l'être infini et la morale universelle n'étaient point solidement établies. Or, le christianisme eut d'abord à déblayer les absurdités et les abominations dont l'idolâtrie et l'esclavage avaient encombré le genre humain.

Des personnes éclairées ne comprennent pas qu'un catholique tel que moi s'entête à s'asseoir à l'ombre de ce qu'elle appelle des ruines ; selon ces personnes, c'est une gageure, un parti pris. Mais dites-le-moi, par pitié, où trouverai-je une famille et un Dieu dans la société individuelle et philosophique que vous me proposez ? Dites-le-moi et je vous suis ; sinon, ne trouvez pas mauvais que je me couche dans la tombe du Christ, seul abri que vous m'avez laissé en m'abandonnant.

Non, je n'ai point fait une gageure avec moi-même : je suis sincère ; voici ce qui m'est arrivé : de mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. Loin d'être à son terme, la religion du Libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période politique, *liberté*, *égalité*, *fraternité*. L'Évangile, sentence d'acquittement, n'a pas été lu encore à tous ; nous en sommes encore aux malédictions prononcées par le Christ : « Malheur à vous qui chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne sauraient porter, et qui ne voudriez pas les avoir touchés du bout du doigt ! »

Le christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières ; sa transformation enveloppe la transformation universelle. Quand il aura atteint son plus haut point, les ténèbres achèveront de s'éclaircir ; la liberté, crucifiée sur le Calvaire avec le Messie, en descendra avec lui ; elle remettra aux nations ce nouveau testament écrit en leur faveur et jusqu'ici entravé dans ses clauses. Les gouvernements passeront, le mal moral disparaîtra, la réhabilitation annoncera la consommation des siècles de mort et d'oppression nés de la chute.

Quand viendra ce jour désiré ? Quand la société se recomposera-t-elle d'après les moyens secrets du principe générateur ? Nul ne peut le dire ; on ne saurait calculer les résistances des passions.

Plus d'une fois la mort engourdira des races, versera le silence sur les événements comme la neige tombée pendant la nuit fait cesser le bruit des chars. Les nations ne croissent pas aussi rapidement que les individus dont elles sont composées et ne disparaissent pas aussi vite. Que de temps ne faut-il point pour arriver à une seule chose cherchée ! L'agonie du Bas-Empire pensa ne pas finir ; l'ère chrétienne, déjà si étendue, n'a pas suffi à l'abolition de la servitude. Ces calculs, je le sais, ne vont

pas au tempérament français ; dans nos révolutions nous n'avons jamais admis l'élément du temps : c'est pourquoi nous sommes toujours ébahis des résultats contraires à nos impatiences. Pleins d'un généreux courage, des jeunes gens se précipitent ; ils s'avancent tête baissée vers une haute région qu'ils entrevoient et qu'ils s'efforcent d'atteindre : rien de plus digne d'admiration ; mais ils useront leur vie dans ces efforts, et arrivés au terme, de mécompte en mécompte, ils consigneront le poids des années déçues à d'autres générations abusées qui le porteront jusqu'aux tombeaux voisins ; ainsi de suite. Le temps du désert est revenu ; le christianisme recommence dans la stérilité de la Thébaïde, au milieu d'une idolâtrie redoutable, l'idolâtrie de l'homme envers soi.

Il y a deux conséquences dans l'histoire, l'une immédiate et qui est à l'instant connue, l'autre éloignée et qu'on n'aperçoit pas d'abord. Ces conséquences souvent se contredisent ; les unes viennent de notre courte sagesse, les autres de la sagesse perdurable. L'événement providentiel apparaît après l'événement humain. Dieu se lève derrière les hommes. Niez tant qu'il vous plaira le suprême conseil, ne consentez pas à son action, disputez sur les mots, appelez force des choses ou raison ce que le vulgaire appelle Providence, regardez à la fin d'un fait accompli, et vous verrez qu'il a toujours produit le contraire de ce qu'on en attendait, quand il n'a point été établi d'abord sur la morale et sur la justice.

Si le ciel n'a pas prononcé son dernier arrêt ; si un avenir doit être, un avenir puissant et libre, cet avenir est loin encore, loin au delà de l'horizon visible ; on n'y pourra parvenir qu'à l'aide de cette espérance chrétienne dont les ailes croissent à mesure que tout semble la trahir, espérance plus longue que le temps et plus forte que le malheur.

L'ouvrage inspiré par mes cendres et destiné à mes cendres subsistera-t-il après moi ? Il est possible que mon travail soit mauvais ; il est possible qu'en voyant le jour ces *Mémoires* s'effacent : du moins les choses que je me serai racontées auront servi à tromper l'ennui de ces dernières heures dont personne ne veut et dont on ne sait que faire. Au bout de la vie est un âge amer : rien ne plaît, parce qu'on n'est digne de rien ; bon à personne, fardeau à tous, près de son dernier gîte, on n'a qu'un pas à faire pour y atteindre : à quoi servirait de rêver sur une plage déserte ? quelles aimables ombres apercevrait-on dans l'avenir ? Fi des nuages qui volent maintenant sur ma tête !

Une idée me revient et me trouble : ma conscience n'est pas rassurée sur l'innocence de mes veilles : je crains mon aveuglement et la complaisance de l'homme pour ses fautes. Ce que j'écris est-il bien selon la justice? La morale et la charité sont-elles rigoureusement observées? Ai-je eu le droit de parler des autres? Que me servirait le repentir, si ces *Mémoires* faisaient quelque mal? Ignorés et cachés de la terre, vous de qui la vie agréable aux autels opère des miracles, salut à vos secrètes vertus!

Ce pauvre, dépourvu de science, et dont on ne s'occupera jamais, a, par la seule doctrine de ses mœurs, exercé sur ses compagnons de souffrance l'influence divine qui émanait des vertus du Christ. Le plus beau livre de la terre ne vaut pas un acte inconnu de ces martyrs sans nom dont Hérode avait *mêlé le sang à leurs sacrifices...*

⁂

La géographie entière a changé depuis que, selon l'expression de nos vieilles coutumes, j'ai pu regarder le ciel de mon lit. Si je compare deux globes terrestres, l'un du commencement, l'autre de la fin de ma vie, je ne le reconnais plus. Une cinquième partie de la terre, l'Australie, a été découverte et s'est peuplée : un sixième continent vient d'être aperçu par des voiles françaises dans les glaces du pôle antarctique, et les Parry, les Ross, les Franklin ont tourné, à notre pôle, les côtes qui dessinent la limite de l'Amérique au septentrion ; l'Afrique a ouvert ses mystérieuses solitudes ; enfin il n'y a pas un coin de notre demeure qui soit actuellement ignoré. On attaque toutes les langues de terres qui séparent le monde ; on verra sans doute bientôt des vaisseaux traverser l'isthme de Panama et peut-être l'isthme de Suez.

L'histoire a fait parallèlement au fond du temps des découvertes ; les langues sacrées ont laissé lire leur vocabulaire perdu jusque sur les granits de Mezraïm, Champollion a déchiffré ces hiéroglyphes qui semblaient être un sceau mis sur les lèvres du désert, et qui répondait de leur éternelle discrétion. Que si les révolutions nouvelles ont rayé de la carte la Pologne, la Hollande, Gênes et Venise, d'autres républiques occupent une partie des rivages du grand Océan et de l'Atlantique. Dans ces pays, la civilisation perfectionnée pourrait prêter des secours

à une nature énergique : les bateaux à vapeur remonteraient ces fleuves destinés à devenir des communications faciles, après avoir été d'invincibles obstacles ; les bords de ces fleuves se couvriraient de villes et de villages, comme nous avons vu de nouveaux États américains sortir des déserts du Kentucky. Dans ces forêts réputées impénétrables fuiraient ces chariots sans chevaux, transportant des poids énormes et des milliers de voyageurs. Sur ces rivières, sur ces chemins, descendraient, avec les arbres pour la construction des vaisseaux, les richesses des mines qui serviraient à les payer ; et l'isthme de Panama romprait sa barrière pour donner passage à ces vaisseaux dans l'une et l'autre mer.

La marine qui emprunte du feu le mouvement ne se borne pas à la navigation des fleuves, elle franchit l'Océan ; les distances s'abrègent ; plus de courants, de moussons, de vents contraires, de blocus, de ports fermés. Il y a loin de ces romans industriels au hameau de Plancoët : en ce temps-là, les dames jouaient aux jeux d'autrefois à leur foyer ; les paysannes filaient le chanvre de leurs vêtements ; la maigre bougie de résine éclairait les veillées de village ; la chimie n'avait point opéré ses prodiges ; les machines n'avaient pas mis en mouvement toutes les eaux et tous les fers pour tisser les laines ou broder les soies ; le gaz resté aux météores ne fournissait point encore l'illumination de nos théâtres et de nos rues.

Ces transformations ne se sont pas bornées à nos séjours : par l'instinct de son immortalité, l'homme a envoyé son intelligence en haut ; à chaque pas qu'il a fait dans le firmament, il a reconnu des miracles de la puissance inénarrable. Cette étoile, qui paraissait simple à nos pères, est double et triple à nos yeux ; les soleils interposés devant les soleils se font ombre et manquent d'espace pour leur multitude. Au centre de l'infini, Dieu voit défiler autour de lui ces magnifiques théories, preuves ajoutées aux preuves de l'Être suprême.

Représentons-nous, selon la science agrandie, notre chétive planète nageant dans un océan à vagues de soleils, dans cette voie lactée, matière brute de lumière, métal en fusion de mondes que façonnera la main du Créateur. La distance de telles étoiles est si prodigieuse que leur éclat ne pourra parvenir à l'œil qui les regarde que quand ces étoiles seront éteintes, le foyer avant le rayon. Que l'homme est petit sur l'atome où il se meut ! Mais qu'il est grand comme intelligence ! Il sait quand le visage des astres se doit charger d'ombre, à quelle heure reviennent les

comètes après des milliers d'années, lui qui ne vit qu'un instant ! Insecte microscopique inaperçu dans un pli de la robe du ciel, les globes ne peuvent lui cacher un seul de leurs pas dans la profondeur des espaces. Ces astres, nouveaux pour nous, quelles destinées éclaireront-ils ? La révélation de ces astres est-elle liée à quelque nouvelle phase de l'humanité ? Vous le saurez, races à naître ; je l'ignore et je me retire.

Grâce à l'exorbitance de mes années, mon monument est achevé. Ce m'est un grand soulagement ; je sentais quelqu'un qui me poussait : le patron de la barque sur laquelle ma place est retenue m'avertissait qu'il ne restait qu'un moment pour monter à bord. Si j'avais été le maître de Rome, je dirais, comme Sylla, que je finis mes *Mémoires* la veille même de ma mort ; mais je ne conclurais pas mon récit par ces mots comme il conclut le sien : « J'ai vu en songe un de mes enfants qui me montrait Metella, sa mère, et m'exhortait à venir jouir du repos dans le sein de la félicité éternelle. » Si j'eusse été Sylla, la gloire ne m'aurait jamais pu donner le repos et la félicité.

Des orages nouveaux se formeront ; on croit pressentir des calamités qui l'emporteront sur les afflictions dont nous avons été accablés ; déjà, pour retourner au champ de bataille, on songe à rebander ses vieilles blessures. Cependant je ne pense pas que des malheurs prochains éclatent : peuples et rois sont également recrus ; des catastrophes imprévues ne fondront pas sur la France : ce qui me suivra ne sera que l'effet de la transformation générale. On touchera sans doute à des stations pénibles ; le monde ne saurait changer de face sans qu'il y ait douleur. Mais, encore un coup, ce ne seront point des révolutions à part ; ce sera la grande révolution allant à son terme. Les scènes de demain ne me regardent plus ; elles appellent d'autres peintres : à vous, messieurs.

En traçant ces derniers mots, le 16 novembre 1841, ma fenêtre, qui donne à l'ouest sur les jardins des Missions étrangères, est ouverte : il est six heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit, et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité.

CHAPITRE XVIII

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT

Avec une coquetterie orgueilleuse, avec un soin douillet, Chateaubriand prépara sa tombe du Grand Bé. Ensuite, il mourut lentement (1).

En 1846, la vue de Mme Récamier s'affaiblit au point qu'on redouta la cécité; on décida de faire l'opération de la cataracte. Mme Récamier alla s'installer à Passy. Chateaubriand y venait tous les jours. Le 16 août, il n'arriva point et, le 17, il écrivit à son amie :

Me voilà arrêté ; j'étais descendu hier au Champ de Mars, quand mes deux rosses, faisant les fringantes, se sont emportées et m'ont un peu traîné. Je ne puis donc aller vous voir aujourd'hui. Adieu jusqu'à demain, si je me trouve un peu bien et si je puis remuer.

Il s'était cassé la clavicule. Juliette revint aussitôt à Paris, remettant à plus tard son opération.

A partir de cette époque, René fut incapable de marcher. Quand il allait à l'Abbaye-au-Bois, on le portait de sa voiture au salon; et alors on le plaçait sur un fauteuil qu'on roulait jusqu'à la cheminée. Il souffrait, de tant d'infirmités; il en souffrait dans sa coquetterie.

Le 9 février 1847, Mme de Chateaubriand mourut. On l'enterra dans la chappelle de l'infirmerie Marie-Thérèse.

Chateaubriand eut beaucoup de chagrin. Dans la tristesse où il languissait, cette mort l'affligea. Quand Mme de

(1) Voir E. Biré, *les Dernières années de Chateaubriand*.

Chateaubriand fut morte, il mit la main à sa poitrine et dit à l'abbé Deguerry :

— Je viens de sentir ma vie atteinte et tarie dans sa source ; ce n'est plus qu'une question de quelques mois.

Il songeait à lui principalement, mais à propos de Mme de Chateaubriand. Détaché de quelques-unes des frivolités qui l'avaient le plus diverti, maintenant il sentait plus intimement l'émoi terrible des heures nouvelles et dernières. Il était prompt à s'attendrir et à se désespérer plus sincèrement que jamais.

Au mois de juin 1847, quatre mois après Mme de Chateaubriand, mourut Ballanche. Mme Récamier, qu'on venait d'opérer de la cataracte, arracha le bandeau de ses yeux et alla veiller au chevet de son vieil adorateur. Bientôt, elle fut tout à fait aveugle.

Chateaubriand lui offrit de l'épouser. Elle refusa, disant :

— Un mariage, pourquoi? à quoi bon? A nos âges, quelle convenance peut s'opposer aux soins que je vous rends? Si la solitude vous est une tristesse, je suis toute prête à m'établir dans la même maison que vous... Si nous étions plus jeunes, je n'hésiterais pas, j'accepterais avec joie le droit de vous consacrer ma vie. Ce droit, les années, la cécité me l'ont donné : ne changeons rien à une affection parfaite.

Ils ne se marièrent pas. Juliette avait raison : il était trop tard, il était décidément trop tard.

Au mois de juillet de cette pénultième année 1847, elle fut malade. L'opération qu'elle avait subie, et tant d'émois qui l'avaient tourmentée, et puis, elle aussi, cette alarme douloureuse de vieillir et de s'en apercevoir, tout cela qui était sans espoir la mit dans un cruel état de souffrance. Il fallut qu'elle consentît à partir pour la campagne. Sa nièce, Mme Lenormant, l'accompagnait. Chateaubriand supporta mal la solitude. Un jour, il écrivit à Juliette :

C'est grand dommage, d'être toujours séparés. Hélas! quand nous reverrons-nous? Je pense toujours qu'il ne faut jamais se quitter, car on n'est pas sûr de se revoir. Ma santé est bonne,

mais elle sera meilleure quand vous reviendrez. Revenez donc vite, j'ai grand besoin de ne plus vous quitter.

C'est un peu égoïste, mais de ce genre d'égoïsme qui est la forme la plus simple et naturelle de la tendresse. Il ajoutait, pour finir :

Adieu, adieu, et toujours adieu. C'est là ce dont se compose la vie.

C'est vrai qu'il avait dit, dans sa longue vie, beaucoup d'adieux. Jadis, ils ne lui étaient pas extrêmement pénibles, parce qu'ils lui semblaient, en même temps que des adieux, des bonjours. Désormais, non. Les attaches plus anciennes qu'il devait rompre lui étaient, à la rupture, plus douloureuses. En outre, il voyait, de plus en plus vite, la solitude se faire autour de lui qui acceptait moins facilement d'être seul.

Cependant, il voyagea encore. A l'automne, il partit pour aller voir son vieil et cher Hyde de Neuville. Après quelques jours passés à Lestang, il écrivait à son hôte :

Me voilà aux confins de la Bretagne... Il n'y a que moi qui change dans tout cela ; c'est un grand malheur, mais il n'y a rien à y faire ; il faut supporter la vie comme elle vient. Le temps, du reste, a été magnifique. Nous emportons tous nos regrets avec nous ; ils sont bien profonds, je vous assure. Je voudrais bien passer ma vie avec vous...

Comme il est désemparé! comme il a, lui naguère si jaloux de son indépendance, besoin de secours!... Naguère, il n'y eut pas un être au monde, ni sa femme, ni aucune femme, sage ou folle, et fût-ce Juliette, pas un être avec lequel il eût volontiers pris le sérieux engagement de passer toute sa vie... Maintenant, il a trop peur de cette solitude que lui serait l'indépendance; et puis, « toute sa vie », il le sent bien, ce n'est grand'chose, ce n'est pas plus de temps qu'il n'en a donné aux objets successifs de sa frivolité fervente.

Le lendemain, arrivé à Paris, il écrivit encore à son ami :

Enfin, me voilà à Paris pour n'en plus sortir, déplorant amèrement les temps si tôt évanouis. Vous reviendrez vite, j'espère. Songez que je suis seul dans ce monde, et ne me faites pas trop languir en vous attendant : la vie passe si rapidement qu'on a à peine le temps de se reconnaître et de signaler à ses amis qu'on est toujours là. Encore quelques instants et ils ne vous reconnaîtraient plus. Je ne sais si vous écouteriez encore ma voix. Bien à vous, je vous le jure. Mettez, je vous en prie, tous mes remerciements aux pieds de mes jeunes reines et qu'elles reconnaissent les vœux d'un vieux serviteur qui leur a consacré sa vie.

Il est encore galant. Même, il a conservé l'habitude gracieuse de dire, et probablement de croire, qu'il a consacré sa vie aux toutes dernières femmes qu'il a vues. Seulement, il ne dit plus « sa vie et le monde »; il se contente de sa vie, laquelle n'est plus un cadeau fort durable.

A mesure que les jours passaient, des tristesses nouvelles arrivaient. On dut faire à Juliette Récamier une seconde opération de la cataracte. La première, faite à un œil, n'avait pas donné de résultats; on essaya d'opérer l'autre œil, et ce fut à peu près inutile.

Au mois de février 1848, le comte Joseph d'Estourmel fit une visite à l'Abbaye-au-Bois. Les volets et les rideaux étaient fermés. Pour se guider, dans la pénombre, on n'avait que la douce voix de Juliette. Mais on n'entendait presque plus jamais la voix de Chateaubriand; il restait « enveloppé dans son immuable taciturnité ».

Quelle poignante impression de fin de vie! Ce silence et cette obscurité font un effet sinistre de mort qui commence.

Sainte-Beuve écrit à Collombet :

Chateaubriand est plus muet que jamais; il est dans les songes. Sa bouche fine sourit encore, ses yeux pleurent, son large front au repos a toute sa majesté. Mais qu'y a-t-il là-dedans et là-dessous? Et y a-t-il quelque chose?

Quelquefois, s'il n'y a que très peu de monde, Chateaubriand se met à réciter des vers, jusqu'au moment où la mémoire lui manque. Et alors, Mme Récamier continue.

Dans les derniers mois, il reçut de temps en temps, rue du Bac, une société de quatre ou cinq personnes, toujours les mêmes : c'étaient, avec Mme Récamier, la comtesse Caffarelli, Ampère, Noailles, Loménie. Il recevait dans sa chambre à coucher, qui était modeste comme une cellule, avec un petit lit de fer entouré de rideaux blancs et protégé d'un crucifix. Deux fenêtres donnaient sur un petit jardin plein d'ombre et de silence, voisin de l'admirable jardin des Missions étrangères. Au mur, une Sainte famille de Raphaël, copiée par Mignard. Sur la cheminée, deux statuettes, représentant, l'une, M. de Fitz-James et, l'autre, Velléda. Des livres étaient épars sur les meubles; et, au pied du lit, il y avait une caisse de bois blanc dont la serrure était détraquée : dans cette caisse, le manuscrit des *Mémoires*.

En 1847, on en fit encore plusieurs lectures. Chateaubriand, assis dans un fauteuil, les regards dirigés vers la fenêtre et le jardin, écoutait. Écoutait aussi, avec angoisse, émerveillement et regret, Juliette Récamier, qui était arrivée « les bras un peu tendus en avant », selon le geste habituel des aveugles.

Le 24 février 1848, Louis de Loménie arriva, disant que la France venait d'entrer en république. Chateaubriand garda le silence; mais il sourit. Et ce sourire, mêlé de tristesse, signifiait une prescience qui vérifiait sa prophétie.

Béranger, à son tour, arriva. Chateaubriand lui dit et, je suppose, avec un accent narquois :

– Eh bien, vous l'avez, votre république?

– Oui, le l'ai, répondit Béranger; mais j'aimerais mieux encore la rêver que la voir!

Juliette Récamier ne quittait presque plus Chateaubriand. Elle ne le voyait pas; il ne l'entendait presque pas et il était silencieux terriblement.

Les journées de Juin l'agitèrent et la nouvelle de la mort de l'archevêque de Paris le secoua.

Il était travaillé par le catarrhe, faible et souvent fébrile. Vers la fin de juin, il s'alita; et il ne devait plus se relever.

Le 2 juillet, un dimanche, il demanda le prêtre. Il reçut le viatique, « non seulement avec sa pleine et parfaite connaissance, mais encore avec un profond sentiment de foi et d'humilité ».

Le lendemain, comme son neveu était là, il lui dicta ceci :

Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien.

Il se fit relire ces lignes qu'il avait dictées. Puis il voulut les relire lui-même, de ses yeux qui allaient mourir. Alors, il fut tout à fait tranquille, ayant mis en ordre toutes choses et les affaires de sa conscience. Et il attendit la mort.

Juliette Récamier se tenait à son chevet. Quelquefois, comme le chagrin la suffoquait, elle sortait un instant. Il la regardait s'éloigner. Et il ne la rappelait pas, il continuait de se taire, mais, dit Mme Lenormant, « avec une angoisse où se peignait l'effroi de ne plus la revoir ».

Elle fut là quand il mourut, le 4 juillet. Il y avait aussi le comte Louis de Chateaubriand, l'abbé Deguerry, curé de Saint-Eustache, et la supérieure de l'infirmerie Marie-Thérèse. Il mourut à huit heures un quart du matin.

Voici quelques lignes d'une lettre qu'adressa l'abbé Deguerry au *Journal des Débats* :

M. de Chateaubriand est mort ce matin... Nous avons recueilli son dernier soupir. Il l'a rendu en pleine connaissance. Une intelligence aussi belle devait dominer la mort et conserver sous son étreinte une visible liberté... Peu d'instants avant sa mort, M. de Chateaubriand, qui avait été administré dimanche dernier, embrassait encore la croix avec l'émotion d'une foi vive et d'une ferme confiance. Une des paroles qu'il répétait souvent, dans ses dernières années, c'est que les problèmes sociaux qui tourmentent les nations aujourd'hui ne sauraient être résolus sans l'Évangile, sans l'âme du Christ, dont les doctrines et les exemples ont maudit l'égoïsme, ce ver rongeur

de toute concorde. Aussi M. de Chateaubriand saluait-il le Christ comme le sauveur du monde au point de vue social, et il se plaisait à le nommer son roi en même temps que son Dieu.

Un prêtre, une sœur de charité étaient agenouillés au pied du lit de M. de Chateaubriand au moment où il expirait. C'est au milieu des prières et des larmes de cette nature que l'auteur du *Génie du Christianisme* devait remettre son âme entre les mains de Dieu.

N'oublions pas Juliette, qui, elle aussi, priait. L'auteur du *Génie du Christianisme* devait mourir ainsi parmi les prières confondues de la piété et de cette amitié fervente en laquelle s'était transformé un vif amour de femme.

Juliette était là, dans cette petite chambre pauvre qui ressemblait à une cellule de couvent, dans cette petite chambre et auprès de ce lit de fer, où s'apaisait, où s'endormait pour l'éternité incertaine cette âme de tempête.

Les dernières heures, comme Chateaubriand ne parlait plus et comme Juliette était aveugle, Juliette ne savait pas où en était cette aventure de mort. Elle ne parlait pas, elle non plus. Elle participait à ce silence qui préludait au silence final.

Et elle ne vit pas que Chateaubriand mourait. Mais elle l'entendit lorsque les prières se turent.

Ainsi mourut René, dans une compagnie peu nombreuse de tendresse et de piété. Ainsi cessa de battre ce cœur qui avait palpité si ardemment aux passions de son époque, voire à des passions qu'il inventait et qui, après lui, ont fait palpiter d'autres cœurs qui, eux aussi, ont cessé de battre.

Il n'y a plus rien, dans la petite chambre et dans le lit de fer, plus rien que le silence et le repos. Il ne reste, il ne survit qu'une mémoire terrible et alarmante qui n'a pas fini d'inquiéter les âmes, de les séduire et de les tourmenter.

CONCLUSION

L'œuvre de Chateaubriand, c'est l'exaltation de Chateaubriand; c'est d'abord cela. Oui, toute son œuvre; et non seulement les *Mémoires d'outre-tombe,* mais jusqu'à ses livres d'apologétique et à ce *Génie du Christianisme,* qui est tout plein de lui.

Son action politique est pareillement caractérisée. Un mot la résume : fidélité. C'est la noblesse du rôle qu'il a eu dans l'État. Mais enfin, cette fidélité ornait son personnage : elle n'avait pas d'utilité objective pour ce pays, même elle pouvait nuire à ce pays, dont il était l'un des chefs. Il s'est occupé de son personnage, non de la chose à laquelle son personnage devait être dévoué. Un véritable homme d'État est un homme d'affaires; Chateaubriand fut un artiste, et l'artiste de cette œuvre d'art : lui-même.

De toutes manières, en toutes circonstances, c'est à lui-même que nous aboutissons; c'est à son individualisme que nous sommes toujours amenés. Et c'est, en effet, l'individualisme littéraire qu'il a réalisé comme personne avant lui ne l'avait fait, qu'il a autorisé de son génie et qu'il a ensuite répandu, dans toute la gent littéraire, à profusion.

Il n'en est pas l'inventeur. Pour l'en déclarer l'inventeur, il faudrait oublier Rousseau. Celui-ci est probablement l'inventeur de cette forme de cynisme littéraire qu'on peut ainsi désigner : l'acceptation de soi très volontiers.

Toutes ses turpitudes, un Rousseau les accepte sans difficulté ni vergogne, dès le moment qu'elles sont devenues pour lui une matière littéraire. Ce qui est significatif alors, ce n'est pas tant la prédilection de soi que l'efficacité ennoblissante qu'on attribue à la littérature. La littérature est, mieux qu'une excuse, un sujet d'orgueil.

Voilà ce que Rousseau a trouvé, avant Chateaubriand. Mais cela, pour passer de Rousseau à Chateaubriand, doit changer de caractère, parce que Chateaubriand, lui, a des exigences et comme des impatiences d'honneur qu'un J.-J. Rousseau n'a jamais connues. L'un avilirait son personnage, l'autre embellit résolument le sien; mais chacun d'eux a l'admiration de soi.

C'est de Chateaubriand plus encore que de Rousseau que dérivent les romantiques, ces grands lyriques sans retenue qui ont dédié leur poésie à leurs amours, à leurs faiblesses, à leurs passions magnifiques ou déplorables.

Ainsi importe désormais la personnalité de l'artiste.

Dans la personnalité de Chateaubriand prédomine la sensibilité; elle a le pas sur toutes les autres facultés de cette âme si abondamment riche. Ici, comme à d'autres égards, Chateaubriand a subi l'influence de Rousseau, lequel avait subi l'influence de son temps. Mais Rousseau était beaucoup plus raisonneur que ne le fut Chateaubriand; et c'est Chateaubriand qui, le premier peut-être, a confié toute sa littérature et s'est confié à la conduite de la sensibilité.

Au dix-septième siècle, dans la littérature, les vifs et capricieux mouvements de la sensibilité sont soumis au gouvernement de la raison. Il y a une hiérarchie des facultés spirituelles; on méprise un peu la sensibilité, comme étroitement liée au corps et à ses trop charnels émois. Je crois que les écrivains du dix-septième siècle auraient trouvé notre sensibilité moderne un peu dégoûtante. La sensibilité de Chateaubriand, ils l'auraient trouvée au moins déraisonnable : et elle l'est.

D'abord, elle se mêle de tout. C'est elle qui, s'improvisant apologiste et théologienne, a composé le *Génie du Christianisme*.

Elle est merveilleuse. Elle ne connaît pas le repos. Elle est toujours en éveil. Chateaubriand fut-il ambitieux? Oui. Mais, plus encore qu'ambitieux, il fut avide des prétextes qui donnaient le change à son marasme. C'est pour l'amu-

sement de sa sensibilité qu'il a fait le voyage d'Amérique, qu'il est allé à Jérusalem voir le tombeau du Christ et, en Espagne, Dolorès; c'est pour l'amusement de sa sensibilité qu'avec un désir infini de repos il s'est, jusqu'à la mort, tracassé, comme s'il y trouvait un grand plaisir; et il n'y trouvait que déception.

Alors il a inventé le mal du siècle.

Son grand ennemi, c'est le temps, la durée dont il n'est pas le maître. Ses plaisirs lui sont corrompus par la certitude qu'il a d'une destruction prochaine. La plainte de la mort emplit toute son œuvre, et non seulement la mort des êtres, mais la mort des minutes, le vieillissement de tout et enfin cette mort méticuleuse qu'est la frivolité. Voyez-le dans ses amours.

Il faut pourtant qu'une telle sensibilité ait sa contrainte : autrement quels dégâts ne ferait-elle point? Habituellement, ce sont les idées qui luttent contre les sensations.

Or, autant la sensibilité de Chateaubriand est abondante, riche d'infinies ressources, nombreuse, ingénieuse, nouvelle, inventive, autant son idéologie est, en somme, peu de chose.

Qu'est-ce donc qui le contient, le bride et le discipline, car tout de même il a eu bonne allure dans la vie? Sa fidélité à ses traditions, d'abord.

Il a certainement subi l'influence affolante des idées qui ont amené la révolution française, celle aussi des idées qui résultèrent de ce bouleversement. Cela lui a duré, à l'état de crise aiguë, une bonne dizaine d'années, depuis son départ pour l'Amérique jusqu'à son retour en France; à peu près le même temps qu'à ce pays. Et puis, il s'est, tant bien que mal, reconstitué vers l'époque même où ce pays se reconstituait, au commencement du siècle, sous les auspices de Bonaparte. Et il l'a fait en reprenant dans le passé tout ce qui survivait, tout ce qui pouvait être rattrapé. Il s'est refait son âme ancienne, en recouvrant ses croyances de jadis, ses habitudes d'esprit, ses façons d'agir d'autrefois. La religion, qu'il a contribué à remettre en faveur, lui a été une discipline dont il avait besoin. Il a retrouvé dans

le sentiment religieux l'usage d'une vie réglée selon la tradition chrétienne.

Surtout, il faut tenir compte d'un autre élément, païen celui-là : son vif et passionné souci de l'art.

Sa notion de l'art est païenne, bien qu'il ait voulu démontrer que l'idéal artistique des païens l'emporte sur celui des chrétiens. Le sentiment qu'il a eu de la beauté n'est pas chrétien : cette beauté n'est pas intérieure ni morale, mais elle est tout extérieure, et plutôt sensuelle que spirituelle. Lignes, couleurs, sonorités, voilà ce qui la compose; et elle est le splendide ornement d'une pensée qui, souvent, ne vaut pas sa parure. Beauté païenne, oui; mais plutôt encore, beauté double, mêlée de paganisme et de christianisme. Comme les deux religions coïncident dans le poème des *Martyrs* et, sous prétexte d'y rivaliser, y unissent leurs agréments, leurs charmes, leurs significations attrayantes, ainsi la beauté chrétienne et la païenne sont assemblées dans l'idéal d'art de Chateaubriand.

Le génie de Chateaubriand, c'est essentiellement son imagination, disons une sorte d'imagination très particulière et qu'il importe de définir.

Il est remarquable que Chateaubriand n'ait pas laissé un seul ouvrage dont il eût absolument inventé la substance. Les *Mémoires d'outre-tombe,* – la matière lui en était fournie par son existence même; et, sans doute, cette existence est bien de lui : elle est de lui et des événements. Le *Voyage d'Amérique*?... Comme il n'a guère accompli, de ce fameux voyage, qu'une toute petite partie, on serait tenté de mettre tout le reste à l'actif de ses facultés inventives : mais le *Voyage d'Amérique* est surtout un habile arrangement. Le *Génie du Christianisme,* de même que l'*Essai sur les révolutions,* a reçu l'aide perpétuelle des livres. Quant à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem,* les éléments lui en étaient fournis et par des livres, et par des paysages, et par des souvenirs.

Il reste, – avec les opuscules de politique et de polémique, qui n'ont pas trait à mon propos, – *Atala, René,* les *Martyrs* et le *Dernier Abencerage*. Chacun de ces

romans, si l'on cherche à le résumer, le résumé tient en vingt lignes. Et l'on voit alors que, réduite à elle-même, l'imagination de Chateaubriand n'invente pas beaucoup d'incidents. L'argument d'*Atala,* de *René,* des *Martyrs*, de l'*Abencerage,* n'est presque rien. Alors, considérons Chateaubriand comme le contraire exact d'un Alexandre Dumas père.

Et pourtant, il a été la grande imagination créatrice de tout le dix-neuvième siècle. Mais, ce qu'il eut comme personne, c'est une merveilleuse et féconde imagination des sentiments, — voilà pour l'âme de son œuvre, — une merveilleuse et féconde imagination des mots qu'il fallait pour peindre de tels sentiments, — voilà pour les dehors de son œuvre.

Les sentiments qu'il y a dans l'*Essai sur les révolutions,* cette révolte douloureuse, cette angoisse, ce déplaisir menaçant, on n'avait encore trouvé cela nulle part. Les sentiments du *Génie du Christianisme,* ce cri d'appel vers le refuge de la croyance, on ne l'avait pas encore entendu. Cet étrange, ce nostalgique et cet ensorcelant amour de l'existence qui est dans *Atala,* c'était tout neuf. La perversité quasi délicieuse, la mortelle mélancolie, la morbide rêverie de *René,* aucun écrivain d'aucun temps et, il me semble, d'aucun pays ne l'avait rendue encore avec cette extrême intensité. Le sentiment du pittoresque et de l'histoire, qui emplit de tristesse hautaine et de funèbre volupté chaque page de l'*Itinéraire,* est une découverte de ce voyageur qui se jouait quand il prétendait avoir déniché les ruines de Sparte, mais qui aurait eu bien raison de dire qu'il inventait une nouvelle poésie des âges et des ruines. Le sentiment de la vieillesse, le sentiment de la décrépitude et de la mort prochaine, le sentiment de cette graduelle déchéance, il est dans l'accent même de la *Vie de Rancé,* comme jamais encore il n'avait retenti.

Et voilà, en résumé, la somme des sentiments qu'utilisera et mettra en œuvre toute la littérature du dix-neuvième siècle : lyrisme romantique, lyrisme appauvri des Parnassiens et le lyrisme d'aujourd'hui, qui donne ses plus

beaux effets en retournant à la manière de Chateaubriand.

Dérivent de Chateaubriand, tous les écrivains « subjectifs » du dix-neuvième siècle. Mais les écrivains « objectifs », non; ceux-ci, créateurs d'une réalité indépendante d'eux, créateurs de personnages qui vivent d'une vie autonome, créateurs d'âmes étrangères à eux-mêmes, — un Balzac, par exemple.

Un Balzac ne doit rien du tout à Chateaubriand.

Il y a plusieurs personnages dans *Atala,* plusieurs dans *René,* plusieurs dans l'*Abencerage.* Qu'on tâche de se les représenter, de les détacher du lyrisme général où ils sont, de les tirer de l'harmonie charmante qu'ils font avec un paysage sentimental : on n'y réussit guère. On a de pâles fantômes, qui s'évanouissent et se dispersent, comme les ombres de la nuit au petit jour. Ou, plutôt, si : l'on a un personnage, un seul, toujours le même sous diverses apparences, René, toujours René, le seul personnage vivant qu'ait créé René de Chateaubriand : et il l'a créé à son image, à l'image de son rêve.

Ainsi, Balzac et tous les moindres ou petits Balzacs qu'il y eut au dix-neuvième siècle n'ont rien à faire avec Chateaubriand. Leur faculté caractéristique est précisément celle que Chateaubriand n'a pas eue le moins du monde : le don de l'objectivité.

Or, quand nous constatons cette limite du génie de Chateaubriand, nous indiquons la significative infirmité de sa nature : il n'a pas su, il n'a jamais su, en nulle circonstance ni pour aucune ambition, comme pour aucun projet littéraire ou galant, il n'a pas su sortir de lui-même. Il lui a manqué ce détachement personnel ou cette abnégation. Il a été, en amour comme en lettres, le pathétique prisonnier de lui-même.

Je crois qu'il l'a senti. Je ne sais pas s'il s'est défini nettement le mal dont il souffrait; mais il en a bien souffert. On peut l'accuser d'égoïsme, si l'on est un moraliste en activité de service. Plutôt, c'était, l'âme de Chateaubriand, une âme de solitude et de chagrin secret, une âme qui jamais ne fut guère expansive et qui, pour le vain plaisir de s'ab-

senter un peu d'elle-même, usa de ces deux stratagèmes : l'amour et l'art.

Il y a, en effet, beaucoup d'analogie entre ces deux tentatives spirituelles, l'amour et l'art, si l'amoureux réalise en une petite âme sensible et complaisante son désir momentané, son émoi, et si pareillement l'artiste réalise tout cela dans un poème. Je ne dis pas que ce soit là tout le divertissement de l'art, ni non plus tout l'amusement de l'amour. Mais il y a, dans l'amour et dans l'art, notamment cela, qui est un délicat plaisir, la seule promenade peu lointaine permise à l'âme prisonnière d'un René.

Et René fit cette promenade assez souvent. Il aima beaucoup de femmes, comme il écrivit beaucoup de livres. Chacun de ses livres réalisa un peu de lui, comme en chacune de ces femmes il admira et il aima les sentiments de lui qu'il leur avait prêtés. Ses livres et ses maîtresses furent la seule sortie de son esprit qui n'avait nulle aptitude pour le don de soi. Dans ses amours comme dans ses écrits, il se donna l'illusion de la liberté, plus qu'il n'eut cette liberté généreuse. L'illusion, et dont il n'était pas longtemps la dupe. Aussi ses livres sont-ils ardemment mélancoliques et ses amours furent-ils mélancoliques comme ses livres. En ses livres comme en ses amours, il a chanté, avec une puissance magnifique, le désespoir de la captivité spirituelle.

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER

BIBLIOGRAPHIE

I

BIBLIOGRAPHIE DES BIBLIOGRAPHIES

On trouvera la plupart des renseignements bibliographiques désirables dans les ouvrages que voici :

a) René KERVILER, *Essai d'une biobibliographie de Chateaubriand et de sa famille.* (Vannes, Lafolye, 1895.)

b) HUGO P. THIEME, *Guide bibliographique de la littérature française de 1800 à 1906.* (Paris, Welter, 1906.)

II

LES ŒUVRES DE CHATEAUBRIAND

A

Éditions originales.

Voici la liste des œuvres de Chateaubriand, avec la date de leur première édition :

1. *Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française de nos jours* (Londres, 1797, in-8°) ;

2. *Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert* (Paris, an IX (1801), chez Migneret);

3. *Le Génie du Christianisme, ou Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne* (Paris, 1802, cinq volumes in-8°, chez Migneret);

4. *René*. En 1802, ce petit roman est incorporé au *Génie du Christianisme*. La même année, on en fait, sans l'aveu de l'auteur, à Leipsick, une édition séparée. En 1805, il paraît, avec *Atala*, en un volume in-12 (chez Le Normant);

5. *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne* (Paris, 1809, deux volumes in-8°, chez Le Normant);

6. *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* (Paris, 1811, trois volumes in-8°, chez Le Normant);

7. *De Buonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe* (Paris, 1814, Mamé);

8. *Compiègne, avril 1814* (Paris, 1814, Le Normant, in-8°);

9. *De l'état de la France au 4 octobre 1814* (Paris, 1814, Le Normant, in-8°);

10. *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français* (Paris, 1814, chez Le Normant);

11. *Le Vingt et un janvier* (Paris, 1815, Le Normant, in-8°);

12. *De l'excommunication des comédiens* (Paris, 1815, in-8°);

13. *Rapport sur l'état de la France, fait au roi dans son conseil* (Gand, de l'Imprimerie royale, mai 1815, in-8°);

14. *De la Monarchie selon la Charte* (Paris, 1816; trois éditions de la même année : l'une chez Le Normant; une autre « de l'Imprimerie des amis du roi »; l'autre, sans nom d'éditeur);

15. *Proposition faite à la Chambre des pairs, dans la séance du 23 novembre dernier, et tendante à ce que le roi soit humblement supplié de faire examiner ce qui s'est passé aux dernières élections, afin d'en ordonner ensuite selon sa justice* (1816);

16. *Mélanges de politique* (Paris, 1816, deux volumes in-8°, chez Le Normant). Ce recueil contient les écrits que j'ai cités aux numéros 7, 8, 9, 10, 12, 13, 14, etc.;

17. *Du système politique suivi par le ministère* (Paris, 1817, chez Le Normant);

18. *Opinion de M. le vicomte de Chateaubriand sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, prononcée à la Chambre des pairs, dans la séance du lundi 10 janvier 1818* (Paris, 1818, chez Le Normant);

19. *Remarques sur les affaires du moment* (Paris, 1818, chez Le Normant);

20. *Mémoires, lettres et pièces authentiques, touchant la vie et la mort de S. A. R. Mgr Charles-Ferdinand d'Artois, fils de France, duc de Berry* (Paris, 1820, chez Le Normant);

21. *Rapport au roi sur la caisse des retenues et sur les pensions des affaires étrangères* (Paris, 19 novembre 1823, Imprimerie royale, in-8°);

22. *Du renouvellement intégral* (Paris, 1823, Le Normant, in-8°);

23. *De la censure que l'on vient d'établir en vertu de l'article 4 de la loi du 17 mars 1822* (Paris, 1824, chez Le Normant);

24. *Le roi est mort : vive le roi!* (Paris, 1824, chez Le Normant);

25. *Aux électeurs*, « opinion de M. le vicomte de Chateaubriand sur les élections » (Paris, 1824, chez les marchands de nouveautés, in-8°);

26. *De l'abolition de la censure* (Paris, 1824, Le Normant, in-8°);

27. *Lettre à un pair de France* (Paris, 8 novembre 1824, Le Normant, in-8°);

28. *Seconde lettre à un pair de France* (Paris, 24 décembre 1824, Le Normant, in-8°);

29. *Maison de France ou recueil de pièces relatives à la légitimité et à la famille royale* (Paris, 1825, Le Normant, deux volumes in-8°). C'est un recueil d'extraits et de divers écrits politiques antérieurs;

30. *Note sur la Grèce* (Paris, 1825, chez Le Normant);

31. *Discours servant d'introduction à l'histoire de France, lu dans la séance tenue par l'Académie française pour la réception de M. le duc Mathieu de Montmorency, le 9 février 1826* (Paris, 1826, Didot, in-4°);

32. *Les Aventures du dernier Abencerage* ont paru d'abord au

tome XVI de l'édition des *Œuvres complètes* de Chateaubriand, que publia, en trente et un volumes in-8°, l'éditeur Ladvocat de 1826 à 1831 ;

33. Les *Mélanges et poésies*, pareillement (t. XXII) ;

34. Le *Voyage en Amérique*, pareillement (t. VI) ;

35. Le *Voyage en Italie*, pareillement (t. VII) ;

36. *Les Natchez*, pareillement (t. XIX et XX). *Les Natchez* ont paru séparément en 1829, chez Lefèvre et Ladvocat, deux volumes in-8° ;

37. *Les Études ou discours historiques servant d'introduction à l'histoire de France*, pareillement (t. IV, V, V *bis* et V *ter*) ;

38. *Lettre de M. le vicomte de Chateaubriand à M. le rédacteur du « Journal des Débats »* (« se distribue ». Paris, 1827, chez Ladvocat) ;

39. *Opinion de M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France, sur le projet de loi relatif à la police de la presse* (Paris, 1827, chez Ladvocat) ;

40. *Du rétablissement de la censure par l'ordonnance du 24 juin 1827* (Paris, 1827, chez Ladvocat) ;

41. *Discours de M. le vicomte de Chateaubriand, pair de France, contre le budget de 1828* (Paris, 1827, chez Ladvocat) ;

42. *Les Amis de la liberté de la presse, marche et effets de la censure* (Paris, 1827, chez Le Normant) ;

43. *Derniers avis aux électeurs* (Paris, 1827, Le Normant, in-8°) ;

44. *Discours prononcé à la Chambre des pairs sur la loi des postes* (Paris, 1827, Ladvocat, in-8°) ;

45. *Discours prononcé à la Chambre des pairs, le 7 août 1830* (Nantes, Merson, 1830, in-12) ;

46. *De la restauration et de la monarchie élective, en réponse à l'interpellation de quelques journaux sur mon refus de servir le nouveau gouvernement* (Paris, 24 mars 1831, chez Le Normant) ;

47. *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille ou suite de mon dernier écrit : De la Restauration et de la monarchie élective* (Paris, octobre 1831, chez Le Normant) ;

48. *Études ou discours historiques sur la chute de l'Empire romain, la naissance et les progrès du christianisme et l'invasion des barbares, suivis d'une analyse raisonnée de l'histoire de France* (Paris, Lefèvre, 1831, quatre volumes in-8°);

49. *Aux électeurs* (Paris, 1831, Le Normant, in-8°);

50. *Courtes explications sur les 12 000 francs offerts par Mme la duchesse de Berry aux indigents attaqués de la contagion* (Paris, avril 1832, chez Le Normant);

51. *Mémoire sur la captivité de Mme la duchesse de Berry* (Paris, 1833, chez Le Normant);

52. *Essai sur la littérature anglaise et considérations sur le génie des hommes, du temps et des révolutions* (Paris, 1836, deux volumes in-8°);

53. *Le Paradis perdu*, de MILTON « traduction nouvelle » (Paris, 1836, Ch. Gosselin, deux volumes in-8°);

54. *Le Congrès de Vérone* (Paris, 1838, deux volumes in-8°);

55. *Vie de Rancé* (Paris, s. d. [1844], in-8°);

56. *Mémoires d'outre-tombe* (Paris, 1849, douze volumes in-8°);

57. La *Correspondance* de Chateaubriand, éditée par M. Louis Thomas, est en cours de publication chez l'éditeur Champion.

B

Éditions globales publiées du vivant de l'auteur.

La seule importante est l'édition de 1826-1831, publiée par Ladvocat, que j'ai signalée plus haut et qui contient plusieurs œuvres inédites. Mais il y en eut d'autres, et très nombreuses : 1829-1831, vingt volumes in-8°, chez Lefèvre ; — 1832, trente-deux volumes in-8°, chez Pourrat ; — 1833-1838, vingt volumes in-18, chez Lefèvre, Pourrat, Furne et Lebigre ; — 1834, quatre volumes in-8°, chez Lefèvre et Furne ; — 1835, vingt-cinq volumes in-18 chez Delloye ; — 1836-1837, cinq volumes in-8°, chez Lefèvre et Desrez ; — 1836-1837, vingt-cinq volumes in-8°, chez Gosselin et Furne ; — 1838, trente-six volumes in-8°, chez Pourrat, Dauvin et Fontaine ; — 1838, six volumes in-8°, chez Ledentu ; — 1839-1841, cinq volumes in-8°, chez Didot ;

— 1845-1850, dix volumes in-12, chez Didot. D'autres éditions ont été annoncées, commencées et inachevées.

C

Éditions globales ultérieures.

Il n'y a pas une bonne édition complète de Chateaubriand. La plus commode, l'édition publiée par l'éditeur Garnier, est tout à fait dépourvue, non seulement de critique, mais aussi d'exactitude matérielle, et pleine de fautes.

D

Éditions séparées ultérieures.

a) L'édition des *Mémoires d'outre-tombe*, avec une introduction, des notes et des appendices, par Edmond Biré (Paris, s. d., six volumes in-12) ;

b) La réimpression de la première édition d'*Atala*, par MM. Victor Giraud et Joseph Girardin, avec une importante préface de M. Victor Giraud (Paris, 1906) ;

c) *Chateaubriand. Pensées, réflexions et maximes, suivies du livre XVI des Martyrs* (*texte du manuscrit autographe*), par M. Victor Giraud (Paris, 1908).

III

BIOGRAPHIE ET ÉTUDES

Les ouvrages relatifs à Chateaubriand formeraient une immense bibliothèque. Je ne vais pas les énumérer. Voici les principaux :

1. Scipion Marin, *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand, considéré comme poète, voyageur et homme d'État*,

avec l'analyse de ses ouvrages (Paris, 1832, deux volumes in-8°). Ouvrage médiocre, un peu sot et, par endroits, ridicule, mais où l'on trouve des renseignements ;

2. A. VILLEMAIN, *la Tribune moderne, M. de Chateaubriand, sa vie, ses écrits, son influence politique et littéraire sur son temps.* (Paris, 1858, in-8°). Anecdotes et faits importants ;

3. Louis DE LOMÉNIE, *Esquisses historiques et littéraires* (Paris, 1859, in-16) ;

4. Le comte DE MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps* (Paris, 1859, in-8°). Sous la forme d'un commentaire des *Mémoires d'outre-tombe*, c'est un recueil d'anecdotes ;

5. *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Madame Récamier* (Paris, 1859, deux volumes) ;

6. SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* (Paris, 1860, deux volumes), et maints articles dans les *Portraits contemporains*, les *Causeries du lundi*, les *Nouveaux lundis*, les *Premiers lundis* ;

7. *Esquisse d'un maître, souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand, manuscrit de* 1826, *suivi de lettres inédites et d'une étude par* Ch. LENORMANT (Paris, 1874) ;

8. A. BARDOUX, *la Comtesse Pauline de Beaumont* (Paris, 1884) ;

9. Le comte D'HAUSSONVILLE, *Souvenirs* (Paris, 1885) ;

10. Émile FAGUET, *Dix-neuvième siècle* (Paris, 1887) ;

11. G. PAILHÈS, *Madame de Chateaubriand, d'après ses mémoires et sa correspondance* (Bordeaux, 1887), et, du même auteur, *Madame de Chateaubriand, lettres inédites à M. Clausel de Coussergues* (Bordeaux, 1888) ;

12. Paul BOURGET, *Études et Portraits* (Paris, 1888) ;

13. A. BARDOUX, *Madame de Custine* (Paris, 1888) ;

14. Ferdinand BRUNETIÈRE, *Nouvelles questions de critique* (Paris, 1890). Voir aussi, du même auteur, *l'Évolution des genres* (Paris, 1890) ; *l'Évolution de la poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle* (Paris, 1894), etc. ;

15. CHÉDIEU DE ROBETHON, *Chateaubriand et Madame de Custine* (Paris, 1893) ;

16. G. PAILHÈS, *Chateaubriand, sa femme et ses amis* (Bordeaux et Paris, 1896). Ouvrage médiocre, précieux à cause des documents inédits qu'il contient ;

17. A. BARDOUX, *la Duchesse de Duras* (Paris, 1898) ;

18. Joseph BÉDIER, *Études critiques* (Paris, 1903). Très intéressante étude critique du *Voyage en Amérique;* indication des sources ;

19. *Un dernier amour de René, correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* (Paris, 1903) ;

20. Victor GIRAUD, *Chateaubriand, Études littéraires* (Paris, 1904) ; et, du même auteur, *Chateaubriand, nouvelles études littéraires* (Paris, 1912) ;

21. Édouard HERRIOT, *Madame Récamier et ses amis* (Paris, 1904, deux volumes in-8°) ;

22. Maurice SOURIAU, *les Idées morales de Chateaubriand* (Paris, 1908) ;

23. L. LADREIT DE LACHARRIÈRE, *les Cahiers de Madame de Chateaubriand* (Paris, 1909) ;

24. Anatole LE BRAZ, *Au pays d'exil de Chateaubriand* (Paris, 1909) ;

25. G. PAILHÈS, *la Duchesse de Duras et Chateaubriand* (Paris, 1910) ;

26. Albert CASSAGNE, *la Vie politique de François de Chateaubriand*. I, Consulat, Empire, première Restauration (Paris 1911) ;

27. JULES LEMAITRE, *Chateaubriand* (Paris 1912).

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XI

Les Martyrs.

CHAPITRE XII

L'Itinéraire de Paris à Jérusalem.

CHAPITRE XIII

Le dernier Abencérage.

CHAPITRE XIV

Chateaubriand et la Restauration.

CHAPITRE XV

Chateaubriand sous la monarchie de Juillet.

CHAPITRE XVI

La Vie de Rancé.

CHAPITRE XVII

Les Mémoires d'outre-tombe.

CHAPITRE XVIII

Les dernières années et la mort.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 17520.


H·P
LABOR·
IMPROBVS
MNIA
VINCIT